

CRITIQUES

ET

PORTRAITS

LITTÉRAIRES.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

CRITIQUES

ET

PORTRAITS

LITTÉRAIRES,

PAR

C.-A. SAINTE-BEUVE.

II

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22.

1836.

Depuis que les morceaux, recueillis dans le premier volume de cet ouvrage, ont paru en 1832, l'auteur s'est trouvé insensiblement engagé à en composer dans le même genre un plus grand nombre qu'il n'avait projeté d'abord, et il n'a pas tardé à concevoir la réunion de ces divers portraits ou articles critiques comme pouvant former une galerie un peu irrégulière, assez complète toutefois, et propre à donner une idée animée de la poésie et de la littérature contem-

poraine. S'il se permet donc aujourd'hui de réimprimer ces morceaux en les recueillant, c'est qu'il les a conçus au moment où il les écrivait comme devant former une espèce de tout, et comme ayant peut-être à gagner à ce rapprochement. Sans s'exagérer la valeur de ces études, presque toutes dirigées sur des contemporains, genre de critique qu'on est assez porté dans le monde littéraire, un peu sérieux, à ne pas compter, il a semblé que quelques avantages compensaient les gênes nombreuses et les inconvénients du genre. Quand on étudie quelque grand écrivain ou poète mort, La Bruyère, Racine, Molière, par exemple, on est bien plus à l'aise, je le sens, pour dire sa pensée, pour asseoir son jugement sur l'œuvre; mais le rapport de l'œuvre à la personne même, au caractère, aux circonstances particulières, est-il aussi facile à saisir? Et quand on croit l'avoir bien aperçu et qu'on l'exprime avec assurance, pour ne point avoir à craindre de rencontrer des observateurs informés de plus près, est-on plus certain d'avoir pénétré par conjecture jusqu'à l'intime vérité? Avec ses contemporains au contraire, quelque mobile et inachevée que soit l'œuvre, quelque contraignantes que soient les convenances, si l'on a saisi la clef, une des clefs de leur talent, de leur génie, on la peut toujours

laisser voir, même quand il ne serait pas séant de s'écrier tout haut : *la voilà*. En parlant des morts, on est plus *véridique* par rapport à soi ; je le veux bien ; on dit tout ce qu'on sait ; mais on sait moins, et ainsi l'on est souvent peut-être moins *vrai* par rapport à l'objet, que lorsque, sachant plus, on ne dit qu'avec le sous-entendu des amitiés et des convenances.

L'écrivain est toujours assez facile à juger ; mais l'homme ne l'est pas également. Quelle différence d'exactitude et de vérité nous sentons dans nos jugements successifs sur un même individu, si nous l'avons vu en personne ou si nous n'en avons qu'entendu parler, si nous le connaissons pour l'avoir rencontré ou pour avoir vécu avec lui ! Après des années d'intimité, nous découvrons encore quelque chose. Oh ! qu'un homme est difficile à connaître, même quand cet homme n'est pas nous-même, et qu'il est tout simplement un autre ! Dès qu'on cherche l'homme dans l'écrivain, le lien du moral au talent, on ne saurait étudier de trop près, de trop bonne heure, tandis et à mesure que l'objet vit.

— « Mais à quoi bon s'occuper tant des détails, des minuties de l'individu ? l'œuvre reste, si elle doit rester ; rien de grand ne se perd dans la mémoire des hommes. » On m'a souvent opposé ce genre de raisons sévères, et ce que je

viens de dire y répond en partie. L'observation morale, mêlée à l'appréciation littéraire, n'est pas tenue de suivre, d'une marche inflexible, la chaussée romaine de l'histoire. Je remarquerai ensuite qu'historiquement parlant, ce qu'on appelle *la mémoire des hommes* tient souvent en littérature au rôle attentif et consciencieux de quelque écrivain contemporain dont le témoignage est consulté.

Tout en croyant d'ailleurs autant que personne au génie et aux œuvres dominantes, tout en m'inclinant devant les monuments que consacre la gloire, je ne suis pas de ceux qui ne s'inquiètent que du grand; et les hommes, les œuvres secondaires m'intéressent singulièrement en bien des circonstances. C'est pour moi véritablement affaire d'équité: Il est (qu'on veuille y songer) un niveau de réputation au-dessous duquel on ôte tout ce qu'on peut aux hommes de talent ou même de génie en louanges et en gloire. Toutes les fois qu'on peut les passer sous silence, on le fait; on les pille sans mot dire; on ne met pas son amour-propre à les citer à tout propos, à les louer à tort et à travers, comme cela a lieu à l'égard de ceux qui ont passé le niveau. Oh! pour ceux-ci, à l'instant on leur accorde tout et plus encore s'il se peut; c'est un point d'honneur et une émulation de les célé-

brer, c'est une idolâtrie. Ainsi se concilient les deux penchants des hommes en masse : idolâtrie et détraction. La bonne critique a pour devoir de ne pas se régler d'après ces préjugés et ces constructions factices. Et c'est envers des contemporains connus de près qu'on peut s'acquitter avec le plus de certitude de cette justice de détail, qui n'est qu'un fond plus vrai donné au tableau littéraire d'un temps.

Si, sur plusieurs de ces points secondaires, l'auteur avait réussi à fonder quelques jugements nouveaux, à préparer quelques-uns des éléments qui s'introduiront un jour dans l'histoire littéraire de notre époque, il aurait atteint l'objet de sa plus chère ambition. Il a souvent regretté, en lisant les livres de critique et de biographie des deux siècles précédents, la disette et l'insuffisance de secours semblables. Perrault, Baillet, Niceron, Goujet, Vigneul-Marville, Brossette, etc., etc., sont encore lus avec profit malgré leur manque absolu de sentiment littéraire. Fontenelle, d'Alembert, De Boze, Fréret, Vicq-d'Azyr et Condorcet, ont davantage approché dans leurs *Eloges* du but tel que je l'entends. J'ai souvent envié aux Anglais quelques-unes des belles biographies de Johnson, celle de Parnell par Goldsmith, aux Allemands celle de Hœlty par Voss ; je ne parle pas des autres ouvrages en

ce genre plus considérables. Mais, dans ces charmants écrits de moyenne mesure, les renseignements critiques, précieux et fins, sont mis en œuvre avec intérêt et art.

Cet art, dont j'aurais voulu animer et revêtir quelques-uns des portraits ici rassemblés, me sera peut-être une excuse et m'a du moins été un dédommagement pour les inconvénients d'un genre qui touche à tant de sensibilités vivantes; car l'art vit en partie des difficultés même et des délicatesses de son sujet. Quelques portraits flatteurs, où il entre de l'art, et qu'on peut sauver de ce grand naufrage de tous les jours, sont une compensation à bien des ennuis habituels dans le métier de critique. La bienveillance donne le ton général à la plupart des morceaux, et à cet égard je me suis dit quelquefois que c'était une transformation de l'éloge académique que je tentais. Mais cette bienveillance, si l'on veut prendre la peine d'en peser l'expression et d'en démêler la pensée, ne semblera pas aussi complaisante qu'on le croirait à un premier coup d'œil, et elle ne va jamais, je l'ose dire, jusqu'à fausser et altérer la vérité. Au milieu de tant de mesures glissantes que nous avions à garder, et de la séduction de l'art même, qui n'est pas le moindre écueil, le vrai est resté notre souci principal.

Bien qu'écrits dans le but d'être rassemblés, ces morceaux, qui ont paru successivement, gardent trace, en plus d'un endroit, de circonstances et de dispositions qui se sont modifiées, et ils offrent ainsi de légers désaccords. En tâchant de les compléter et de les perfectionner dans le détail, nous n'avons pas cherché à faire disparaître ces marques, pour ainsi dire, originelles. Une fois entré dans cette voie de corrections, nous ôtions aux morceaux leur caractère. Si l'exactitude de la réimpression nous a coûté quelquefois, c'est quand il nous a semblé que nous avions été injuste à l'égard de quelques personnes, et passionné en quelques opinions. Sans qu'au fond nos jugements du passé et nos prévisions de l'avenir se soient détournés ni déconcertés, l'expérience plus vraie que nous avons faite des choses, dans le sens même de nos convictions, nous a rendu plus tolérant pour tous.

Un quatrième volume suivra plus tard les trois qui se trouvent publiés aujourd'hui, et suffira, nous le croyons, à compléter l'ouvrage. Nous y réunirons quelques noms de poètes et de romanciers, qui ont été omis jusqu'ici; un discours final pourra résumer la situation générale de la littérature et conduire nos principaux contemporains jusqu'à la date même de cette dernière

publication. Après quoi, coupant court à une tâche sans cesse recommençante et qui n'a aucune raison naturelle de finir, nous prendrons, s'il se peut, congé du présent pour quelque étude moins mobile, pour quelque œuvre plus recueillie.

Avril 1836.

CRITIQUES ET PORTRAITS

LITTÉRAIRES.

DU ROMAN INTIME.

MADEMOISELLE JUSTINE DE LIRON. — LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE. — MADEMOISELLE AÏSSÉ.

Quelque agités que soient les temps où l'on vit, quelque corrompus ou quelque arides qu'on les puisse juger, il est toujours certains livres exquis et rares qui trouvent moyen de naître; il est toujours des cœurs de choix pour les produire délicieusement dans l'ombre, et d'autres cœurs épars çà et là pour les recueillir. Ce sont des livres qui ne ressemblent pas à des livres, et qui quelquefois même n'en sont pas; ce sont de simples et discrètes destinées, jetées par le

inappr
leur d
gaise,
quées
long
com
si l'
Gu
me
po
m
n
s

ces formes, nous le répétons, sont assez insignifiantes, pourvu qu'elles n'étouffent pas le fond et qu'elles laissent l'œil de l'âme y pénétrer au vif sous leur transparence. S'il nous fallait pourtant nous prononcer, nous dirions qu'à part la forme idéale, harmonieuse, unique, où un art divin s'emparant d'un sentiment humain le transporte, l'élève sans le briser et le peint en quelque sorte dans les cieux, comme Raphaël peignait au Vatican, comme Lamartine a fait pour *Elvire*, à part ce cas incomparable et glorieux, toutes les formes intermédiaires nuisent plus ou moins, selon qu'elles s'éloignent du pur et naïf détail des choses éprouvées. Le mieux, selon nous, est de s'en tenir étroitement au vrai, et de viser au roman le moins possible [1], omettant quelquefois avec goût, mais se faisant scrupule de rien ajouter. Aussi les lettres écrites au moment de la passion, et qui en réfléchissent sans effort de souvenir les mouvements successifs, sont-elles

[1] « Toutes les histoires de l'*Astrée* ont un fondement véritable, « mais l'auteur les a toutes *romancées*, si j'ose user de ce mot. » C'est Patru qui dit cela (*Œuvres diverses*, tome II) dans ses curieux éclaircissements sur l'ouvrage de D'Urfé. Le sens qu'il donne à ce mot est celui d'*idéalisation*, d'*ennoblissement*, de *quintessence des choses réelles*;.... leur traduction au clair de lune, en quelque sorte. Ainsi, au lieu de parler de l'impuissance de son frère aîné, D'Urfé suppose que l'amant prétendu est une fille déguisée en garçon ; ainsi, au lieu de la petite vérole, que prend par dévoûment la princesse de Condé, il suppose une beauté qui se déchire le visage avec la pointe d'un diamant.

non durables : « Je l'aurais supprimée si j'é-« crivais un roman. Je sais que l'héroïne ne « doit avoir qu'un goût; qu'il doit être pour « quelqu'un de parfait et ne jamais finir : mais « le vrai est comme il peut, et n'a de mérite « que d'être ce qu'il est. Ses irrégularités sont « souvent plus agréables que la perpétuelle sy-« métrie qu'on retrouve dans tous les ouvrages « de l'art. »

C'est ainsi, à propos d'irrégularités, que ce petit village de Chamalières, réunion singulière de propriétés particulières, maisons, prés, ruisseaux, châtaigneraie et grands noyers compris, le tout enfermé de murs assez bas dont les sinuosités capricieuses courent en labyrinthe, compose aux yeux le plus vrai et le plus riant des paysages.

Mademoiselle de Liron a donc aimé déjà, ce qui fait qu'elle est femme, qu'elle est forte, capable de retenue, de résolution, de bon conseil; ce qui fait qu'elle ne donne pas dans de folles imaginations de jeune fille et qu'elle sent à merveille qu'Ernest lui est de beaucoup trop inégal en âge, qu'il a sa carrière à commencer, et que, si elle se livrait aveuglément à ce jeune homme, il ne l'aimerait ni toujours ni même long-temps. Elle ne se figure donc pas le moins du monde un avenir riant de vie champêtre, de domina-

tion amoureuse et de bergerie dans ces belles prairies à foin, partagées par un ruisseau, qu'elle a sous les yeux, ou dans quelque rocher ténébreux de la vallée de Villar qui n'est qu'à deux pas : elle ne rêve pas son Ernest à ses côtés pour la vie. Mais tout en se promenant avec lui sous une allée de châtaigniers devant la maison, tout en prenant le frais près de l'adolescent chéri sur un banc placé dans cette allée, elle le prépare à l'arrivée de M. de Thiézac qu'on attend le jour même, elle l'engage à profiter de cette protection importante pour mettre un pied dans le monde, et elle lui annonce avec gravité et confiance qu'elle est décidée à se laisser marier avec M. de Thiézac : « car, dit-elle, mon père, « qui est âgé et valétudinaire, peut mourir. Que « ce malheur arrive, et je me retrouve dans le « cas d'une jeune fille de seize ans, forcée de se « marier sans avoir le temps de concilier les « convenances avec ses goûts. C'est ce que je ne « veux pas. »

L'emportement d'Ernest, sa bouderie, son dépit irrité, ses larmes, le détail du mouchoir, gracieux encore dans sa simplicité un peu vulgaire, c'est ce que le narrateur fidèle a reproduit bien mieux qu'on ne saurait deviner. Qu'il nous suffise de dire que la fermeté amicale de mademoiselle de Liron tient en échec Ernest

ce jour-là et le suivant; que le mot *vous n'êtes qu'un enfant*, à propos jeté à l'amour-propre du jeune cousin, achève de le décider; que M. de Thiézac qui arrive en litière avec son projet de contrat de mariage et un brevet de nomination pour Ernest, est accueilli fort convenablement, et que celui-ci annonce bien haut, avec l'orgueil d'une résolution soudaine, qu'il part le lendemain de grand matin pour Paris.

Mais le soir même, quand tout le monde est retiré, quand la maison entière repose, et que mademoiselle de Liron, après avoir fait son inspection habituelle, entre dans sa chambre, non sans songer à ce pauvre Ernest qu'elle craint d'avoir affligé par sa dernière brusquerie, que voit-elle? Ernest lui-même qui est venu là, ma foi! pour lui dire adieu, pour lui reprocher sa dureté, pour la voir encore, et partir en la maudissant... Mais Ernest ne part qu'au matin, ivre de bonheur, bénissant sa belle cousine, oubliant une montre qui ne quittera plus cette chambre sacrée, ayant promis par un inviolable vœu de ne revenir qu'après un an révolu, et de bien travailler durant ce temps à son progrès dans le monde. Ernest s'était glissé dans cette chambre comme un enfant, il en sort déjà homme.

Le matin même, M. de Liron a reçu à son réveil une lettre de sa fille, qui lui annonce

qu'après y avoir sérieusement réfléchi, elle croit devoir refuser la main de M. de Thiézac et les avantages dont il voulait bien l'honorer.

Un an se passe. Mais c'est ici le lieu de dire que mademoiselle de Liron était belle, et comment elle l'était; car sa beauté va s'altérer avec sa santé jusque-là si parfaite, et quand Ernest la reverra après le terme prescrit, malgré l'amour d'Ernest et ses soins de plus en plus tendres, elle lira involontairement dans ses yeux qu'elle n'est plus tout-à-fait la même. Mademoiselle de Liron est blanche comme le lait; elle a de beaux cheveux noirs, et des yeux d'un bleu de mer, genre de beauté assez commun parmi les femmes du Cantal où sa mère était née. Elle est *un peu grasse*, s'il faut le dire, ce qui n'est pas méprisable assurément, mais ce qui nuit quelque peu à l'idéal. Au reste je loue de grand cœur l'historien véridique de nous avoir montré mademoiselle de Liron *un peu grasse*, puisqu'elle l'était sans nul doute, au commencement de cette aventure; mais je voudrais qu'il se fût trompé en nous le rappelant vers la fin, et lors d'une saignée au pied qu'on lui pratique avec difficulté dans sa dernière maladie. Les souffrances de mademoiselle de Liron avaient dû la maigrir à la longue. Mademoiselle Aïssé, qui mourut, il est vrai, d'une phthisie aux poumons,

et non d'un anévrisme au cœur, était devenue bien maigre, comme elle le dit : « Je suis extrê-
« mement maigrie : mon changement ne paraît
« pas autant quand je suis habillée. Je ne suis pas
« jaune, mais fort pâle ; je n'ai pas les yeux mau-
« vais ; avec une coiffure avancée, je suis encore
« assez bien ; mais le déshabillé n'est pas tentant,
« et mes pauvres bras, qui, même dans leur em-
« bonpoint, ont toujours été vilains et plats, sont
« comme deux cotrets. » Si mademoiselle Aïssé, même dans son meilleur temps, a toujours été *un peu maigre*, il est certes bien permis à mademoiselle de Liron d'avoir toujours été *un peu grasse*; cela nous a valu, au début, une jolie scène domestique de pâtisserie où l'on voit aller et venir dans la pâte les mains blanches et potelées, et les bras nus jusqu'à l'épaule de mademoiselle de Liron. Mais, je le répète, je désirerais fort que vers la fin, au milieu des douleurs et de la sublimité de sentiments qui domine, il ne fût plus question de cette disposition insignifiante d'une si noble personne : la flamme de la lampe, en s'étendant, avait dû beaucoup user. J'imagine, pour accorder mon désir avec l'exactitude bien reconnue du narrateur, qu'ayant su par un témoin que la saignée au pied avait été difficile, il aura attribué cette difficulté à un reste d'embonpoint, tandis que la saignée au pied est quel-

quefois lente et pénible, même sans cette circonstance. Quoi qu'il en soit, la nuit de la visite et du départ d'Ernest, mademoiselle de Liron, pâle, en robe blanche, à demi pamée d'effroi, ses grands cheveux noirs que son peigne avait abandonnés, retombant sur son visage, et ses yeux éclatant de la vivacité de mille émotions, mademoiselle de Liron, en ce moment, était au comble de sa beauté, et atteignait à l'idéal; c'est ainsi qu'Ernest la vit, et qu'elle se grava dans son cœur.

Puisqu'on connaît le portrait de mademoiselle de Liron, puisque j'ai osé citer un passage de mademoiselle Aïssé malade, qui, en donnant une incomplète idée de sa personne, laisse trop peu entrevoir combien elle fut vive et gracieuse, cette aimable Circassienne achetée comme esclave, venue à quatre ans en France, que convoita le régent, et que le chevalier d'Aydie posséda; puisque j'en suis aux traits physiques des beautés que mademoiselle de Liron rappelle, et à l'air de famille qui les distingue, je n'aurai garde d'oublier la Cécile des *Lettres de Lausanne*, cette jeune fille si vraie, si franche, si sensée elle-même, élevée par une si tendre mère, et dont l'histoire inachevée ne dit rien, sinon qu'elle fut sincèrement éprise d'un petit lord voyageur, bon jeune homme, mais trop enfant pour l'ap-

précier, et qu'elle triompha probablement
cette passion inégale par sa fermeté d'âme. C
Cécile a des rapports singuliers de contraste
de ressemblance avec mademoiselle de Liron
écoutons sa mère qui nous la peint : « Elle es
« assez grande, bien faite, agile, elle a l'oreill
« parfaite : l'empêcher de danser, serait empê-
« cher un daim de courir...... Figurez-vous un
« joli front, un joli nez, des yeux noirs un peu
« enfoncés ou plutôt couverts, pas bien grands,
« mais brillants et doux; les lèvres un peu grosses
« et très vermeilles, les dents saines, une belle
« peau de brune, le teint très animé, un cou
« qui grossit malgé tous les soins que je me
« donne, une gorge qui serait belle si elle était
« plus blanche, le pied et la main passables;
« voilà Cécile...... Eh bien! oui, un joli jeune
« Savoyard habillé en fille; c'est assez cela. Mais
« n'oubliez pas, pour vous la figurer aussi jolie
« qu'elle l'est, une certaine transparence dans le
« teint, je ne sais quoi de satiné, de brillant que
« lui donne souvent une légère transpiration :
« c'est le contraire du mat, du terne; c'est le
« satiné de la fleur rouge des pois odoriférans.
« Voilà bien à présent ma Cécile. Si vous ne la
« reconnaissiez pas en la rencontrant dans la rue,
« ce serait votre faute. » Ainsi tout ce que mademoiselle de Liron a de brillant par la blancheur,

Cécile l'a par le rembruni; ce que l'une a de commun avec les femmes du Cantal, l'autre l'a avec les jolis enfants de Savoie; le cou visiblement épaissi de Cécile est un dernier caractère de réalité comme d'être un peu grasse ajoute un trait distinctif à mademoiselle de Liron. Pour ne pas nous apparaître poétisées à la manière de Laure ou de Médora, elles n'en demeurent pas moins adorables toutes les deux, et on ne s'en estimerait pas moins fortuné pour la vie de leur agréer à l'une ou à l'autre, et de les obtenir, n'importe laquelle.

Mais, au milieu de ces discours, un an s'est écoulé. Ernest, secrétaire d'ambassade à Rome, a reçu un ordre de retour; il part demain pour Paris, de là il courra à Chamalières. Il va faire sa visite d'adieu à Cornélia. Cornélia est une belle et jeune comtesse romaine, qui s'est éprise d'amour pour Ernest; Ernest lui a loyalement avoué qu'il ne pouvait lui accorder tout son cœur, et Cornélia n'a pas cessé de l'aimer. Ce n'est pas un héros de roman qu'Ernest : nous l'avons connu adolescent, vif, impétueux, d'une physionomie spirituelle, ni beau ni laid; il est devenu homme, appliqué aux affaires, modérément accessible aux distractions de la vie, fidèle à sa chère et tendre Justine, mais non pas insensible à Cornélia. Ernest est un homme distingué autant

qu'aimable : mademoiselle de Liron l'a voulu rendre tel, et y a réussi. Par moments, plus tard surtout, je le voudrais autre; je le voudrais, non plus dévoué, non plus soumis, non plus attentif au chevet de son amie mourante; Ernest en tout cela est parfait; sa délicatesse touche; il mérite qu'elle lui dise avec larmes, et en lui serrant la main après un discours élevé qu'elle achève : « Oh! toi, tu entends certainement ce langage; toi, tu sais vraiment aimer. » Ernest est parfait, mais il n'est pas idéal, mais après cette amère et religieuse douleur d'une amie morte pour lui, morte entre ses bras, après cette sanctifiante agonie au sortir de laquelle l'amant serait allé autrefois se jeter dans un cloître, et prier éternellement pour l'âme de l'amante, lui, il rentre par degrés dans le monde; il trouve moyen, avec le temps, d'obéir à l'ordre de celle qui est revenue à l'aimer comme une mère; il finit par se marier, et par être raisonnablement heureux. Cet Ernest-là est bien vrai, et pourtant je l'aurais voulu autre. Le chevalier d'Aydie me satisfait mieux. Il est des douleurs tellement irrémédiables à la fois et fécondes, que, malgré la fragilité de notre nature et le démenti de l'expérience, nous nous obstinons à les concevoir éternelles; faibles, inconstants, médiocres nous-mêmes, nous vouons héroïquement au sacrifice les êtres qui

ont inspiré de grandes préférences et causé de grandes infortunes; nous nous les imaginons comme fixés désormais sur cette terre dans la situation sublime où l'élan d'une noble passion les a portés. — Mais nous n'en étions qu'au départ de Rome.

Lorsqu'Ernest, profitant d'un congé, arrive à Chamalières, il y trouve donc, outre M. de Liron, fort baissé par suite d'une attaque, mademoiselle Justine, souffrante depuis près d'un an: elle déguise en vain, sous un air d'indifférence et de gaîté, ses appréhensions trop certaines. La nouvelle position des deux amants, l'embarras léger des premiers jours, le rendez-vous à la chambre, le bruit de la montre accrochée encore à la même place, le souper à deux dans une seule assiette[1] cette seconde nuit qu'ils

[1] Quelques personnes ont trouvé à redire à ce petit souper d'Ernest et de mademoiselle de Liron. Pour moi, je l'avoue, ce repas très frugal bien qu'appétissant, et où préside d'ailleurs une exacte privation, n'a rien qui me choque, comme le font, dans la charmante correspondance de Diderot, certains aveux *sur les quinze mauvais jours dont mademoiselle Voland paie un petit verre de vin et une caisse de perdrix de trop*; et ce n'est pas du tout non plus le cas épicurien de Ninon vieillie écrivant au vieux Saint-Evremont: « Que j'envie ceux qui passent en Angleterre, « et que j'aurais de plaisir à dîner encore une fois avec vous! N'est-ce « point une grossièreté que le souhait d'un dîner? L'esprit a de grands « avantages sur le corps: cependant le corps fournit souvent de petits « goûts qui se réitèrent et soulagent l'âme de ses tristes réflexions. » Ici, dans notre tête-à-tête des jeunes amants, la saveur de réalité, donnée par le petit festin, est tout aussitôt corrigée et relevée par le sacrifice.

passent si victorieusement et qui laisse leur ancienne nuit du 23 juin unique et intacte, les raisons pour lesquelles mademoiselle de Liron ne veut devenir ni la femme d'Ernest ni sa maîtresse, l'aveu qu'elle lui fait de son premier amant; cette vie de chasteté, mêlée de mains baisées, de pleurs sur les mains et d'admirables discours, enfin la maladie croissante, la promesse qu'elle lui fait donner qu'il se mariera, l'agonie et la mort, tout cela forme une moitié de volume pathétique et pudique, où l'âme du lecteur s'épure aux émotions les plus vraies comme les plus ennoblies. Ecoutons mademoiselle de Liron dans cette seconde nuit, qui n'amène ni rougeur ni repentir. « Ah! mon ami, crois-moi, il faut « laisser venir le bonheur de lui-même : on ne le « fait pas. As-tu jamais essayé dans ton enfance « de replacer ton pied précisément dans l'em- « preinte qu'il venait de laisser sur la terre? On « n'y saurait parvenir, on écorne toujours les « bords !...... Va! nous sommes bien heureux! « Peu s'en est fallu que nous ne gâtions aujour- « d'hui notre admirable bonheur de l'année der- « nière! Crois-moi donc, conservons notre 23 « juin intact : c'est le destin qui l'a arrangé; c'est « Dieu qui l'a voulu : aussi son souvenir ne nous « donne-t-il que de la joie. »

Si Ernest eût vécu à une époque chrétienne,

j'aime à croire qu'il ne se fût pas marié après la perte de son amie, et qu'il fût entré dans quelque couvent ou du moins dans l'ordre de Malte. Si mademoiselle de Liron avait vécu à une semblable époque, elle se fût inquiétée, sans doute, de sa faute comme mademoiselle Aïssé; elle eût exigé un autre confesseur que son amant; elle eût tâché de se donner des remords, et s'en fût procuré probablement à force d'en échauffer sa pensée. C'est, au contraire, un trait parfait et bien naturel de la part d'une telle femme en notre temps, que de lui entendre dire : « Sais-tu, « Ernest, que pendant ton absence et dans l'es- « pérance d'adoucir les regrets que j'éprouvais « de ne plus te voir, j'ai fait bien des efforts pour « devenir dévote à Dieu? Mais il faut que je « te l'avoue, ajouta-t-elle avec un de ces sou- « rires angéliques, comme on en surprend sur la « figure des malades résignés, je n'ai pas pu. J'en « ai honte, mais je te le dis. Encore à présent, je « sens bien qu'entre l'amour et la dévotion il n'y « a qu'un cheveu d'intervalle, et cependant je « ne puis le franchir. Hélas ! faut-il que je te dise « tout?... Ce livre que tu vois (et elle montrait « *l'Imitation de Jésus-Christ*), j'en ai fait mes « délices, je l'ai lu et relu nuit et jour. Dieu me « le pardonnera, je l'espère, puisque je m'en ac- « cuse sans détour; mais à chaque ligne je sub-

« stituais ton nom au sien ! Oui, ma vocation,
« l'objet de ma vie, était sans doute de t'aimer,
« et ce qui me le fait croire, c'est que rien de
« ce que j'ai fait pour t'en donner des preuves
« n'excite en mon âme le moindre remords. »

Nous avons entendu quelques personnes, d'un esprit judicieux, reprocher à mademoiselle de Liron de la seconde moitié de n'être plus mademoiselle de Liron de la première, et de s'être modifiée, platonisée, vaporisée en quelque sorte, grâce à son anévrisme, de façon à ne plus nous offrir la même personne que nous connaissions pour pétrir si complaisamment la pâtisserie et pour avoir eu un amant. Ce reproche ne nous a paru nullement fondé. Le changement qui nous apparaît chez mademoiselle de Liron, à mesure que nous lisons mieux dans son cœur et que sa bonne santé s'altère, n'est pas plus difficile à concevoir que tant de changements à nous connus, développés dans des natures de femmes par une rapide invasion de l'amour. Les indifférents du monde en sont quittes pour s'écrier, d'un air de surprise, comme les lecteurs assez indifférents dont il s'agit : « Ma foi ! qui jamais aurait dit cela ? » Et pourtant dans l'histoire de mademoiselle de Liron, comme dans la vie habituelle, cela arrive, cela est, et il faut bien le croire. Quant à la circonstance de récidive et à l'objection d'a-

voir déjà eu un amant, je ne m'en embarrasse pas davantage, ou plutôt je ne craindrai pas d'avouer que c'est un des points les mieux observés, selon moi, et les plus conformes à l'expérience un peu fine du cœur. Toute femme organisée pour aimer, toute femme non coquette et capable de passion (il y en a peu, surtout en ces pays), est susceptible d'un second amour, si le premier a éclaté en elle de bonne heure. Le premier amour, celui de dix-huit ans, par exemple, en le supposant aussi vif et aussi avancé que possible, en l'environnant des combinaisons les plus favorables à son cours, ne se prolonge jamais jusqu'à vingt-quatre ans; et il se trouve là un intervalle, un sommeil du cœur, entrecoupé d'élancements vers l'avenir, et durant lequel de nouvelles passions se préparent, des désirs définitifs s'amoncèlent. Mademoiselle de Lespinasse, après avoir pleuré amèrement et consacré en idée son Gustave, se prend un jour à M. de Guibert, l'aime avec le remords de se sentir infidèle à son premier ami, et meurt innocente et consumée, dans les flammes et les soupirs.

Si mademoiselle de Liron n'était bien autre chose pour nous qu'une charmante composition littéraire; si nous ne l'aimions pas comme une personne que nous aurions connue, avec ses défauts même et ses singularités de langage, nous reprendrions en elle certains mots qui pourraient

choquer les oreilles non accoutumées à les entendre de sa bouche. Nous ne voudrions pas qu'elle dît à son ami : « Vous connaissez *les êtres*. « — Mets ton épaule près de l'oreiller, afin que « *je m'accotte* sur toi. — Dans toutes les actions « de ma vie, il y a toujours eu quelque chose qui « *ressortissait* de la maternité. » Mademoiselle de Clermont, à Chantilly, ne se fût pas exprimée de la sorte, en parlant à M. de Meulan; mais mademoiselle de Liron était de sa province, et l'accent qu'elle mettait à ces expressions familières ou inusitées les gravait tellement dans la mémoire, qu'on a jugé apparemment nécessaire de nous les transmettre.

Il nous reste, pour rendre un complet hommage à mademoiselle de Liron, à dire quelques mots des deux opuscules touchants, desquels nous avons souvent rapproché son aventure. C'est la louer encore que de louer ce qui lui ressemble si diversement, et ce qui l'appelle à voix basse d'un air de modestie et de mystère sur la même tablette de bibliothèque d'acajou, non loin du chevet, là où était autrefois l'oratoire. Les *Lettres de Lausanne*, publiées en 1788 par madame de Charrières et aujourd'hui fort rares, se composent de deux parties. Dans la première, une femme de qualité établie à Lausanne, la mère de la jolie Cécile dont nous avons cité le portrait,

écrit à une amie qui habite la France, les détails de sa vie ordinaire, le petit monde qu'elle voit, les prétendants de sa fille et les préférences de cette chère enfant qu'elle adore; le tout dans un détail infini et avec un pinceau facile qui met en lumière chaque visage de cet intérieur. L'amoureux préféré est un jeune lord qui voyage avec un de ses parents pour gouverneur. Il aime Cécile, mais pas en homme fait ni avec de sérieux desseins; aussi la tendre mère songe-t-elle à guérir sa fille, et cette courageuse fille elle-même va au-devant de la guérison. On quitte Lausanne pour la campagne, et on se dispose à venir visiter la parente de France : voilà la première partie. La seconde renferme des lettres du gouverneur du jeune lord à la mère de Cécile, dans lesquelles il raconte son histoire romanesque et celle de la belle Caliste. Caliste, qui avait gardé ce nom pour avoir débuté au théâtre dans *The fair penitent*, vendue par une mère cupide à un lord, était promptement revenue au repentir et à une vie aussi relevée par les talents et la grâce qu'irréprochable par la décence. Mais elle connut le jeune gentilhomme qui écrit ces lettres, et elle l'aima. On ne saurait rendre le charme, la pudeur de cet amour partagé, de ses abandons et de ses combats, de la résistance sincère de l'amante et de la soumission gémissante de l'amant. — « Un jour, je lui

« dis : Vous ne pouvez vous résoudre à vous don-
« ner, et vous voudriez vous être donnée. — Cela
« est vrai, dit-elle ; — et cet aveu ne me fit rien
« obtenir, ni même rien entreprendre. Ne croyez
« pourtant pas que tous nos moments fussent
« cruels et que notre situation n'eût encore des
« charmes ; elle en avait qu'elle tirait de sa bizar-
« rerie même et de nos privations..... Ses caresses,
« à la vérité, me faisaient plus de peur que de plai-
« sir, mais la familiarité qu'il y avait entre nous
« était délicieuse pour l'un et pour l'autre. Traité
« quelquefois comme un frère ou plutôt comme
« une sœur, cette faveur m'était précieuse et
« chère. » C'était, comme on voit, à peu près la situation de la seconde nuit entre Ernest et mademoiselle de Liron : mais il n'y avait pas eu la première, et les mêmes raisons de patience n'existaient pas. Le père du jeune gentilhomme s'étant opposé au mariage de son fils et de Caliste, mille maux s'ensuivirent, et la mort de Caliste les combla. On ne lit toute cette fin que les yeux noyés de *larmes aveuglantes*, suivant une belle expression que j'y trouve. . . . . . .

Les *Lettres de Lausanne* sont un de ces livres chers aux gens de goût et d'une imagination sensible, une de ces fraîches lectures, dans lesquelles, au travers de rapides négligences, on rencontre le plus de ces pensées vives, *qui n'ont*

fait qu'un saut du cœur sur le papier : c'est l'historien de mademoiselle de Liron qui a dit cela.

Quant à mademoiselle Aïssé, il y a mieux encore. Ce sont de vraies lettres écrites à une amie sous le sceau de la confidence, destinées à mourir en naissant, puis trouvées et publiées dans la suite par la petite-fille de cette amie. M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta en 1698, d'un marchand d'esclaves, une jolie petite fille d'environ quatre ans. Elle était Circassienne, et fille de prince, lui assura-t-on. Il la ramena en France, la fit très bien élever, abusa d'elle, à ce qu'il paraît, dès qu'il la crut en âge, et mourut en lui laissant une pension de 4,000 livres. Mademoiselle Aïssé vivait chez madame de Ferriol, belle-sœur de l'ambassadeur, et propre sœur de madame de Tencin. D'Argental, le correspondant de Voltaire, et Pont-de-Vesle, étaient fils de madame de Ferriol, et amis d'enfance de mademoiselle Aïssé. Quoique madame de Ferriol, femme exigeante, pleine de sécheresse et d'aigreur, n'eût pas pour mademoiselle Aïssé ces égards délicats qu'inspire la bienveillance de l'âme, la jeune Grecque, comme on l'appelait, était l'idole de cette société aimable, sinon sévère. Madame de Parabère, madame du Deffant, madame Bolingbroke, la recherchaient à l'envi. Le régent la convoita,

et malgré l'officieuse entremise de madame de Ferriol, il échoua contre la vertu de mademoiselle Aïssé; car c'était d'une enfant que M. de Ferriol avait abusé, et il n'avait en rien flétri la délicatesse et la virginité de ce tendre cœur. Le chevalier d'Aydie fut l'écueil sur lequel ce cœur se brisa. Le chevalier avait les agréments de l'esprit et de la figure, un tour de sensibilité légèrement romanesque; il était chevalier de Malte, mais avait eu des succès à la cour; la duchesse de Berry l'avait distingué et honoré d'un goût de princesse. Il approcha de mademoiselle Aïssé, et s'enflamma pour elle d'une passion qui désormais fut son unique objet et l'occupation du reste de sa vie. Elle en fut touchée dès l'abord, et dans ses scrupules elle eut l'idée de fuir, mais ne l'ayant pu, elle céda. Le chevalier voulait se faire relever de ses vœux de Malte, et l'épouser; elle s'y opposa avec constance, par égard pour la gloire et la considération de son amant. C'est ainsi qu'on voit dans les lettres latines d'Héloïse à Abeilard, que celle-ci refusa de devenir la femme du théologien, comme il était permis alors, mais peu honorable, aux gens de sa robe, et qu'elle aima mieux rester sa maîtresse, afin d'avoir seule la tache, et qu'il n'y en eût pas au nom de l'illustre maître. Mademoiselle Aïssé opposa des raisonnements analogues à son chevalier. Elle eut

de lui une fille dont elle put accoucher secrètement, grâce à lady Bolingbroke, et cette dame plaça ensuite l'enfant à un couvent de Sens comme sa nièce. Ces événements étaient déjà accomplis, lorsqu'une amie de madame de Ferriol, madame de Calandrini de Genève, vint à Paris, et s'y lia d'une étroite amitié avec mademoiselle Aïssé. C'était une personne de vertu et de religion; mademoiselle Aïssé lui confia tout le passé, et ses scrupules encore vifs, ses remords d'un amour invincible; madame de Calandrini lui donna de bons conseils, lui fit promettre, au départ, d'écrire souvent, et ce sont ces lettres précieuses que nous possédons. Nulle part la société du temps n'est mieux peinte; nulle part une âme qui soumet l'amour à la religion n'exhale des soupirs plus épurés, des parfums plus incorruptibles. Le style sent son dix-septième siècle du dernier goût, et le meilleur monde d'alors. C'est un trésor, en un mot, pour *ces bons esprits et qui connaissent les entrailles*, dont mademoiselle Aïssé parle en un endroit.

La société s'y montre çà et là en quelques lignes dans sa dégradation rapide et sa frivolité mêlée de hideux. Les amants que chaque femme prend et laisse à la file; les fureurs au théâtre pour ou contre la Lemaure et la Pelissier; le duc d'Epernon, qui, par manie de chirurgie, va

Ce qui ne touche pas moins que les sentiments de piété tendre dont mademoiselle Aïssé présente l'édifiant modèle, c'est l'inconsolable douleur du chevalier à ses derniers moments. Il fait pitié à tout le monde, et on n'est occupé qu'à le rassurer. Il croit qu'à force de libéralités, il rachètera la vie de son unique amie, et il donne à toute la maison, *jusqu'à la vache, à qui il a acheté du foin.* « Il donne à l'un de quoi faire « apprendre un métier à son enfant; à l'autre, « pour avoir des palatines et des rubans; à tout « ce qui se rencontre et se présente devant lui: « cela vise quasi à la folie! » Sublime folie en effet, folie surtout, puisqu'elle dura, et que l'existence entière du chevalier fut consacrée au souvenir de la défunte et à l'établissement de l'enfant qu'il avait eu d'elle! Mais, nous autres, nous sommes devenus plus raisonnables apparemment qu'on ne l'était même sous Louis XV; nous savons concilier à merveille la religion des morts et notre convenance du moment; nous avons des propos solennels et des actions positives; le réel nous console bonnement de l'invisible, et c'est pourquoi l'historien de mademoiselle de Liron n'a été que véridique, en nous faisant savoir qu'Ernest devint *raisonnablement heureux.*

Juillet 1832.

LAMARTINE.

De tout temps et même dans les âges les plus troublés, les moins assujétis à une discipline et à une croyance, il y a eu des âmes tendres, pénétrées, ferventes, ravies d'infinis désirs et ramenées par un naturel essor aux régions absolues du Vrai, de la Beauté et de l'Amour. Ce monde spirituel des vérités et des essences, dont Platon a figuré l'idée sublime aux sages de notre occident, et dont le Christ a fait quelque chose de bon, de vivant et d'accessible à tous, ne s'est jamais

depuis lors éclipsé sur notre terre : toujours, et jusque dans les tumultueux déchirements, dans la poussière des luttes humaines, quelques témoins fidèles en ont entendu l'harmonie, en ont glorifié la lumière et ont vécu en s'efforçant de le gagner. Le plus haut type, parmi ceux qui ont produit leur pensée sur ces matières divines, est assurément Dante, comme le plus édifiant parmi ceux qui ont agi d'après les divines prescriptions est saint Vincent de Paule. Pour ne parler ici que des premiers, de ceux qui ont écrit, des théologiens, théosophes, philosophes et poètes (Dante était tout cela), on vit par malheur, dans les siècles qui suivirent, un démembrement successif, un isolement des facultés et fonctions que le grand homme avait réunies en lui : et ce démembrement ne fut autre que celui du catholicisme même. La théologie cessa de tout comprendre et de plonger dans le sol immense qui la nourrissait : elle se dessécha peu à peu, et ne poussa plus que des ronces. La philosophie, se séparant d'elle, s'irrita et devint un instrument ennemi, une hache de révolte contre l'arbre révéré. Les poètes et artistes, s'inspirant moins à la source de toute vie et de toute création, déchurent du premier rang où ils siégaient dans la personne de Dante, et la plupart finirent par retomber à ce sixième degré où Platon les avait

relégués au bas de l'échelle des âmes, un peu au-dessus des ouvriers et des laboureurs. La théosophie, c'est-à-dire l'esprit intelligent et intime des religions, s'égara, tarit comme une eau hors de son calice, ou bien se réfugia dans quelques cœurs et s'y vaporisa en mystiques nuées. C'est là que les choses en étaient venues au dix-huitième siècle, principalement en France. Et pourtant les âmes tendres, élevées, croyant à l'exil de la vie et à la réalité de l'invisible, n'avaient pas disparu; la religion, sous ses formes rétrécies, en abritait encore beaucoup; la philosophie dominante en détournait quelques-unes sans les opprimer entièrement. Mais toutes manquaient d'organe général et harmonieux, d'interprète à leurs vœux et à leurs soupirs, de poète selon le sens animé du mot. Racine dans quelques portions de son œuvre, dans les chœurs de ses tragédies bibliques, dans le trop petit nombre de ses hymnes imités de saint Paul et d'ailleurs, avait laissé échapper d'adorables accents, empreints de signes profonds sous leur mélodieuse faiblesse. En essayant de les continuer, d'en faire entendre de semblables, non point parce qu'il sentait de même, mais parce qu'il visait à un genre littéraire, Jean-Baptiste égarait toute spiritualité dans les échos de ses rimes sonores: Racine fils, bien débile sans doute, était plus voisin de son

noble père, plus vraiment touché d'un des pâles rayons. Mais où trouver l'âme sacrée qui chante? Fénelon n'avait pas de successeur pour la tendresse insinuante et fleurie, pas plus que Mallebranche pour l'ordre majestueux et lucide. En même temps que l'esprit grave, mélancolique, de Vauvenargues, retardé par le scepticisme, s'éteint avant d'avoir pu s'appliquer à la philosophie religieuse où il aspire, des natures sensibles, délicates, fragiles et repentantes, comme mademoiselle Aïssé, l'abbé Prévost, Gresset, se font entrevoir et se trahissent par de vagues plaintes; mais une voix expressive manque à leurs émotions; leur monde intérieur ne se figure ni ne se module en aucun endroit. Plus tard, Diderot et Rousseau, puissances incohérentes, eurent en eux de grandes et belles parties d'inspiration; ils ouvrent des jours magnifiques sur la nature extérieure et sur l'âme; mais ils se plaisent aussi à déchaîner les ténèbres. C'est une pâture mêlée et qui n'est pas saine que la leur. La raison s'y gonfle, le cœur s'y dérange, et ils n'indiquent aucune guérison. Ils n'ont rien de soumis ni de constamment simple : la colère en eux contrarie l'amour. Cela est encore plus vrai de Voltaire, qui toutefois dans certains passages de *Zaïre*, surtout dans quelques-unes de ses poésies diverses, a effleuré des cordes touchantes, deviné

de secrets soupirs, mais ne l'a fait qu'à la traverse et par caprices rapides. Il y a de la rage et trop d'insulte dans les cris étouffés de Gilbert. Un homme, un homme seul au dix-huitième siècle, nous semble recueillir en lui, amonceler dans son sein et n'exhaler qu'avec mystère, tout ce qui tarissait ailleurs de pieux, de lucide et de doux, tout ce qui s'aigrissait au souffle du siècle dans de bien nobles âmes; humilité, sincérité parfaite, goût de silence et de solitude, inextinguibles élancements de prière et de désir, encens perpétuel, harpe voilée, lampe du sanctuaire, c'était là le secret de son être, à lui; cette nature mystique, ornée des dons les plus subtils, éveille l'idée des plus saints emblêmes. Au milieu d'une philosophie matérialiste envahissante et d'un christianisme de plus en plus appesanti, la quintessence religieuse s'était réfugiée en sa pensée comme en un vase symbolique, soustrait aux regards vulgaires. Ce personnage, alors inconnu et bien oublié de nos jours, qui s'appelait lui-même à travers le désert bruyant de son époque le *Robinson de la spiritualité*, que M. de Maistre a nommé le plus aimable et le plus élégant des théosophes, créature de prédilection véritablement faite pour aimer, pour croire et pour prier, Saint-Martin s'écriait, en s'adressant de bien loin aux hommes de son temps, dans ce

langage fluide et comme imprégné d'ambroisie, qui est le sien : « Non, homme, objet cher et « sacré pour mon cœur, je ne craindrai point de « t'avoir abusé en te peignant ta destinée sous « des couleurs si consolantes. Regarde-toi au « milieu de ces secrètes et intérieures insi- « nuations qui stimulent si souvent ton âme, au « milieu de toutes les pensées pures et lumi- « neuses qui dardent si souvent sur ton esprit, « au milieu de tous les faits et de tous les tableaux « des êtres pensants, visibles et invisibles, au « milieu de tous les merveilleux phénomènes de « la nature physique, au milieu de tes propres « œuvres et de tes propres productions; regarde- « toi comme au milieu d'autant de *religions* ou au « milieu d'autant d'objets qui tendent à te rallier « à l'immuable vérité. Pense avec un religieux « transport que toutes ces religions ne cherchent « qu'à ouvrir tes organes et tes facultés aux sour- « ces de l'admiration dont tu as besoin..... Mar- « chons donc ensemble avec vénération dans ces « temples nombreux que nous rencontrons à tous « les pas, et ne cessons pas un instant de nous « croire dans les avenues du Saint des Saints. » N'est-ce pas un prélude des *Harmonies* qu'on entend? Un bon nombre des psaumes ou cantiques, qui composent *l'Homme de Désir*, pourraient passer pour de larges et mouvants canevas, jetés

par notre illustre contemporain, dans un de ces moments d'ineffable ébriété où il chante :

Encore un hymne, ô ma lyre !
Un hymne pour le Seigneur !
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur !

Aux soi-disants poètes de son époque qui dépensaient leurs rimes sur des descriptions, des tragédies ou des épopées, toutes de convention et d'artifice, Saint-Martin fait honte de ce matérialisme de l'art :

Mais voyez à quel point va votre inconséquence !
Vous vous dites sans cesse inspirés par les cieux,
Et vous ne frappez plus notre oreille, nos yeux,
Que par le seul tableau des choses de la terre ;
Quelques traits copiés de l'ordre élémentaire,
Les erreurs des mortels, leurs fausses passions,
Les récits du passé, quelques prédictions
Que vous ne recevez que de votre mémoire,
Et qu'il vous faut suspendre où s'arrête l'histoire ;
Voilà tous vos moyens, voilà tous les trésors
Dont vous fassent jouir vos plus ardents efforts !

Par malheur, Saint-Martin lui-même, ce réservoir immense d'onction et d'amour, n'avait qu'un instrument incomplet pour se répandre ; le peu de poésie qu'il a essayée, et dont nous venons de donner un échantillon, est à peine tolérable ; bien plus, il n'eut jamais l'intention d'être

pleinement compris. Lié à des doctrines occultes, s'environnant d'obcurités volontaires, tourné en dedans et en haut, il n'est là, en quelque sorte, que pour perpétuer la tradition spiritualiste dans une vivacité sans mélange, pour protester devant Dieu par sa présence inaperçue, pour prier angéliquement derrière la montagne durant la victoire passagère des géants. J'ignore s'il a gagné aux voies trop détournées, où il s'est tenu, beaucoup d'âmes de mystère; mais il n'a en rien touché le grand nombre des âmes accessibles d'ailleurs aux belles et bonnes paroles, et dignes de consolation. Il faut, en effet, pour arriver à elles, pour prétendre à les ravir et à être nommé d'elles leur bienfaiteur, joindre à un fonds aussi précieux, aussi excellent que celui de *l'Homme de Désir*, une expression peinte aux yeux sans énigme, la forme à la fois intelligente et enchanteresse, la beauté rayonnante, idéale, mais suffisamment humaine, l'image simple et parlante comme l'employaient Virgile et Fénelon, de ces images dont la nature est semée, et qui répondent à nos secrètes empreintes; il faut être un homme du milieu de ce monde, avoir peut-être moins purement vécu que le théosophe, sans que pourtant le sentiment du Saint se soit jamais affaibli au cœur; il faut enfin croire en soi et oser, ne pas être humble de l'humilité contrite des solitaires, et aimer un

peu la gloire comme l'aimaient ces poètes chrétiens qu'on couronnait au Capitole.

Rousseau, disions-nous, avait eu de grandes parties d'inspiration; il avait prêté un admirable langage à une foule de mouvements obscurs de l'âme et d'harmonies éparses dans la nature. La misanthropie et l'orgueil qui venaient à la traverse, les perpétuelles discussions qui entrecoupent ses rêveries, le recours aux hypothèses hasardées, et, pour parler juste, un génie politique et logique, qui ne se pouvait contraindre, firent de lui autre chose qu'un poète qui charme, inonde et apaise. Et puis c'était de la prose; or, la prose, si belle, si grave, si rhythmique qu'on la fasse (et quelle prose que celle de Jean-Jacques!), n'est jamais un chant. A Rousseau, par une filiation plus ou moins soutenue, mais étroite et certaine à l'origine, se rattachent Bernardin de Saint-Pierre, madame de Staël et M. de Chateaubriand. Tous les trois se prirent de préférence au côté spiritualiste, rêveur, enthousiaste, de leur auteur, et le fécondèrent selon leur propre génie. Madame de Staël se lança dans une philosophie vague sans doute et qui, après quelque velléité de stoïcisme, devint bientôt abandonnée, sentimentale, mais resta toujours adoratrice et bienveillante. Bernardin de Saint-Pierre répandit sur tous ses écrits la teinte évan-

gélique du Vicaire savoyard. M. de Chateaubriand, sorti d'une première incertitude, remonta jusqu'aux autels catholiques dont il fêta la dédicace nouvelle. Ces deux derniers, qui, sous l'appareil de la philanthropie ou de l'orthodoxie, couvraient des portions de tristesse chagrine et de préoccupation assez amère, dont il n'y a pas trace chez leur rivale expansive, avaient le mérite de sentir, de peindre, bien autrement qu'elle, cette nature solitaire qui, tant de fois, les avait consolés des hommes; ils étaient vraiment religieux par là, tandis qu'Elle, elle était plutôt religieuse en vertu de ses sympathies humaines. Chez tous les trois, ce développement plein de grandeur auquel, dans l'espace de vingt années, on dut les *Études* et les *Harmonies de la Nature*, *Delphine* et *Corinne*, le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, s'accomplissait au moyen d'une prose riche, épanouie, cadencée, souvent métaphysique chez madame de Staël, purement poétique dans les deux autres, et d'autant plus désespérante, en somme, qu'elle n'avait pour pendant et vis-à-vis que les jolis miracles de la versification delilienne. Mais Lamartine était né.

Ce n'est plus de Jean-Jacques qu'émane directement Lamartine; c'est de Bernardin de Saint-Pierre, de M. de Chateaubriand et de lui-même.

La lecture de Bernardin de Saint-Pierre produit une délicieuse impression dans la première jeunesse. Il a peu d'idées, des systèmes importuns, une modestie fausse, une prétention à l'ignorance, qui revient toujours et impatiente un peu. Mais il sent la nature, il l'adore, il l'embrasse sous ses aspects magiques, par masses confuses, au sein des clairs de lune où elle est baignée; il a des mots d'un effet musical et qu'il place dans son style comme des harpes éoliennes, pour nous ravir en rêverie. Que de fois, enfant, le soir, le long des routes, je me suis surpris répétant avec des pleurs son invocation aux forêts et à leurs *résonnantes clairières!* Lamartine, vers 1808, devait beaucoup lire les *Études* de Bernardin; il devait dès-lors s'initier par lui au secret de ces voluptueuses couleurs dont plus tard il a peint dans *le Lac* son souvenir le plus chéri :

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Le génie pittoresque du prosateur a passé tout entier en cette muse : il s'y est éclipsé et s'est détruit lui-même en la nourrissant. Aussi, à part *Paul et Virginie*, que rien ne saurait atteindre, Lamartine dispense à peu près aujourd'hui de la

lecture de Bernardin de Saint-Pierre; quand on nommera les *Harmonies*, c'est uniquement de celles du poète que la postérité entendra parler. Lamartine, vers le même temps, aima et lut sans doute beaucoup le *Génie du Christianisme*, *René* : si sa simplicité, ses instincts de goût sans labeur ne s'accommodaient qu'imparfaitement de quelques traits de ces ouvrages, son éducation religieuse, non moins que son anxiété intérieure, le disposait à en saisir les beautés sans nombre. Quand il s'écrie à la fin de *l'Isolement*, dans la première des premières *Méditations* :

> Et moi je suis semblable à la feuille flétrie.....
> Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

il n'est que l'écho un peu affaibli de cette autre voix impétueuse : *Levez-vous, orages désirés, qui devez emporter René, etc.* Rousseau, je le sais, agit aussi très puissamment sur Lamartine; mais ce fut surtout à travers Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand qu'il le sentit. Il n'eut rien de Werther; il ne connut guère Byron de bonne heure, et même en savait peu de chose au-delà du renom fantastique qui circulait, quand il lui adressa sa magnifique remontrance. Son génie préexistait à toute influence lointaine. André Chénier, dont la publication tardive

(1819) a donné l'éveil à de bien nobles muses, particulièrement à celle de M. Alfred de Vigny, resta, jusqu'à ces derniers temps, inaperçu et, disons-le, méconnu de Lamartine, qui n'avait rien, il est vrai, à tirer de ce mode d'inspiration antique, et dont le style était déjà né de lui-même à la source de ses pensées. J'oserai affirmer, sans crainte de démenti, que, si les poésies fugitives de Ducis sont tombées aux mains de Lamartine, elles l'ont plus ému dans leur douce cordialité et plus animé à produire, que ne l'eussent fait les poésies d'André, quand elles auraient paru dix ans plus tôt. Il ne goûte, il ne vénère que depuis assez peu d'années Pétrarque, le grand élégiaque chrétien, et son plus illustre ancêtre. Saint-Martin, que j'ai nommé, n'aura jamais été probablement de sa bien étroite connaissance. Lamartine n'est pas un homme qui élabore et qui cherche; il ramasse, il sème, il moissonne sur sa route; il passe à côté, il néglige ou laisse tomber de ses mains; sa ressource surabondante est en lui; il ne veut que ce qui lui demeure facile et toujours présent. Simple et immense, paisiblement irrésistible, il lui a été donné d'unir la profusion des peintures naturelles, l'esprit d'élévation des spiritualistes fervents, et l'ensemble de vérités en dépôt au fond des moindres cœurs. C'est une sensibilité reposée, méditative,

avec le goût des mouvements et des spectacles de la vie, le génie de la solitude avec l'amour des hommes, une ravissante volupté sous les dogmes de la morale universelle. Sa plus haute poésie traduit toujours le plus familier christianisme et s'interprète à son tour par lui. Son âme est comme l'idéal accompli de la généralité des âmes que l'ironie n'a pas desséchées, que la nouveauté n'enivre pas immodérément, que les agitations mondaines laissent encore délicates et libres. Et en même temps, sa forme, la moins circonscrite, la moins matérielle, la plus diffusible des formes dont jamais langage humain ait revêtu une pensée de poète, est d'un symbole constant, partout lucide et immédiatement perceptible[1].

[1] Dans un article inséré au *Globe*, le 20 juin 1830, lors de la publication des *Harmonies*, on lit : « .... M. de Lamartine, par cela même qu'il range humblement sa poésie aux vérités de la tradition, qu'il voit et juge le monde et la vie suivant qu'on nous a appris dès l'enfance à les juger et à les voir, répond merveilleusement à la pensée de tous ceux qui ont gardé ces premières impressions, ou qui, les ayant rejetées plus tard, s'en souviennent encore avec un regret mêlé d'attendrissement. Il se trompe lorsqu'il dit en sa préface que ses vers ne s'adressent qu'à un petit nombre. De toutes les poésies de nos jours, aucune n'est autant que la sienne selon le cœur des femmes, des jeunes filles, des hommes accessibles aux émotions pieuses et tendres. Sa morale est celle que nous savons : il nous répète avec un charme nouveau ce qu'on nous a dit mille fois, nous fait repasser avec de douces larmes ce que nous avons senti, et l'on est tout surpris en l'écoutant de s'entendre soi-même chanter ou gémir par la voix sublime d'un poète. C'est une aimable beauté de cœur

Alphonse de Lamartine est né à Mâcon, en octobre 91, c'est-à-dire en pleine révolution.

et de génie qui nous ravit et nous touche par toutes les images connues, par tous les sentiments éprouvés, par toutes les vérités lumineuses et éternelles. Cette manière de comprendre les diverses heures du jour, l'aube, le matin, le crépuscule, d'interpréter la couleur des nuages, le murmure des eaux, le bruissement des bois, nous était déjà obcurément familière avant que le poète nous la rendît vivante par le souffle harmonieux de sa parole. Il dégage en nous, il ravive, il divinise ces empreintes chères à nos sens, et dont tant de fois s'est peinte notre prunelle, ces comparaisons presque innées, les premières qui se soient gravées dans le miroir de nos âmes. Nul effort, nulle réflexion pénible pour arriver où sa philosophie nous porte. Il nous prend où nous sommes, chemine quelque temps avec les plus simples, et ne s'élève que par les côtés où le cœur surtout peut s'élever. Ses idées sur l'Amour et la Beauté, sur la mort et l'autre vie, sont telles que chacun les pressent, les rêve et les aime. Sans doute, et nous nous plaisons à le dire, il est aujourd'hui sur ces points d'autres interprétations non moins hautes, d'autres solutions non moins poétiques, qui, plus détournées de la route commune, plus à part de toute tradition, dénotent chez les poètes qui y atteignent, une singulière vigueur de génie, une portée immense d'originalité individuelle. Mais c'est aussi une espèce d'originalité bien rare et désirable que celle qui s'accommode si aisément des idées reçues, des sentiments consacrés, des préjugés de jeunes filles et de vieillards; qui parle de la mort comme en pense l'humble femme qui prie, comme il en est parlé depuis un temps immémorial dans l'église ou dans la famille, et qui trouve en répétant ces doctrines de tous les jours une sublimité sans efforts, et pourtant inouïe jusqu'à présent, etc., etc... » — J'ajouterai un trait encore qui reproduit et termine la même idée sous forme d'image sensible: « Comment M. de Lamartine est-il si populaire en même temps qu'il est si élevé? » me demandait un jour un homme que ce problème intéresse à bon droit, parce que la popularité du succès n'a point jusqu'ici répondu pour lui à l'élévation de la pensée et du talent. — « C'est que M. de Lamartine, lui dis-je, part toujours d'un sentiment commun, moral, et d'une morale dont tous ont le germe au cœur, et presque l'expression sur les lèvres. D'autres s'élèvent aussi haut, mais ne le font pas dans

Son grand-père avait exercé autrefois une charge dans la maison d'Orléans, et s'était ensuite retiré en province. La révolution frappa sa famille comme toutes celles qui tenaient à l'ordre ancien par leur naissance et leurs opinions : les plus reculés souvenirs de Lamartine le reportent à la maison d'arrêt où on le menait visiter son père. Au sortir de la Terreur, et pour traverser les années encore difficiles qui suivirent, ses parents vécurent confinés dans cette terre obscure de Milly, que le poète a si pieusement illustrée, comme M. de Chateaubriand a fait pour Combourg, comme Victor Hugo pour les Feuillantines. Il passa là, avec ses sœurs, une longue et innocente enfance, libre, rustique, errant à la manière du ménestrel de Beattie, formé pourtant à l'excellence morale et à cette perfection de cœur qui le caractérise, par les soins d'une admirable mère [1], dont il est, assure-t-on,

la même ligne d'idées et de sentiments communs à tous ! Il est comme un cygne s'enlevant du milieu de la foule qui l'a vu et aimé, pendant qu'il marchait et nageait à côté d'elle ; elle le suit jusque dans le ciel où il plane, comme l'un des siens ayant seulement de plus le don du chant et des ailes ; tandis que d'autres sont plutôt des cignes sauvages, des aigles inabordables, qui prennent leur essor aussi sublime du haut des forêts désertes et des cimes infréquentées ; la foule les voit de loin, mais sans trop comprendre d'où ils sont partis, et ne les suit pas avec le même intérêt sympathique, intelligent. »

[1] « Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle bible de « Royaumont, dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais petit

toute l'image. Une personne grave et peu habituée aux comparaisons poétiques, qui avait en ce temps l'occasion de le voir avec ses sœurs sous l'aile de la mère, ne pouvait s'empêcher de comparer cette jeune famille aimable et d'un essor si naturel à une couvée de colombes. Quand tout n'était que bouleversement et tempête, comment ce doux nid était-il venu à éclore sur la colline pierreuse? Demandez à Celui qui voulut vêtir le lys du vallon et qui fait fleurir le désert! — Le jeune Lamartine ne laissa cette vie domestique que pour aller à Belley, au collége des Pères de la Foi; moins heureux qu'à Milly, il y trouva cependant du charme, des amis qu'il garda tou-

« enfant. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, « et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée : toutes ses pen- « sées étaient sentiments, tous ses sentiments étaient images. Sa belle et « noble et suave figure réfléchissait dans sa physionomie rayonnante « tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa « pensée, et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa « voix ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme « et d'amour qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas! « après six ans de silence! etc. (*Voyage en Orient.*) » Et ailleurs : « Ma mère m'avait fait chrétien, j'avais quelquefois cessé de l'être dans « les jours les moins bons et les moins purs de ma première jeunesse. Le « malheur et l'amour, l'amour complet qui purifie tout ce qu'il brûle, « m'avaient également repoussé plus tard dans ce premier asile de mes « pensées. » Et encore : « Les versets, les lambeaux de psaumes que j'ai « si souvent entendu murmurer à voix basse à ma mère en se pro- « menant le soir dans l'allée du jardin de Milly, me reviennent en mé- « moire. »

jours, des guides indulgents et faciles, auxquels il disait en les quittant :

> Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
> Bientôt je ne vous verrai plus!

Sans parler de tout ce qu'il y avait de primitivement affable dans la belle âme de Lamartine, on doit peut-être à cette éducation paternelle de Belley de n'y avoir rien déposé de timide et de farouche, comme il est arrivé trop souvent chez d'autres natures sensibles de notre âge. Après le collége, vers 1809, Lamartine vécut à Lyon, et fit, je crois, dès ce temps, un premier voyage et séjour en Italie [1]. Il fut ensuite à Paris, s'y laissa aller, bien qu'avec décence, à l'entraînement des amitiés et de la jeunesse, distrait de ses principes, obscurci dans ses croyances, jamais impie ni raisonneur systématique; versifiant beaucoup dès lors, jusque dans ses lettres familières, songeant à la gloire poétique, à celle du théâtre en particulier; d'ailleurs assez mécontent du sort et trouvant mal de quoi satisfaire à ses goûts innés de noble aisance et de grandeur. La fortune, en effet, qu'il obtint plus tard de son chef par héritage d'un oncle, n'était pas près de lui venir,

[1] Il visita en effet l'Italie en 1810 et 1811 ; il dut y relire *Corinne*, et lui-même (dans ses *Destinées de la Poésie*) a confessé et proclamé cette influence de madame de Staël.

et, comme tous les fils de famille, il sentait quelque gêne de sa dépendance. En 1813, sa santé s'étant altérée, il revit l'Italie; un certain nombre de vers des *Méditations* et beaucoup de souvenirs dont le poète a fait usage par la suite datent de ce voyage : le *Premier Amour* des *Harmonies* s'y rapporte probablement. La chute de l'empire et la restauration apportèrent de notables changements dans la destinée de Lamartine. Il était né et avait grandi dans des sentiments opposés à la révolution : il n'avait jamais adopté l'empire et ne l'avait pas servi. En 1814, il entra dans une compagnie des gardes-du-corps. Son royalisme pourtant se conciliait déjà avec des idées libérales et constitutionnelles : il avait même composé une brochure politique dans ce sens, qui ne fut pas publiée, faute de libraire. Après les cent jours, Lamartine ne reprit point de service : une passion partagée, dont il a éternisé le céleste objet sous le nom d'Elvire, semble l'avoir occupé tout entier à cette époque. Nous nous garderons de soulever le plus léger coin du voile étincelant et sacré dont brille de loin aux yeux cette mystérieuse figure. Nous nous bornerons à remarquer qu'Elvire n'a point fait avec son poète le voyage d'Italie, et que le lac célébré n'est autre que celui du Bourget. Toutes les scènes qui ont pour cadre l'Italie, principalement

dans les secondes *Méditations*, ne se rapportent donc pas originairement à l'idée d'Elvire, à laquelle je les crois antérieures [1]; ou bien elles auront été combinées, transposées sur son souvenir par une fiction ordinaire aux poètes. La mort d'Elvire, une maladie mortelle de l'amant [2], son retour à Dieu, le sacrifice qu'il fait, durant sa maladie, de poésies anciennes et moins graves, quoique assurément avouables devant les hommes, tels sont les événements qui précèdent l'apparition des *Méditations poétiques*, laquelle eut lieu dans les premiers mois de 1820. Le succès soudain qu'elles obtinrent fut le plus éclatant du siècle depuis le *Génie du Christianisme*; il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et applaudir. Le nom de l'auteur, qui ne se trouvait pas sur la première édition, devint instantanément glorieux : mille fables, mille conjectures

[1] Toutes ne sont pas antérieures. Je conjecture que l'élégie intitulée *Tristesse : Ramenez-moi, disais-je, etc., etc.*, peut remonter jusqu'à 1813. Mais *Ischia*, le *Chant d'Amour*, la première partie des *Préludes*, comme aussi la dédicace de *Childe-Harold*, eurent pour objet d'inspiration la personne si rare qui est devenue la compagne des destinées de M. de Lamartine.

[2] On lit vers le début du *Voyage en Orient* : « J'emmène avec moi « M. Amédée de Parseval; nous avons été liés dès notre plus tendre « jeunesse par une affection qu'aucune époque de notre vie n'a trouvée « en défaut.... Quand j'étais, il y a quinze ans, à Paris, seul, malade, « ruiné, désespéré, mourant, il passait les nuits à veiller auprès de ma « lampe d'agonie. »

empressées s'y mêlèrent. Docile aux désirs de sa famille, Lamartine profita de sa réussite pour mettre un pied dans la carrière diplomatique, et il fut attaché à la légation de Florence. La renommée, un héritage opulent, un mariage conforme à ses goûts et où il devait rencontrer un dévoûment de chaque jour, tout lui arriva presque à la fois; sa vie depuis ce temps est trop connue, trop positive, pour que nous y insistions. Dans le peu que nous avons essayé d'en dire, relativement aux années antérieures, on trouvera que nous avons été bien sobre et bien vague; mais nous croyons n'avoir rien présenté sous un faux jour. Lamartine est de tous les poètes célèbres celui qui se prête le moins à une biographie exacte, à une chronologie minutieuse, aux petits faits et aux anecdotes choisies. Son existence large, simple, négligemment tracée, s'idéalise à distance et se compose en massifs lointains, à la façon des vastes paysages qu'il nous a prodigués. Dans sa vie comme dans ses tableaux, ce qui domine, c'est l'aspect verdoyant, la brise végétale; c'est la lumière aux flancs des monts, c'est le souffle aux ombrages des cimes. Il est permis, en parlant d'un tel homme, de s'attacher à l'esprit des temps plutôt qu'aux détails vulgaires qui, chez d'autres, pourraient être caractéristiques. Tout lyrique qu'il est, il a peu de retours,

peu de ces regards profonds en arrière qui décèlent toujours une certaine lassitude et le vide du moment. Il décore çà et là quelques endroits de son passé ; il rallume de loin en loin, au soir, ses feux mourants sur quelque colline, puis les abandonne ; l'espérance et l'avenir l'appellent incessamment ; il se dit :

> Mais loin de moi ces temps ! que l'oubli les dévore !
> Ce qui n'est plus pour l'homme, a-t-il jamais été ?

A l'ami qui l'interroge avec une curieuse tendresse, il répond :

> Et tu veux aujourd'hui qu'ouvrant mon cœur au tien,
> Je renoue en ces vers notre intime entretien ;
> Tu demandes de moi les haltes de ma vie ?
> Le compte de mes jours ?... Ces jours, je les oublie ;
> Comme le voyageur quand il a dénoué
> Sa ceinture de cuir, etc., etc.....

A une distance plus rapprochée des premières Méditations, il pouvait sembler du moins que l'image d'Elvire dominait sa vie, qu'elle en était l'accidentelle, la romanesque inspiration, et qu'à mesure qu'il s'éloignerait d'elle, tout en lui pâlirait. Le public qui aime assez les belles choses, à condition qu'elles passeront vite, se l'était si fort imaginé ainsi, que, durant plusieurs années, à chaque nouvelle publication de La-

martine, c'était un murmure peu flatteur où l'étourderie entrait de concert avec l'envie et la bêtise : on avait l'air de vouloir dire que l'astre baissait. Mais en avançant encore davantage, en contemplant surtout ce dernier et incomparable développement des Harmonies, il a bien fallu se rendre à l'évidence. Le poète chez Lamartine était né avant Elvire et lui a survécu ; le poète chez Lamartine n'était subordonné à rien, à personne, pas même à l'amant. D'autres sont plus amants que poètes : un amour particulier les inspire, les arrache de terre, les élève à la poésie ; cet amour mort en eux, il convient qu'ils s'ensevelissent aussi et qu'ils se taisent. Lamartine, lui, était poète encore plus qu'amant : sa blessure d'amour une fois fermée, sa source vive de poésie a continué de jaillir par plus d'endroits de sa poitrine, et plus abondante. Il existait avant sa passion, il s'est retrouvé après, avec ses grandes facultés inoccupées, irrassasiables, qui s'élançaient vers la suprême poésie, c'est-à-dire vers l'Amour non déterminé, vers la Beauté *qui n'a ni séjour ni symbole ni nom* :

Mon âme a l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées,
Au but de leurs désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées
Que les colombes des forêts,
Montent, montent toujours, par d'autres remplacées,
Et ne redescendent jamais !

On a dit que Lamartine s'adressait à l'âme encore plus qu'au cœur : cela est vrai, si par âme on entend, en quelque sorte, le cœur plus étendu et universalisé. Dans les femmes qu'il a aimées, même dans Elvire, Lamartine a aimé un constant idéal, un être angélique qu'il rêvait, l'immortelle Beauté en un mot, l'Harmonie, la Muse. Qu'importent donc quelques détails de sa vie ? Dans sa vocation invincible, cette vie n'était pas à la merci d'un heureux hasard : il ne pouvait manquer un jour ou l'autre de conquérir lui-même en plein et de faire retentir par le monde son divin organe. La nuée de colombes pressées dont il parle, devait tôt ou tard échapper bruyamment de son sein.

Cependant l'absence habituelle où Lamartine vécut loin de Paris et souvent hors de France, durant les dernières années de la restauration, le silence prolongé qu'il garda après la publication de son chant d'Harold, firent tomber les clameurs des critiques qui se rejetèrent sur d'autres poètes plus présents : sa renommée acheva rapidement de mûrir. Lorsqu'il revint au commencement de 1830 pour sa réception à l'Académie française et pour la publication de ses *Harmonies*, il fut agréablement étonné de voir le public gagné à son nom et familiarisé avec son œuvre. C'est à un souvenir de ce mo-

ment que se rapporte la pièce de vers suivante, dans laquelle on a tâché de rassembler quelques impressions déjà anciennes, et de reproduire, quoique bien faiblement, quelques mots échappés au poète, en les entourant de traits qui peuvent le peindre. — A lui, au sein des mers brillantes où ils ne lui parviendront pas, nous les lui envoyons, ces vers, comme un vœu d'ami durant le voyage!

Un jour, c'était au temps des oisives années,
Aux dernières saisons, de poésie ornées
Et d'art, avant l'orage où tout s'est dispersé,
Et dont le vaste flot, quoique rapetissé,
Avec les rois déchus, les trônes à la nage,
A pour long-temps noyé plus d'un secret ombrage,
Silencieux bosquets mal à propos rêvés,
Terrasses et balcons, tous les lieux réservés,
Tout ce Delta d'hier, ingénieux asile,
Qu'on devait à quinze ans d'une onde plus facile!

De retour à Paris après sept ans, je crois,
De soleils de Toscane ou d'ombre sous tes bois,
Comptant trop sur l'oubli, comme durant l'absence,
Tu retrouvais la gloire avec reconnaissance.
Ton merveilleux laurier sur chacun de tes pas
Étendait un rameau que tu n'espérais pas;
L'écho te renvoyait tes paroles aimées;
Les moindres des chansons anciennement semées
Sur ta route en festons pendaient comme au hasard;
Les oiseaux par milliers, nés depuis ton départ,
Chantaient ton nom, un nom de tendresse et de flamme,
Et la vierge, en passant, le chantait dans son âme.

Non, jamais toit chéri, jaloux de te revoir,
Jamais antique bois où tu reviens t'asseoir,
Milly, ses sept tilleuls; Saint-Point, ses deux collines,
N'ont envahi ton cœur de tant d'odeurs divines,
Amassé pour ton front plus d'ombrage, et paré
De plus de nids joyeux ton sentier préféré!

Et dans ton sein coulait cette harmonie humaine,
Sans laisser d'autre ivresse à ta lèvre sereine,
Qu'un sourire suave, à peine s'imprimant;
Ton œil étincelait sans éblouissement,
Et ta voix mâle, sobre et jamais débordée,
Dans sa vibration marquait mieux chaque idée!

Puis, comme l'homme aussi se trouve au fond de tout,
Tu ressentais parfois plénitude et dégoût.
— Un jour donc, un matin, plus las que de coutume,
De tes félicités repoussant l'amertume,
Un geste vers le seuil qu'ensemble nous passions:
« Hélas! t'écriais-tu, ces admirations,
« Ces tributs accablants qu'on décerne au génie,
« Ces fleurs qu'on fait pleuvoir quand la lutte est finie,
« Tous ces yeux rayonnants éclos d'un seul regard,
« Ces échos de sa voix, tout cela vient trop tard!
« Le Dieu qu'on inaugure en pompe au Capitole,
« Du Dieu jeune et vainqueur n'est souvent qu'une idole!
« L'âge que vont combler ces honneurs superflus,
« S'en repaît, — les sent mal, — ne les mérite plus!
« Oh! qu'un peu de ces chants, un peu de ces couronnes,
« Avant les pâles jours, avant les lents automnes,
« M'eût été dû plutôt à l'âge efflorescent,
« Où jeune, inconnu, seul avec mon vœu puissant,
« Dans ce même Paris cherchant en vain ma place,
« Je n'y trouvais qu'écueils, fronts légers ou de glace,
« Et qu'en diversion à mes vastes désirs,
« Empruntant du hasard l'or qu'on jette aux plaisirs,
« Je m'agitais au port, navigateur sans monde,

« Mais aimant, espérant, âme ouverte et féconde !
« Oh ! que ces dons tardifs où se heurtent mes yeux,
« Devaient m'échoir alors, et que je valais mieux ! »

Et le discours bientôt sur quelque autre pensée
Échappa, comme une onde au caprice laissée;
Mais ce qu'ainsi ta bouche aux vents avait jeté,
Mon souvenir profond l'a depuis médité.

Il a raison, pensai-je, il dit vrai, le poète !
La jeunesse emportée et d'humeur indiscrète
Est la meilleure encor; sous son souffle jaloux
Elle aime à rassembler tout ce qui flotte en nous
De vif et d'immortel; dans l'ombre ou la tempête
Elle attise en marchant son brasier sur sa tête;
L'encens monte et jaillit ! Elle a foi dans son vœu;
Elle ose la première à l'avenir en feu,
Quand, chassant le vieux Siècle, un nouveau s'initie,
Lire ce que l'éclair lance de prophétie.
Oui, la jeunesse est bonne; elle est seule à sentir
Ce qui, passé trente ans, meurt, ou ne peut sortir,
Et devient comme une âme en prison dans la nôtre;
La moitié de la vie est le tombeau de l'autre;
Souvent tombeau blanchi, sépulcre décoré,
Qui reçoit le banquet pour l'hôte préparé.
C'est notre sort à tous; tu l'as dit, ô grand homme !
Eh ! n'étais-tu pas mieux celui que chacun nomme,
Celui que nous cherchons, et qui remplis nos cœurs,
Quand par de là les monts d'où fondent les vainqueurs,
Dès les jours de Wagram, tu courais l'Italie,
De Pise à Nisita promenant ta folie,
Essayant la lumière et l'onde dans ta voix,
Et chantant l'oranger pour la première fois?
Oui, même avant la corde ajoutée à ta lyre,
Avant le Crucifix, le Lac, avant Elvire,
Lorsqu'à regret rompant tes voyages chéris,
Retombé de Pœstum aux étés de Paris,

Passant avec Jussieu [1] tout un jour à Vincennes
A tailler en sifflets l'aubier des jeunes chênes;
De Talma, les matins, pour Saül, accueilli;
Puis retournant cacher tes hivers à Milly,
Tu condamnais le sort, — oui, dans ce temps-là même,
(Si tu ne l'avais dit, ce serait un blasphème),
Dans ce temps, plus d'amour enflait ce noble sein,
Plus de pleurs grossissaient la source sans bassin,
Plus de germes errants pleuvaient de ta colline,
Et tu ressemblais mieux à notre Lamartine!
C'est la loi : tout poète à la gloire arrivé,
A mesure qu'au jour son astre s'est levé,
A pâli dans son cœur. Infirmes que nous sommes!
Avant que rien de nous parvienne aux autres hommes,
Avant que ces passants, ces voisins, nos entours,
Aient eu le temps d'aimer nos chants et nos amours,
Nous-mêmes déclinons! comme au fond de l'espace
Tel soleil voyageur qui scintille et qui passe,
Quand son premier rayon a jusqu'à nous percé,
Et qu'on dit : *Le voilà*, s'est peut-être éclipsé!

Ainsi d'abord pensai-je; armé de ton oracle,
Ainsi je rabaissais le grand homme en spectacle;
Je niais son midi manifeste, éclatant,
Redemandant l'obscur, l'insaisissable instant.
Mais en y songeant mieux, revoyant sans fumée,
D'une vue au matin plus fraîche et ranimée,
Ce tableau d'un poète harmonieux, assis
Au sommet de ses ans, sous des cieux éclaircis,
Calme, abondant toujours, le cœur plein sans orage,
Chantant Dieu, l'univers, les tristesses du sage,
L'humanité lancée aux Océans nouveaux,....
— Alors je me suis dit : Non, ton oracle est faux,
Non, tu n'as rien perdu; non, jamais la louange,

[1] M. Laurent de Jussieu, l'un des plus anciens amis de M. de Lamartine.

Un grand nom, — l'avenir qui s'entr'ouvre et se range, —
Les générations qui murmurent, *C'est lui*,
Ne furent mieux de toi mérités qu'aujourd'hui.
Dans sa source et son jet, c'est le même génie;
Mais de toutes les eaux la marche réunie,
D'un flot illimité qui noirait les déserts,
Egale, en s'y perdant, la majesté des mers.
Tes feux intérieurs sont calmés, tu reposes;
Mais ton cœur reste ouvert au vif esprit des choses.
L'or et ses dons pesants, la Gloire qui fait roi,
T'ont laissé bon, sensible, et loin autour de toi
Répandant la douceur, l'aumône et l'indulgence.
Ton noble accueil enchante, orné de négligence.
Tu sais l'âge où tu vis et ses futurs accords;
Ton œil plane; ta voile, errant de bords en bords,
Glisse au cap de Circé, luit aux mers d'Artémise;
Puis l'Orient t'appelle, et sa terre promise,
Et le Mont trois fois saint des divines rançons!
Et de là nous viendront tes dernières moissons,
Peinture, hymne, lumière immensément versée,
Comme un soleil couchant ou comme une Odyssée!.....

Oh! non, tout n'était pas dans l'éclat des cheveux,
Dans la grâce et l'essor d'un âge plus nerveux,
Dans la chaleur du sang qui s'enivre ou s'irrite!
Le Poète y survit, si l'Ame le mérite;
Le Génie au sommet n'entre pas au tombeau,
Et son soleil qui penche est encor le plus beau [1]!

[1] Les vœux que nous adressions pour le poëte durant son voyage n'ont guère été favorablement entendus. Une fois déjà, tandis que dans une précédente épître (*Consolations*) nous l'appelions *heureux*, la perte affreuse de sa mère nous venait à l'instant démentir; et, en cette seconde circonstance, ç'a été un de ces malheurs qu'on ne peut même nommer:

Dans l'Orient désert quel devint *son* ennui!

Depuis les premières *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, Lamartine est allé se développant avec progrès, dérivant de plus en plus de l'élégie à l'hymne, au poëme pur, à la méditation véritable. Il y a bien de la grandeur dans son volume de 1820; il est merveilleusement composé sans le paraître; le roman y glisse dans les intervalles de la religion; l'Élégie éplorée y soupire près du Cantique déjà éblouissant. Le point central de ce double monde, à mi-chemin des Hauts-lieux et du Vallon, le miroir complet qui réfléchit le côté métaphysique et le côté amoureux, est *le Lac*, le Lac, perfection inespérée, assemblage profond et limpide, image une fois trouvée et reconnue par tous les cœurs. Rien ne saurait donc être plus achevé *en soi* que ce premier volume des *Méditations*. Mais, depuis lors, le poète n'a cessé de s'étendre aux régions ultérieures dans des dimensions croissantes. Les secondes *Méditations* en offrent assez de preuves, *les Étoiles*, *les Préludes* par exemple. Et avec cela, elles ont l'inconvénient de toute transition, moins bien composées et un peu indécises dans leur ensemble. Le roman n'a pas disparu, la nacelle flotte toujours; mais nous sommes à Ischia, mais ce n'est plus le nom d'Elvire que la brise murmure. Et pourtant Elvire elle-même revient: *le Crucifix* l'atteste en assez immortels accents.

Pourquoi donc alors ce *Chant d'Amour* tout aussitôt après *le Crucifix?* Poétiquement, cela ne peut pas être. Les secondes *Méditations* ne finissent pas, ne s'accomplissent pas comme les premières; elles ouvrent un champ nouveau, indéfini, plus serein, plus paisible et lumineux; elles laissent entrevoir la consolation, l'apaisement dans l'âme du poète; mais elles n'apaisent pas le lecteur. Par beaucoup de détails, par le style, par le souffle et l'ampleur des morceaux pris séparément, elles sont souvent supérieures aux premières *Méditations;* comme ensemble, comme volume définitif, j'aime mieux les premières. La *Mort de Socrate* et surtout le *Dernier Chant d'Harold* sont d'admirables méditations encore, avec un flot qui toujours monte et s'étend, mais avec l'inconvénient grave d'un cadre historique donné et de personnages d'ailleurs connus : or, Lamartine, le moins dramatique de tous les poètes, ne sait et ne peut parler qu'en son nom. C'est donc aux *Harmonies* qu'il faut venir, pour le voir se déployer tout à l'aise, sans mélange ni entourage, dans l'effusion de sa grande manière. Là, l'élégie, la scène circonscrite, la particularité individuelle, n'existent presque plus; je n'entends qu'une voix générale qui chante pour toutes les âmes encore empreintes, à quelque degré, de christianisme. Cette voix chante les

beautés et les dangers de la nuit, l'ivresse virginale du matin, l'oraison mélancolique des soirs; elle devient la douce prière de l'enfant au réveil, l'invocation en chœur des orphelins, le gémissement plaintif des souvenirs en automne, quand les feuilles jonchent la terre, et qu'au penchant de la vie soi-même, on suit coup sur coup les convois des morts. Elle exhale enfin, elle exprime dans *Novissima Verba* ces quarts d'heure de navrante agonie, qui, comme une horrible tentation ou un avertissement salutaire, s'emparent souvent des plus nobles mortels au sommet de l'existence, et les inondent d'une sueur froide, rapetissés soudain et criant grâce, au sein des félicités et de la gloire!

Lamartine avait d'abord une nacelle; il l'abritait, il la ramenait au rivage; il en détachait l'anneau par oubli; il s'y balançait tout le jour, au gré de la vague amoureuse, le long d'un golfe bordé de myrtes et d'amandiers. Bien des fois, sans doute, bercé nonchalamment, il regardait le ciel, et sa pensée planait dans l'abîme d'azur; mais on avait là toujours à deux pas la terre, les fleurs, le bosquet du rivage, le phare allumé de l'amante. Puis la nacelle est devenue une barque plus hardie, plus confiante aux étoiles et aux larges eaux. Le rivage s'est éloigné et a blanchi à l'horizon; mais de la rade on y revenait encore,

on y recueillait encore de tendres ou cruels vestiges ; on y voyait à chaque approche comme plusieurs phares scintillants qui vous rappelaient ; c'était trop s'éloigner ou trop souvent revenir. La barque a fait place au vaisseau. Ç'a été la haute mer cette fois, le départ majestueux et irrévocable. Plus de rivages qu'au hasard, çà et là, et en passant ; les cieux, rien que les cieux et la plaine sans bornes d'un Océan Pacifique. Le bon Océan sommeille par intervalles ; il y a de longs jours, des calmes monotones ; on ne sait pas bien si l'on avance. Mais quelle splendeur, même alors, au poli de cette surface ; quelle succession de tableaux à chaque heure des jours et des nuits ! quelle variété miraculeuse au sein de la monotonie apparente ! et à la moindre émotion, quel ébranlement redoublé de lames puissantes et douces, gigantesques, mais belles ; et surtout, et toujours, l'infini dans tous les sens, *profundum, altitudo !* [1]

En même temps que la matière et le fond ont augmenté chez Lamartine, le style et le nombre ont suivi sans peine et se sont tenus au niveau.

[1] A cette admiration de plus en plus sentie, je ne veux opposer qu'une pensée qui m'est familière, et qui exprime bien moins une restriction de louanges qu'une tristesse, peut-être bizarre, d'affection : « Les grands « hommes, les grands écrivains et poètes, arrivés à un certain point de « leur carrière, sont comme ces fleuves démesurément larges à leur em-

Le rhythme a serré davantage la pensée; des mouvements plus précis et plus vastes l'ont lancée à des buts certains; elle s'est multipliée à travers des images non moins naturelles et souvent plus neuves. En faisant ici la part de ce qu'il y a de spontané et d'évolutif dans ce progrès du talent, nous croyons qu'il nous est permis de noter une influence heureuse du dehors. Si, en effet, Lamartine resta tout-à-fait étranger au travail de style et d'art qui préoccupait alors quelques poètes, il ne restait nullement insensible aux prodigieux résultats qu'il en admirait chez son jeune et constant ami, Victor Hugo. Son génie facile saisit à l'instant même plusieurs secrets que sa négligence avait ignorés jusque-là. Quand le Cygne vit l'Aigle, comme lui dans les cieux, y dessiner mille cercles sacrés, inconnus à l'augure, il n'eut qu'à vouloir, et, sans rien imiter de l'Aigle, il se mit à l'étonner à son tour par les courbures redoublées de son essor.

Un des caractères les plus propres à la manière de Lamartine, c'est une facilité dans l'abondance, une sorte de fraîcheur dans l'extase,

« bouchure et trop ouvertement navigables. Tous les connaissent et ils « connaissent tous. C'est une banalité que leur gloire. Oh! que je les « aime bien mieux plus haut, plus proche de leur origine, presque in- « fréquentés, quand leur cours est si mystérieux, si voilé encore, que « deux vieux saules penchés sur chaque rive peuvent se toucher du front « et leur servir de bereeau. »

et avec tant de souffle l'absence d'échauffement. S'il était possible d'assigner aux vrais poètes des heures naturelles d'inspiration et de chant, comme cela existe dans l'ordre de la création pour certains oiseaux harmonieux, nous dirions, sans trop de crainte de nous tromper, que Lamartine chante au matin, au réveil, à l'aurore : (et réellement la plupart de ses pièces, celles même où il célèbre la nuit, sont écloses à ces premiers moments du jour; il ébauche d'ordinaire en une matinée, il achève dans la matinée suivante.) Il est presque évident, au contraire, qu'à part ce que la volonté impose à l'habitude, les heures instinctives où la voix éclate chez Victor Hugo, doivent être celles du milieu du jour, du soleil embrasé, du couchant poudreux, ou encore de l'ombre fantastique et profonde. On devinerait également, ce me semble, que de Vigny ne réveille l'écho de son sanctuaire embaumé qu'après l'heure discrète de minuit, à la lueur de cette lampe bleuâtre qui éclaire Dolorida.

Lamartine a peu écrit en prose : pourtant son discours de réception à l'Académie française [1], sa brochure *de la Politique rationnelle*, un charmant morceau sur les Devoirs civils du Curé, un dis-

[1] Ce discours et l'impression qu'il fit au moment même, ont été appréciés avec quelque détail dans *le Globe* du 3 avril 1830.

cours à l'académie de Mâcon, indiquent assez son aisance parfaite en ce genre, et avec quelle simplicité de bon sens jointe à la grâce et à l'inséparable mélodie, sa pensée se déroule sous une forme à la fois plus libre et plus sévère. La brochure politique, ou plutôt philosophique, qu'il a publiée sur l'état présent de la société, indépendamment de ce vif désir du bien qui respire à chaque ligne, révèle en lui un coup d'œil bien ferme et bien serein au milieu des ruines récentes d'où tant de vaincus et de vainqueurs ne se sont pas relevés. Quoiqu'attaché par des affections antiques aux dynasties à jamais disparues, quoique lié de foi et d'amour à ce Christianisme que la ferveur des peuples semble délaisser et qu'on dirait frappé d'un mortel égarement aux mains de ses Pontifes, M. de Lamartine, pas plus que M. de La Mennais, ne désespère de l'avenir; derrière les symptômes contraires qui le dérobent, il se le peint également tout embelli de couleurs chrétiennes et catholiques; mais, pas plus que le prêtre illustre, il ne distingue cet avenir, ce règne évangélique, comme il l'appelle, du règne de la vraie liberté et des nobles lumières. Heureux songe, si ce n'est qu'un songe! Consolante perspective, digne du poète religieux qui veut allier l'enchaînement et l'essor, la soumission et la conquête, et qui conserve en son

cœur le Dieu individuel, le Dieu fait-homme, le Dieu nommé et prié dès l'enfance, sans rejeter pour cela le Dieu universel et presque sourd qui régénère l'humanité en masse par les épreuves nécessaires! Assez d'hommes dans ce siècle, assez de cœurs et des plus grands, n'admettent désormais à leur usage que ce dernier aspect de Dieu, cet universalisme inexorable qui assimile la Providence à une loi fatale de la nature, à un vaste rouage, intelligent si l'on veut, mais devant lequel les individus s'anéantissent, à un char incompréhensible qui fauche et broie, dans un but lointain, des générations vivantes, sans qu'il en rejaillisse du moins sur chacun une destinée immortelle. Lamartine est plus heureux que ces hommes, qui pourtant sont eux-mêmes de ceux qui espèrent; il est plus complétement religieux qu'eux; il croit aussi fermement aux fins générales de l'humanité, il croit en outre aux fins personnelles de chaque âme. Il n'immole aux vastes pressentiments qu'il nourrit, ni l'ordre continu de la tradition, ni la croyance morale des siècles, le rapport intime et permanent de la créature à Dieu, l'humilité, la grâce, la prière, ces antiques aliments dont le rationalisme veut enfin sévrer l'humanité adulte. Sa suprême raison, à lui, n'est autre que l'éternel *logos*, le Verbe de Jean, incarné une fois et habitant

perpétuellement parmi les hommes. Il ne conçoit les transformations de l'humanité, même la plus adulte, que sur le terrain de l'héritage du Christ, dans le champ sans limites, acheté et nommé de son sang, toujours en vue de la Croix, au pied de l'indéfectible mystère. — Tel nous apparaissait Lamartine, lorsqu'hier sa voile s'enflait vers l'Orient; tel il nous reviendra bientôt, plus pénétré et plus affermi encore, après avoir touché le berceau sacré des grandes métamorphoses.

Octobre 1832.

BÉRANGER.

I.

Dans ces esquisses, où nous tâchons de nous prendre à des œuvres d'hier et à des auteurs vivants ; où la biographie de l'homme empiète, aussi loin qu'elle le peut, sur le jugement littéraire ; où ce jugement toutefois s'entremêle et supplée au besoin à une biographie nécessairement inachevée ; dans cette espèce de genre intermédiaire, qui, en allant au-delà du livre, touche aussitôt à des sensibilités mystérieuses, inégales, non encore sondées, et s'arrête de

toutes parts à mille difficultés de morale et de convenance, nous reconnaissons aussi vivement que personne, et avec bien du regret, combien notre travail se produit incomplet et fautif, lors même que notre pensée en possède par devers elle les plus exacts éléments. Le premier devoir, en effet, la première vérité à observer en ces sortes d'études, c'est la mesure et la nuance de ton, la discrétion de détails, le sentiment toujours attentif et un peu mitigé, qui règnent dans le commerce du critique avec les contemporains qu'il honore et qu'il admire. Avant d'être de grands hommes qu'il veut faire connaître, ils sont pour lui des hommes qu'il aime, avec lesquels il vit, et dont les moindres considérations personnelles, les moindres susceptibilités sincères lui sont plus sacrées que la curiosité de tous. La postérité, elle, a moins d'embarras et se crée moins de soucis. Son accent est haut, son œil scrutateur, son indiscrétion inexorable et presque insolente. Le grand homme a rendu l'âme à peine, qu'elle arrive là, au chevet du mort, comme les gens de loi. Elle dépouille, elle verbalise, elle inventorie; on vide les tiroirs; les liasses des correspondances sortent de la poussière, les indications abondent, les témoignages ne font faute. Quelquefois un testament olographe, c'est-à-dire les mémoires du

grand homme, écrits par lui-même, viennent couper court aux nombreuses versions qui déjà circulent. Tout cela veut dire qu'après la mort des grands hommes, des grands écrivains particulièrement, l'on sait et l'on débite sur leur compte une infinité de détails authentiques ou officieux, qu'eux vivants, on garde pour soi ou que même on ignore. Rien donc ne saurait valoir ni devancer pour l'instruction de la postérité les lumières de ce dépouillement posthume, et telle n'a jamais été notre prétention, relativement aux contemporains dont nous anticipons l'histoire. Mais comme nous croyons aussi que, dans l'inventaire posthume, si les contemporains les plus immédiats et les mieux informés ne s'en mêlent promptement pour y mettre ordre, il s'introduit bien du faux qui s'enregistre et finit par s'accréditer, il nous semble qu'il y a lieu à l'avance, et sous les regards même de l'objet, dans l'observation secrète et l'atmosphère intelligente de sa vie, d'exprimer la pensée générale qui l'anime, de saisir la loi de sa course et de la tracer dès l'origine, ne fût-ce que par une ligne non colorée, avec ses inflexions fidèles toutefois et les accidents précis de son développement. Un jugement, même implicite, même privé des motifs particuliers qu'il suppose, mais porté en plein sur un point de caractère par un proche

témoin circonspect et véridique, peut démentir décidément et ruiner bien des anecdotes futures, que de gauches récits voudraient autoriser. Quand je me dis combien de manières il y a de mal observer un homme qu'on croit bien connaître, de mal regarder, de mal entendre un fait qui se passe presque sous les yeux; quand je songe combien d'arrivants béats et de Brossettes apprentis j'ai vu rôder, le calepin en poche, autour de nos quatre ou cinq poètes; combien d'inconstantes paroles jetées au vent pour combler l'ennui des heures et varier de fades causeries, se sont probablement gravées à titre de résultats sententieux et mémorables; combien de lettres familières, arrachées par l'importunité à la politesse, pourront se produire un jour pour les irrécusables épanchements d'un cœur qui se confie; quand, allant plus loin, je viens à me demander ce que seraient, par rapport à la vérité, des mémoires sur eux-mêmes élaborés par certains génies qui ne s'en remettraient pas de ce soin aux autres, oh! j'avoue qu'alors il me prend quelque pitié de ce que la postérité, équitable, je le crois, mais aussi avidement curieuse, court risque d'accepter pour vrai et de recueillir pêle-mêle dans l'héritage des grands hommes. Cette idée-là, légèrement vaniteuse, mais pas du tout chimérique, me

rend courage pour ces essais, et me réconcilie avec les avantages incomplets, actuellement réalisables, que le critique et biographe attentif peut tirer de sa position près des vivants modèles. Ce sont des matériaux scrupuleux dont il fait choix, et qui serviront plus tard à en contrôler d'autres, aux mains de l'historien définitif. J'ai toujours gardé à M. de Valincour la même rancune que lui témoigne l'honnête Louis Racine, pour n'avoir pas laissé quelques pages de renseignements biographiques et littéraires sur ses illustres amis, les poètes. En échappant de reste pour ma faible part au reproche qu'on a le droit d'adresser à M. de Valincour, je sais qu'il en est un autre tout contraire à éviter. Il serait naïf et d'un empressement un peu puéril de se constituer l'historiographe viager de tout ce qui a un renom, de se faire le desservant de toutes les gloires. Un sentiment plus grave, plus recueilli, a inspiré ces courts et rares essais consacrés à des génies contemporains. Nous n'avons pas indifféremment passé de l'un à l'autre. Un prêtre illustre qui est plus à nos yeux qu'un écrivain, et dont le saint caractère grandit en ce moment dans l'humilité du silence [1]; un philo-

[1] Quelques-unes de nos louanges, on le voit, étaient en même temps des insinuations et des désirs.

sophe méconnu [1], qui avait doté notre siècle de naturelles et majestueuses peintures; puis des poètes admirés du monde et surtout préférés de nous, comme celui que nous abordons en ce moment, ce sont là nos seuls choix jusqu'ici, et désormais nous n'en prévoyons guère d'autres. Soit que des plumes ingénieuses et sagaces nous aient déjà dérobé heureusement ce qui nous eût attiré peut-être, soit que cette prédilection vive que nous apportons dans l'étude des modèles et qu'on a pu blâmer, mais à laquelle nous tenons, ne s'étende pas à l'infini; soit qu'enfin l'espèce de détails que l'indulgence ou la convenance prescrit de taire, les faiblesses qui enchaînent, les vanités qui rapetissent, ces sentiments mêlés et attristants, nous semblent, dans plusieurs des cas que nous excluons, à la fois trop essentiels et trop impossibles à dévoiler; par tous ces motifs, nous serons plus que jamais sobre de choix à l'avenir. Jusqu'à présent, du moins, dans le groupe d'élite que nous nous étions composé, et qu'aujourd'hui notre Béranger couronne, il faut le déclarer avec orgueil à l'honneur des premiers esprits de cette époque, nous n'avons rien eu à céler : la goût seul a mesuré nos réticences. Si quelquefois nous avons dû omettre

[1] M. de Sénancour.

certaines particularités qui eussent mieux fait saillir la figure, ç'a été uniquement parce que la personne voilée du prêtre, ou la modestie du philosophe, ou la simplicité élevée de l'homme ne le permettait pas, ou encore parce que le sage, comme cette fois, nous a dit : « Vous savez « ma vie dans ses détails : je ne rougis et n'ai à « rougir d'aucun ; je ne me suis donné que bien « peu de démentis, ce qui est rare en notre « temps. Mais, pour Dieu ! mes dernières années « ont été bien assez tumultueuses et envahies ; « laissez-moi çà et là quelque coin intact de « souvenir, où je puisse me retrouver seul « ou à peu près seul avec mes pensées d'au- « trefois ! »

N'ayez nul souci de nous, ô Sage ! ne vous repentez pas d'avoir trop parlé ! Ces coins obscurs dont vous vous réservez l'enceinte, ces bosquets mystérieux dans le champ du souvenir, où vous nous avez introduit une fois et d'où vous ne sortez vous-même chaque soir que les yeux humides de pleurs, nous vous les laisserons, ô Poète ! ils sont inviolables pour tous : nul n'y viendra relancer votre rêverie, pas plus qu'en ces autres bosquets qui en sont l'image, bosquets tout voisins de votre Passy, et où vous vous enfoncez au milieu du jour, à l'abri même des amis, fuyant, selon la saison, ou cherchant le soleil,

cherchant surtout l'entretien de la conscience et l'habitude de la Muse!

Pierre-Jean de Béranger, comme sa chanson du *Tailleur* et de *la Fée* nous l'apprend, est né à Paris, en l'an 1780 (19 août), chez un tailleur, son *pauvre et vieux grand-père* du côté maternel. Les père et mère de Béranger comptèrent peu dans sa vie, à ce qu'il semble, du moins comme aide et comme source d'éducation. Son père, né à Flamicour, village près de Péronne, homme vif, mobile, probablement spirituel, d'une imagination entreprenante et peu régulière, assez de l'ancien régime par l'humeur et les défauts, aspira constamment, dans le cours d'une vie pleine d'aventures, à une condition plus relevée que celle dont il était sorti. Il n'eût pas tenu à lui par moments, et à ses lueurs de vanité, que le jeune Béranger ne vît dans le *de* qui précédait son nom un reste de lustre et la trace d'une distinction ancienne, au lieu de nous chanter, comme plus tard : *Je suis vilain et très vilain*. La mère de Béranger, qui fut surtout douce et jolie, paraît n'avoir eu dans l'organisation et les destinées de ce fils unique que la part la moins active, contre l'ordinaire de la loi si fréquemment vérifiée, qui veut que les fils de génie tiennent étroitement de leur mère : témoins Hugo et Lamartine. C'est donc

plutôt à ses grands parents paternels et maternels que Béranger se rattache directement, peut-être pour la ressemblance morale originelle (cela s'est vu maintes fois), à coup sûr pour l'impulsion et les principes qu'il en reçut. Il resta à Paris, rue Montorgueil, chez son grand-père le tailleur, jusqu'à l'âge de neuf ans, très aimé, très gâté, se promenant, jouant, n'étudiant pas. Présent au 14 juillet, il en a célébré le palpitant souvenir en 1829, sous les barreaux de la Force, après quarante années. La révolution continuant, il quitta Paris pour Péronne, où il fut confié à une tante paternelle, qui tenait là une espèce d'auberge. Cette respectable femme, encore existante et aujourd'hui octogénaire, est pour quelque chose dans une gloire qu'elle a préparée et dont elle apprécie la grandeur. C'est chez elle et sous ses yeux que l'enfant, jusque-là ignorant, lut le Télémaque et des volumes de Racine et de Voltaire qu'elle avait dans sa bibliothèque. Elle y joignait d'excellents avertissements de morale, à l'appui desquels la dévotion n'était pas oubliée : le jeune Béranger fit sa première communion à onze ans et demi. Nous devons avouer pourtant que dès cette époque, le génie libre et malin de l'enfant se trahissait par des saillies involontaires. Ainsi, à l'âge de douze ans, ayant été atteint d'un coup de tonnerre, au seuil

même de la maison, comme on l'avait couché sur un lit sans mouvement et sans apparence de vie, mais non sans connaissance, il endura long-temps les doléances et les soins éperdus des assistants, ne pouvant prendre la parole pour les rassurer : mais le premier mot qui lui échappa fut à sa tante : « Eh bien! à quoi sert donc ton « eau bénite? » car il l'avait vue jeter, suivant la coutume, force eau bénite au commencement de l'orage.

Vers le même temps, le jeune Béranger versait des larmes au chant de *la Marseillaise*, ou en entendant le canon des remparts célébrer la reprise de Toulon. A quatorze ans, il entra en apprentissage dans l'imprimerie de M. Laisné, et ce travail le formait aux règles de l'orthographe et de la langue. Mais sa véritable école, celle qui d'abord l'avait développé et à laquelle il devait le plus, était l'*Ecole primaire* fondée à Péronne par M. Ballue de Bellanglis, député à la Législative. Dans son enthousiasme pour Jean-Jacques, ce représentant imagina un institut d'enfants d'après les maximes du citoyen-philosophe : plusieurs villes de France en créaient alors de semblables. Un établissement à part fut destiné aux jeunes filles. Celui des jeunes garçons offrait l'image d'un club et d'un camp : on portait le costume militaire; à chaque événement

public, on nommait des députations, on prononçait des discours, on votait des adresses; on écrivait au citoyen Robespierre ou au citoyen Tallien. Le jeune Béranger était l'orateur, le rédacteur habituel et le plus influent. Ces exercices, en éveillant son goût de style, en étendant ses notions d'histoire et de géographie, avaient en outre l'avantage d'appliquer de bonne heure ses facultés à la chose publique, de fiancer, en quelque sorte, son jeune cœur à la patrie. Mais, dans cette éducation à la romaine, on n'apprenait pas le latin; ce qui fit que Béranger ne le sut pas.

A dix-sept ans, muni de ce premier fonds de connaissances et des bonnes instructions morales de sa tante, Béranger revint à Paris, auprès de son père, qui s'y trouvait pour le moment dans une position de fortune très améliorée. Entièrement émancipé désormais, grâce à la confiance ou à l'insouciance paternelle, ayant sous la main toutes les ressources de dépenses à l'âge des passions et dans une époque licencieuse, il se rend ce témoignage de n'en avoir jamais abusé. Vers dix-huit ans, pour la première fois, l'idée de vers, odes, chansons et comédies, se glissa dans sa tête : il est à croire que cela lui vint à l'occasion des pièces de théâtre auxquelles il assistait. La comédie fut son pre-

mier rêve. Il en avait même ébauché une, intitulée les *Hermaphrodites*, dans laquelle il raillait les hommes fats et efféminés, les femmes ambitieuses et intrigantes. Mais ayant lu avec soin Molière, il renonça, par respect pour ce grand maître, à un genre d'une si accablante difficulté. Molière et La Fontaine faisaient sa perpétuelle étude; il savourait leurs moindres détails d'observation, de vers, de style, et arrivait par eux à se deviner, à se sentir. Ainsi, en renonçant au théâtre, dès vingt ans, il se dit: « Tu es un homme de style, toi, et non dramatique. » On verra pourtant qu'il garda jusqu'au bout et introduisit dans sa chanson quelque chose de la forme du drame. Le théâtre mis de côté, la satire, qui lui traversa l'esprit un moment, repoussée comme âcre et odieuse, il prit une grande et solennelle détermination: c'était de composer un poëme épique, un *Clovis*. Il devait en préparer à loisir les matériaux, approfondir les caractères des personnages, de Clotilde, de saint Remy, mûrir les combinaisons principales: quant à l'exécution proprement dite, il l'ajournait jusqu'à trente ans. Cependant des malheurs privés, déjà survenus, contrastaient amèrement avec les grandioses perspectives du jeune homme. Après dix-huit mois environ de pleine prospérité, Béranger avait connu le dénûment et la misère. Il y eut

là pour lui quelques années de rude épreuve. Il songea un moment à la vie active, aux voyages, à l'expatriation sur la terre d'Egypte, qui n'était pas abandonnée encore : un membre de la grande expédition, qui en était revenu deux ans auparavant [1], le détourna de cette idée. La jeunesse pourtant, cette puissance d'illusion et de tendresse dont elle est douée, cette gaîté naturelle qui en formait alors le plus bel apanage et dont notre poète avait reçu du ciel une si heureuse mesure, toutes ces ressources intérieures triomphèrent, et la période nécessiteuse qu'il traversait, brilla bientôt à ses yeux de mille grâces. Ce fut le temps où il se mêla de plus près à toutes les classes et à toutes les conditions de la vie, où il apprit à se sentir vraiment du peuple, à s'y confirmer et à contracter avec lui alliance éternelle ; ce fut le temps où, dépouillant sans retour le factice et le convenu de la société, il imposa à ses besoins des limites étroites qu'ils n'ont plus franchies, trouvant moyen d'y laisser place pour les naïves jouissances. C'était le temps enfin du *Grenier*, des amis joyeux, de la *reprise* au revers du *vieil habit* ; l'aurore du règne de Lisette, de cette Lisette, infidèle et tendre comme Manon, et dont il est dit dans un fragment de

[1] M. Parseval-Grandmaison.

lettre qu'on me pardonnera de citer : « Si vous « m'aviez donné à deviner quel vers vous avait « choquée dans *le Grenier* (*j'ai su depuis qui « payait sa toilette*), je vous l'aurais dit. Ah ! ma « chère amie, que nous entendons l'amour dif- « féremment ! à vingt ans, j'étais à cet égard « comme je suis aujourd'hui. Vous avez donc une « bien mauvaise idée de cette pauvre Lisette ? elle « était cependant si bonne fille ! si folle, si jolie ! « je dois même dire si tendre ! Eh quoi ! parce « qu'elle avait une espèce de mari qui prenait « soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre « elle : vous n'en auriez pas eu le courage, si « vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant « de goût, et tout lui allait si bien ! D'ailleurs « elle n'eût pas mieux demandé que de tenir de « moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un « autre. Mais comment faire ? moi, j'étais si pau- « vre : la plus petite partie de plaisir me forçait « à vivre de panade pendant huit jours, que je « faisais moi-même, tout en entassant rime sur « rime, et plein de l'espoir d'une gloire future. « Rien qu'en vous parlant de cette riante époque « de ma vie, où sans appui, sans pain assuré, « sans instruction, je me rêvais un avenir, sans « négliger les plaisirs du présent, mes yeux se « mouillent de larmes involontaires. Oh ! que la « jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut

« répandre du charme jusque sur la vieillesse, « cet âge si déshérité et si pauvre! Employez « bien ce qui vous en reste, ma chère amie. Ai- « mez et laissez-vous aimer. J'ai bien connu ce « bonheur : c'est le plus grand de la vie, etc. »

Avec l'amour, ce qui préoccupait le plus Béranger à cet âge, c'était la gloire littéraire. Le patriotisme de son adolescence ne l'abandonna jamais : mais ses sentiments ne se tournaient qu'avec réserve vers l'homme de génie qui touchait déjà à l'empire. Au lieu de se précipiter à sa suite dans les camps, Béranger sut se faire oublier de lui dans sa vie infime. Il ne fut jamais conscrit ni jaloux de l'être, et il lui suffit de son obscurité, de son existence naturellement peu saisissable, et aussi de son air facile et non embarrassé, de ce *dos bon et rond* dont parle Diderot, dans les circonstances qui l'eussent pu trahir, pour gagner l'amnistie du mariage de Marie-Louise. C'est un rapprochement curieux à faire, parmi tant d'autres, entre Paul-Louis Courrier et lui, que ce peu de goût pour les jeux désastreux du conquérant. *Le Roi d'Yvetot* exprima, dès 1813, cette pensée d'opposition pacifique. Horace, en présence de guerres insensées, ne sentit pas autrement.

L'influence des ouvrages de M. de Chateaubriand sur le jeune Béranger fut prompte et

vive. Ils lui indiquaient, par leur sentier quelquefois laborieux, un retour au simple, à l'antique, aux beautés de la Bible et d'Homère. Aussi, quand le poète, dans sa chanson adressée à l'auteur du *Génie du Christianisme*, s'écrie :

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur !
J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur,

il ne fait que rendre témoignage sincère d'une impression éprouvée par lui à cet âge de rêves épiques, lorsqu'attendant l'heure d'aborder son *Clovis*, l'auteur futur des *Clés du Paradis* et du *Concordat de 1817*, traitait en dithyrambe *le Déluge*, *le Jugement dernier*, *le Rétablissement du Culte*. Nous avons sous les yeux une quarantaine de vers alexandrins intitulés *Méditation*, datés de 1802, et empreints d'une haute gravité religieuse ; Béranger les avait composés par contraste avec la manière factice de Delille dans son poëme de *la Pitié*. Ce goût du simple et du réel le conduisit à un genre d'idylle qu'il mit à exécution, et dans lequel il visait à reproduire les mœurs pastorales, modernes et chrétiennes, en les reportant vers le seizième siècle, et sans intervention de fausse mythologie. J'ai lu en grande partie un poëme idyllique de lui, en

quatre chants, intitulé *le Pélerinage*, et conçu dans cette pensée. Je n'affirmerai pas que le poète ait réussi à faire un tout suffisamment intéressant et neuf; mais l'intention générale et parfois le bonheur des détails sont manifestes. *La Courtisane*, idylle d'environ cent trente vers, exprime avec sentiment, naïveté et élégance, les remords et les larmes d'une villageoise pervertie, qui revient un moment visiter les campagnes natales et qui voit de loin fumer le toit de la chaumière maternelle. On pourrait donner toute cette *Courtisane* sans en changer un vers, et elle ne ferait pas honte à ses cadettes de haute renommée. Un académicien-poète, à qui Béranger, encore inconnu, parlait un jour de ses idylles et du soin qu'il y prenait de nommer chaque objet par son nom sans le secours de la fable, lui objectait : « Mais la *mer*, par exemple, « la *mer*, comment direz-vous? — Je dirai tout « simplement la mer. — Eh quoi! reprit l'acadé« micien qui n'en revenait pas, Neptune, Thé« tis, Amphitrite, Nérée, de gaîté de cœur « vous vous retranchez tout cela? — Effective« ment, » ajouta Béranger.

Vers la fin de 1803, Béranger ayant fait un paquet de ses meilleurs vers, idylles, méditations dithyrambes, etc., etc., les adressa, en les accompagnant d'une lettre fort digne, à un per-

[illegible] de sa [illegible] [illegible] (car [illegible] les lettres le jeune [illegible] la car- [illegible]; [illegible] pour sujet à [illegible] que de [illegible] à des [illegible] de sa per- [illegible] quelques mois après [illegible] de Rome [illegible] à cette per- [illegible] Il est [illegible] pas être de l'Aca- [illegible] part à des évé- [illegible] à Londres, [illegible] poète fut occupé [illegible] à la rédaction du texte [illegible] grâce à l'appui de M. [illegible], il entra dans les bureaux de l'Uni- [illegible] expéditionnaire. [illegible] qu'il passa à cet em-

[illegible], je crois) [illegible] d'avoir négligé ses débuts [illegible] à cette époque (à part [illegible]. Le dernier recueil de [illegible]

ploi, ses appointements flottèrent de 1,000 à 2,000 francs. Ce qu'il y a de particulier, c'est que, content de si peu, il ne consentit jamais à avancer, malgré la facilité qu'il en eut et l'offre réitérée qu'on lui en fit. Gardant toutes ses pensées et son travail intellectuel, il ne donnait que son temps et sa main, comme Jean-Jacques quand il copiait de la musique. Béranger ne perdit cette modique place qu'en 1821. Dès 1815, lors de la publication de son premier recueil, on l'avait prévenu, avec une sorte d'indulgence, qu'il prît garde de recommencer, parce qu'on serait, à regret, contraint de sacrifier une autre fois *Bacchantes*, *Gaudrioles*, *Fretillons* et *ces Demoiselles*, au décorum universitaire : on croyait jusque-là devoir quelque ménagement à l'auteur du *Roi d'Yvetot*. En 1821, quand Béranger récidiva, il se le tint pour dit, et du jour de la publication du second recueil, il ne remit pas les pieds à son bureau : on accepta cette absence comme une démission.

Dès qu'il s'était vu casé à l'Université, de 1809 à 1814, Béranger avait pu continuer avec lenteur ses essais silencieux. Il paraît, toutefois, qu'il songea encore au théâtre, mais ce n'était plus par goût comme d'abord. La chanson d'ailleurs le gagnait peu à peu, et empiétait chaque jour à petit bruit sur ses plus vastes desseins. Il

avait de tout temps fait la chanson par amusement, avec une facilité, dit-il, qu'il n'a plus retrouvée depuis, en d'autres termes, selon moi, avec une négligence qu'il ne s'est plus permise[1]. Maintefois regardant passer dans la rue Désaugiers qu'il connaissait de vue sans être connu de lui, il avait murmuré tout bas : « Va, j'en ferais « aussi bien que toi, des chansons, si je voulais, « n'était mes poëmes. » Lorsqu'il eut fait pourtant *les Gueux*, *les Infidélités de Lisette*, ces petits chefs-d'œuvre de rhythme et de verve, qui datent des dernières années de l'empire, les poëmes durent perdre de leur sel pour lui et les refrains redoubler de piquant et d'attrait. Reçu au caveau en 1813, condamné à sa part d'écot en couplets, il ne put s'empêcher d'y porter sa curiosité et son imagination de style, sa science de versification, la richesse de son vocabulaire. Mais long-temps il n'osa confier au refrain que sa gaîté et ses sens. C'était comme un esquif trop frêle, une bulle trop volatile, pour qu'il osât y risquer ses autres sentiments plus précieux. Il ne

[1] On trouve dans la *Décade*, 20 brum. an XII, un couplet, signé Béranger, qui commence ainsi :

> Où demeure une jeune fille,
> Où n'habite qu'un vieux barbon, etc.

Serait-il de notre Béranger ?

différait des autres chansonniers, ses confrères, que par la perfection de la forme, l'invention colorée des détails et le jet de la veine. Bon convive avec eux, les suivant sur leur terrain en vrai enfant de la rue Montorgueil, hardiment camarade et vainqueur de l'excellent Désaugiers qui ne s'en inquiétait guère, il atteignait déjà au sublime des sens dans *la Bacchante*, au sublime de l'ivresse rabelaisienne dans *la Grande Orgie*, à la folie scintillante de la guinguette dans *les Gueux*. Mais le poëte tenait à part toutes ses arrière-pensées de patriotisme, de sensibilité et de religion, tant de germes tendrement couvés, qu'il refoulait bien avant. *Le Jour des Morts*, la plus grave erreur, et l'une des plus anciennes, de sa première manière, était une concession de faux respect humain à cette gaîté de rigueur qui circule à la ronde, une désobéissance dérisoire et presque sacrilége à la voix de son cœur et de son génie. Béranger devait être le chantre consécrateur des vaincus et des morts: mais il fallut Waterloo pour qu'il osât. En janvier 1814, je le surprends qui fredonne encore à sa jeune maîtresse: *Autant de pris sur l'ennemi*; l'année suivante, en juillet 1815, la voix toute émue, et d'un ton qu'il s'efforce en vain d'égayer, il soupire: *Rassurez-vous, ma mie.* Sans s'abuser un seul instant sur les Bourbons

qu'il avait eu de bonne heure occasion de connaître d'après des circonstances fort particulières [1]; sans *donner* jamais *en plein* dans la charte, comme Courrier, Béranger attendit les excès de 1815 et 1816 pour se prononcer hautement contre la dynastie restaurée, et en cela il fit preuve de plus de sens que ceux qui lui ont reproché sa chanson du *Bon Français*, de mai 1814. Il avait refusé d'être censeur durant les cent-jours.

Dans les prisons, où l'on trompe souvent l'ennui des heures obscures par des chants en chœur, les prisonniers, interrompant d'ordinaire le coryphée qui leur entonne une gaie chanson, lui demandent autre chose; ils veulent *du triste*, une *romance* comme ils disent. Béranger avait remarqué bien des fois cette disposition mélancolique des hommes assemblés, et en avait conçu l'idée de la chanson doucement sérieuse à l'usage du pauvre, de l'affligé, du peuple. Il fut long avant de céder à son propre désir. Il se sondait scrupuleusement, il hésitait et se trouvait timide; ses succès dans la chanson, telle qu'il l'avait abordée, l'effrayaient pour sa tentative nouvelle. Il avait bien glissé çà et là au bout de quelque couplet un filet de tendresse grave comme dans

[1] Ceci se rattache à des détails de la jeunesse de Béranger qui n'ont pas dû trouver place ici.

Si j'étais petit oiseau. Mais le coup décisif fut *le Dieu des Bonnes Gens*. Un jour qu'il dînait chez M. Etienne, en nombreuse et spirituelle compagnie, on le pressa au dessert de chanter, selon l'usage : il commença cette fois d'une voix un peu tremblante, mais l'applaudissement fut immense, et le poète sentit à cet instant-là, en tressaillant, qu'il pouvait rester simple chansonnier et devenir tout-à-fait lui-même.

Du moment en effet qu'il y avait jour pour Béranger de faire entrer sa pensée entière en chanson, que lui fallait-il de mieux ? quel bonheur, quelle nouveauté qu'un tel genre ! c'était l'accomplissement de son rêve : le monde, la vie alentour et sous sa main dans leur infinie diversité ; pas d'étiquette apprise, pas de poétique, et tout le dictionnaire. D'un autre côté, Béranger comprit que plus l'espace s'élargissait devant lui, moins il avait à se relâcher des sévérités du rhythme. La chanson de Panard, de Collé, Galet, Gouffé, Désaugiers et du Caveau, venait habituellement par le refrain : un refrain semblait heureux, chantant : vite des couplets là-dessus. Ils arrivaient à la file, bon gré mal gré, plus ou moins valides : le refrain couvrait tout. Ici au contraire, pour Béranger, la pensée, le sentiment inspirateur préexistait : le refrain n'en devait être que l'étincelle, mais étincelle à

point nommé en quelque sorte, d'un intervalle et d'un jet déterminés à l'avance. Il faut que toutes les deux ou trois secondes, la pensée revienne faire acte de présence à un coin marqué, jaillir à travers un nœud étroit et fixe, rebondir sur une espèce de raquette inflexible et sonore : elle est à cent lieues, au bout du monde, dans le ciel; n'importe; il faut qu'elle revienne et qu'elle touche à point. C'est un inconvénient, une gêne sans doute, un coup de sonnette ou de cordon bien souvent, qui rattire à court l'essor, le saccade et le brusque. Mais Béranger vit à merveille que dans une langue aussi peu rhythmique que la nôtre, le refrain était l'indispensable véhicule du chant, le frère de la rime, la rime de *l'air* comme l'autre l'est du *vers*, le seul anneau qui permît d'enchaîner quelque temps la poésie aux lèvres des hommes. Il vit de plus que pour être entendu du peuple, auquel de toute nécessité beaucoup de détails échappent, il fallait un cadre vivant, une image à la pensée dominante, un petit drame en un mot : de là tant de vives conceptions si artistement réalisées, de compositions exquises, non moins parlantes que les jolies fables de La Fontaine; tant de tableaux si fins de nuances, et si compris de tous par leur ensemble. Car Béranger, ce qui semblerait inutile à rappeler ici, se chante dans les campagnes,

au cabaret, à la guinguette, partout, quoi qu'en aient prétendu d'ingénieux contradicteurs, qui auraient voulu faire de *M. de Béranger* un bel-esprit de salon et d'étude comme eux-mêmes. Qu'ils réservent cette chicane à *l'ancien Canonnier à cheval*, homme de style également, mais de style gaulois et archaïque, je le leur abandonne en partie. Quant à Béranger, il est bien l'homme de sa réputation, le chansonnier populaire de ces quinze années, oui, messieurs, populaire à la lettre, bien autrement que Désaugiers, qu'on lui a opposé sans justice, et qui réussit peut-être mieux auprès des gastronomes ; populaire exactement dans le même sens qu'Émile Debraux et autres que ni vous ni moi ne connaissons.

Cela est tellement vrai que, seul des poètes contemporains, il aurait pu, à la rigueur, se passer de l'impression, du moins pour une bonne moitié de son œuvre. Quand on imprima son premier recueil, le public chantant n'y apprit rien qu'il ne sût à l'avance : c'eût été de même pour les suivants ; quelques copies distribuées de la main à la main auraient suffi ; la tradition vivante, l'harmonieuse clameur l'aurait soutenu et sauvé de toutes parts, comme on le rapporte des anciens poètes. Je veux dire qu'il aurait traversé de la sorte trois générations, de cinq ans

chacune ; longévité la plus homérique en notre âge. Cette prise heureuse sur la mémoire des hommes (la source d'inspiration d'ailleurs y poussant), est due au refrain pour les paroles, au cadre pour l'idée.

Un jour, au printemps de 1827, autant qu'il m'en souvient, Victor Hugo aperçut dans le jardin du Luxembourg M. de Chateaubriand, alors retiré des affaires. L'illustre promeneur était debout, arrêté et comme absorbé devant des enfants qui jouaient à tracer des figures sur le sable d'une allée. Victor Hugo respecta cette contemplation silencieuse et se contenta d'interpréter de loin tous les rapprochements qui devaient naître, dans cette âme orageuse de René, entre la vanité des grandeurs parcourues et ces jeux d'enfants sur la poussière. En rentrant, il me raconta ce qu'il venait de voir et ajouta : « Si « j'étais Béranger, je ferais de cela une chanson. » Par ce seul mot, Victor Hugo définissait merveilleusement sans y songer, le petit drame, le cadre indispensable que Béranger anime : qu'on se rappelle *Louis XI* et *l'Orage*.

Ce cadre voulu, cette forme essentielle et sensible, cette réalisation instantanée de sa chanson, cet éclair qui ne jaillit que quand l'idée, l'image et le refrain se rencontrent en un, Béranger l'obtient rarement du premier coup. Il a

déjà son sujet abstrait, sa matière aveugle et enveloppée; il tourne, il cherche, il attend; les ailes d'or ne sont pas venues. C'est après une incubation plus ou moins longue qu'au moment souvent où il n'y vise guère, la nuit surtout, dans quelque court réveil, un mot, inaperçu jusque-là, prend flamme et détermine la vie. Alors, suivant sa locution expressive, il *tient son affaire* et se rendort. Cette parcelle ignée en effet, cet esprit pur qui, à peine éclos, se loge dans une bulle hermétique de cristal que la reine Mab a soufflée, c'est toute sa chanson, c'en est le miroir en raccourci, la brillante *monade*, s'il est permis de parler ce langage philosophique dans l'explication d'un acte de l'âme, qui certes ne le cède à aucun en profondeur. Le poète mettra ensuite autant de temps qu'il voudra à la confection extérieure, à la rime, à la lime; peu importe; il y mettrait deux mois ou deux ans, que ce serait aussi vif que le premier jour : car encore une fois, comme il le dit, il *tient son affaire*.

Béranger a publié jusqu'ici quatre recueils : le premier à la fin de 1815, le second à la fin de 1821, le troisième en 1825, le quatrième en 1828. Le premier, qui était plus égrillard et gai que politique, et le troisième, qui parut sous le ministère spirituellement machiavélique de M. de Villèle, n'encoururent pas de procès. Le recueil

de 1821, incriminé par M. de Marchangy et défendu par M. Dupin aîné, valut à Béranger trois mois de prison; celui de 1828 (sous le ministère Martignac), incriminé par M. de Champanhet et défendu par M. Barthe, le fit condamner à neuf mois. Outre ces deux principales affaires, Béranger en eut encore deux autres dans l'intervalle : l'une en mars 1822, à propos de la publication des pièces du premier procès, il fut acquitté; et plus tard une légère chicane pour contrefaçon, qui n'eut pas de suite. Le cinquième et dernier recueil de Béranger doit paraître dans le courant de janvier prochain.

En tête de ce volume, Béranger portera sur lui-même, sur l'ensemble de son œuvre, sur la nature de son rôle et de son influence durant ces quinze années, un jugement qu'il nous serait téméraire de devancer ici pour notre compte. A partir du *Dieu des Bonnes Gens*, toutes ses facultés, toutes ses passions tendres ou généreuses, se versèrent dans ce genre unique, qui ne lui avait semblé d'abord qu'une diversion et presque une dérogation à son talent. Ces *Petits-Poucets de la littérature*, comme il les appelle, portèrent aussitôt par mille chemins les messages retentissants de sa grande âme. *La Sainte-Alliance des Peuples*, composée dès 1818, est en quelque sorte un magnifique pavillon

dressé au centre et au sommet de cette chaîne de collines, dont *le Dieu des Bonnes Gens* décore le ciel. Hymne humain, pacifique, inaltérable, il nous montre combien dès-lors, dans la fumée de l'engagement *libéral*, l'horizon de Béranger était le même, aussi vaste et aussi à découvert que son regard l'embrasse aujourd'hui. Et autour, au-dessous de cette dominante pensée, combien d'autres d'une émotion plus circonscrite, mais non moins pénétrante! La plainte du pays; la douleur morne, l'espoir opiniâtre de la vieille armée; l'espoir plus léger, l'impatience et les moqueries de la jeunesse; la tristesse dans le plaisir; de l'esprit tour à tour piquant, coloré, attendri, comme il ne s'en trouve que là depuis Voltaire; de suaves et gracieuses enveloppes d'une pureté d'art antique, et qui par moments rappellent, ainsi qu'on l'a remarqué avec goût, Simonide, Asclépiade et les érotiques de l'Anthologie. *Les Bohémiens* et *les Souvenirs du Peuple*, publiés en 1828, ont manifesté chez Béranger un progrès encore imprévu de grandeur et de pathétique dans la simplicité, et aussi de poésie impartiale, généralisée, s'inspirant de mœurs franches, se prenant aux instincts natifs du prolétaire, et d'une portée non plus politique, mais sociale. *Le Juif errant*, *les Contrebandiers*, etc., etc.

continueront, on le verra, ce genre de ballade philosophique qui touche aux limites extrêmes de la chanson : presque toujours Béranger a pris soin de rattacher ces excursions, assez vagabondes en apparence, à une prophétique pensée d'avenir. On a essayé dans les vers suivants, qui lui sont adressés, de faire saillir cette loi progressive de son génie, et de montrer en même temps combien toutes choses sur la scène du monde étaient disposées pour sa venue. Ce n'est jamais dans la période impétueuse, au début ni au milieu des commotions publiques, que chante le poète dont l'époque saluera la voix; c'est plutôt au déclin, aux environs des dernières crises, quand la force sociale s'arrête de lassitude, fait trêve à son tumulte et s'entend gémir. L'air est vibrant au loin et embrasé, mille feux s'y croisent : ce qui flotte alors et pèse sur tous, décharge son étincelle sur un seul; les derniers coups de l'orage allument une âme!

L'être complet dans la nature immense,
Le germe heureux, fils de l'onde ou des airs,
Tout fruit parfait béni dans sa semence,
Le gland du chêne, ou la perle des mers,
Petit ou grand, est cher à l'univers.
Pour qu'il surgisse et que son jour commence,
La terre exprès tourne les éléments;
Le temps n'est rien : lenteurs, avortements,

Par où la vie à lui seul se prépare,
Ne coûtent pas à la nature avare.
L'Esprit caché dont elle suit les lois,
Tout en marquant mille buts à la fois,
Veut sur un point faire briller l'ouvrage.
Souvent, souvent, au décours d'un orage,
Le vœu qui rit à l'éternel dessein,
C'est qu'emportant l'étamine volage
Zéphire ému mène à bien son larcin;
C'est qu'un nid d'or éclose au vert feuillage,
Ou que la perle, accordée à la plage,
Sombre Océan, jaillisse de ton sein!
En s'enfuyant, la tempête qui gronde,
Purifiée, attiédie et féconde,
Dépose un feu, crée un être en ce monde,
S'émaille en fleurs ou voltige en essaim!

Même ordre encor dans l'histoire vivante:
Cher Béranger, ne dis pas que j'invente.

La république, aux débuts immortels,
L'éclair au front, la main sur les autels,
Avait, d'un geste, embrasé la fournaise!
Pour chant de guerre, elle eut *la Marseillaise*,
Vrai talisman! mais ses fils dévoués
A la chanter s'étaient vite enroués.
Vainqueur à temps de l'Europe enhardie,
Le Consulat réparait l'incendie.
De foudre alors et de fer couronné,
L'Empire, lui, toujours avait tonné:
Sans air joyeux, sans chanson applaudie,
Sous ce dur maître, on avait moissonné.
A rangs égaux, en lignes sourcilleuses,
Dès le matin des luttes fabuleuses,
Aux flancs des monts vaguement éclairés,
Les noirs soldats s'ébranlaient par degrés;
Dès qu'un rayon aux collines prochaines,

Montrait l'aurore, ils saluaient César ;
Puis, tout le jour, à son jeu de hasard,
Silencieux, ils épuisaient leurs veines ;
Tant qu'à la fin, dans l'excès des combats,
Noble immolée, ô France, tu tombas !
Or, des douleurs de la France épuisée,
De sa chère aigle aux mains des rois brisée,
Des morts d'hier, des mânes d'autrefois,
Il s'élevait une profonde voix,
Ame, soupir, émotion guerrière,
Regret aussi de nos antiques droits,
Le tout confus comme un gros de poussière
Que la déroute envoie en tourbillons,
Comme du sang fumant dans les sillons !
C'étaient des ris, des sifflets, juste outrage
Aux faux dévots, rentrés pour convertir,
Aux libertins, prêchant le roi-martyr ;
C'était la plainte, au milieu du naufrage,
Des gais amours si long-temps caressés.....
L'immense voix, au déclin de l'orage,
En rassemblait tous les sons dispersés.
Deuil tour à tour, et malice, et colère,
Elle planait, puissante et populaire.
Mais, sous ces bruits qui la venaient former,
On ne savait en masse où l'entamer ;
Nuée errante, elle hésitait encore :
Nul point brillant; pas de foyer sonore !

Et jusque-là, jusqu'à ce grand moment,
Avant le soir d'héroïque disgrâce,
Du drame entier, dès le commencement,
Témoin caché dont je poursuis la trace,
D'un coup de foudre à douze ans désigné,
Que faisais-tu, Chantre prédestiné ?
En quel réduit fleurissait ta jeunesse ?
Quels bras aimés t'en sauvaient la rigueur ?
Quels traits malins t'aiguisant leur finesse,

Gardaient sa flamme à ton glorieux cœur?
Vaste en projets qui ne devaient pas naître,
Sans le savoir, ménageant tes retards,
Tu te crus fait pour la flûte champêtre,
Et ta houlette eut de naïfs écarts.
De Marengo pendait alors l'épée;
Un Charlemagne aspirait au parvis :
Cela, je crois, te rappela Clovis,
Et tu rêvas de classique épopée,
Toi, fils de l'hymne et de la Ménippée !
Ainsi, sans guide et vers des buts lointains,
Chemin faisant, accosté de Lisette,
Entre Clovis et les amours mutins,
Par complaisance égayant ta musette,
Génie heureux, facile aux contre-temps,
Tu te cherchais encore après trente ans;
Tu te cherchais,.... quand la France foulée
Te laissa voir deux fois dans la mêlée
Ce sein de feu que Thersite conquit !
Tout était mûr; les astres s'entendirent;
Des cieux brûlants quelques pleurs descendirent,
Lente rosée,...... et ta chanson naquit !

Elle naquit, abeille au fin corsage,
A l'aiguillon toujours gardien du miel;
Des bruits épars composant un message,
Orgueil du pauvre et vengeance du sage :
Sots et méchants le trouvèrent cruel.
Près du drapeau que dans l'ombre on replie,
Au fond du verre où l'infortune oublie,
Autour du punch et des jeunes gaîtés,
Même au cou nu des folâtres beautés,
Oh ! oui, partout où l'aile bigarrée
De ta chanson diligente et sacrée
Se pose et luit, oh ! notre France est là......
France d'alors, chantant sous le tonnerre
Plus d'un refrain qui depuis s'envola,

Vive et rétive, assez peu doctrinaire,
Encore en sang des caresses des rois;
Oui, cette France est toute dans ta voix.
Durant quinze ans, unis d'un même zèle,
Seul, vers la fin, pour sauver l'étincelle,
A chaque avril, aux champs, sous les barreaux,
Tu lui tressais les noms de ses héros,
Mêlant aux fleurs le chardon qui harcèle!
Si son oubli délaissait un vengeur [1],
Tu la couvrais d'une honnête rougeur:
Puis un couplet indulgent la déride.....
Pourtant, tout bas, j'ose en glisser l'aveu;
Deux ou trois fois, sœur de la cantharide [2],
L'abeille ardente outrepassa le jeu.
Pardon, pardon, pour sa courte folie;
Tant de tendresse ennoblit son retour!
La volupté par la mélancolie
Chez toi ramène à l'éternel amour.
Dans l'action que ton génie épouse,
Si du champ-clos sentinelle jalouse,
Prompt au clairon, et, pour trève aux assauts,
Ne t'égarant qu'aux plus voisins berceaux,
Tu hantais peu les ombres des vallées,
L'esprit lointain des cimes non foulées,
Silence! oracle! encens perpétuel!
Du moins plus haut que les luttes humaines,
Fixant tes yeux sur les places sereines,
L'âme invisible errait souvent au ciel!

Aujourd'hui donc qu'à la France étonnée
Par tant d'efforts la palme enfin gagnée

[1] Manuel.

[2] C'est bien moins de la chanson même intitulée *la Cantharide*, chaude et pure émeraude où l'idée est figurée à l'antique, qu'on entend ici parler, que de quelques chansons de la première manière.

Ne laisse voir qu'un triste et maigre fruit;
Quand le combat recommence à grand bruit;
Toi, sans dégoût, à ton passé fidèle,
Sans repentir (car la cause était belle,
Elle était sainte, et dut nous enflammer),
Toi, désormais, tu sais où te calmer.
Au seuil nouveau déposant ta piqûre
Et n'abjurant nulle ancienne amitié,
Du mal présent que tu prends en pitié
Tu vois le terme, et ton espoir s'épure.
Guéri des uns, tu comptes plus sur tous.
L'humanité chemine au rendez-vous;
Elle n'a plus de chaîne qui la noue;
Tu vas devant, la regardant venir.
Si chaque jour entend crier la roue,
Une harmonie embrasse l'avenir.
Ainsi les ans, Poëte, te consolent,
Et tes chansons encore une fois volent,
Derniers essaims; non plus du lourd frelon
Purgeant leur ruche à force d'aiguillon,
Non plus épris du sein pâmé des roses,
Des vins chantants dont tu savais les doses,
Des trois couleurs du siècle adolescent :
L'esprit d'un siècle a ses métempsycoses,
Cher Béranger, ta sagesse y consent.
Mais les chansons cette fois réunies,
Vierges essaims, paisibles colonies,
Loin des lambeaux dans la lutte expirant,
Cherchent l'air libre et l'espace plus grand,
L'orme sacré de la cité future,
Des horizons, que le dieu d'Epicure
Eût ignorés et que t'ouvrit le tien.
Telles déjà, selon l'oracle ancien,
Au fond d'un bois, les divines abeilles,
Gage choisi de clémentes merveilles,
Symbole heureux des jours renouvelés,
Naissaient aux flancs des taureaux immolés,

Montaient dans l'air,...., et la grappe enchantée
Réjouissait le regard d'Aristée [1].

La vie de Béranger, durant quinze ans, se lit tout entière dans ses chansons. Le fait intérieur et domestique que j'y remarque le plus, c'est son amitié avec Manuel. Il l'avait connu en 1815, et, dès-lors, tous les deux s'unirent étroitement. Béranger appréciait surtout chez *le vétéran d'Arcole* l'intelligence ferme et lucide, les sentiments chauds et droits sans rien de factice, la vie naturelle; l'homme du peuple au complet, dans une organisation perfectionnée. *Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui,* a-t-il dit de son ami. Si quelque chose m'assure que Manuel, s'il avait vécu, serait resté *peuple*, et eût résisté à la contagion semi-aristocratique qui a infecté tant de nos tribuns parvenus, c'est que Béranger l'a jugé ainsi.

Depuis que Béranger a vu qu'il pouvait devenir poète à sa guise, en demeurant chansonnier, il s'est noblement obstiné à n'être que cela : un goût fin, un tact chatouilleux, une probité haute, l'ont constamment dirigé dans ses nombreux et invincibles refus. Que ce soit

[1] On pourrait mettre à cette pièce de vers pour épigraphe ;

Ingentes animos angusto in pectore versant.

une place dans les bureaux de M. Laffitte, un fauteuil à l'Académie, une invitation à ce qu'on appelle encore aujourd'hui la Cour, dont il s'excuse, le même sentiment de convenance et de dignité l'inspire. Il comprend son rôle de chantre populaire ; il s'y tient jusqu'au bout ; il a certes le droit d'y placer son orgueil, puisqu'il ne s'en fit jamais un marche-pied vers le but des ambitions mesquines. Plein d'excellents conseils en tous genres, que viennent réclamer des cliens bien divers, consolateur aimable, grâce à cette *gaieté*, nous dit-il, *qui n'offense pas la tristesse*, trouvant de crédit ce qu'il en faut pour les bonnes actions non bruyantes, il est peut-être, avec M. Laffitte, et par d'autres moyens, l'homme de France qui a rendu dans sa vie le plus de services efficaces. Pour tout dire, Béranger ne s'est dérobé au-dedans à aucune des charges de sa publique renommée.

Sa conversation est prompte, discursive, abondante, également nourrie sur tous les sujets, initiée aux mœurs des métiers différents, suppléant au manque de voyages par la pratique assidue de la grande ville ; on y reçoit mille traits qui pénètrent avant et se retiennent. On y sent réunis et mélangés le contemporain des conquêtes, le républicain de l'avenir, et le successeur du parisien Villon. Sa littérature,

très étendue, très fine, très élaborée, surprend ceux mêmes qui n'ignorent pas de quelles études secrètes l'artiste consommé a dû partir. Rien de plus mûri, de plus délicat, que la variété de ses jugements littéraires, tous individuels et de sa propre façon : c'est un rusé ignorant à la manière de Montaigne. Il ne sait pas le latin assurément ; mais à l'entendre parfois discourir du théâtre et remonter de Molière, Racine ou Shakspeare aux tragiques de l'antiquité, je suis tenté de croire qu'il sait le grec, qu'il *a été Grec*, comme il le dit dans *le Voyage imaginaire*, tant cet ordre de beauté et de noble harmonie lui est familier. Il pousse même la rancune contre ce pauvre latin qu'il n'entend pas, et que parlait son ancêtre Horace, jusqu'à reprocher avec assez d'irrévérence à notre langue, à notre poésie, d'avoir été élevée et d'avoir grandi dans le latin ; témoins Malherbe et Boileau qui l'ont coup sur coup disciplinée en ce sens. Il ajoute méchamment que cet honnête latin a tout perdu ; que, sans les lisières de ce mentor, il nous resterait bien d'autres allures, plus libres et cadencées : Courier, en son style d'Amyot, ne marquerait pas mieux ses préférences. On ne s'étonnera point, d'après cela, si les questions agitées, il y a peu d'années, dans la poésie et dans l'art, tout en paraissant

fort étrangères au genre et aux préoccupations politiques de Béranger, ne l'ont laissé au fond ni dédaigneux ni indifférent. Spectateur préparé, juge équitable, il a même consenti à se croire partie intéressée dans les débats. La guerre déclarée par l'école nouvelle à la classification des genres, lui a paru devoir affranchir le sien de l'infériorité classique, d'où il ne l'avait tiré qu'à la faveur d'un privilége tout personnel. Sa chanson en effet, à laquelle un mot de Benjamin Constant avait conféré le diplôme d'*Ode*, était sans doute accueillie avec complaisance et distinction par la littérature de l'Empire; mais elle n'était pas avec elle sur le pied d'égalité entière et native. On lui faisait honneur, mais par entraînement tour à tour ou condescendance. Enfant gâté du dessert, on lui passait ses crudités, ses goguettes de langage, mille familiarités sans conséquence, à titre de chanson; dès qu'on l'admirait, c'était d'un visage tout d'un coup sérieux, à titre d'ode. On l'eût reçue de grand cœur, je crois, dans la compagnie des quarante; mais on se fût armé pour cette grave exception, devant le public, du précédent de M. Laujon. Bref, la chanson de Béranger se sentait un peu la protégée des genres académiques; depuis la réforme littéraire, elle est devenue légitimement l'égale, la concitoyenne de toute poésie.

Par ces raisons diverses qu'il sait lui-même fort agréablement déduire, Béranger est donc allé jusqu'à se croire redevable de quelque chose à la jeune école poétique. Quoi qu'il en soit, et voici le seul point où j'insiste, il a de bonne heure témoigné à ce qui s'annonçait d'heureux et de grand dans les groupes nouveaux, une bienveillance sincère, intelligente, qui, de la part de tout écrivain célèbre, à l'égard des générations qui s'élèvent, n'est pas, j'ose le dire, la moindre marque d'une âme saine et d'un cœur justement satisfait.

Décembre 1832.

BÉRANGER.

II.

CHANSONS NOUVELLES ET DERNIÈRES [1].

Il est dans l'histoire de l'humanité un premier âge où les poètes ont exercé une fonction publique, sacrée, un sacerdoce populaire. La poésie alors, orale, vivante, forme naturelle et souveraine, support et enveloppe de tout, de la science, de l'histoire, de la morale, du culte, tenait au fond même de l'existence d'une race,

[1] A côté de la lente et impartiale appréciation qui précède, nous laissons subsister cet autre morceau dans sa vivacité de circonstance.

et enserrait, comme en un tissu merveilleux, mœurs, exploits, souvenirs, les dieux et les héros d'une nation. C'était le règne du chant; *le chant qui vole à l'oreille saisie*, en s'échappant de la bouche des hommes divins qu'avait doués la Muse, courait sur les masses assemblées, et tendait en mille sens une chaîne ailée, invisible, qui suspendait les âmes. Chaque génération savait et redisait par le chant la tradition du passé, l'augmentant, la variant sans cesse, ignorant l'auteur ou les auteurs de ces poëmes, et les attribuant à des personnages fabuleux. En Grèce, en Arabie, dans l'Inde, ainsi se perpétuèrent et grossirent, durant des siècles, des trésors de récits et de chants qui sont le plus complet réservoir comme la plus pure essence de la vie de ces peuples aux époques primitives. Avec l'écriture, avec l'observation et l'analyse naissantes, commença un autre âge pour la société. La religion, désertant peu à peu son immense et vague domaine, se replia dans les cérémonies du culte; la science fit effort, se détacha et subsista d'une vie propre; la philosophie fonda ses écoles; l'histoire établit des registres plus ou moins scrupuleux. Par suite de ce démembrement et de ce développement sur tous les points, le poète cessa d'être un organe indispensable et permanent, un précepteur social, un guide; son indi-

vidualité dut se creuser une place à part et se restreindre à un emploi plus spécial du talent; il aborda, la plupart du temps, des genres curieux et délicats, qui réussirent auprès des lettrés, des oisifs ou des princes. Au théâtre pourtant, il y eut encore pour lui une chance ouverte de popularité et d'action vaste, immédiate, dont plus d'un génie s'empara; mais cette ressource même du théâtre paraîtra bien bornée pour le poète, si on la compare à l'influence première.

Il est vrai que chez nous, nations modernes, nations d'Occident, les choses se passèrent, à l'origine, d'une façon moins simple et moins grandiose que dans l'antiquité ou dans l'Orient. L'empire du chant, de la poésie naïve et primitive, n'eut jamais l'étendue et l'importance que jadis il obtint là-bas; la vieille société antérieure y mettait obstacle; la théologie, la grammaire, l'histoire, toute grossière qu'elle était, intervinrent au berceau, et entravèrent maintes fois les couplets de poésie par où s'essayaient les modernes instincts populaires. Dans notre France surtout, de ce côté-ci de la Loire, au sein des provinces centrales et passablement prosaïques de Picardie, Berry et Champagne, il n'y eut guère, à aucune époque, de poésie populaire proprement dite, de poésie vivante et chantée; seulement la malice des fabliaux circula; la mo-

querie, la jovialité de certains mystères, répondirent au bon sens railleur et matois des populations. Une disposition invincible à narguer et à chansonner les gens de loi, les gens d'église, les puissants, le beau sexe et les maris, devint un des traits persistants du caractère national. Rabelais, Molière, La Fontaine, Beaumarchais, puisèrent abondamment dans cette humeur indigène. Au-dessous d'eux, elle eut assez de quoi s'entretenir et s'égayer sur l'orgue de Barbarie, la vielle et l'épinette, aux parades de la foire Saint-Laurent, loin, bien loin du concert adouci et pompeux de la littérature plus noble, qui charmait l'écho des terrasses royales ou les salons des Mécènes.

Toutes les fois que cette littérature noble n'avait pas dédaigné l'autre source réelle et naturelle du fonds national, et qu'elle s'y était franchement trempée, elle y avait acquis une vie et comme une allégresse singulière, et s'était sauvée de l'affadissement. Les quatre grands noms que nous venons de citer sont une preuve de ce que le génie cultivé gagnait à cette alliance. Mais, jusqu'à nos jours, l'esprit national, en ce qu'il a de plus vif et de plus essentiellement poétique, n'avait pas fait irruption encore dans la littérature que j'appellerai d'étude et d'art, ou, si l'on veut, cette littérature, sur le point es-

sentiel et le plus saillant, n'était pas descendue à lui; elle n'avait pas atteint juste à l'endroit le plus sonore; la disposition chantante, l'humeur chansonnière n'avait jamais été grandement ni délicatement mise en jeu; on l'avait laissée fredonner au hasard, courir par les goguettes ou sous le balcon du Mazarin, et s'abandonner, satirique ou bachique, à une irrégularité et à une bassesse qui, littérairement, semblaient sans conséquence. Collé et Panard, tout au plus, avaient un peu relevé la chanson quant au rhythme, mais en la laissant, du reste, dans une sphère d'idées bien inférieure. Jean Passerat, l'un des auteurs de la satire Ménippée, était encore le seul, avant Béranger, qui eût imprimé au couplet, au quatrain politique, une véritable perfection littéraire.

Béranger est venu, et il a résolu la question pour les esprits cultivés d'une part, et pour le peuple de l'autre. Écrivain exquis et consommé, il s'est mêlé aux instincts, aux ironies, à la malice et aux émotions de tous, et, s'emparant de cette faculté chantante qui avait long-temps détonné, il en a tiré un parti plein d'à-propos, de finesse et de grandeur. En demeurant le plus individuel des poètes, aussi bien que le plus accompli des artistes, le chansonnier a su devenir le plus populaire, le

seul même qui réellement l'ait été en France, depuis des siècles, en ce sens que, durant quinze années, ses œuvres, partout retentissantes, auraient pu, à la lettre, vivre et se transmettre sans *l'impression*. L'état moral où il a trouvé la population française prêtait beaucoup, il est vrai, à cette inoculation soudaine d'une poésie qu'aiguiserait le chant. Ce n'était plus une aveugle exaspération suivie de lassitude et de repentir, comme sous la Ligue ; ce n'était plus l'étourderie émoustillée de la Fronde. De graves événements avaient illustré, mûri, moralisé ce peuple sur lequel Gargantua s'était permis autrefois de si inconcevables licences ; 89 et Napoléon avaient enseigné, inculqué à tout jamais au tiers-état la dignité de l'homme, l'énergie civilisatrice, et lui avaient fait un besoin des plus mâles et inviolables sentiments. Mais en même temps, par un fonds d'ancienne humeur franche, ce bon peuple avait gardé ses facultés légères et pénétrantes, sa grâce amoureuse, son rire prompt et subtil, et ses retours épicuriens jusqu'au sein des publiques douleurs. *Jean de Paris*, en un mot, pour prendre le type le plus reconnaissable entre tant de figures picardes, beauceronnes ou champenoises, entre les autres Jean de Chartres, Reims ou Noyon, *Jean de Paris*, que Béranger a chansonné dans son der-

nier volume, est resté vrai après 89 comme devant, après Waterloo comme après les trois jours, du temps de Charlet comme du temps de Rabelais. Le grand art de Béranger, son coup de maître et à la fois de citoyen, a été de rallier tant de fines, d'éternelles observations, héritage de Molière et de La Fontaine, autour des sentiments actuels les plus enflammés, d'appeler les qualités permanentes de la nation au foyer des émotions nouvelles; de lier les unes et les autres en faisceau indissoluble, de grouper les *Gueux*, même *Frétillon* ou *M*[me] *Grégoire*, sous les plis du glorieux *Drapeau*, *la Sainte-Alliance des Peuples* formant la chaîne aux collines d'alentour, et *le Dieu des Bonnes Gens* bénissant le tout.

Ce qui caractérise Béranger entre ceux de nos poètes contemporains les plus justement célèbres, c'est d'avoir tous les traits purs du génie poétique français, de reproduire en plein ce génie dans tous les sens, d'y atteindre naturellement par tous les bouts : bon sens, esprit, âme, il réunit en lui ces qualités éminentes dans une mesure complète, auparavant inconnue, mais qui ne pouvait se rencontrer que chez nous. A lire nos autres poètes vivants, on sent toujours, même chez les plus instinctifs, quelque chose qui transporte ailleurs, qui nous jette en d'autres

contrées, en d'autres souvenirs, qui rappelle que Pétrarque et le Tasse ont gémi, que Goëthe et Byron sont venus. Chez Béranger, rien de tel; et toutefois il est autant contemporain du siècle, autant avancé dans l'avenir, qu'aucun. Il n'a guère fait dans sa vie, je crois, de plus long voyage que celui de la rue Montorgueil à Péronne ou peut-être à Dieppe, et en vérité il n'a pas eu besoin d'en voir davantage. La Fontaine n'en a pas plus fait; Boileau était allé, au plus loin, jusqu'à Namur, et Racine jusqu'à Uzès. Béranger tient au terroir; la nature qu'il peint à la dérobée et qu'il aime, ce sont nos cantons fleuris, notre joli paysage entrecoupé, des vignes, des bois, de petites maisons blanches, Passy, même Surène. Son amour inconstant et un peu sensuel dans sa tendresse, en est resté à la bonne vieille mode de nos aïeux, à la mode de *ma Mie* et du *bon Roi Henri*, avant la nouvelle Héloïse et Werther. Je reconnais dans sa Lisette, la petite fille de Manon, ou de cette Claudine que courtisa La Fontaine [1]. Quant au dieu de Béranger, c'est un dieu indulgent, facile, laissant beaucoup dire, souriant aux treilles de l'abbaye

[1] *Lisette*, au reste, existait sous ce nom-là depuis bien du temps; elle figure chez Chaulieu à la fin des Stances sur Fontenai. Dans *le Mercure de France* de juin 1780, sous le titre de *Lisette ou les Amours des Bonnes Gens*, par M. D..., avocat au parlement de Rennes, on lit une pièce

de *Thélème* [1], n'excommuniant pas l'abbé Mathurin Regnier, pardonnant à l'auteur de

légère qui, sauf la prolixité et le peu de rhythme, est toute voisine de la chanson de Béranger par le tour et les idées :

Sur la toilette
De ma Lisette,
Vous trouverez
Simples fleurettes;
Point n'y verrez
De fard, d'aigrettes.
Léger jupon, etc.

Nos bons aïeux, les trouvères, ont fait maintes chansons, qui, sauf le vieux langage, pourraient être de Béranger par le ton et aussi par la forme. J'en veux indiquer une qui me semble exactement dans ce cas (Man. de la bibliot. du roi, n° 2719, La Vallière) :

L'autre jour en un jardin
M'en aloie esbanoiant,
Un poi de fors un vergier
Trovai rousète séant
Si plésant
C'onques de biauté si grant, etc.

Cette *Rousète*, qui signifie un peu moins que *Lisette* ou même que *Frétillon*, est dans son genre un petit chef-d'œuvre, de ceux pourtant que je n'oserais transcrire. Elle pourrait entrer dans le recueil *à part* de Béranger tout à la suite du *Grand Marcheur*.

[1] Dans la continuation du *Roman de la Rose*, par Jean de Meun, le sermon du grand-prêtre *Genius* à l'armée qui assiège la Rose me semble un peu conforme à l'évangile du chantre de *Mon Ame* et du *Dieu des Bonnes Gens*. Tout ce discours, plein de verve *genialis*, serait digne à la fois de Lucrèce et de Rabelais; le *Genius* de Jean de Meun est le premier fondateur et grand-prieur de l'abbaye de Thélème.

Joconde, même avant son cilice; c'est un dieu comme Franklin est venu s'en faire un en France, comme Voltaire le rêvait en ses meilleurs moments, lorsque d'une âme émue, il écrivait: *Si vous voulez que j'aime encore*, etc. Théologie, sensibilité, peinture extérieure, on voit donc que chez Béranger tout est vraiment marqué au coin gaulois; qu'on ajoute à cela un bon sens aussi net, aussi sûr, mais plus délié que dans Boileau, et l'on sentira quel poète de pure race nous possédons, dans un temps où nos plus beaux génies ont inévitablement, ce semble, quelque teinte germanique ou espagnole, quelque réminiscence byronienne ou dantesque.

Pour achever le contraste, tandis que les génies poétiques de ce temps trahissent, presque tous, en leurs vers une allure plus ou moins aristocratique, soit par culte de l'art, soit par prédilection du passé féodal, soit par mystérieuse chasteté d'idéal dans les sentiments du cœur, Béranger est le seul poète qui, indépendamment même du choix des sujets, ait gardé la rondeur bourgeoise, l'accent familier, la tournure d'idées ouverte et plébéienne; par où encore il semble descendre en droite ligne de cette forte lignée à tempérament républicain, qu'on suit, sans hésiter, dans les trois derniers siècles, et de laquelle étaient Étienne de la Boëtie, les auteurs de *la*

Ménippée, Gassendi, Guy-Patin, Alceste un peu je le crois, et beaucoup d'autres.

Le dernier volume que Béranger vient de publier comme adieux, achève de nous dessiner le poète. C'est une magnifique et inespérée terminaison d'une œuvre qui paraissait close. La circonstance la plus apparente dans la carrière du chansonnier, l'occasion politique, qui avait décidé du cours de sa verve, venait de manquer brusquement, après quinze ans d'escarmouches et de combats : il semblait qu'il fût désarmé par le triomphe. Le côté individuel de son talent, les sentiments capricieux ou tendres qu'il avait si heureusement entrelacés mainte fois, comme des myrtes autour de l'épée, lui restaient sans doute; il pouvait s'y récréer à l'aise : mais s'en tenir là, après la vaste action publique qu'il avait exercée, c'était déchoir. Quant à continuer contre toutes sortes de survenants nouveaux la même guerre exactement qu'il avait faite à leurs devanciers, j'avoue que, quelque tentante à certains égards qu'eût été l'entreprise, il y avait des difficultés presque insurmontables, et que les chances de poésie et de succès populaire avaient un peu changé. La restauration, en effet, provoquait haine, risée par contraste, indignation guerrière, accord passionné en vue d'un prochain espoir. La déception dont de no-

bles vœux ont été récemment l'objet, provoque avant tout une épaisse amertume, un dégoût abattu qui ne laisse guère de place à l'alerte moquerie, un sentiment pensif et sérieux, qui se relèvera peut-être dans la patience, mais qui n'a pas pour la chanson l'entrain de la colère. Outre ces difficultés générales, qu'on pourrait indiquer plus au long, il y en avait de particulières à Béranger; pour mille raisons, ce qu'il avait fait la première fois n'était pas à recommencer de plus belle. On attendait pourtant de toutes parts, on réclamait de lui quelque accent de réveil. Qu'a-t-il donc imaginé, le poète? par où s'est-il racheté? par quelle combinaison toute neuve de sujets et de chants a-t-il trouvé moyen de satisfaire aux convenances morales de l'âge, des rapports privés, à l'attente du pays et à sa propre gloire?

D'abord, bien que la couleur politique, à proprement parler, ne soit pas celle qui domine dans le volume, Béranger, en quatre ou cinq places mémorables, a fermement marqué sa pensée, sa sympathie et ses pressentiments prophétiques dans le duel qui se continue; par son éloge de Manuel, par son *Conseil aux Belges*, par la *Restauration de la Chanson*, et surtout par la *Prédiction de Nostradamus*, il a fait acte de présence dans les rangs de la pure démocratie; il a d'avance (bien qu'à une date in-

comme) signé de son nom imposant les registres de la constitution future. Sans entamer une guerre de personnes aussi active et aussi acérée qu'autrefois, il a atteint les hommes sous les choses; aux environs d'*un trône noirci* qu'on *rebadigeonne*, parmi les affamés de ces *miettes de l'Ogre*, dont il nous faut *payer la carte*, plusieurs ont dû se sentir peu agréablement chatouillés. Ces quatre ou cinq pièces politiques, jointes à tant de délicieuses chansons personnelles, d'une inspiration et d'une fantaisie intime, telles que *Mon Tombeau*, *Passez Jeunes Filles*, *le Bonheur*, *Laideur et Beauté*, *la Fille du Peuple*, et ce sémillant *Colibri*, qui est le lutin familier du maître et la personnification éthérée de sa muse comme est *la Cigale* pour Anacréon; toutes ces pièces ensemble auraient suffi à composer un charmant recueil final, digne assurément de ses aînés, et la dernière couronne eût brillé verdoyante encore, pour bien des saisons, au front du citoyen et du poëte. Mais si le volume n'avait contenu que ces deux ordres de pièces, les plus neuves et originales beautés qui illustrent celui-ci y auraient manqué.

Béranger avait déjà tenté précédemment d'élever la chanson jusqu'à un genre de grande ballade historique ou philosophique dont on n'avait pas idée en France auparavant. *Les Sou-*

venirs du Peuple et *les Bohémiens* avaient fait entrevoir tout ce qui pourrait sortir de ce magnifique développement poussé à son terme. Il était seulement à craindre qu'un progrès si tardif, qui transportait et concentrait sur des sujets vastes, presque désintéressés, et dans une atmosphère plus calme, les facultés du poète, n'allât pas assez loin en richesse abondante et en fertilité majestueuse. Béranger, dans ce dernier volume, en donnant le rôle principal aux chansons et ballades de cette espèce, a su triompher de toutes les difficultés nouvelles qu'il se créait. La variété, la couleur et l'émotion y circulent comme dans ses autres produits des saisons antérieures et des régions plus embrasées. Quelques-unes de ces pièces, telles que *le Juif errant*, sont purement poétiques, artistiques; l'inspiration de cette admirable ballade, en effet, c'est la perpétuité de la course maudite, la folle rage du tourbillon : la moralité n'y vient que d'une façon détournée et secondaire; on n'a pas le temps de l'entendre. Ailleurs, comme dans *Jeanne-la-Rousse*, la poésie, éludant le côté sévère et périlleux du sujet, c'est-à-dire le braconnier, tourne au sentiment, à la complainte gracieuse et touchante. Mais dans *les Contrebandiers*, le poète n'élude rien; il accepte la question sociale dans son énormité, il la tranche avec

audace; *l'air pur du sommet des monts* l'a enivré, et sa voix, que redit et renfle l'écho des hautes cimes, ne nous est jamais venue si sonore. *Les Contrebandiers*, ne sont pas seulement, comme *les Bohémiens*, un délirant caprice de vie aventurière, de liberté sans frein et de migration sans but; *les Contrebandiers* ne sont pas les enfants perdus et incorrigibles des races dispersées; ce sont, comme Béranger le conçoit, les sentinelles avancées, les éclaireurs hasardeux d'une civilisation qui s'approche :

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
    Pour qu'au loin il abreuve
    Le sol et l'habitant,
    Le bon Dieu crée un fleuve;
    Ils en font un étang.

Et plus loin :

A la frontière, où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
    Prix du sang qu'ils répandent,
    Là, leurs droits sont perçus.
    Ces bornes qu'ils défendent,
    Nous sautons par-dessus.

Toute cette fantaisie rapide d'une allégresse

indisciplinée, cette flamme voltigeante de poésie, qui, dans *les Bohémiens*, s'évapore en quelque sorte à travers l'air et n'aboutit pas, vient donc, dans *les Contrebandiers*, se rejoindre à un fond de pensées lointaines, mais réalisables, auxquelles elle jette un merveilleux éclair. C'est à ce même fond social, humain, d'une civilisation plus équitable et vraiment universelle, opposée aux misères de la nôtre, que sont puisées les inspirations si amèrement belles du *Pauvre Jacques* et du *Vieux Vagabond*. On ferait preuve d'un esprit bien superficiel en n'y voyant que des accidents particuliers auxquels se serait pris le poète. Béranger a dramatisé, sous ces figures populaires, toute une économie politique impuissante, tout un système d'impôts écrasants; il a touché en plein la question d'égalité réelle, du droit de chacun à travailler, à posséder, à vivre, la question, en un mot, du prolétaire. *Les Quatre Ages* abordent le même sujet sous forme directe, sur un ton de lyrisme grave et didactique : c'est l'hymne auguste du philosophe, ce sont les *vers dorés* de la science nouvelle.

Nous voilà, en apparence, bien loin de la chanson, et réellement nous avons atteint et passé les dernières limites; le champ est parcouru dans tous les sens, toutes les collines à

l'horizon sont gravies. Une fois à cette hauteur, on peut tirer l'échelle ; il n'y a plus un coin de chanson vacante où mettre le pied. Et, en effet, il est à remarquer que, tandis que d'autres éminents poètes de nos jours, MM. de Lamartine et Hugo, par exemple, ont engendré de si nombreux imitateurs, Béranger n'en a eu, à vrai dire, aucun, quoiqu'il soit le plus populaire. Il a clos, après lui, le genre qu'il avait ouvert le premier. En sa spirituelle préface, le chansonnier semble regretter qu'aucun de nos jeunes talents ne se soit essayé dans une voie qu'il croit fertile encore ; ce conseil et ce regret, j'ose le dire, tombent à faux. Sans doute on chante, on chantera long-temps et toujours en France. L'esprit gaulois, nous l'avons remarqué déjà, est imprescriptible, et il se perpétue par une veine facile, même sous les nouvelles qualités sérieuses qu'il a acquises. Aussi comptons-nous bien que quelque grand poëte succédera assez tôt pour ne pas laisser s'interrompre la postérité directe et si française de Rabelais, Regnier, Molière, La Fontaine et Béranger. Mais sous la forme particulière dont Béranger a fait usage, la mise en œuvre de cet esprit national nous semble pour long-temps interdite. Un tel à-propos et un tel bonheur, exploités par un génie qui a su si complétement s'en rendre

compte, sont un coup unique dans une littérature [1].

J'ai peu à dire de la préface dont tout le monde aura admiré le ton simple, l'aisance délicate, et cette clarté vive et continue qui caractérise la prose de Voltaire. Mais il est deux

[1] On n'a pas abordé, dans cet article ni dans le précédent, la question du style, à proprement parler, chez Béranger. Ce style est en général clair, pur, vif, aiguisé de traits justes et imprévus, ennobli d'images. On y relèverait pourtant quelques défauts. On y sent, à de certains moments, que l'espace manque ; il y a trop de densité, en quelque sorte. Le couplet trop tendu crie à force de pensée, comme une malle trop pleine. Quelquefois le poète est resté trop fidèle à d'anciens mots du vocabulaire poétique ; *alarmes*, *courroux* : ainsi, dans la chanson de *La Fayette* : *il a des rois allumé le courroux*. Quelquefois il est obscur à force de malice, ou par gêne de la rime : ainsi par exemple *point d'Albanèse*, et tout ce couplet, dans la chanson de Margot. Quelquefois il y a de la manière et du raffinement mythologique :

Sur ma prison vienne au moins Philomèle,
Jadis un roi causa tous ses malheurs.

Quelquefois on sent la concision pénible et un peu trop marquée, comme dans le refrain de *la Cantharide* :

Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont *à ce dieu* dérobés dans les airs.

Et dans le refrain d'*Octavie* :

Viens sous l'ombrage, où, *libre avec ivresse*,
Là Volupté seule a versé des pleurs.

Toutes nos critiques rentreraient dans quelqu'une de celles-là.

autres prosateurs que cette préface de Béranger m'a fortement rappelés par la multitude de traits fins, de pensées sous forme d'images sensibles, et de comparaisons brèves dont elle est comme tissue. J'ai noté un petit paragraphe, à la page 32, qui, à l'archaïsme près, est écrit tout-à-fait dans le procédé de métaphores courantes de Montaigne. Quand Béranger dit que « le pou« voir est une cloche qui empêche ceux qui la « mettent en branle d'entendre aucun son, » et ailleurs « qu'il est des instants, pour une nation, « où la meilleure musique est celle du tambour « qui bat la charge, » et encore, lorsqu'il compare les prétendus faiseurs de la révolution de juillet à ces « greffiers de mairie qui se croi« raient les pères des enfants dont ils n'ont que « dressé l'acte de naissance; » cela me paraît étonnamment rentrer dans le goût des locutions familières à Franklin. Ainsi, pour exprimer que trop souvent la pauvreté ôte à l'homme le sentiment de fierté et de dignité personnelle, Franklin disait : « Il est difficile à un sac vide de se tenir debout; » ainsi, dans *le Bonhomme Richard*: « Un laboureur sur ses pieds est plus « haut qu'un gentilhomme à genoux. » Comme Franklin, dont jeune il apprenait le métier à Péronne, dont plus vieux il renouvelle l'ermitage à Passy, Béranger a l'imagination du bon

sens[1]. — Un art ingénieux et délicat règne insensiblement dans la distribution du recueil, dans l'ordonnance et le mélange des matières, dans ces petits couplets personnels jetés comme des sonnets entre des pièces d'un autre ton, et surtout dans ce soin scrupuleux de faire revenir tous les noms des amis et anciens bienfaiteurs comme les noms des héros au dernier chant d'un poëme. Il y a là une noble recherche d'égards, et aussi une douce science de composer, d'assortir son œuvre et sa vie comme un bouquet odorant, non moins suave qu'impérissable.

4 Mars 1833.

[1] Il n'est pas jusqu'à ce coup de tonnerre avec lequel Béranger eut quelque chose à démêler, enfant, qui ne le rapproche du sage également aux prises avec la foudre, de ce Franklin dont il a le cou volontiers penché, le front tout chauve et les longs cheveux, de celui qui, dans sa gloire, se rappelait sans rougir avoir traîné la brouette, en veste, dans les rues de Philadelphie.

VICTOR HUGO.

ROMANS.

La réimpression des romans de M. Victor Hugo nous est une occasion naturelle d'examiner le jeune et célèbre auteur sous un point de vue assez neuf, de suivre son développement et son progrès dans un genre de composition où il débuta tout d'abord, qu'il a toujours cherché à mener de front avec les autres parties de son talent, et qu'il nous promet (le catalogue du libraire en répond) de ne pas déserter pour l'avenir.

Pourtant, et quoiqu'il en ait donné quatre jusqu'ici, les romans de M. Hugo laissent entre eux, pour le talent et la manière, de grandes inégalités, des lacunes que l'examen de ses autres ouvrages peut seul aider à combler; ils n'offrent pas en eux-mêmes une continuité bien distincte, une loi de croissance aussi évidente, par exemple, que celle qui se manifeste dans la série de ses productions lyriques. Ces dernières, venues année par année, automne par automne, comme les fruits d'un même arbre, expriment fidèlement par leur saveur et par leur éclat, les phases, les accidents divers sous le soleil, les greffes plus ou moins heureuses, les variétés du tronc et des rameaux. Il n'en est pas ainsi de ses romans : ils ne lui sont pas venus et n'ont pas dû lui venir aussi naturellement et, pour ainsi dire, par une voie de végétation régulière et harmonieusement successive. Les romans ne sont pas l'œuvre propre de la première jeunesse. Quelles qu'on en suppose la forme, l'inspiration et l'humeur, ils se réduisent toujours à être une excursion d'assez longue haleine dans le monde et dans la vie. Or, le monde qu'on n'entrevoit à cet âge que dans une confusion éblouissante, la vie qui ne s'offre aux yeux encore que comme une tour magique dont les vives arêtes étincèlent, les hommes qu'on se figure alors tout bons ou

tout méchants, détestables ou sublimes, comment rentrer chez soi pour les peindre, comment cheminer au dehors pour les connaître et s'en laisser coudoyer sans les heurter? comment les prendre en patience, en moquerie, en longanimité, en compassion; consentir aux disparates, aux inconséquences qui sont le train ordinaire? comment s'amuser aux causeries, quand on se précipite aux conclusions; comment vouloir des intervalles, quand on ne cherche que les saillies? comment se souvenir, quand on rêve et qu'on invente? Non, le roman n'est pas le fait du jeune homme. Le jeune homme a le cœur plein; qu'il parle, qu'il chante, qu'il soupire! Les longues routes qu'on fait lentement et où souvent l'on s'arrête, prenant intérêt à tout, montrant du geste ou de la canne chaque perspective un peu riante, ne lui vont pas; même quand la catastrophe est au bout, ces lenteurs et ces circuits le fatiguent; il les dévore. Quand son entretien solitaire, ses chants dans les bois, ses confidences d'ami à ami, sa misanthropie ou sa folle gaîté d'amant ne lui suffisent pas; quand il veut sortir de lui-même, du pur lyrisme, du monologue ou du dithyrambe; quand il a le don des combinaisons singulières, des nœuds de forte étreinte et des péripéties surprenantes, eh bien! ce sera des drames encore qu'il fera et

qu'il pourra entamer à ses risques et périls, plutôt que des romans. Le drame est plus court, plus concentré, plus fictif; il est plus à la merci d'un seul événement, d'une seule idée; l'exaltation en dispose aisément; il peut se détacher, s'arracher davantage du fond de la vie commune. Je ne dis pas que ce drame, fait à dix-huit ans, sera le meilleur et le plus mûr; mais c'est celui par lequel le jeune homme débute, c'est la première manière de Schiller. Quant au roman, encore une fois, ou il n'offrira que l'analogue de cette espèce de drame, et sera de même héroïque, trempé de misanthropie, candide ou amer, tranché sans nuances, avec les inconvénients particuliers d'un développement plus continu; ou bien il faudra l'ajourner jusqu'à une époque plus rassise, après la pratique des hommes et l'épreuve des choses. Le bel âge dans la vie pour écrire des romans, autant qu'il me semble, c'est l'âge de la seconde jeunesse; ce qui répond dans une journée d'été, à cette seconde matinée de deux à cinq heures qui est peut-être le plus doux temps à la campagne, sur un sopha, le store baissé, pour les lire. La seconde jeunesse me semble donc une saison très convenable à ce genre de composition, animée qu'elle est et chaude encore, se teignant de teintes plus larges et plus changeantes au soleil de l'imagination à

mesure qu'il décline au couchant, nourrie de souvenirs, se développant volontiers, reposée sans être appesantie, capable de tout comprendre. On a traversé les passions, et tout à l'heure on était humide de leur naufrage; on sent déjà en plein, et souvent par soi-même hélas! ce que c'est que chez l'homme le vice, le ridicule et la manie; la science et le goût sont formés; on a de tolérance et de pitié ce qu'on en aura jamais; on a presque inévitablement l'ironie avec un fond d'indifférence.

Dans une courte préface ajoutée à cette cinquième édition de *Bug-Jargal*, M. Hugo nous apprend qu'en 1818, à seize ans, il paria qu'il écrirait un roman en quinze jours, et que *Bug-Jargal* provint de cette gageure. En effet, au second volume du *Conservateur littéraire*, journal que le jeune écrivain, aidé de ses frères et de quelques amis, rédigeait dès 1819, on trouve, comme faisant partie d'un ouvrage inédit intitulé *les Contes sous la Tente*, la première édition de cette nouvelle que l'auteur ne publia qu'en 1825, remaniée et récrite presque en entier. C'est une étude piquante et profitable à faire que de rapprocher l'une de l'autre ces deux productions, dont le fond essentiel et la forme, restés les mêmes, ont subi pourtant bien des intercalations et des refontes, à six ans de dis-

les incurables blessures ; il mit l'amour, il montra la douce Marie. Bug aussitôt devint ému et radieux sous sa royale beauté d'ébène ; le mélancolique d'Auverney rougit d'une délicate nuance ; les jardins se fleurirent, les mornes verdoyants embaumèrent, tout s'anima. Il y eut bien encore un certain serment, une parole d'honneur donnée par le capitaine au féroce Biassou, dont il est prisonnier, et qu'il ne semble pas très naturel de lui faire tenir, quand cela peut coûter la vie à son ami, à sa jeune épouse et à lui-même. Cette parole d'honneur à Biassou, qui se trouvait dans le premier récit, y choquait moins que dans le second où elle se joint au refus opiniâtre de corriger les fautes de français de la proclamation. Sans être de l'école d'Escobar ou de Machiavel, on pourrait, je crois, qualifier ces scrupules de gloriole hors de saison et de préjugé formaliste : c'est un travers naïf de l'entière et puritaine bonne foi de la jeunesse. Les développements considérables que reçut *Bug-Jargal* sous sa dernière forme, ont amené quelques défauts de proportion qui jurent avec l'encadrement primitif du récit, lequel, on ne doit pas l'oublier, se débite de vive voix, en cercle, à un bivouac. Les descriptions, les analyses de cœur, les conversations rapportées, les pièces diplomatiques citées au long, nous font plus d'une

fois perdre de vue l'auditoire ; et quand le chien Rask remue la queue, ou que le sergent Thadée pousse une exclamation, on a besoin de quelques efforts pour se rappeler le lieu et les circonstances.

Mais ce qu'il y a de plus caractéristique dans les additions, et ce qui signale une notable intention chez l'auteur, c'est qu'à côté de Marie, c'est-à-dire de la grâce, de la beauté virginale et du bonheur vertueux de l'existence, presque parallèlement se révèle et grossit l'aspect haineux, contrefait, méchant, de la nature humaine, le mal personnifié dans le nain Habibrah, frère africain de Han d'Islande, de même que Marie est la sœur d'Ethel, de Pépita l'Espagnole et de la vive Esméralda. Marie et Habibrah, ce sont deux germes ennemis, un œuf de colombe, un œuf de serpent, que dans ses splendeurs ce jeune soleil en montant a fait éclore. Cette perception du grotesque et du mal est un véritable progrès, un premier pas fait hors du simple idéal de quinze ans vers les mécomptes de la réalité ; seulement elle tourne d'abord au faux, en revêtant une enveloppe à part, difforme, monstrueuse, imaginaire ; là aux feux du climat calciné des tropiques, ailleurs dans les grottes rigides de l'Islande. De même qu'on nous représente Jupiter avec un double tonneau où il

puise, de même le poète a deux types, le bien et le mal purs; mais Jupiter mélange les doses, et le poète ne les mélange pas; il reste dans l'abstrait, surtout relativement à la perception du mal et du laid, à force de les vouloir individualiser sous un seul type constamment infernal. On le voit, il n'a pas encore senti la vie, selon la mesure infinie qui la tempère; il n'a pas éprouvé à la fois un goût de miel et d'absynthe dans la fusion d'un même breuvage. Ivresse d'une part, âcreté de l'autre; ici tout le nectar, là tout le venin, c'est ainsi qu'il arrange la création. — Chantez, Poète, chantez! Exhalez donc l'allégresse ou le désespoir; épuisez votre superbe, *combattez votre combat;* ou envolez-vous plus haut, aux régions de la féerie; les cordes nombreuses de la lyre vous appartiennent: chantez! mais vous n'êtes pas encore descendu à la vie de tous, à cette vie humaine; vous n'êtes pas encore au roman!.....

Quand M. Hugo publia *Bug-Jargal* modifié de la sorte, il venait de donner son deuxième volume d'*Odes et Ballades* qui reluit de couleurs pareilles et nous rend en rhythmes merveilleux le même point de vue doublement tranché. *Han d'Islande*, depuis long-temps composé, avait paru antérieurement. Cet autre roman étrange, moins brillant, moins haut en couleur que le

Bug-Jargal définitif, et plus analogue à la manière sobre et précise des premières odes dont il forme le lien avec les secondes, fut compris de travers à sa naissance, et on y chercha je ne sais quelle inspiration désordonnée, au lieu de le classer parmi les romans chevaleresques dont il remplissait à la rigueur toutes les conditions. L'héroïne, en effet, est captive; elle est comtesse; elle est enfermée dans une tour avec son vieux père, prisonnier d'état. Le héros, fils d'un ennemi mortel, fils d'un prince, garde le plus qu'il peut l'incognito; pour sauver celle qu'il aime et le vieillard que des félons veulent perdre, il ne voit rien de mieux que d'aller par monts et par vaux attaquer dans son antre un monstre effroyable, et de lui ravir les preuves d'une machination odieuse, qui, retirées des mains où elles sont tombées, pourront démasquer les traîtres.

Han d'Islande est donc un roman idéal de la famille presque de ceux de la Table-Ronde, tels que les arrangeurs les rimaient au treizième siècle. L'amour d'Ethel et d'Ordener, l'invincible union du noble couple, le dévouement fabuleux du héros, composent le fond essentiel, l'âme de l'action : le chapitre XXII[e], qui est le point central et culminant du livre, ne nous montre pas autre chose; on y trouve le canevas exactement tracé, le *motif* d'un des plus touchants

souvenirs d'amour des *Feuilles d'Automne*. Mais la crudité du dessin, l'impitoyable précision que l'auteur a mise à décrire les portions hideuses, cruelles, et à faire saillir le nain, le bourreau, le mauvais conseiller Musmédon, a donné le change aux autres sur son intention, et par moments l'en a dérouté lui-même. On remarquera, au reste, combien la tournure des personnages, dans ce roman, était conforme à l'âge du poète, à sa naïve loyauté, à cette inflexible logique qui construit *à priori* les hommes avec une seule idée. Le vieux prisonnier d'état a été trompé, trahi, donc il hait les hommes, donc son idée unique, durant vingt-deux ans de réclusion, est la misanthropie, jusqu'au dénoûment où en un clin d'œil il se corrige. Musmédon est corrompu, donc il l'est à tous les degrés et dans tous les cas, sans un seul vestige de bon mouvement, ou même, par instants, d'indifférence. Le sot lieutenant frivole n'a, durant toutes les conversations où il apparaît, qu'une seule parole à la bouche, *la Clélie*. Ainsi des autres caractères; les poètes adolescents, encore entiers, n'imaginent pas d'autre nature humaine que celle-là, double en général, et absolue, excessive dans chaque sens. Notre bon Corneille, qui avait l'âme naïve et pas mal entière aussi, n'a guère vu différemment en la plupart de ses créations.

Cependant M. Hugo gagna de l'âge; il heurta des hommes; il remua des idées; il multiplia ses œuvres; il se mesura avec des géants historiques, Cromwell, Napoléon, et reconnut en eux un mélange de bien et de mal, qu'il n'eût pas d'abord aperçu dans de moindres exemples. Sa fièvre politique s'était calmée. Son *Dernier Jour d'un Condamné* proclama avec une saisissante éloquence, quoique d'un ton plus irrité peut-être qu'il n'eût convenu en matière de miséricorde, le respect pour la vie humaine, alors même qu'elle s'est souillée de sang. Il scruta beaucoup, il conversa, il controversa, il vécut. La maturité vint à son génie comme à son humeur, du moins une maturité relative; dès lors le roman s'ouvrit véritablement pour lui, non pas le roman, sans doute, pris dans le milieu de l'expérience habituelle, dans le courant ordinaire des mœurs, des passions et des faiblesses, non pas le roman familier à la plupart, mais le sien, un peu fantastique toujours, anguleux, hautain, *vertical* pour ainsi dire, pittoresque sur tous les bords, et à la fois sagace, railleur, désabusé: *Notre-Dame de Paris* put naître.

Dans *Notre-Dame* l'idée première, vitale, l'inspiration génératrice de l'œuvre est sans contredit l'art, l'architecture, la cathédrale, l'amour de cette cathédrale et de son architecture. Le

poète a pris cette face ou, si l'on veut, cette façade de son sujet au sérieux, magnifiquement; il l'a décorée, illustrée avec une incomparable verve d'enthousiasme. Mais ailleurs, dans les alentours, et le monument excepté, c'est l'ironie qui joue, qui circule, qui déconcerte, qui raille et qui fouille, ou même qui hoche de la tête en regardant tout d'un air d'indifférence, si ce n'est vers le second volume où la fatalité s'accumule, écrase et foudroie; en un mot, c'est Gringoire qui tient le dez de la moralité, jusqu'à ce que Frollo précipite la catastrophe. Le poète songeait à sa *Notre-Dame* lorsqu'il disait dans le prologue des *Feuilles d'Automne* :

S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur.

Gringoire nous représente à merveille cette somme *ironique et railleuse*, produit de l'expérience acquise. Le bon philosophe éclectique et sceptique porte les vérités, les manies, le bon sens, les ridicules, la science et l'erreur, pêle-mêle dans sa besace, tantôt d'un air piètre, tantôt se rengorgeant, tout comme Panurge et Sancho. Il est *quelque chose comme le raisonnement opposé au sentiment*, ainsi que *le Docteur noir* de M. Alfred de Vigny; mais il a moins de

tenue et de rigorisme que notre important docteur avec sa canne à pomme d'or. Gringoire ne va qu'au hasard, pauvre diable rabelaisien, trébuchant à chaque pavé, se relevant, se consolant toujours, promené de mécomptes en engoûments, raisonneur et pipé, vêtu de bigarrures, se guérissant d'une manie par une autre; véritablement homme, moins la chaleur, il est vrai, moins la fécondité et le cœur; admirable Sosie chargé de la friperie de l'âme. Gringoire nous promet, au nom de M. Hugo, bien des romans : il nous les promettrait plus attrayants encore, si quelque affection modérée humanisait davantage, interrompait parfois et liait entre elles ses humeurs bizarres [1].

Par Gringoire, M. Hugo est allé jusqu'à railler ce culte de l'architecture qui constitue la croyance et comme la religion de son livre. Après nous l'avoir montré poète tragique, sifflé et délaissé, il nous le fait voir examinant dévotement les sculptures extérieures de la chapelle de *For-l'Evêque*, *dans un de ces moments de jouissance égoïste, exclusive, suprême, où l'artiste ne voit dans le monde que l'art et voit le monde dans*

[1] Qu'on se rappelle un moment le mélancolique Jacques dans *Comme il vous plaira* de Shakspeare, et l'on sentira combien, chez le personnage créé par celui-ci, *l'affection* parvient à lier avec charme les résultats ironiques de l'expérience et toutes sortes d'ingrédiens divers.

l'art. Jusque-là tout est bien. La disposition satirique s'accorde encore avec le personnage de Phœbus, avec celui des jeunes filles si gracieuses et si naïvement coquettes de l'hôtel Gondelaurier. Mais quand le poète aborde ses caractères vraiment passionnés, le prêtre, Quasimodo, la Esméralda, la recluse, en même temps que l'ironie disparaît dans l'ardeur exaltée des sentiments, c'est la fatalité seule qui la remplace, une fatalité forcenée, visionnaire, à la main de plomb, sans pitié. Or, cette pitié, le dirai-je? je la demande, je l'implore, je la voudrais quelque part autour de moi, au-dessus de moi, sinon en ce monde, du moins par-delà, sinon dans l'homme, du moins dans le ciel. Il manque un jour céleste à cette cathédrale sainte; elle est comme éclairée d'en bas par des soupiraux d'enfer. Le seul Quasimodo en semble l'âme, et j'en cherche vainement le Chérubin et l'Ange. Dans le sinistre dénoûment, rien ne tempère, rien ne relève; rien de suave ni de lointain ne se fait sentir. L'ironie sur Gringoire qui sauve sa chèvre, sur Phœbus et *sa fin tragique*, c'est-à-dire son mariage, ne me suffit plus; j'ai soif de quelque chose de l'âme et de Dieu. Je regrette un accent pathétique, un reflet consolateur comme en a Manzoni. L'auteur nous fait suivre les corps au gibet; il nous fait toucher du doigt les squelettes;

mais des destinées morales, spirituelles, pas un mot. La sensibilité, qui est à la passion poignante ce que la douce lumière du ciel est à un coup de tonnerre, faisait faute ailleurs en bien des endroits ; mais ici c'est la religion même qui manque. Tant qu'on reste en effet sur le terrain moyen des aventures humaines, dans la zône mélangée des malheurs et des passions d'ici-bas, comme l'ont fait Le Sage et Fielding, on peut garder une neutralité insouciante ou moqueuse, et corriger les larmes qui voudraient naître, par un trait mordant et un sourire. Mais dès qu'on gravit d'effort en effort, d'agonie en agonie, aux extrémités funèbres des plus poétiques destinées, le manque d'espérance au sommet accable, ce rien est trop, ce ciel d'airain brise le front et le brûle. Durant toute cette portion finale de *Notre-Dame*, l'orchestre lyrique, l'orgue en quelque sorte, pourrait jouer, par manière d'accompagnement, *Ce qu'on entend sur la Montagne*, cette admirable et lugubre symphonie des *Feuilles d'Automne*.

Bref, *Notre-Dame* est le fruit d'un génie déjà consommé pour le roman, et qui, tout en produisant celui-ci, achevait de mûrir encore. On y trouve des points extrêmes de la nature humaine qui ne sont pas ramenés au degré possible de fusion et d'*atténuissement*. La pensée en reste

un peu dure. Mais style et magie de l'art; facilité; souplesse et abondance pour tout dire; regard scrutateur pour beaucoup démêler, connaissance profonde de la foule, de la cohue, de l'homme vain, vide, glorieux, mendiant, vagabond, savant, sensuel; intelligence inouïe de la forme, expression sans égale de la grâce, de la beauté matérielle et de la grandeur; reproduction équivalente et indestructible d'un gigantesque monument; gentillesse, babil, gazouillement de jeune fille et d'ondine, entrailles de louve et de mère, bouillonnement dans un cerveau viril de passions poussées au délire, l'auteur possède et manie à son gré tout cela. Il a composé dans *Notre-Dame* le premier en date, et non certes le moindre des romans grandioses qu'il est appelé à continuer pour l'avenir.

Juillet 1832.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Les Pleurs, poésies nouvelles. — Une Raillerie de l'Amour, roman.

C'est une chose bien remarquable, comme en avançant dans la vie et en se laissant faire avec simplicité, on apprécie à mesure davantage un plus grand nombre d'êtres et d'objets, d'individus et d'œuvres, qui nous avaient semblé d'abord manquer à certaines conditions, proclamées par nous indispensables, dans la ferveur des premiers systèmes. Les ressources de la création, que ce soit Dieu qui crée dans la nature ou l'homme qui crée dans l'art, sont si

complexes et si mystérieuses, que toujours, en cherchant bien, quelque composé nouveau vient déjouer nos formules et troubler nos méthodiques arrangements. C'est une fleur, une plante qui ne rentre pas dans les familles décrites; c'est un poète que nos poétiques n'admettaient pas. Le jour où l'on comprend enfin ce poète, cette fleur de plus, où elle existe pour nous dans le monde environnant, où l'on saisit sa convenance, son harmonie avec les choses, sa beauté que l'inattention légère ou je ne sais quelle prévention nous avait voilée jusque-là, ce jour est doux et fructueux; ce n'est pas un jour perdu entre nos jours; ce qui s'étend ainsi de notre part en estime mieux distribuée, n'est pas nécessairement ravi pour cela à ce que les admirations anciennes ont de supérieur et d'inaccessible. Les statues qu'on adorait ne sont pas moins hautes, parce que des rosiers qui embaument, et des touffes épanouies dont l'odeur fait rêver, nous en déroberont la base.

Depuis trois années le champ de la poésie est libre d'écoles; celles qui s'étaient formées plus ou moins naturellement sous la restauration ayant pris fin, il ne s'en est pas reformé d'autres, et l'on ne voit pas que, dans ces trois ans, le champ soit devenu moins fertile, ni qu'au milieu de tant de distractions puissantes les belles

et douces œuvres aient moins sûrement cheminé vers leur public choisi, bien qu'avec moins d'éclat peut-être et de bruit alentour. Aussi, nous qui regrettons personnellement, et regretterons jusqu'au bout, comme y ayant le plus gagné à cet âge de notre meilleure jeunesse, les commencements lyriques où un groupe uni de poètes se fit jour dans le siècle étonné, — pour nous, qui de l'illusion exagérée de ces orages littéraires, à défaut d'orages plus dévorants, emportions alors au fond du cœur quelque impression presque grandiose et solennelle, comme le jeune Riouffe de sa nuit passée avec les Girondins (car les sentiments réels que l'âme recueille sont moins en raison des choses elles-mêmes qu'en proportion de l'enthousiasme qu'elle y a semé); nous donc, qui avons eu surtout à souffrir de l'isolement qui s'est fait en poésie, nous reconnaissons volontiers combien l'entière diffusion d'aujourd'hui est plus favorable au développement ultérieur de chacun, et combien, à certains égards, cette sorte d'anarchie assez pacifique, qui a succédé au groupe militant, exprime avec plus de vérité l'état poétique de l'époque. Dans cette jeune école, en effet, au sein de laquelle fut un moment le centre actif de la poésie d'alors, il y avait des exclusions et des absences qui devaient embarrasser. En fait de hauts talents, Lamartine n'en

était que parce qu'on l'y introduisait religieusement en effigie; Béranger n'en était pas. En fait de charmantes muses, on n'y rattachait qu'à peine madame Tastu, on y oubliait trop madame Valmore. M. Mérimée serait toujours demeuré à côté; M. Alexandre Dumas avait pris rang plus au large. D'autres encore allaient surgir. Enfin, parmi ceux qui étaient jusque-là du groupe, les plus forts n'en auraient bientôt plus été, par le progrès même de la marche; ils s'y sentaient à la gêne en avançant; plus d'un méditait déjà son évasion de cette nef trop étroite, son éruption de ce cheval de Troie. Le flot politique vint donc très à propos pour couvrir l'instant de séparation et délier ce qui déjà s'écartait. On a demandé quelquefois si ce qu'on appelait *romantisme* en 1828, avait finalement triomphé, ou si, la tempête de juillet survenant, il n'y avait eu de victoire littéraire pour personne? Voici comment on peut se figurer l'événement, selon moi. Au moment où ce navire Argo qui portait les poètes, après maint effort, maint combat durant la traversée contre les prames et pataches classiques qui encombraient les mers et en gardaient le monopole, — au moment où ce beau navire fut en vue de terre, l'équipage avait cessé d'être parfaitement d'accord; l'expédition semblait sur le point de réussir, mais on n'aperce-

vait guère en face de lieu de débarquement ; les principaux ouvraient des avis différents, ou couvaient des arrière-pensées contraires. La vieille flotte classique, radoubée de son mieux, prolongeait à grand'peine des harcèlements inutiles. On en était là, quand le brusque ouragan de juillet bouleversa tout. Ce qu'il y a de très certain, c'est que le peu de classique qui tenait encore la mer y périt corps et biens ; les récits qu'on a faits depuis, de MM. Viennet et tels autres, qu'on prétend avoir rencontrés et ouïs, ne se rapportent qu'à leurs ombres inhonorées qui se démènent sur le rivage. Quant au navire Argo, tout divin qu'il semblait être, il ne tint pas, mais l'équipage fut sauvé. Je crois bien que deux ou trois des moindres héros se noyèrent avant d'atteindre le rivage ; mais le reste, les plus vaillants, y arrivèrent sans trop d'efforts, la plupart à la nage, et l'un même sans presque avoir besoin de nager. Or, depuis ce moment, l'expédition collective fut manquée ou accomplie, selon qu'on veut l'entendre, et chaque chef, poussant individuellement de son côté, poursuit à travers le siècle, par des voies plus ou moins larges, sa destinée, ses projets, la conquête de la glorieuse Toison.

Les deux sentiments les plus opposés, qui se développèrent au sein de la fraternité première,

peuvent se rapporter au lyrique d'une part et au dramatique de l'autre. La pensée lyrique, et surtout la portion la plus molle, la plus délicate de celle-ci, la pensée élégiaque, intime, craignait un peu le moment de la victoire à cause du bruit et de l'invasion des profanes; elle insistait avec une sorte de timidité superstitieuse sur cette interdiction quasi-pythagoricienne : *odi profanum vulgus et arceo.* Elle se serait trouvée satisfaite de fonder en quelque golfe abrité, sur la côte la moins populeuse, une petite colonie brillante et cultivée; pour elle la conquête de la Toison-d'Or était là : c'était manquer de foi en soi-même et d'audace. La pensée dramatique au contraire, qui, en passant par le lyrique, n'y voyait qu'un début et un prélude, ne se sentait pas satisfaite à si peu de frais; elle croyait, elle, énergiquement à la *poétisation* possible du siècle; et, plus vaste en desirs, moins effarouchée du bruit des profanes, elle insistait plutôt sur l'autre devise confiante et conquérante : *l'avenir est à nous!* La portion la plus ardente et la plus ferme de cette pensée dramatique ne se préoccupait même pas d'une initiation graduelle et indirecte de la foule à l'œuvre moderne, moyennant d'habiles reproductions d'œuvres antérieures; elle était pour une application immédiate et franche, pour une

mêlée décisive, pour une descente et un assaut au cœur du siècle. Surtout elle ne prenait pas, comme la pensée élégiaque, les langueurs de la traversée pour le but de ses espérances. C'était accepter la question tout entière comme on l'avait posée, c'était ne l'éluder en rien et la soutenir dans sa complète importance, dans la hardiesse du premier défi. Du moment en effet qu'il s'agissait de fonder, non pas une poésie dans le dix-neuvième siècle, mais la poésie du dix-neuvième siècle lui-même, du moment qu'on s'était mis en marche, non pour jeter quelque part une colonie furtive, mais pour faire une révolution réelle dans l'art, la pensée dramatique avait toute raison de prévaloir; l'épreuve décisive était, et elle est encore dans cette arène; quiconque ne l'y met pas désespère plus ou moins de cette aimantation poétique du siècle en masse, qui a été le rêve des avant-dernières années. Celui à qui est dû l'honneur d'avoir le moins désespéré, assurément, et qui persévère sans indice de fatigue ni de mollesse, dans sa ligne d'alors, est M. Victor Hugo. La pensée dramatique à laquelle nous faisions allusion plus haut, et qui est la sienne, préexistait déjà à sa pensée lyrique; elle a traversé celle-ci sans s'y attiédir, et en est sortie impétueuse, inflexible, comme d'un lac où, à sa source, elle était tombée.

Mais la pensée intime, élégiaque, mélancolique, que fera-t-elle? Séparée de l'autre qui fut sa sœur, privée désormais du mouvement qu'elle reçut d'elle au temps de leur union, où cherchera-t-elle à s'enfuir et à s'écouler? Y a-t-il lieu, en ces temps plus graves, de songer à reconstituer quelque école artificiellement paisible et rêveuse, de tenter encore à l'horizon cette petite colonie qui nous apparut dans un mirage du matin? Ces naïves chimères ne sont séduisantes qu'une fois. Il y a mieux à faire. Vivre, puisqu'il le faut, de la vie de tous, subir les hasards, les nécessités du grand chemin, y recueillir les enseignements qui s'offrent, y fournir au besoin sa tâche de pionnier; puis se dédoubler soi-même, et dans une part plus secrète réserver ce qui ne doit pas tarir; l'employer, l'entretenir s'il se peut, à l'amour, à la religion, à la poésie; cultiver surtout sa faculté de concevoir, de sentir et d'admirer : n'est-ce pas là une manière d'aller décemment ici-bas, après même que le but grandiose a disparu, et de supporter la défaite de sa première espérance?

En lisant madame Valmore, ces pensées nous revenaient. Elle est un poète si instinctif, si tendre, si éploré, si prompt à toutes les larmes et à tous les transports, si brisé et battu par les vents, si inspiré par l'âme seule, si étranger aux

écoles et à l'art, qu'il est impossible près d'elle de ne pas considérer la poésie comme indépendante de tout but, comme un simple don de pleurer, de s'écrier, de se plaindre, d'envelopper de mélodie sa souffrance. C'est dans la vie réelle, à travers les passions et les épreuves, que ce cœur de femme, sans autre maître que la voix secrète et la douleur, a dès l'abord modulé ses sanglots. Il y a deux sortes de poètes : ceux qui sont capables d'invention, d'art à proprement parler, doués d'imagination, de conception en sus de leur sensibilité ; qui possèdent cet organe applicable à divers sujets, qu'on nomme le *talent*. Et il y a ceux en qui ce talent n'est nullement distinct de la sensibilité personnelle, et qui, par une confusion un peu débile mais touchante, ne sont poètes qu'en tant qu'amants et présentement affectés. M. Ulric Guttinguer, dans une épître adressée à M. Hugo, a dit avec bonheur :

. . . . Il est une race bénie,
Qui cherche dans le monde un mot mystérieux,
Un secret que du ciel arrache le génie,
Mais qu'aux yeux d'une amante ont demandé mes yeux.

Madame Desbordes-Valmore aussi est toute poète par l'amour. Son talent est lié à sa passion comme l'écho à la vague du rivage, comme la vague au lac désolé. Si ce talent n'a pas cessé de gémir et

de grandir, c'est que l'âme elle-même, après tant de flots versés, s'est trouvée inépuisable :

> Car je suis une faible femme,
> Je n'ai su qu'aimer et souffrir ;
> Ma pauvre lyre, c'est mon âme.....

Tout enfant, aux environs de Douai où elle est née, sur les rives de cette Scarpe accoutumée, ce semble, à moins de rêverie, la jeune Hélène aimait déjà[1]. Comme elle nous le dit en vraie fille

[1] A cette biographie un peu fabuleuse, tracée par conjecture d'après les seules poésies, nous joignons la lettre suivante, où madame Valmore a bien voulu répondre elle-même à des questions plus précises :

« Mon père m'a mise au monde à Douai son pays natal (*vers* 1787.)
« J'ai été son dernier, et son seul enfant blond.—J'ai été reçue et bap-
« tisée en triomphe, à cause de la couleur de mes cheveux, qu'on adorait
« dans ma mère. Elle était belle comme une vierge, on espérait que je
« lui ressemblerais tout-à-fait, mais je ne lui ai ressemblé qu'un peu. Et
« si l'on m'a aimée, c'était pour autre chose qu'une grande beauté.

« Mon père était peintre en armoiries ; il peignait des équipages, des
« ornements d'église.—Sa maison tenait au cimetière de l'humble paroisse
« Notre-Dame, à Douai. Je la croyais grande, cette chère maison, l'ayant
« quittée à sept ans. Depuis je l'ai revue, et c'est une des plus pauvres
« de la ville. C'est pourtant ce que j'aime le plus au monde, au fond de
« ce beau temps pleuré. Je n'ai vu la paix et le bonheur que là. —
« Puis une grande et profonde misère, quand mon père n'eut plus à
« peindre d'équipages ni d'armoiries.

« J'avais quatre ans à l'époque de ce grand trouble en France. — Les
« grands oncles de mon père, exilés autrefois en Hollande à la révocation
« de l'édit de Nantes, offrirent à ma famille leur immense succession,
« si l'on voulait nous rendre à la religion protestante. Ces deux oncles
« étaient centenaires ; ils vivaient dans le célibat à Amsterdam, où ils

de La Fontaine, *à quelque chère idole en tout temps asservie*, elle aimait une fleur, elle adorait

« avaient transporté et fondé une librairie. — J'ai des livres imprimés « par eux.

« On fit une assemblée dans la maison. — Ma mère pleura beaucoup. « Mon père était indécis et nous embrassait. — Enfin on refusa la succes- « sion dans la peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une « misère qui s'accrut de mois en mois, jusqu'à causer un déchirement « d'intérieur, où j'ai puisé toutes les tristesses de mon caractère.

« Ma mère, imprudente et courageuse, se laissa envahir par l'espé- « rance de rétablir sa maison, en allant en Amérique trouver une pa- « rente qui était devenue riche. De ses quatre enfants qui tremblaient « de ce voyage, elle n'emmena que moi. — Je l'avais bien voulu, mais je « n'eus plus de gaîté après ce sacrifice. J'adorais mon père comme le « bon Dieu même. — Les rues, les villes, les ports de mer, où il n'était « pas, me causaient de l'épouvante ; et je me serrais contre les vêtements « de ma mère comme dans mon seul asile.

« Arrivées en Amérique, elle trouva sa cousine veuve, chassée par les « Nègres de son habitation. — La colonie révoltée, la fièvre jaune dans « toute son horreur. Elle ne porta pas ce coup. — Son réveil, ce fut de « mourir à quarante-et-un ans ! Moi j'expirais auprès d'elle, on m'em- « mena en deuil hors de cette île dépeuplée à demi par la mort, et de « vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de mes parents de- « venus tout-à-fait pauvres.

« C'est alors que le théâtre offrit, pour eux et pour moi, une sorte de « refuge, — on m'apprit à chanter, — je tâchai de devenir gaie, — mais « j'étais mieux dans les rôles de mélancolie et de passion. — C'est tout à « peu près de mon sort.

« Je vivais souvent seule par goût. — On m'appela au théâtre Fey- « deau. — Tout m'y promettait un avenir brillant ; à seize ans j'étais « sociétaire, sans l'avoir demandé ni espéré. Mais ma faible part se ré- « duisait alors à quatre-vingt francs par mois, et je luttais contre une « indigence qui n'est pas à décrire.

« Je fus forcée de sacrifier l'avenir au présent, et, dans l'intérêt de « mon père, je retournai en province.

« A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au

quelque arbrisseau ; elle lui parlait à genoux, lui confiait ses peines, jouissait des mêmes printemps ou souffrait des mêmes vents d'hiver. Jugez quand ce fut *lui*, quand l'idéal un moment fut trouvé ; alors les orageuses amours commencèrent, la vie devint errante. Elle pleura son amie d'enfance, Albertine qui mourait ; elle eut Délie qui fut une autre amie pour elle ; mère, elle aima, elle pleura sur un berceau et fit de charmants récits et des prières. Mais ce fut *lui* surtout, *lui* fidèle ou infidèle, digne ou indigne, qu'elle aima sans cesse, qu'elle suivit, qu'elle évita ; Rouen, Bordeaux, Lyon ! vous pûtes montrer à la trace sa

« chant, parce que ma voix me faisait pleurer ; mais la musique roulait « dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes « idées, à l'insu de ma réflexion.

« Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frappement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie (*le Pressentiment*).

« M. Alibert, qui soignait ma santé devenue fort frêle, me conseilla d'écrire, comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas « d'autre. — J'ai essayé sans avoir rien lu, ni rien appris, ce qui me causait une fatigue pénible, pour trouver des mots à mes pensées. — « Voilà sans doute la cause de l'embarras et de l'obscurité qu'on me reproche, mais que je ne pourrais pas corriger moi-même. — Je déferais « sans pouvoir réparer, et je n'ai jamais eu la force de m'arrêter longtemps sur ces espèces de notes des impressions que je voulais oublier, « — j'en ai tant d'autres à subir. Je suis, comme tout le monde, à la vie « pour souffrir ; — c'est plutôt apprendre à penser qu'à parler. Le bien « parler me jette dans le ravissement quand j'écoute ; mais je n'entretiens « guère en moi qu'une délicieuse rêverie, et je n'en suis pas plus savante « pour connaître mes fautes, etc., etc. »

La lettre est signée *Marceline*, et non pas *Hélène*.

fuite saignante; elle ne voulut pas guérir. Sous son masque de *Thalie*, pour parler ici comme elle ce mythologique langage, elle ne sécha pas une seule de ses larmes. Son existence heureuse n'avait duré qu'un éclair, alors, dit-elle avec souffle,

> Alors que dans l'orgueil des amantes aimées
> Je confiais mon âme aux cordes animées.

Mais à partir du jour où le charme se brisa, ce ne fut plus sur cette figure mélancolique et frappée, sous ces longs cheveux cendrés, éplorés, qui pendent, ce ne fut plus qu'une pâleur mortelle. Malgré les diversions inévitables, les sourires donnés à la foule et reçus, le monde devint comme une plage solitaire de Leucate à cette Sapho désespérée; et sa plainte éternellement déchirante répète à travers tout :

> Malheur à moi ! je ne sais plus lui plaire,
> Je ne suis plus le charme de ses yeux;
> Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux,
> Pour attendrir sa jalouse colère;
> Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,
> Me demander des serments ou des larmes :
> Il veille en paix, il s'endort sans alarmes;
> Malheur à moi !

ou encore, un souvenir obstiné lui crie :

> Quand il pâlit un soir et que sa voix tremblante

S'éteignit tout à coup dans un mot commencé;
Quand ses yeux soulevant leur paupière brûlante
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé;
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme;
Il n'aimait pas, j'aimais!

Quiconque, à une heure triste, recueille, en passant sur la grève, ces accents éperdus, ces notes errantes et plaintives, se surprend bien des fois, long-temps après, à les répéter involontairement, à l'infini, sans suite ni sens, comme ces mots mystérieux que redisait la folie d'Ophélia.

Les poésies de madame Desbordes-Valmore qui, nées ainsi du cœur, n'ont aucun souci d'art ni d'imitation convenue, réfléchissent pourtant, surtout à leur source, la teinte particulière de l'époque où elles ont commencé, et rappellent un certain ensemble d'inspirations environnantes. Dans ces *Idylles* en vers libres, pleines de moutons à la Deshoulières, d'*agneaux volages* ou *gémissants* qu'enchaînent des rubans fleuris, dans ces premières élégies où voltige l'Amour en bandeau et où il est tant question de *tendres feux*, de *doux messages* et de *fers imposteurs*, on est, en souriant, reporté à cette génération sentimentale nourrie de madame Cottin, de madame de Montolieu, que *Misan-*

thropie et Repentir attendrissait sans réserve, que *Vingt-quatre heures d'une Femme sensible* n'exagérait pas, et qui, lors du grand divorce de 1810, s'appitoya avec une exaltation romanesque sur la pauvre châtelaine de la Malmaison. Cette veine lactée s'est prolongée dans la poésie jusque vers 1820 où nous l'avons vue finir; nous tous, en nous en souvenant bien, nous avons eu, adolescents, notre période de Florian et de Gessner; nous récitericons avec charme encore *la Pauvre Fille* de Soumet. Pour tout ce qui est paysage, couleur, accompagnement, les premières pièces de madame Valmore rappellent cette littérature; Parny et madame Dufresnoy s'y joignirent sans doute, mais elle a plus d'abandon, d'abondance et de mollesse, que ces deux élégiaques un peu brefs et concis. Ses paysages, à elle, ont de l'étendue; un certain goût anglais s'y fait sentir; c'est quelquefois comme dans Westall, quand il nous peint sous l'orage l'idéale figure de son berger; ce sont ainsi des formes assez disproportionnées, des bergères, des femmes à longue taille comme dans les tableaux de la Malmaison, des tombeaux au fond, des statues mythologiques dans la verdure, des bois peuplés d'urnes et de tourterelles roucoulantes, et d'essaims de grosses abeilles et d'âmes de tout petits enfants sur les rameaux;

un ton vaporeux, pas de couleur précise, pas de dessin; un nuage sentimental, souvent confus et insaisissable, mais par endroits sillonné de vives flammes et avec l'éclair de la passion. Des personnifications allégoriques, l'Espérance, le Malheur, la Mort, apparaissent au sein de ces bocages. Ainsi dans *le Berceau d'Hélène* :

Mais au fond du tableau, cherchant des yeux sa proie,
J'ai vu..... je vois encor s'avancer le Malheur.
Il errait comme une ombre, il attristait ma joie
Sous les traits d'un vieil oiseleur.

Nous n'insistons sur ces alentours que pour les caractériser, et sans idée de blâme. Qu'importe après tout le costume, le convenu inévitable qu'on revêt à son insu? il en faut un toujours. Nous qui avons succédé à ce goût, qui en avons d'abord senti les défauts et avons réagi contre, nous commençons à discerner les nôtres; à force de prétention au vrai et au réel, un certain factice aussi nous a gagné; quel effet produiront bientôt nos couleurs, nos rimes, nos images, nos étoffes habituelles? Beaucoup de ce qui nous frappe dans le cadre et le vêtement ne sera pardonné que pour le génie qui rayonnera, pour l'âme qui palpitera derrière. Les épithètes métaphysiques de madame Valmore m'ont remis en idée ce que j'ai eu le tort de trancher autrefois.

Non, l'épithète propre et pittoresque ne remplace pas toujours la première avec avantage; non, toutes les nuances du prisme, en les supposant exprimables par des paroles, ne suppléent pas, ne satisfont pas aux nuances infinies du sentiment; non, le *ciel en courroux* n'est pas nécessairement détrôné par le *ciel noir et brumeux*; les *doigts délicats* ne le cèdent pas à jamais aux *doigts blancs et longs*. Lamartine a dit admirablement :

Assis aux bords déserts des lacs mélancoliques.....;

il n'y a pas de *lac bleu* qui équivaille à cela. Les métaphores elles-mêmes, les images prolongées qui ne sont en jeu que pour traduire une pensée ou une émotion, n'ont pas toujours besoin d'une rigueur, d'une analogie continue, qui, en les rendant plus irréprochables aux yeux, les raidit, les matérialise trop, les dépayse de l'esprit où elles sont nées et auquel en définitive elles s'adressent; l'esprit souvent se complaît mieux à les entendre à demi-mot, à les combler dans leurs négligences; il y met du sien, il les achève. Je ne prétends, au reste, conclure de ce qui précède qu'à une simple correction, et pas du tout à une réaction : les réactions ont toujours un côté polémique étranger et contraire à l'art.

Mais c'était le cas de rectifier ce point à propos de madame de Valmore, comme c'eût été le cas à propos de Lamartine.

Elle et lui, Lamartine et madame Valmore, ont de grands rapports d'instinct et de génie naturel; ce n'est point par simple rencontre, par pure et vague bienveillance, que l'illustre élégiaque a fait les premiers pas au-devant de la pauvre plaintive; toute proportion gardée de force et de sexe, ils sont l'un et l'autre de la même famille de poètes. Comme Lamartine, madame Valmore n'eut de maître que le cœur et l'amour; comme lui, elle ignore l'art, la composition, le plan; mais elle est femme, elle est faible, elle n'a rien de l'ampleur ni de la volée du grand cygne; elle s'écrie de sa branche comme la fauvette veuve (*miserabile carmen!*), elle pousse nuit et jour des chants aigus et saccadés comme la cigale sur l'épi. A ses heures riantes, ce qui est rare, quand elle oublie un moment sa peine et qu'elle se met à décrire et à conter, il lui arrive le défaut tout contraire à la diffusion éthérée de Lamartine; elle tombe dans le petit, dans l'imperceptible, dans la vignette scintillante :

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.....
O mouche, que ton être occupa mon enfance!

Petite philosophe, on a médit de toi;
J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle.....
Quoi? vous voulez courir, pauvres petits mouillés.....
Cher petit fanfaron..... etc., etc.
Cher petit oreiller..... etc., etc.

Toutes ces gentilles petitesses, ce joli grasseyement enfantin, ces amours de l'éphémère et du liseron, qui font le charme de quelques-uns, ne me sont guère appréciables, je l'avoue; et je me fatigue à tâcher de les aimer. En ce genre, l'idylle intitulée *le Soir d'Eté* est la seule pièce dont l'adorable simplicité m'enchante. Mais comme élégies passionnées, comme éclats de cœur et élancements d'amante, les premiers volumes de madame Valmore ne nous laissent que l'embarras de choisir et de citer. Toutes les pièces *à Délie* respirent la grâce, l'esprit uni au sentiment; la dernière, *le Retour chez Délie*, déroule l'âme d'Hélène dès l'enfance, et les orages du passé; la première, encore souriante,

Du goût des vers pourquoi me faire un crime?

ressemble à quelque épître amicale et tendre de Voltaire. Dans *le Retour à Bordeaux* [1] les souvenirs de Montaigne et de *son amour pour l'amitié*, ceux de madame Cottin et de ses héroïnes

[1] Edition in-18. On a, je crois, omis cette pièce dans l'édition in-8°.

touchantes, sont ramenés avec une aimable effusion. Il n'est pas jusqu'à Montesquieu lui-même sur qui ne s'épanche cette tendresse crédule; lui qui ne savait pas de chagrin dont une demi-heure de lecture ne le consolât, elle se figure qu'il a gémi. Mais surtout, mais à tout moment, soit dans le courant d'une pièce, soit au début, la pensée part subitement du sein de madame Valmore comme un essaim effaré; on ne peut rendre l'essor de ces échappées violentes; ceux qui ont entendu madame Dorval en quelques-uns de ses cris sublimes, ont éprouvé une impression également irrésistible. Ainsi, dans la pièce *Peut-être un jour*, etc., etc., le mot final : *Dieu! s'il ne venait pas!* Ainsi, dans *l'Indiscret*, lorsqu'un de ces colporteurs désœuvrés et gauches, qui remuent sans s'en douter les secrets les plus chers, jase devant elle au hasard des infidélités de son amant, elle écoute d'abord avec patience, elle se contient et se dévore; puis tout d'un coup :

Ah ! j'aurais dû crier : c'est moi..... je l'aime...... arrête !

Ainsi dans *l'Attente*, cette ouverture glorieuse et triomphale comme un lever de soleil :

Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée
M'éveilla tout entière et m'annonça l'amour, etc., etc.

Je recommande encore la pièce *A mes Enfants*, *le Présage*, et tant de romances rêveuses ou délirantes, qui reviennent, aux heures de mélancolie, comme des chansons *de saule*. Je suis, en lisant ces épars chefs-d'œuvre, de l'avis de madame Tastu, de *celle*, comme la désigne madame Valmore, *dont le cœur s'enferme et bat si vite* : « Qu'importe, a-t-on dit du chanteur « Garat, que ce ne soit pas un musicien, si c'est « la musique elle-même : qu'importe aussi que « madame Valmore ne soit pas un poète selon « l'art, si elle est la poésie et l'âme ? » Lamartine a merveilleusement exprimé comment, de tous ces fragments brisés d'une vie si douloureuse, il résultait une plus touchante harmonie ; ce tendre et bienfaisant consolateur, que nul désormais ne consolera, a dit en s'adressant à madame Valmore :

Du poète c'est le mystère :
Le luthier qui crée une voix
Jette son instrument à terre,
Foule aux pieds, brise comme un verre
L'œuvre chantante de ses doigts ;

Puis d'une main que l'art inspire,
Rajustant ces fragments meurtris,
Réveille le son et l'admire,
Et trouve une voix à sa lyre
Plus sonore dans ses débris !.....

Ainsi le cœur n'a de murmures
Que brisé sous les pieds du sort!..... etc., etc.

Cette image du violon brisé, puis rajusté et trouvé plus sonore, cette particularité technique, si difficile, ce semble, à rencontrer et à exprimer, et qui prouve que les poètes savent toujours ce dont ils ont besoin, s'applique en toute exactitude à madame Desbordes-Valmore, sauf que le rajustement mystérieux est demeuré inachevé en quelques points; imperfection, d'ailleurs, qui nuit peu à l'ensemble et qui est une grâce [1].

Les Pleurs, qui viennent de paraître, avec plus de rhythme et de couleur que les précédents volumes, offrent aussi, l'avouerai-je, plus d'obscurité par moments et de *manière*. Le paysage, quand il y a un paysage, est beaucoup

[1] Dans une série d'articles insérés au *Publiciste* (Pluviôse an XII), mademoiselle de Meulan (depuis madame Guizot), examinant le discours prononcé par Garat à l'Institut, lors de la réception de Parny, a recherché ingénieusement les causes qui, en favorisant l'Elégie à Rome, l'avaient fait négliger chez nous. Elle attribue beaucoup, pour l'inspiration élégiaque des Latins, aux obstacles que rencontrait l'amant dans la situation sociale de la femme, obstacles qui ne pouvaient être écartés que par elle; elle ajoutait en finissant: « S'il se trouvait donc un individu dont le « sort, en aimant, dépendît absolument de la volonté, des désirs, des « penchants d'un autre, sans qu'il lui fût permis de rien faire pour se le « rendre favorable; dont tous les sentiments éternellement réprimés se « consumassent en souhaits inutiles, n'aurait-il pas un grand avantage « pour la peinture des agitations du cœur ? Telle est parmi nous la situa- « tion des femmes, et malgré l'exception qu'a formée le nouveau réci-

plus vif et distinct que celui que nous avons vu dans les idylles; tous les objets s'y dessinent et quelquefois y reluisent trop. Le rhythme serré a remplacé les vers libres, dont l'usage était familier à madame Valmore; enchâssée là-dedans, parsemée de paillettes étrangères et d'un brillant minutieux, les ellipses de la pensée échappent, se dérobent davantage, et de là cette obscurité de sens au milieu et à cause du plus de couleur. Il y a une ou plusieurs épigraphes à chaque pièce : en lisant les poètes dont les écrits ont eu la vogue dans ces dernières années, madame Valmore s'en est affectée et teinte peut-être à son insu ; la blonde et grise fauvette a été prise au miroir, et les fleurs du nid, comme elle le dit quelque part, *ont lustré son plumage ardé par le soleil.* Le vocabulaire habituel de son chant ne lui a plus suffi; et elle a trouvé plaisir et fraîcheur aux vieux mots rajeunis ou aux nouveaux hasardés :

Une ceinture noire *endeuille* un jeune enfant.

« piendaire de l'Académie, je crois que, généralement parlant, il est « vrai de dire que, pour atteindre maintenant au degré d'intérêt dont « elle est susceptible, l'Elégie doit parler par la bouche des femmes, ou « du moins en leur nom ; elles seules, dit-on, savent donner de la grâce « aux passions malheureuses : en vérité on peut leur laisser cet avantage-« là. » Nulle femme ne se trouva plus que madame Valmore dans la situation supposée par madame Guizot, et aucun poète élégiaque n'a tiré en effet de son cœur des accents plus plaintifs et plus déchirants.

Les petits enfants qu'elle aime à peindre, ont été plus précoces et ont parlé un langage plus impossible que jamais. Ils se sont détachés frêles et angéliques, parmi les étoiles, les rossignols, les fleurs humides de rosée, et comme sur un fond imité des feuillages chatoyants de Lawrence. Moi, j'aurais mieux aimé madame Valmore fidèle à sa précédente manière, non pas précisément à celle des idylles, mais à celle des dernières élégies, avec l'absence du rhythme, comme un ruisseau qui court sans trop savoir, avec l'insouciance et le hasard des teintes, un sentiment borné à peu d'images, et sous le gris-de-lin de sa parure. Ce n'est pas à dire pourtant que *les Pleurs* ne renferment pas des trésors; la passion jeune et presque virginale y reparaît dans une auréole nouvelle; l'amour malheureux y a des transes, des agonies et d'éternels retours, dont madame Valmore est seule capable entre nos poètes. Le cri *Malheur à moi!* se trouve dans *les Pleurs*. *La Jalouse*, qui débute comme une folle gaîté, finit en délire amer. L'idée de l'ancienne élégie de *l'Indiscret* est reprise dans *Réveil*, et le premier mouvement a toute la secousse d'un effroi ressenti :

C'est qu'ils parlaient de toi, quand, loin du cercle assise,
Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux;

C'est qu'ils me regardaient, quand mon âme indécise
Osa braver ton nom qui passait entre nous.

Je ne fais qu'indiquer *Tristesse*, *Abnégation*, *l'Impossible*, *Lucrétia Davidson*. Dans les morceaux intitulés *Pardon* et *la Crainte*, l'idée religieuse se mêle tendrement au poids de la faute, à l'amertume du calice : madame Valmore n'a jamais proféré en poésie de plus hautes paroles. Répondant avec une belle effusion aux vers de Lamartine, elle a dit, toute noyée, comme Ruth, dans ses pleurs reconnaissants :

Je suis l'indigente glaneuse
Qui d'un peu d'épis oubliés
A paré sa gerbe épineuse,
Quand ta charité lumineuse
Verse du blé pur à mes pieds.

Il n'y a qu'un mot à dire du roman qui a pour titre *une Raillerie de l'Amour*, et que madame Valmore vient de publier ; c'est une heure et demie de lecture légère et gracieuse, qui reporte avec charme au plus beau temps de l'empire, à cette société éblouie et pleine de fêtes, après Wagram. Les amours étourdis, élégants, et là-dessous profonds peut-être, les jeunes et belles veuves, les pensionnaires à peine écloses d'Ecouen et de Saint-Denis, les valeureux colonels de vingt-neuf ans, tout cela y est agréa-

M. ANDRIEUX.

M. Andrieux vient de mourir, l'un des derniers et des plus dignes d'une génération littéraire qui eut bien son prix et sa gloire. Né à Strasbourg en 1759, il fut toujours aussi pur et aussi attique de langue que s'il était né à Reims, à Château-Thierry ou à deux pas de la Sainte-Chapelle. Ayant achevé ses études et son droit à Paris avant la révolution, il s'essaya, durant ses instants de loisir, à composer pour le théâtre. Ami de Collin-d'Harleville et de Picard, avec

moins de sensibilité coulante et facile que le premier, avec bien moins de saillie et de jet naturel que le second, mais plus sagace, *emunctæ naris*, plus nourri de l'antiquité, avec plus de critique enfin et de goût que tous deux, il préluda par *Anaximandre*, bluette grecque, de ce grec un peu *dix-huitième siècle*, qu'*Anacharsis* avait mis à la mode; en 1787, il prit tout-à-fait rang par *les Etourdis*, le plus aimable et le plus vif de ses ouvrages dramatiques [1]. Mais le véritable rôle de M. Andrieux, sa véritable spécialité, au milieu de cette gaie et douce amitié qui l'unissait à Ducis, Collin et Picard, c'était d'être leur juge, leur conseiller intime, leur Despréaux familier et charmant, l'arbitre des grâces et des élégances dans cette petite réunion, héritière des traditions du grand siècle et des souvenirs du souper d'Auteuil. Lorsque Andrieux avait rayé de l'ongle un mot, une pensée, une faute de grammaire ou de vraisemblance, il n'y avait rien à redire; Collin obéissait; le vieux Ducis regrettait que Thomas eût manqué d'un si indispensable censeur, et il l'invoquait pour lui-même en vers grondants

[1] Un jour, il disait à propos de Suard : « Sa préface de La Bruyère, « c'est son Cid. » On peut retourner cet agréable mot. Le Cid d'Andrieux, ce sont ses *Etourdis*; il y laissa presque tout son aiguillon.

et mâles qui rappellent assez la veine de Corneille :

J'ai besoin du censeur implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi ;
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non, tu n'iras point, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide.
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile!
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.

C'était en général à la diction que se bornait cette surveillance de l'aimable et fin aristarque ; on n'abordait pas dans ce temps les questions plus élevées et plus fondamentales de *l'art*, comme on dit ; quelques maximes générales, quelques préceptes de tradition suffisaient ; mais on savait alors en diction, en fait de vrai et légitime langage, mille particularités et nuances qui vont se perdant et s'oubliant chaque jour dans une confusion, inévitable peut-être, mais certainement fâcheuse. M. Andrieux était maître consommé pour l'appréciation de ces nuances, pour le discernement et la pratique de cette synonymie française la plus exquise. C'est ce qui fait que, bien que très court et très

mince de fond, son joli conte du *Meunier Sans-Souci* demeure un chef-d'œuvre, un pendant au *Roi d'Yvetot* de Béranger, un brin de thym à côté du brin de serpolet. On voit dans une pièce fugitive à son ami Deschamps, auteur de *la Revanche forcée*, quelle différence essentielle l'habile connaisseur établit entre Grécour et Chaulieu, et même entre Bernis et Grécour. Si ces distinctions, que nous sentons à peine aujourd'hui, nous faisaient sourire, comme microscopiques et insignifiantes, ne nous en vantons pas trop! Les *à peu près*, dont on ne se rend plus compte, sont un symptôme invariable de décadence en littérature. Je crois bien qu'on s'occupe d'idées plus larges, de théories plus radicales et plus absolues; mais il en est peut-être à ce sujet des littératures qui se décomposent, comme des corps organiques en dissolution, lesquels donnent alors accès en eux par tous les pores aux éléments généraux, l'air, la lumière, la chaleur : ces corps humains et vivants étaient mieux portants à coup sûr, quand ils avaient assez de loisir et de discernement pour songer surtout à la décence de la démarche, aux parfums des cheveux, aux nuances du teint et à la beauté des ongles.

Dans les changements proposés pour *Polyeucte* et *Nicomède*, et où il ne s'agit que de quelques retouches de vers et de mots, M. Andrieux se

montre comme aux pieds du grand Corneille et lui demandant la permission d'ôter, en soufflant, quelques grains de poussière à son beau cothurne. Cette image piquante nous offre le critique respectueux et minutieux dans ses proportions vraies, et le doux air d'espiéglerie qui s'y mêle, n'y messied pas.

M. Andrieux avait donc reçu en naissant un grain de notre sel attique, une goutte de miel de notre Hymette, et il les a mis sobrement à profit, il les a sagement ménagés jusqu'au bout. Il était érudit, studieux avec friandise, intimement versé dans Horace, dont il donnait d'agréables et familières traductions, sachant le grec à merveille, et par conséquent beaucoup mieux que les gens de lettres ne le savaient de son temps : car de son temps les gens de lettres ne le savaient pas du tout, et quelques années plus tard, la génération littéraire suivante, dite *littérature de l'Empire*, et dont était M. de Jouy, sut à peine le latin. M. Andrieux, qui n'eut jamais rien de commun avec l'Allemagne que d'être né dans la capitale alsacienne, avait moins de répugnance pour la littérature anglaise, et il la posséda, comme avait fait Suard, par le côté d'Addison, de Pope, de Goldsmith, et des moralistes ou poètes du siècle de la reine Anne.

A partir de 1814, M. Andrieux professa au

Collége de France, comme, depuis plusieurs années déjà, il professait à l'intérieur de l'Ecole Polytechnique, et ses cours publics, fort suivis et fort aimés de la jeunesse, devinrent son occupation favorite, son bonheur et toute sa vie. Nous serions peu à même d'en parler au long, les ayant trop inégalement entendus, et rien d'ailleurs n'en ayant été imprimé jusqu'ici. Mais ce qu'on peut dire sans crainte d'erreur, c'est que M. Andrieux y déploya dans un cadre plus général les qualités précieuses de critique, de finesse délicate, de malice inoffensive et ingénieuse, qu'attestaient ses œuvres trop rares, et dont ses amis particuliers avaient joui. Sincèrement bonhomme, quoiqu'il affectât un peu cette ressemblance avec La Fontaine, fertile en anecdotes choisies et bien dites, causeur toujours écouté [1], moralisant beaucoup, et rajeunissant par le ton ou l'à-propos les vérités et les conseils qui, sur ses lèvres, n'étaient jamais vulgaires, M. Andrieux a fait, avec un talent qui pouvait sembler de médiocre haleine, ce que bien des talents plus forts ont trouvé trop long et trop lourd; il a fourni une carrière non interrompue de dix-huit années de professorat; et, comme il

[1] On sait le joli mot de M. Villemain à propos de cette voix faible de M. Andrieux, qui n'était qu'un filet et qu'un souffle : « Il se fait entendre « à force de se faire écouter. »

le disait lui-même à sa dernière leçon, il est mort presque sur la brèche.

Dans les querelles littéraires qui s'étaient élevées durant les dernières années, l'opinion de M. Andrieux ne pouvait être douteuse; cette opinion lui était dictée par ses antécédents, ses souvenirs, la nature de son goût, les qualités qu'il avait, et aussi par l'absence de celles qu'il n'avait pas; mais sa bienveillance naturelle ne s'altérait jamais même en s'aiguisant de malice; il embrassait peu les innovations, il raillait de sa voix fine les novateurs, mais comme il aurait raillé M. Poinsinet, en homme de grâce et d'urbanité; point de gros mot ni de tonnerre.

M. Andrieux est resté fidèle, toute sa vie, aux doctrines philosophiques et politiques de sa jeunesse. Il mêlait volontiers à son enseignement des préceptes évangéliques qui rappelaient la manière morale de Bernardin de Saint-Pierre : il prêchait l'amour des hommes et l'indulgence, comme il convenait à l'ami de Collin l'optimiste, du bon Ducis, et au peintre d'Helvétius. Politiquement, M. Andrieux a fait preuve d'une constante fermeté qui ne s'est jamais démentie, soit au fort de la révolution où il se maintint pur d'excès, soit au sein du Tribunat où il lutta contre l'usurpation despotique et mérita d'être éliminé, soit enfin durant le cours entier de la restaura-

tion : sa délicatesse un peu frêle et son aménité extrême furent toujours exemptes de transactions et de faiblesse sur ce chapitre du patriotisme et des principes de 89 [1]. En somme, ce fut un honorable caractère, et plus fort peut-être que son talent ; mais ce talent lui-même était rare. M. Andrieux avait reçu un don peu abondant, mais distingué et précieux ; il en a fait un sobre, un juste et long usage. Son nom restera dans la littérature française, tant qu'un sens net s'attachera au mot de *goût*.

17 mai 1833.

[1] Il écrivait à M. Parent-Réal, son ancien collègue au Tribunat, le 20 novembre 1831 : « Nous avons vu quarante ans de révolutions. « Pensez-vous que nous soyons à la fin ? Nous avons vu aussi tous les « gouvernements qui se sont succédé l'un après l'autre, être aveugles, « égoïstes, dilapidateurs et insolents ; aussi tous sont-ils tombés..... « *intereà patitur justus*. La pauvre nation, victime innocente, est livrée « comme Prométhée, au bec éternel des vautours. » Ces phrases contrarient en un point ce qu'a dit M. Thiers dans le discours, si judicieux d'ailleurs, où il apprécie M. Andrieux qu'il a remplacé à l'Académie : « M. Andrieux est mort, content de laisser ses deux filles unies à deux « hommes d'esprit et de bien, content de sa médiocre fortune, de sa « grande considération, content de son siècle, content de voir la révo- « lution française triomphante sans désordres et sans excès. » M. Andrieux, à tort ou à raison, était moins optimiste que son spirituel panégyriste ne l'a cru.

OBERMAN[1].

Oberman fut publié pour la première fois au printemps de 1804, dans les derniers mois du Consulat; il avait été composé en Suisse durant les années 1802 et 1803. Quand M. de Sénancour écrivait *Oberman*, il ne se considérait pas comme un homme de lettres; ce n'était pas un ouvrage littéraire qu'il tâchait de produire dans

[1] Ces pages qui complètent ce que j'avais précédemment écrit sur les ouvrages de M. de Sénancour ont servi de préface à la seconde édition d'*Oberman*.

le goût de ses contemporains. Sorti de Paris à dix-neuf ans, dès les premiers jours de la révolution ; retenu par les circonstances et la maladie en Suisse, au lieu des longs voyages qu'il méditait ; marié là et proscrit en France à titre d'émigré, M. de Sénancour n'était rentré que furtivement, à diverses reprises, pour visiter sa mère, et s'il s'était hasardé à séjourner à Paris, sans papiers, de 1799 à 1802, c'avait été dans un isolement absolu : il avait profité toutefois de ce séjour pour publier, dès 1799, ses *Rêveries sur la Nature primitive de l'Homme.* Elève de Jean-Jacques pour l'impulsion première et le style, comme madame de Staël et M. de Châteaubriand, mais, comme eux, élève original et transformé, quoique demeuré plus fidèle, l'auteur des *Rêveries,* alors qu'il composait *Oberman,* ignorait que des collatéraux si brillants, et si marqués par la gloire, lui fussent déjà suscités ; il n'avait lu ni l'*Influence des Passions sur le Bonheur*, ni *René ;* il suivait sa ligne intérieure ; il s'absorbait dans ses pensées d'amertume, de désappointement aride, de destinée manquée et brisée, de petitesse et de stupeur en présence de la nature infinie. *Oberman* creusait et exprimait tout cela ; l'auteur n'y retraçait aucunement sa biographie exacte, comme quelques-uns l'ont cru ; au contraire, il altérait à dessein les condi-

tions extérieures, il transposait les scènes, il dépaysait autant que possible. Mais si *Oberman* ne répondait que vaguement à la biographie de l'auteur, il répondait en plein à sa psychologie, à sa disposition mélancolique et souffrante, à l'effort fatigué de ses facultés sans but, à son étreinte de l'impossible, à son *ennui*. Ce mot d'*ennui*, pris dans l'acception la plus générale et la plus philosophique, est le trait distinctif et le mal d'*Oberman*; ç'a été en partie le mal du siècle, et *Oberman* se trouve ainsi l'un des livres les plus vrais de ce siècle, l'un des plus sincères témoignages, dans lequel bien des âmes peuvent se reconnaître.

Il y avait deux ou trois apparitions essentielles vers ce temps de 1800. Et d'abord, dans l'ordre de l'action, il y avait le premier Consul, celui qui disait un matin, en mettant la main sur sa poitrine : *Je sens en moi l'infini*; et qui, durant quinze années encore, entraînant le jeune siècle à sa suite, allait réaliser presque cet *infini* de sa pensée et de toutes les pensées, par ses conquêtes, par ses monuments, par son Empire. Vers ce même temps, et non plus dans l'ordre de l'action, mais dans celui du sentiment, de la méditation et du rêve, il y avait deux génies, alors naissants, et longuement depuis combattus et refoulés, admirateurs à la fois et adversaires

de ce développement gigantesque qu'ils avaient sous les yeux ; sentant aussi en eux l'*infini*, mais par des aspects tout différents du premier, le sentant dans la poésie, dans l'histoire, dans les beautés des arts ou de la nature, dans le culte ressuscité du passé, dans les aspirations sympathiques vers l'avenir ; nobles et vagues puissances, lumineux précurseurs, représentants des idées, des enthousiasmes, des réminiscences illusoires ou des espérances prophétiques qui devaient triompher de l'Empire et régner durant les quinze années qui succédèrent ; il y avait Corinne et René.

Mais vers ce temps, il y eut aussi, sans qu'on le sût, ni durant tout l'Empire, ni durant les quinze années suivantes, il y eut un autre type, non moins profond, non moins admirable et sacré, de la sensation de l'*infini* en nous, de l'*infini* envisagé et senti hors de l'action, hors de l'histoire, hors des religions du passé ou des vues progressives, de l'*infini* en lui-même face à face avec nous-même. Il y eut un type grave, obscur, appesanti, de l'infirmité humaine en présence des choses plus grandes et plus fortes, en présence de l'accablante nature ou de la société qui écrase. Il y eut *Oberman*, le type de ces sourds génies qui avortent, de ces sensibilités abondantes qui s'égarent dans le désert, de ces

moissons grêlées qui ne se dorent pas, des facultés affamées à vide, et non discernées et non appliquées, de ce qui, en un mot, ne triomphe et ne surgit jamais; le type de la majorité des tristes et souffrantes âmes en ce siècle, de tous les génies à faux et des existences retranchées.

Oh! qu'on ne me dise pas qu'*Oberman* et *René* ne sont que deux formes inégalement belles d'une identité fondamentale; que l'un n'est qu'un développement en deux volumes, tandis que l'autre est une expression plus illustre et plus concise; qu'on ne me dise pas cela! René est grand, et je l'admire; mais René est autre qu'Oberman. René est beau, il est brillant jusque dans la brume et sous l'aquilon; l'éclair d'un orage se joue à son front pâle et noblement foudroyé. C'est une individualité moderne chevaleresque, taillée presque à l'antique; il y a du Sophocle dans cette statue de jeune homme. Laissez-le grandir et sortir de là, le Périclès rêveur; il est volage, il est bruyant et glorieux, il est capable de mille entreprises enviables, il remplira le monde de son nom.

Oberman est sourd, immobile, étouffé, replié sur lui, foudroyé sans éclair, profond plutôt que beau; il ne se guérit pas, il ne finit pas; il se prolonge et se traîne vers ses dernières années, plus calme, plus résigné, mais sans péripétie

ni revanche éclatante ; cherchant quelque repos dans l'abstinence du sage, dans le silence, l'oubli et la haute sérénité des cieux. *Oberman* est bien le livre de la majorité souffrante des âmes ; c'en est l'histoire désolante, le poëme mystérieux et inachevé. J'en appelle à vous tous, qui l'avez déterré solitairement, depuis ces trente années, dans la poussière où il gisait, qui l'avez conquis comme votre bien, qui l'avez souvent visité comme une source, à vous seuls connue, où vous vous abreuviez de vos propres douleurs, hommes sensibles et enthousiastes, ou méconnus et ulcérés ! génies gauches, malencontreux, amers ; poètes sans nom ; amants sans amour ou défigurés ; toi, Rabbe, qu'une ode sublime, faite pour te consoler, irrita ; toi, Sautelet, qui méditais depuis si long-temps de mourir ; et ceux qui vivent encore, et dont je veux citer quelques-uns !

Car la destinée d'*Oberman*, comme livre, fut parfaitement conforme à la destinée d'*Oberman* comme homme. Point de gloire, point d'éclat, point d'injustice vive et criante, rien qu'une injustice muette, pesante et durable ; puis, avec cela, une sorte d'effet lent, caché, maladif, qui allait s'adresser de loin en loin à quelques âmes rares et y produire des agitations singulières. Le livre, dans sa destinée matérielle, sembla lui-même atteint de cette espèce de malheur qu'il

décrit. Ce ne fut pas pourtant, qu'on le sache bien, une œuvre sans influence. Nodier l'invoquait dans sa préface des *Tristes*, et regrettait qu'*Oberman* se passât de Dieu. Ballanche, inconnu alors, et loin de cette renommée douce et sereine qui le couronne aujourd'hui, lisait *Oberman*, et y saisissait peut-être des affinités douloureuses. Latouche, qui a donné sa mesure comme homme d'esprit, mais qui ne l'a pas donnée pour d'autres facultés bien supérieures qu'il a et qui lui pèsent, a lu *Oberman* avec anxiété, en fils de la même famille, et il en a visité l'auteur dans ce modeste jardin de la Cérisaye, sous ce beau lilas dont le sage est surtout fier. Rabbe, je l'ai déjà dit, connaissait *Oberman*; il le sentait passionnément; il croyait y lire toute la biographie de M. de Sénancour, et il s'en était ouvert plusieurs fois avec lui : un livre qu'il avait terminé, assure-t-on, et auquel il tenait beaucoup, un roman dont le manuscrit fut dérobé ou perdu, n'était autre probablement que la psychologie de Rabbe lui-même, sa psychologie ardente et ulcérée, son *Oberman*. Tout récemment, dans les feuilles d'un roman non encore publié, qu'une bienveillance précieuse m'autorisait à parcourir, dans les feuilles de *Lélia*, nom idéal qui sera bientôt un type célèbre, il m'est arrivé de lire cette phrase qui m'a fait tressaillir

de joie : « Sténio, Sténio, prends ta harpe et « chante-moi les vers de Faust, ou bien ouvre « tes livres et redis-moi les souffrances d'Ober- « man, les transports de Saint-Preux. Voyons, « poète, si tu comprends encore la douleur; « voyons, jeune homme, si tu crois encore à « l'amour. » Eh quoi! me suis-je dit, *Oberman* a passé familièrement ici; il y a passé aussi familièrement que Saint-Preux; il a touché la main de *Lélia*.

Mais voici l'épisode le plus frappant sans doute de l'influence bizarre et secrète d'*Oberman*. Vers 1818, plusieurs jeunes gens s'étaient rencontrés après le collége et unis entre eux par une amitié vive, comme on en contracte d'ordinaire dans la première jeunesse. C'étaient Auguste Sautelet, Jules Bastide, J.-J. Ampère, Albert Stapfer; dans une correspondance curieuse et touchante que j'ai sous les yeux, et qui, entre les mains de l'ami qui me la confie, pourra devenir un jour la matière d'un beau livre de souvenirs, je lis d'autres noms encore de cette jeune intimité; j'en lis un que j'efface, parce que l'oubli lui vaut mieux; j'en lis deux inséparables, qui me sont chers comme si je les avais connus, parce qu'un grand charme de pureté les enveloppe, *Edmond* et *Lydia*, amants et fiancés. Tous vivent aujourd'hui, excepté Sautelet, qui

est mort de sa main : bien peu se souviennent encore de ces années, ou du moins s'y reportent avec regret et amour, excepté *Lydia*, qui est demeurée, me dit-on, fidèle aux pensées de cette époque, et les a gardées présentes et vives dans son cœur. La philosophie de M. Cousin, alors dans sa nouveauté, occupait ces jeunes esprits; les grands problèmes de la destinée humaine étaient leur passion; Ossian, Byron, le songe de Jean-Paul, les partageaient tumultueusement. Ils suivaient les cours à Paris durant l'hiver; puis l'été les dispersait aux champs, et ils s'écrivaient. La lecture d'*Oberman*, quand ce livre leur tomba par hasard dans les mains, fit sur eux l'impression qu'on peut croire; cette mélancolie austère et désabusée devint un moment comme la base de leur vie; la philosophie platonicienne eut tort; Jules Bastide fut celui peut-être qui se pénétra le plus profondément de cette âpre et stoïque nourriture. Ses lettres, pleines d'éloquence et de vertueuse tristesse, ont souvent des pages dignes d'*Oberman*; l'inspiration grandiose est la même, et il le cite à tout moment. Lorsqu'Ampère va en Suisse, Bastide, resté au Limodin en Brie, lui écrit en ces termes : « Mon ami, tu es donc à Vevay. Tu « as vu Clarens, Meillerie, Chillon. Tout cela « doit te paraître un songe. *Tu as vu la lune*

« *monter sur le Velan!* » Et ailleurs : « Je dois « aller faire un petit voyage à Fontainebleau. « Ainsi nous aurons parcouru à nous deux tous les « lieux visités par Oberman. Si alors tu étais en- « core en Suisse, j'aurais du plaisir à contempler « la lune à travers les clairières de Valvin, pen- « dant que tu la verrais sur les glaciers. Nous nous « réunirons tous ensuite au Limodin, et nous « nous raconterons nos voyages et nos plaisirs... « Pourquoi faut-il que nous soyons si éloignés! « que les jours sont longs! que les nuits sont « tristes! Je ne devrais pourtant pas me plaindre. « J'ai eu quelques instants de calme, quelques « moments bien courts d'une joie pure. Il y avait « eu de l'orage; les feuilles étaient humides et « l'air était doux. Un rayon de soleil vint à per- « cer, et il m'arriva d'être content : je me sentis « en possession de mon existence. Ce sentiment « paisible, je n'irai point le chercher dans les « Alpes; ce n'est qu'ici que je puis le trouver : il « y a quelque chose de délicieux pour moi dans « la vue du bois de Champ-Rose au loin, dans « l'aspect de certains arbres, dans l'étendue de « nos plaines... » Et encore, car, si je m'écou- tais, je ne pourrais me lasser de citer : « Que tes « lettres m'ont causé de plaisir! je les conserve « toutes avec soin pour les joindre aux sublimes « tableaux d'Oberman. Je me suis fait dans notre

« bois une place favorite, où je vais m'asseoir « pour songer à mes amis : c'est là que je porte « Werther, Ossian, et les lettres qui me viennent « de toi. J'y ai encore lu ce matin la dernière « que tu m'as écrite de Berne. Tu as bien compris « la manière dont je voudrais vivre. Une exis-« tence agitée est un suicide, si elle fait perdre « le souvenir du monde meilleur; et quand on a « conscience de sa dignité, il me semble que « c'est une profanation d'employer son énergie et « de ne pas lui laisser toute la sublimité des pos-« sibles... J'aime à vivre retiré, à faire les mêmes « choses, à passer par les mêmes chemins. Il me « semble qu'ainsi je me mêle moins à la terre, et « que je conserve toute ma pureté. J'aime à écou-« ter, dans le silence de la vie d'habitudes, le « mouvement sourd de l'existence intérieure: Ah! « jouissons du seul plaisir qui nous reste; regar-« dons couler nos jours rapides, savourons l'a-« mère volupté de nous comprendre et de nous « sentir tous entraîner pêle-mêle : du moins « nous nous perdons ensemble, nous n'allons « pas seuls vers la fin terrible! » Si le patriote réfugié [1] lit par hasard ces pages, s'il s'étonne et s'il souffre de les retrouver, qu'il nous pardonne une divulgation indiscrète qui vient d'une sym-

[1] M. Bastide était alors en Angleterre.

pathie cordiale et sincère ! qu'il nous pardonne en mémoire du livre que tous les deux nous avons aimé !

Sautelet aussi vivait alors dans ces idées : inquiet, mélancolique et fervent, il hésitait entre l'action et la contemplation ; je lis dans une lettre de lui que j'ai sous les yeux : « On ne peut guère « faire une vie double, agir et contempler ; je « sens, comme je te le disais cet été, que l'homme « est placé sur la terre pour l'action, et je « ne puis cependant laisser l'autre. Tu ne « sais pas la mauvaise pensée qui me vient à « l'instant ! c'est que je voudrais me brûler la « cervelle pour terminer mes doutes. Si, dans « une année ou deux, la vie ne me paraît pas « claire, j'y mettrai fin. J'exécuterai cette idée « que j'ai eue de mon *Werther de la Vérité* (ou- « vrage qu'il méditait). Peut-être serait-ce une « folie ; ce serait peut-être une grande action. « Je te laisse juger. »

Combien d'épisodes semblables à celui que nous venons d'esquisser, combien de poëmes obscurs, inconnus, mêlés d'une fatalité étrange, s'accomplissent à tout instant, autour de nous, dans de nobles existences ! *Oberman* est le résumé de tous ces poëmes.

18 mai 1833.

M. JOUFFROY.

Il y a une génération qui, née tout à la fin du dernier siècle, encore enfant ou trop jeune sous l'Empire, s'est émancipée et a pris la robe virile au milieu des orages de 1814 et 1815. Cette génération dont l'âge actuel est environ quarante ans, et dont la presque totalité lutta, sous la restauration, contre l'ancien régime politique et religieux, occupe aujourd'hui les affaires, les chambres, les académies, les sommités du pouvoir ou de la science. La révolu-

tion de 1830, à laquelle cette génération avait tant poussé par sa lutte des quinze années, s'est faite en grande partie pour elle, et a été le signal de son avénement. Le gros de la génération dont il s'agit constituait par un mélange d'idées voltairiennes, bonapartistes et semi-républicaines, ce qu'on appelait le libéralisme. Mais il y avait une élite qui, sortant de ce niveau de bon sens, de préjugés et de passions, s'inquiétait du fond des choses et du terme, aspirait à fonder, à achever avec quelque élément nouveau ce que nos pères n'avaient pu qu'entreprendre avec l'inexpérience des commencements. Dans l'appréciation philosophique de l'homme, dans la vue des temps et de l'histoire, cette jeune élite éclairée se croyait, non sans apparence de raison, supérieure à ses adversaires d'abord, et aussi à ses pères qui avaient défailli ou s'étaient rétrécis et aigris à la tâche. Le plus philosophe et le plus réfléchi de tous, dans une de ces pages merveilleuses qui s'échappent brillamment du sein prophétique de la jeunesse et qui sont comme un programme idéal qu'on ne remplit jamais, — le plus calme, le plus lumineux esprit de cette élite écrivait en 1823[1] : « Une gé« nération nouvelle s'élève qui a pris naissance au

[1] L'article, écrit en 1823, n'a été publié qu'en 1825, dans *le Globe*.

« sein du scepticisme dans le temps où les deux « partis avaient la parole. Elle a écouté et elle a « compris... Et déjà ces enfants ont dépassé « leurs pères et senti le vide de leurs doctrines. « Une foi nouvelle s'est fait pressentir à eux : ils « s'attachent à cette perspective ravissante avec « enthousiasme, avec conviction, avec résolu- « tion... Supérieurs à tout ce qui les entoure, « ils ne sauraient être dominés ni par le fana- « tisme renaissant, ni par l'égoïsme sans croyance « qui couvre la société... Ils ont le sentiment « de leur mission et l'intelligence de leur épo- « que ; ils comprennent ce que leurs pères n'ont « point compris, ce que leurs tyrans corrompus « n'entendent pas ; ils savent ce que c'est qu'une « révolution, et ils le savent parce qu'ils sont « venus à propos. »

Dans le morceau (*Comment les Dogmes finissent?*) dont nous pourrions citer bien d'autres passages, dans ce manifeste le plus explicite et le plus général assurément qui ait formulé les espérances de la jeune élite persécutée, M. Jouffroy envisageait le dogme religieux, ce semble, encore plus que le dogme politique ; il annonçait en termes expressifs la religion philosophique prochaine, et avec une ferveur d'accent qui ne s'est plus retrouvée que dans la tentative néo-chrétienne du Saint-Simonisme. Vers ce

même temps de 1823, de mémorables travaux historiques, appliqués soit au moyen-âge par M. Thierry, soit à l'époque moderne par M. Thiers, marquaient et justifiaient en plusieurs points ces prétentions de la génération nouvelle, qui visait à expliquer et à dominer le passé, et qui comptait faire l'avenir. *Le Globe*, fondé en 1824, vint opérer une sorte de révolution dans la critique, et par son vif et chaleureux éclectisme, réalisa une certaine unité entre des travaux et des hommes qui ne se seraient pas rapprochés sans cela. Sur la masse constitutionnelle et libérale, fonds estimable, mais assez peu éclairé de l'opposition, il s'organisa donc une élite nombreuse et variée, une brillante école à plusieurs nuances; philosophie, histoire, critique, essais d'art nouveau, chaque partie de l'étude et de la pensée avait ses hommes. Je n'indique qu'à peine l'art, parce que, bien que sorti d'un mouvement parallèle, il appartient à une génération un peu plus récente et, à d'autres égards, trop différente de celle que nous voulons ici caractériser. Quoi qu'il en soit, vers la fin de la restauration, et grâce aux travaux et aux luttes enhardies de cette jeunesse, déjà en pleine virilité, le spectacle de la société française était mouvant et beau; les espérances accrues s'étaient à la fois précisées davan-

tage ; elles avaient perdu peut-être quelque chose de ce premier mysticisme plus grandiose et plus sombre qu'elles devaient, en 1823, à l'exaltation solitaire et aux persécutions. Mais l'avenir restait bien assez menaçant et chargé d'augures pour qu'il y eût place encore à de vastes projets, à d'héroïques pressentiments. On allait à une révolution, on se le disait ; on gravissait une colline inégale, sans voir au juste où était le sommet, mais il ne pouvait être loin. Du haut de ce sommet, et tout obstacle franchi, que découvrirait-on? C'était là l'inquiétude et aussi l'encouragement de la plupart ; car, à coup sûr, ce qu'on verrait alors, même au prix des périls, serait grand et consolant. On accomplirait la dernière moitié de la tâche, on appliquerait la vérité et la justice, on rajeunirait le monde. Les pères avaient dû mourir dans le désert, on serait la génération qui touche au but et qui arrive. Tandis qu'on se flattait de la sorte tout en cheminant, le dernier sommet, qu'on n'attendait pourtant pas de sitôt, a surgi au détour d'un sentier; l'ennemi l'occupait en armes, il fallut l'escalader, ce qu'on fit au pas de course et avant toute réflexion. Or, ce rideau de terrain n'étant plus là pour borner la vue, lorsque l'étonnement et le tumulte de la victoire furent calmés, quand la poussière tomba peu à peu et que le soleil

qu'on avait d'abord devant soi eut cessé de remplir les regards, qu'aperçut-on enfin ? Une espèce de plaine, une plaine qui recommençait, plus longue qu'avant la dernière colline, et déjà fangeuse. La masse libérale s'y rua pesamment comme dans une Lombardie féconde ; l'élite fut débordée, déconcertée, éparse. Plusieurs qu'on réputait des meilleurs, firent comme la masse, et prétendirent qu'elle faisait bien. Il devint clair à ceux qui avaient espéré mieux, que ce ne serait pas cette génération si pleine de promesses et tant flattée par elle-même, qui arriverait.

Et non seulement elle n'arrivera pas à ce grand but social qu'elle présageait et qu'elle parut long-temps mériter d'atteindre. Mais on reconnaît même que la plupart, détournés ou découragés depuis lors, ne donneront pas tout ce qu'ils pourraient du moins, d'œuvres individuelles et de monuments de leur esprit. On les voit ingénieux, distingués, remarquables; mais aucun jusqu'ici qui semble devoir sortir de ligne et grandir à distance, comme certains de nos pères, auteurs du premier mouvement; aucun dont le nom menace d'absorber les autres et puisse devenir le signe représentatif, par excellence, de sa génération : soit que dans ces partages des grandes renommées, aux dépens des moyennes, il se glisse toujours trop de mensonge

et d'oubli de la réalité pour que les contemporains très rapprochés s'y prêtent; soit qu'en effet parmi ces natures si diversement douées il n'y ait pas, à proprement parler, un génie supérieur; soit qu'il y ait dans les circonstances et dans l'atmosphère de cette période du siècle quelque chose qui intercepte et atténue ce qui, en d'autres temps, eût été du vrai génie.

Cependant, si de plus près, et sans se borner aux résultats extérieurs, qui ne reproduisent souvent l'individu qu'infidèlement, on examine et l'on étudie en eux-mêmes les esprits distingués[1] dont nous parlons, que de talents heureux, originaux! quelle promptitude, quelle ouverture de pensée! quelles ressources de bien dire! Comme ils paraissent alors supérieurs à leur œuvre, à leur action! On se demande ce qui les arrête, pourquoi ils ne sont ni plus féconds, eux si faciles, ni plus certains, eux autrefois si ardents; on se pose, comme une énigme, ces belles intelligences en partie infructueuses. Mais parmi celles qui méritent le plus l'étude et qui appel-

[1] Le mot *distingué*, qui revient fréquemment dans cet article et qui s'applique si bien à la génération qu'on y représente, a commencé d'être pris dans le sens où on l'emploie aujourd'hui, à partir de la fin du dix-septième siècle. On lit dans une lettre de Ninon vieillie au vieux « Saint-Evremond : « S'il (*votre recommandé*) est amoureux du mérite « qu'on appelle ici *distingué*, peut-être que votre souhait sera rempli; « car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot. »

lent long-temps le regard par l'étendue, la sérénité et une sorte de froideur, au premier aspect, immobile, apparaît surtout M. Jouffroy, celui-là même dont nous avons signalé le premier manifeste éloquent. Dans une génération où chacun presque possède à un haut degré la facilité de saisir et de comprendre ce qui s'offre, son caractère distinctif, à lui par-dessus tous, est encore la compréhension, l'intelligence. S'il est exact, comme il le dit quelque part, que l'air que nous respirons sache douer au berceau les esprits distingués de notre siècle, de celle de toutes les qualités qui est la plus difficile et la moins commune, de *l'étendue*, il faut croire que sur la montagne du Jura où il est né, un air plus vif, un ciel plus vaste et plus clair, ont de bonne heure reculé l'horizon et fait un spectacle spacieux dans son âme comme dans sa prunelle.

L'intelligence à un degré excellent, l'intelligence en ce qu'elle a de large, de profond et de recueilli, de parfaitement net et clarifié, voilà donc l'attribut le plus apparent de M. Jouffroy, et qui se déclare à la première observation, soit qu'on juge le philosophe sur ses pages lentes et pleines, soit qu'on assiste au développement continu et régulier de sa parole. Je comparerais cette intelligence à un miroir presque plan, très

légèrement concave, qui a la faculté de s'égaler aux objets devant lesquels il est placé, et même de les dépasser en tous sens, mais sans en fausser les rapports. Ce n'est pas de ces miroirs à facettes qui tournent et brillent volontiers, ne représentant en saillie qu'une étroite portion de l'objet à la fois; ce n'est pas de ces miroirs ardents, trop concentriques, d'où naît bientôt la flamme. Car il y a aussi des intelligences trop vives, trop impatientes en présence de l'objet. Elles ne se tiennent pas aisément à le réfléchir, elles l'absorbent ou vont au-devant, elles font irruption au travers et y laissent d'éclatants sillons. M. Cousin, quand il n'y prend pas garde, est sujet à cette manière. Chez lui, l'*acies*, le *celeritas ingenii* l'emporte; il pressent, il devine, il recompose. Il y a plus de longanimité dans le seul emploi de l'intelligence; il ne faut nul ennui des préliminaires et d'un appareil qui, quelquefois aussi, semble bien lent.

A l'égard des objets de l'intelligence, on peut se comporter de deux manières. Tout esprit est plus ou moins armé, en présence des idées, du bouclier ou miroir de la réflexion, et du glaive de l'invention, de l'action pénétrante et remuante : réfléchir et oser. Le génie consiste dans l'alliance proportionnée des deux moyens, avec la prédominance d'oser. M. Jouffroy, disons-

nous, a surtout le miroir; dans sa première période, il se servait aussi du glaive qui simplifie, débarrasse et ouvre des combinaisons nouvelles; il s'en servait avec mille éclairs, quand il tranchait cette périlleuse question, *Comment les Dogmes finissent.* Mais depuis lors, et par une loi naturelle aux esprits, laquelle a reçu chez lui une application plus prompte, c'est dans le miroir, dans l'intelligence et l'exposition des choses, qu'il s'est par degrés replié et qu'il se déploie aujourd'hui de préférence. Le miroir en son sein est devenu plus large, plus net et plus reposé que jamais, d'une sérénité admirable, bien qu'un peu glacée, un beau lac de Nantua dans ses montagnes.

Mais tout lac, en reflétant les objets, les décolore et leur imprime une sorte d'humide frisson conforme à son onde, au lieu de la chaleur naturelle et de la vie. Il y a ainsi à dire que l'intelligence exclusivement étalée décolore le monde, en refroidit le tableau et est trop sujette à le réfléchir par les aspects analogues à elle-même, par les pures abstractions et idées qui s'en détachent comme des ombres.

Il y a à dire que l'intelligence, si fidèle qu'elle soit, ne donne pas tout, que son miroir le plus étendu ne représente pas suffisamment certains points de la réalité, même dans la sphère de

l'esprit. Le tranchant, par exemple, et la pointe de ce glaive de volonté et de pensée pénétrante dont nous avons parlé, se réfléchissent assez peu et tiennent dans l'intelligence contemplative moins de place qu'ils n'ont réellement de valeur et d'effet dans le progrès commun. Il faut avoir agi beaucoup par les idées et continuer d'agir et de pousser le glaive devant soi, pour sentir combien ce qui tient si peu de place à distance a pourtant de poids et d'effet dans la mêlée. Or, M. Jouffroy, dans ses lucides et placides représentations d'intelligence, en est venu souvent à ne pas tenir compte de l'action, de l'impulsion communiquée aux hommes par les hommes, à ne croire que médiocrement à l'efficacité d'un génie individuel vivement employé. L'énergie des forces initiales l'atteint peu. Il est trop question avec lui, au point de vue où il se place, de se croiser les bras et de regarder, — avec lui qui, à l'heure la plus ardente de sa jeunesse, peignant la noble élite dont il faisait partie, écrivait : « L'espérance des nouveaux jours est « en eux; ils en sont les apôtres prédestinés, « et c'est dans leurs mains qu'est le salut du « monde... Ils ont foi à la vérité et à la vertu, « ou plutôt par une Providence conservatrice « qu'on appelle aussi la force des choses, ces « deux images impérissables de la Divinité, sans

« lesquelles le monde ne saurait aller long-temps,
« se sont emparées de leurs cœurs pour revivre
« par eux et pour rajeunir l'humanité. »

Et c'est ici, peut-être, que s'explique un coin de l'énigme que nous nous posions plus haut, au sujet de ces intelligences si supérieures à leur action et à leur œuvre. Quand nous avons dit qu'il y a dans l'atmosphère de cette période du siècle quelque chose qui coupe et atténue des talents, capables en d'autres époques de monter au génie, et quand M. Jouffroy a dit qu'il y a dans l'air qu'on respire quelque chose qui procure aux esprits l'étendue, ce n'est, je le crains, qu'un même fait diversement exprimé; car cette étendue si précoce, cette intelligence ouverte et traversée, qui se laisse faire et accueille tour à tour ou à la fois toutes choses, est l'inverse de la concentration nécessaire au génie qui, si élargi qu'il soit, tient toujours de l'allure du glaive.

Mais voilà que nous sommes déjà en plein à peindre l'homme, et nous n'avons pas encore donné l'idée de sa philosophie, de son rôle dans la science, de la méthode qu'il y apporte, et des résultats dont il peut l'avoir enrichie. C'est que nous ne toucherons qu'à peine ces endroits réguliers sur lesquels notre incompétence est grande; d'autres les traiteront ou les ont assez traités. M. Leroux, dans un bien remarquable

article[1], a entamé, avec le philosophe et le psychologiste, une discussion capitale qu'il continuera. M. Jules Le Chevalier[2] a fait également. Et puis, nous l'avouerons, comme science, la philosophie nous affecte de moins en moins; qu'il nous suffise d'y voir toujours un noble et nécessaire exercice, une gymnastique de la pensée que doit pratiquer pendant un temps toute vigoureuse jeunesse. La philosophie est perpétuellement à recommencer pour chaque génération depuis trois mille ans, et elle est bonne en cela; c'est une exploration vers les hauts lieux, loin des objets voisins qui offusquent; elle replace sur nos têtes à leur vrai point les questions éternelles, mais elle ne les résout et ne les rapproche jamais. Il est, avec elle, nombre de vérités de détail, de racines salutaires que le pied rencontre en chemin; mais dans la prétention principale qui la constitue, et qui s'adresse à l'abîme infini du ciel, la philosophie n'aboutit pas. Aussi je lui dirai à peu près comme Paul-Louis Courier disait de l'histoire : « Pourvu que « ce soit exprimé à merveille, et qu'il y ait bien « des vérités, de saines et précieuses observa- « tions de détail, il m'est égal à bord de quel « système et à la suite de quelle méthode tout

[1] Revue encyclopédique.
[2] Revue du Progrès social.

« cela est embarqué. » Ce n'est donc pas le philosophe éclectique, le régulateur de la méthode des faits de conscience, le continuateur de Stewart et de Reid, celui qui, avec son modeste ami, M. Damiron, s'est installé à demeure dans la psychologie d'abord conquise, sillonnée, et bientôt laissée derrière par M. Cousin, et qui y règne aujourd'hui à peu près seul comme un vice-roi émancipé, ce n'est pas ce représentant de la science que nous discuterons en M. Jouffroy[1]; c'est l'homme seulement que nous voulons de lui, l'écrivain, le penseur, une des figures intéressantes et assez mystérieuses qui nous reviennent inévitablement dans le cercle de notre époque, un personnage qui a beaucoup occupé notre jeune inquiétude contemplative, une parole qui pénètre, et un front qui fait rêver.

[1] Ce que j'ai avancé de la philosophie me semble surtout vrai de la psychologie. La psychologie en elle-même (si je l'ose dire), à part un certain nombre de vérités de détail et de remarques fines qu'on en peut tirer, ne sert guère qu'au sentiment solitaire du contemplateur et ne se transmet pas. Comme science, elle est perpétuellement à recommencer pour chacun. Le psychologiste pur me fait l'effet du pêcheur à la ligne, immobile durant des heures dans un endroit calme, au bord d'une rivière doucement courante. Il se regarde, il se distingue dans l'eau, et aperçoit mille nuances particulières à son visage. Son illusion est de croire pouvoir aller au-delà de ce sentiment d'observation contemplative; car, s'il veut tirer le poisson hors de l'eau, s'il agite sa ligne, comme, en cette sorte de pêche, le poisson, c'est sa propre image, c'est soi-même, au moindre effort et au moindre ébranlement, tout se trouble, la proie s'évanouit, le phénomène à saisir n'est déjà plus.

M. Théodore Jouffroy est né en 1796, au hameau des Pontèts près de Mouthe, sur les hauteurs du Jura, d'une famille ancienne et patriarcale de cultivateurs. Son grand-père, qui vécut tard et dont la jeunesse s'était passée en quelque charge de l'ancien régime, avait conservé beaucoup de solennité, une grandeur polie et presque seigneuriale dans les manières. La famille était si unie, que les biens de l'oncle et du père de M. Jouffroy restèrent *indivis*, malgré l'absence de l'oncle qui était commerçant, jusqu'à la mort du père. Il fit ses premières études à Lons-le-Saulnier sous un autre vieil oncle prêtre; de là il partit pour Dijon, où il suivit le collége sans y être renfermé, lisant beaucoup à part des cours, et se formant avec indépendance. Il avait un goût marqué pour les comédies, et essaya même d'en composer. Reçu élève de l'Ecole Normale par l'inspecteur-général, M. Roger, qui fut frappé de son savoir, il vint à Paris en 1813. Sa haute taille, ses manières simples et franches, une sorte de rudesse âpre qu'il n'avait pas dépouillée, tout en lui accusait ce type vierge d'un enfant des montagnes, et qui était fier d'en être; ses camarades lui donnèrent le sobriquet de *Sicambre*. Ses premiers essais à l'Ecole attestaient une lecture immense, et particulièrement des études historiques très nour-

ries. Un grand mouvement d'émulation animait alors l'intérieur de l'Ecole; les élèves provinciaux, entrés l'année précédente, MM. Dubois, Albrand aîné, Caïx, etc., s'étaient mis en devoir de lutter avec les élèves parisiens, jusque-là en possession des premiers rangs. MM. Jouffroy, Damiron, Bautain, Albrand jeune, qui survinrent en 1813, achevèrent de constituer en bon pied les provinciaux. Cette première année se passa pour eux à des exercices historiques et littéraires; il fallait la révolution de 1814 pour qu'une spécialité philosophique pût être créée au sein de l'Ecole par M. Cousin. MM. La Romiguière et Royer-Collard n'avaient professé qu'à la Faculté des Lettres, mais aucun enseignement philosophique approprié ne s'adressait aux élèves; M. Cousin eut, en 1814, l'honneur de le fonder, et MM. Jouffroy, Damiron et Bautain, furent ses premiers disciples.

Je me suis demandé souvent si M. Jouffroy avait bien rencontré sa vocation la plus satisfaisante en s'adonnant à la philosophie; je me le suis demandé toutes les fois que j'ai lu des pages historiques ou descriptives où sa plume excelle, toutes les fois que je l'ai entendu traiter de l'Art et du Beau avec une délicatesse si sentie et une expansion qui semble augmentée par l'absence, *ripæ ulterioris amore*, ou enfin lorsqu'en certains

jours tristes, au milieu des matières qu'il déduit avec une lucidité constante, j'ai cru saisir l'ennui de l'âme sous cette logique, et un regret profond dans son regard d'exilé. Mais non; si M. Jouffroy ne trouve pas dans la seule philosophie l'emploi de toutes ses facultés cachées, si quelques portions pittoresques ou passionnées restent chez lui en souffrance, il n'est pas moins fait évidemment pour cette réflexion vaste et éclaircie. Son tort, si nous osons percer au-dedans, est, selon nous, d'avoir trop combattu le génie actif qui s'y mêlait à l'origine, d'avoir effacé l'imagination platonique qui prêtait sa couleur aux objets, et baignait à son gré les horizons. Un rude sacrifice s'est accompli en lui; il a fait pour le bien, il a pris sa science au sérieux et a voulu que rien de téméraire et de hasardé n'y restât. La réserve a empiété de jour en jour sur l'audace. En proie durant quinze années à cet inquiétant problème de la destinée humaine, il a voulu mettre ordre à ses doutes, à ses conjectures, et au petit nombre des certitudes; il s'y est calmé, mais il s'y est refroidi. Sa raison est demeurée victorieuse, mais quelque chose en lui a regretté la flamme, et son regard paraît souffrant. Nous disons qu'il a eu tort pour sa gloire, mais c'est un rare mérite moral que de faire ainsi : toute sagesse ici-bas est plus ou moins une contrition.

Le retour de l'île d'Elbe jeta M. Jouffroy et ses amis dans les rangs des volontaires royaux à la suite de M. Cousin, ce qui signifie tout simplement que ces jeunes philosophes n'étaient pas bonapartistes, et qu'ils acceptaient la Restauration comme plus favorable à la pensée que l'Empire. Dans un article de M. Jouffroy sur les lettres de Jacopo Ortis, inséré au *Courrier Français* en 1819, je trouve exprimé à nu, et avec une fermeté de style à la Salluste, ce sentiment d'opposition aux conquêtes et à la force militaire : « Un peuple ne doit tirer l'épée que pour « défendre ou conquérir son indépendance. S'il « attaque ses voisins pour les soumettre à son « pouvoir, il se déshonore; s'il envahit leur « territoire sous le prétexte d'y fonder la li- « berté, on le trompe ou il se trompe lui-même. « Violer tous les droits d'une nation pour les « rétablir, est à la fois l'inconséquence la plus « étrange et l'action la plus injuste.

« L'amour de la liberté commença la révolu- « tion française; l'Europe, désavouant la poli- « tique de ses rois, nous accordait son estime « et son admiration. Mais bientôt les applaudis- « sements cessèrent. La justice avait été foulée « aux pieds par les factions; la liberté devait « périr avec elle : aussi ne la revit-on plus. Le « nom seul subsista quelques années, pour ac-

« créditer auprès du peuple des chefs ambitieux « et servir d'instrument à l'établissement du « despotisme.

« Le mal passa dans les camps. La fin de la « guerre fut corrompue, et l'héroïsme de nos « soldats prostitué. L'épée française devait être « plantée sur la frontière délivrée, pour avertir « l'Europe de notre justice. On la promena en « Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Italie. « Elle fit partout de funestes miracles : on vit « bien qu'elle pouvait tout, mais on ne vit pas « ce qu'elle saurait respecter. »

Ce que M. Jouffroy exprimait si énergiquement en 1819, il ne le sentait pas moins vivement en 1815, sous le coup d'une première invasion, et à la menace d'une seconde. Ses craintes réalisées, et dans toute l'amertume du rôle de vaincu, il reprit avec ses amis les études philosophiques ; un sentiment exalté de justice et de devoir dominait ce jeune groupe; ils étaient dans leur période stoïque, dans cette période de Fichte, par où passent d'abord toutes les âmes vertueuses. M. Jouffroy gagna le doctorat avec deux thèses remarquables, l'une sur *le Beau et le Sublime*, et l'autre sur *la Causalité*. A partir de 1816, il devint maître de conférences à l'Ecole, et fut en même temps attaché au collége Bourbon jusqu'en 1822, époque où M. Corbière,

qui avait brisé l'École, le destitua aussi de ses fonctions au collége. M. Jouffroy, au sortir de l'École, entretenait une correspondance active d'idées et d'épanchements avec ses amis dispersés en province, avec MM. Damiron et Dubois particulièrement, qu'on avait envoyés à Falaise, et ensuite avec ce dernier, à Limoges. C'étaient souvent des saillies d'imagination philosophique, non pas sur tel point spécial et borné, mais sur l'ensemble des choses et leur harmonie, sur la destinée future, le rôle des planètes dans l'ascension des âmes, et l'espérance de rejoindre en ces Élysées supérieurs les devanciers illustres qu'on aura le plus aimés, Platon ou Montaigne. On surprend là tout à nu l'homme qui, plus tard, et déjà tempéré par la méthode, n'a pu s'empêcher de lancer ses ingénieux et hardis paradoxes sur *le Sommeil*, et qui consacre plusieurs leçons de son cours à la question de *la vie antérieure*. C'étaient encore, dans cette correspondance, des retours de désir vers le pays natal, vers la montagne d'où il tirait sa source, et le besoin de peindre à ses amis qui les ignoraient, ces grands tableaux naturels dont il était sevré : « Qui vous « dira la fraîcheur de nos fontaines, la modeste « rougeur de nos fraises ? qui vous dira les mur- « mures et les balancements de nos sapins, le « vêtement de brouillard que chaque matin ils

« prennent, et la funèbre obscurité de leurs « ombres? et l'hiver, dans la tempête, les tour- « billons de neige soulevés, les chemins dis- « parus sous de nouvelles montagnes, l'aigle « et le corbeau qui planent au plus haut de l'air, « les loups sans asile, hurlant de faim et de froid, « tandis que les familles s'assemblent au bruit des « toits ébranlés, et prient Dieu pour le voyageur? « O mon pays que je regrette, quand vous re- « verrai-je? »

En 1820, ayant perdu son père, il revit ce Jura tant désiré, et toute sa chère Helvétie. Il fit ce voyage avec M. Dubois, qui, placé alors à Besançon, et lui-même atteint de cruelles douleurs et pertes domestiques, y cherchait un allégement dans l'entretien de l'amitié et dans les impressions pacifiantes d'une majestueuse nature. M. Dubois a écrit, et a bien voulu nous lire un récit de cette époque de sa vie où son âme et celle de M. Jouffroy se confondirent si étroitement. Un tel morceau, puissant de chaleur et minutieux de souvenirs, où revivent à côté des circonstances individuelles les émotions religieuses et politiques d'alors, serait la révélation biographique la plus directe, tant sur les deux amis que sur toute la génération d'élite à laquelle ils appartiennent. Mais il faut se borner à une pâle idée. Après avoir reconnu et salué le toit patriarcal, le

bois de sapins en face, à gauche, qui projette en montant ses *funèbres ombres*, avoir foulé la mousse épaisse, les humides lisières où sont les fraises, et s'être assis derrière le rucher d'abeilles, dont le miel avait enduit dès le berceau une lèvre éloquente, il s'agissait pour les deux amis de se donner le spectacle des Alpes; pour M. Jouffroy, de les revoir et de les montrer; pour M. Dubois, de les découvrir; — car c'était tout au plus si ce dernier les avait, en venant, aperçues de loin à l'horizon dans la brume, et comme un ruban d'argent. M. Jouffroy conduisit donc son ami un matin, dès avant le lever du soleil, à travers les vallées et les prairies, jusqu'à la pente de la Dôle qu'ils gravirent. La Dôle est le point culminant du Jura, et où le Doubs prend sa source. En montant par un certain versant, et par des sentiers bien choisis, on arrive au plus haut sans rien découvrir, et au dernier pas exactement qui vous porte au plateau du sommet, tout se déclare. C'est ce qui eut lieu pour M. Dubois, à qui son guide habile ménageait la surprise : « Toutes les « Alpes, comme il le dit, jaillirent devant lui d'un « seul jet! » L'amphithéâtre glorieux encadrant le pays de Vaud, le miroir du Léman, dans un coin la Savoie rabaissée, cet ensemble solennel que la plume, quand l'œil n'a pas vu, n'a pas le droit de décrire, la vapeur et les rayons du matin s'y

jouant et luttant en mille manières, voilà ce qui l'assaillit d'abord et le stupéfia. M. Jouffroy, plus familier à l'admiration de ces lieux, en jouissait tout en jouissant de l'immobile extase de l'ami qu'il avait guidé; il reportait son regard avec sourire tantôt sur le spectacle éclatant, et tantôt sur le visage ébloui; il était comme satisfait de sa lente démonstration si magnifiquement couronnée, il était satisfait de sa montagne. A quelques pas en avant, un pâtre debout, les bras croisés et appuyé sur son bâton, semblait aussi absorbé dans la grandeur des choses; le philosophe en fut vivement frappé, et dit : « Il y « a en cette âme que voilà toutes les mêmes im« pressions que dans les nôtres. » — Les images nombreuses et si belles dans la bouche de M. Jouffroy, où le pâtre intervient souvent, datent de cette rencontre; c'est ce qui lui a fait dire dans son émouvant discours sur la destinée humaine : « Le pâtre rêve comme nous à cette in« finie création dont il n'est qu'un fragment; il « se sent comme nous perdu dans cette chaîne « d'êtres dont les extrémités lui échappent; entre « lui et les animaux qu'il garde, il lui arrive aussi « de chercher le rapport; il lui arrive de se de« mander si, de même qu'il est supérieur à eux, « il n'y aurait pas d'autres êtres supérieurs à lui... « et de son propre droit, de l'autorité de son

« intelligence qu'on qualifie d'infirme et de bor-
« née, il a l'audace de poser au Créateur cette « haute et mélancolique question : Pourquoi « m'as-tu fait ? et que signifie le rôle que je joue « ici-bas ? » Dans ses leçons sur *le Beau*, qui par malheur n'ont été nulle part recueillies, M. Jouffroy disait fréquemment d'une voix pénétrée : « Tout parle, tout vit dans la nature ; la pierre « elle-même, le minéral le plus informe vit d'une « vie sourde, et nous parle un langage mysté- « rieux ; et ce langage, le pâtre dans sa solitude « l'entend, l'écoute, le sait autant et plus que le « savant et le philosophe, autant que le poète ! »

Lorsque les amis voulurent redescendre du sommet, M. Jouffroy s'étant adressé au pâtre pour le choix d'un certain sentier, le pâtre, sans sortir de son silence, fit signe du bâton et rentra dans son immobilité. Avant de savoir que M. Jouffroy avait eu cette matinée culminante sur la Dôle, qu'il avait remarqué ce pâtre sur ce plateau, et que sa contemplation avait trouvé à une heure déterminée de sa jeunesse une forme de tableau si en rapport et si harmonieuse, je me l'étais souvent figuré, en effet, sur un plateau élevé des montagnes, avec moins de soleil il est vrai, avec un horizon moins meublé de réalités et d'images, bien qu'avec autant d'air dans les cieux. A propos de son cours sur la

Destinée humaine, où il semblait n'indiquer qu'à peine aux jeunes âmes inquiètes un sentier religieux qu'on aurait voulu alors lui entendre nommer, on disait dans un article du *Globe* de décembre 1830 : « Comme un pasteur solitaire, « mélancoliquement amoureux du désert et de « la nuit, il demeure immobile et debout sur « son tertre sans verdure ; mais du geste et de la « voix il pousse le troupeau qui se presse à ses « pieds et qui a besoin d'abri, il le pousse à tout « hasard au bercail, du seul côté où il peut y « en avoir un. »

Le propre de M. Jouffroy, c'est bien de tout voir de la montagne ; s'il envisage l'histoire, s'il décrit géographiquement les lieux, c'est par masses et formes générales, sans scrupule des détails, et avec une sorte de vérité ou d'illusion toujours majestueuse. « Les événements, a-t-il « dit quelque part, sont si absolument détermi- « nés par les idées, et les idées se succèdent et « s'enchaînent d'une manière si fatale, que la « seule chose dont le philosophe puisse être « tenté, c'est de se croiser les bras et de regar- « der s'accomplir des révolutions auxquelles les « hommes peuvent si peu. » Voilà tout entier dans cet aveu notre philosophe-pasteur : voir, regarder, assister, comprendre, expliquer. Aussi, cette promenade sur la Dôle est-elle une

merveilleuse figure de la destinée de M. Jouffroy. Chacun, en se souvenant bien, chacun a eu de la sorte son Sinaï dans sa jeunesse, sa mystérieuse montagne où la destinée s'est comme offerte aux yeux, mieux éclairée seulement qu'elle ne le sera jamais depuis. Nul ne le sait que nous; et ce que le monde admire ensuite de nos œuvres, n'est guère que le reflet affaibli et l'ombre d'un sublime moment envolé.

Dans cette ascension de la Dôle, j'ai oublié, pour compléter la scène, de dire qu'outre les deux amis et le pâtre, il y avait là un vieux capitaine de leur connaissance, redevenu campagnard, révolutionnaire de vieille souche et grand lecteur de Voltaire. Comme il redescendait le premier dans le sentier indiqué, et qu'il voyait les deux amis avoir peine à se détacher du sommet et se retourner encore, il les gourmandait de leur lenteur, en criant : « Quand on a vu, on « a vu. » Ce capitaine voltairien, près du pâtre, dut paraître au philosophe le bon sens goguenard et prosaïque, à côté du bon sens naïf et profond.

Quelquefois, à travers leurs courses de la journée, il arrivait aux deux amis de passer à diverses reprises la frontière; ils se sentaient plus libres alors, soulagés du poids que le régime de ce temps imposait aux nobles âmes, et ils en-

tonnaient de concert *la Marseillaise*, comme un défi et une espérance. Le soir, quand ils trouvaient des feux presque éteints, qu'avaient allumés les bergers, ils s'asseyaient auprès, et M. Jouffroy, en y apportant des branches pour les ranimer, se rappelait les irruptions des Barbares, lesquels, comme des brassées de bois vert, la Providence avait jetés de temps à autre dans le foyer expirant des civilisations. Nul, s'il l'avait voulu, n'aurait eu plus que lui, au service de sa pensée, de ces grandes images agrestes et naturelles.

En 1821, de retour à Paris, MM. Jouffroy et Dubois exercèrent l'un sur l'autre une influence continue fort vive : M. Jouffroy initiait philosophiquement son ami qui n'avait pas, jusque-là, secoué tout-à-fait l'autorité en matière religieuse; M. Dubois entrecoupait par ses élans politiques ce qu'aurait eu de trop métaphysique et spéculatif le cours d'idées du philosophe. Leur santé à tous deux s'était fort altérée. M. Jouffroy acquit dès lors cette constitution plus nerveuse et cette délicatesse fine de complexion, si d'accord avec son âme, mais que quelque chose de plus robuste avait dissimulée. M. Cousin s'était engagé dans le carbonarisme et y poussait avec prosélytisme; après quelque hésitation, les deux amis y entrèrent, mais par M. Augustin Thierry,

dans une vente dont faisaient partie MM. Scheffer, Bertrand, Roulin, Leroux, Guinard, etc.; ils ne manquèrent à aucune des démonstrations civiques qui eurent lieu au convoi de Lallemand et à celui de Camille Jordan. En 1822, M. Jouffroy fut destitué; M. Dubois l'était déjà. En 1823, notre philosophe écrivait dans la solitude cet article, *Comment les Dogmes finissent*, où éclatent la vertu et la foi frémissantes sous la persécution, où retentit dans le langage de la philosophie comme un écho sacré des catacombes. M. Jouffroy ne s'est jamais élevé à une plus grande hauteur d'audace que dans cette inspiration refoulée; depuis il s'est épanché, étendu, élargi, en descendant à la manière des fleuves, dont le flot peut s'accroître, mais ne regagne plus le niveau de la source. — En septembre 1824, *le Globe* fut fondé.

Il semble aujourd'hui, à ouïr certaines gens, que *le Globe* n'eût pour but que de faire arriver plus commodément au pouvoir messieurs les doctrinaires grands et petits, après avoir passé six longues années à s'encenser les uns les autres. Peu de mots remettront à leur place ces ignorances et ces injures. M. Dubois, destitué, traduisait la Chronique de Flodoard pour la collection de M. Guizot, écrivait quelques articles aux *Tablettes Universelles*, qui trop tôt manquèrent,

se dévorait enfin dans l'intimité d'hommes fervents, étouffés comme lui, et dans les conversations brûlantes de chaque jour. M. Leroux, qui, après d'excellentes études faites à Rennes au même collége que M. Dubois, et avant de prendre rang comme une des natures de penseur les plus puissantes et les plus ubéreuses d'aujourd'hui, était simplement ouvrier typographe; M. Leroux avait imaginé, avec M. Lachevardière, imprimeur, d'entreprendre un journal utile, composé d'extraits de littérature étrangère, d'analyses des principaux voyages et de faits curieux et instructifs rassemblés avec choix. Il communiqua son cadre d'essai à M. Dubois, qui jugea que, dans cette simple idée de magasin à l'anglaise, il n'y avait pas assez de chance d'action, qu'il fallait y implanter une portion de doctrine, y introduire les questions de liberté littéraire, se poser contre la littérature impériale, et sans songer à la politique puisqu'on était en pleine censure, fonder du moins une critique nouvelle et philosophique. Des deux idées combinées de MM. Leroux et Dubois, naquit *le Globe;* mais celle de M. Dubois, bien que venue à l'occasion de l'autre, était évidemment l'idée active, saillante et nécessaire; aussi imprima-t-il au *Globe* le caractère de sa propre physionomie. M. Leroux y maintint

toutefois sur le second plan l'exécution de son projet; et toute cette matière de voyages, de faits étrangers, de particularités scientifiques, qui occupa long-temps les premières pages du *Globe* avant l'invasion de la politique quotidienne, était ménagée par lui. Sous le rapport des doctrines et de l'influence morale, M. Leroux ne se fit d'ailleurs au *Globe*, jusqu'en 1830, qu'une position bien inférieure à ses rares mérites et à sa portée d'esprit; par modestie, par fierté, cachant des convictions entières sous une bonhomie qu'on aurait dû forcer, il s'effaça trop; quatre ou cinq morceaux de fonds qu'il se décida à y écrire, frappèrent beaucoup, mais ne l'y assirent pas au rang qu'il aurait fallu. Il dirigeait le matériel du journal, mais en fait d'idées il y passa toujours plus ou moins pour un rêveur. Ses opinions, afin de prévaloir, avaient besoin d'arriver par M. Dubois.

M. Dubois s'était donc mis à l'œuvre en septembre 1824, secondé de M. Leroux, et moyennant les avances financières de M. Lachevardière. MM. Jouffroy et Damiron, ses amis intimes, ne pouvaient lui manquer. M. Trognon travailla aussi dès les premiers numéros. Comme il y avait exposition de peinture au début, M. Thiers se chargea d'en rendre compte; sauf ce coup de main du commencement, il ne donna rien de-

puis au journal. M. Mérimée donna quelque chose d'abord, mais ne continua pas sa collaboration. Quelques jeunes gens, élèves distingués de MM. Jouffroy et Damiron, entrèrent de bonne heure, parmi lesquels MM. Vitet et Duchâtel, qui n'étaient pas plus des doctrinaires alors que M. Thiers. Ils connaissaient les doctrinaires sans doute, ils étaient liés, ainsi que leurs maîtres, avec M. Guizot, avec M. de Broglie, peut-être de loin avec M. Royer-Collard. Personne dans cette réunion commençante n'en était aux préjugés brutaux et aux déclamations ineptes du *Constitutionnel*. Mais par M. Dubois, âme du journal, un vif sentiment révolutionnaire et girondin se tenait en garde; et dès que la censure fut levée, cette pointe généreuse perça en toute occasion. M. de Rémusat, le plus doctrinaire assurément des rédacteurs du *Globe* par la subtilité de son esprit, par ses habitudes et ses liens de société, ne toucha long-temps que des sujets de pure littérature et de poésie; ce qu'il faisait avec une souplesse bien élégante. M. Duvergier de Hauranne n'avait pas à un moindre degré la préoccupation littéraire, et son zèle spirituel s'attaquait, dans l'intervalle de ses voyages d'Italie et d'Irlande, à des points délicats de la controverse romantique. Ce n'est guère à M. Magnin toujours net et progressif,

ou à M. Ampère survenu plus tard et adonné aux excursions studieuses, qu'on imputera un rôle dans la prétendue ligue. *Le Globe* n'a pas été fondé, et n'a pas grandi sous le patronage des doctrinaires, c'est-à-dire des trois ou quatre hommes éminents, à qui s'adressait alors ce nom. La bourse de M. Lachevardière, l'idée de M. Leroux, l'impulsion de M. Dubois, voilà les données primitives; des jeunes gens pauvres, des talents encore obscurs, des proscrits de l'Université, ce furent les vrais fondateurs; la génération des salons qui s'y joignit ensuite n'étouffa jamais l'autre.

Le public, qui aime à faire le moins de frais possible en renommée, et qui est dur à accepter des noms nouveaux, voyant *le Globe* surgir, tenta d'en expliquer le succès, et presque le talent, par l'influence invisible et suprême de quelques personnages souvent cités. Ces personnages étaient sans doute bienveillants au *Globe*, mais cette bienveillance, tempérée de blâme fréquent ou même d'épigrammes légères, ne justifiait pas l'honneur qu'on leur en faisait. Financièrement, lorsqu'en 1828, *le Globe* devenant tout-à-fait politique, M. Lachevardière retira ses capitaux, M. Guizot, seul parmi les doctrinaires d'alors, prit une action. M. de Broglie aida au cautionnement; mais c'était un

simple placement de fonds sans enjeu. Du reste, occupés de leurs propres travaux, ces messieurs n'ont jamais contribué de leur plume à l'illustration du journal; une seule fois, s'il m'en souvient, M. Guizot écrivit une colonne officieuse sur un tableau de M. Gérard; peut-être a-t-il récidivé pour quelque autre cas analogue, mais c'est tout. M. de Barante n'a fait qu'un seul article : M. de Broglie n'y a jamais écrit. Les prétendus patrons hantaient si peu ce lieu-là, qu'il a été possible à l'un des rédacteurs assidus de n'avoir pas, une seule fois durant les six ans, l'honneur d'y rencontrer leur visage. La verdeur de certains articles allait, de temps à autre, éveiller leur sévérité et raviver les nuances. M. Royer-Collard réprouva hautement l'article pour lequel M. Dubois fut mis en cause et condamné, quelques mois avant juillet 1830. M. Cousin lui-même, bien que plus rapproché du journal par son âge et par ses amis, s'en séparait crûment dans la conversation; il ne répondait pas de ses disciples, il censurait leur marche, et savait marquer plus d'un défaut avec quelque trait de cette verve incomparable, qu'on lui pardonne toujours, et que *le Globe* ne lui paya jamais qu'en respects. . . . .

Si l'on examine enfin l'allure et le langage du *Globe* depuis qu'il devint expressément politique,

c'est-à-dire sous les ministères Martignac et Polignac, on y trouve une hardiesse, une fermeté de ton qu'aucun organe de l'opposition d'alors n'a surpassées. Le ministère Martignac y fut attaqué de bonne heure avec une exigence dont MM. de Rémusat, Duchâtel et Duvergier de Hauranne ont quelque droit aujourd'hui de s'étonner. La question des jésuites et de la liberté absolue d'enseignement prêta jusqu'au bout, sous la plume de M. Dubois, à une controverse, excentrique si l'on veut, et par trop chevaleresque pour le moment, mais du moins aussi peu doctrinaire que possible. M. de Rémusat, qui traita presque seul la politique des derniers mois avant juillet, durant la prison de M. Dubois, ne détourna pas un seul instant le journal de la ligne extrême où il était lancé; vers cette fin de la lutte, toutes les pensées n'en faisaient qu'une pour la délivrance. Il semblait même qu'il y eût dans cette rédaction du *Globe* des vues et des ressources d'avenir plus vastes qu'ailleurs. Quand M. Thiers, au début du *National*, développait sa théorie constitutionnelle, et venait professer Delolme comme résumé de son Histoire de la Révolution, ces articles ingénieux étaient regardés comme de purs jeux de forme et des fictions un peu vaines au prix de la grande question populaire et sociale; et ce n'était pas M. Dubois

seulement qui jugeait ainsi, c'était M. Duchâtel ou tout autre. S'il y avait alors dissidence marquée, division au *Globe* en quelque matière, cette dissidence portait, le dirai-je? sur la question dite romantique. L'école romantique des poètes ne put jamais faire irruption au *Globe*, et le gagner comme organe à elle; mais elle y avait des alliés et des intelligences. M. Leroux, M. Magnin, et celui qui écrit ces lignes, penchaient plus ou moins du côté novateur en poésie; MM. Dubois, Duvergier, de Rémusat, et l'ensemble de la rédaction étaient en méfiance, quoique généralement bienveillants. Tous ces petits mouvements intérieurs se dessinèrent avec feu à l'occasion du drame de *Hernani*, qui eut pour résultat d'augmenter la bienveillance. Mais hélas! rapprochement littéraire, union politique, tout cela manqua bientôt.

Au *Globe*, M. Jouffroy tint une grande place; il était le philosophe généralisateur, le dogmatique par excellence, de même que M. Damiron était le psychologue analyste et sagace, de même que M. Dubois était le politique ému et acéré, le critique chaleureux. Indépendamment des articles recueillis dans le volume des *Mélanges*, M. Jouffroy en a écrit plusieurs sur des sujets d'histoire ou de géographie, et y a porté sa large manière. Il cherchait à tirer des antécédents

historiques, des conditions géographiques et de l'esprit religieux des peuples, la loi de leur mouvement et de leur destinée. Les résultats les plus généraux de ses méditations à ce sujet sont consignés dans deux leçons d'un cours particulier professé par lui en 1826 (*de l'Etat actuel de l'Humanité*). Il ne s'y interdisait pas, comme il l'a trop fait depuis, l'impulsion active et stimulante, l'appel à l'énergie morale d'un chacun; il n'y imposait pas, comme dans ses articles sur mistriss Trolloppe, le calme et le quiétisme brahminique aux assistants éclairés, sous peine de déchéance aveugle et de *fatuité*. Au contraire il y marquait l'initiative à la civilisation chrétienne, et le devoir d'agir à chacun de ses membres; il y disait avec plainte : « Comment « aurions-nous des hommes politiques, des « hommes d'état, quand les questions dont la « solution réfléchie peut seule les former ne sont « pas même posées, pas même soupçonnées de « ceux qui sont assis au gouvernail; quand, au « lieu de regarder à l'horizon, ils regardent à « leurs pieds; quand, au lieu d'étudier l'avenir « du monde, et dans cet avenir celui de l'Eu- « rope, et dans celui de l'Europe la mission de « leur pays, ils ne s'inquiètent, ils ne s'occupent « que des détails du ménage national..... Nous « ne concevons pas que tant de gens de con-

« science se jettent dans les affaires politiques,
« et poussent le char de notre fortune dans un
« sens ou dans un autre, avant d'avoir songé à
« se poser ces grandes questions... Je sais que
« la marche de l'humanité est tracée, et que
« Dieu n'a pas laissé son avenir aux chances des
« faiblesses et des caprices de quelques hommes.
« Mais ce que nous ne pouvons empêcher ni
« faire, nous pouvons du moins le retarder ou
« le précipiter par notre mauvaise ou notre
« bonne conduite. Dans les larges cadres de la
« destinée que la Providence a faite au monde,
« il y a place pour la vertu et la folie des
« hommes, pour le dévouement des héros et
« l'égoïsme des lâches. »

C'était dans sa chambre de la rue du Four-Saint-Honoré, à l'ouverture d'un des cours particuliers auxquels le confinait l'interdiction universitaire, que M. Jouffroy s'exprimait ainsi. Ces cours privés étaient fort recherchés; quelques esprits déjà mûrs, des camarades du maître, des médecins depuis célèbres, une élite studieuse des salons, plusieurs représentants de la jeune et future pairie, composaient l'auditoire ordinaire, peu nombreux d'ailleurs, car l'appartement était petit, et une réunion plus apparente serait aisément devenue suspecte avant 1828. On se rendait, une fois par semaine seu-

lement, à ces prédications de la philosophie; on y arrivait comme avec ferveur et discrétion; il semblait qu'on y vînt puiser à une science nouvelle et défendue, qu'on y anticipât quelque chose de la foi épurée de l'avenir. Quand les quinze ou vingt auditeurs s'étaient rassemblés lentement, que la clé avait été retirée de la porte extérieure, et que les derniers coups de sonnette avaient cessé, le professeur, debout, appuyé à la cheminée, commençait presque à voix basse, et après un long silence. La figure, la personne même de M. Jouffroy est une de celles qui frappent le plus au premier aspect, par je ne sais quoi de mélancolique, de réservé, qui fait naître l'idée involontaire d'un mystérieux et noble inconnu. Il commençait donc à parler; il parlait du Beau, ou du Bien moral, ou de l'immortalité de l'âme; ces jours-là, son teint plus affaibli, sa joue légèrement creusée, le bleu plus profond de son regard, ajoutaient dans les esprits aux réminiscences idéales du Phédon. Son accent, après la première moitié assez monotone, s'élevait et s'animait; l'espace entre ses paroles diminuait ou se remplissait de rayons. Son éloquence déployée prolongeait l'heure et ne pouvait se résoudre à finir. Le jour qui baissait agrandissait la scène; on ne sortait que

croyant et pénétré, et en se félicitant des germes reçus. Depuis qu'il professe en public, M. Jouffroy a justifié ce qu'on attendait de lui; mais, pour ceux qui l'ont entendu dans l'enseignement privé, rien n'a rendu ni ne rendra le charme et l'ascendant d'alors.

M. Jouffroy en était, en ces années-là, à cette période heureuse où luit l'étoile de la jeunesse, à la période de nouveauté et d'invention; il se sentait, à l'égard de chaque vérité successive, dans la fraîcheur d'un premier amour; depuis, il se répète, il se souvient, il développe. Le malheur a voulu qu'avec sa facilité de parler et son indolence d'écrire, il ait improvisé ses leçons les plus neuves, et qu'elles n'aient nulle part été fixées dans leur verve délicate et leur vivacité naissante. M. Jouffroy se détermine malaisément à écrire, bien qu'une fois à l'œuvre sa plume jouisse de tant d'abondance. Il n'a publié d'original que la préface en tête des *Esquisses morales* de Stewart, et ses articles, la plupart recueillis dans les *Mélanges* : l'introduction promise des œuvres de Reid n'a pas paru. Philosophe et démonstrateur éloquent encore plus qu'écrivain, la forme, qui a tant d'attrait pour l'artiste, convie peu M. Jouffroy; il souffre évidemment et retarde le plus possible de s'y

emprisonner; il la déborde toujours. La lutte étroite, la joûte de la pensée et du style ne lui va pas. Il ne s'applique point à la fermeté de Pascal; sa forme, à lui, quand il lui en faut une, est belle et ample, mais *lâchée*, comme on dit.

Saint Jérôme appelle quelque part saint Hilaire, évêque de Poitiers, *le Rhône de l'éloquence gauloise*. M. Jouffroy serait bien plutôt une Loire épanouie qu'un Rhône impétueux, comme elle lent, large, inégalement profond, noyant démesurément ses rives.

M. Jouffroy, entré à la Chambre depuis deux ans, a montré peu d'inclination pour la politique, et s'est à peine efforcé d'y réussir. On le conçoit; dans ses habitudes de pensée et de parole, il a besoin d'espace et de temps pour se dérouler, et de silence en face de lui. Il avait contre son début, dans cette assemblée assez vulgaire, d'être suspect de métaphysique dès le moindre préambule. Et pourtant la parole, hardiment prise en deux ou trois occasions, eût vaincu ce préjugé; M. Jouffroy aurait eu beau jeu à entamer la question européenne selon ses idées de tout temps, à tracer le rôle obligé de la France, et à flétrir pour le coup la politique *de ménage* à laquelle on l'assujétit : il n'en a rien fait, soit que l'humeur contemplative ait prédominé et l'ait découragé de l'effort individuel, soit que,

voyant une Chambre si ouverte à entendre, il ait souri sur son banc avec dédain [1].

Car, malgré tout le progrès de la disposition contemplative, il y a en M. Jouffroy le côté dédaigneux, ironique, l'ancien côté actif refoulé, qui se fait sentir amèrement par retours, et qui tranche, comme un éclair, sur un grand fonds de calme et d'ennui. Il y a le vieil homme, qui fut sévère au passé, hostile aux révélations, l'adversaire railleur du baron d'Eckstein, le philosophe qui ignore et supprime ce qui le gêne, comme Malebranche supprimait l'histoire. Il y a l'aristocratie du penseur et du montagnard, froideur et hauteur, le premier mouvement susceptible et chatouilleux, la lèvre qui s'amincit et se pince, une rougeur rapide à une joue qui soudain pâlit.

Mais il y a tout aussitôt et très habituellement le côté bon, plébéien, condescendant, explicatif et affectueux, qui s'accommode aux intelligences, qui, au sortir d'un paradoxe presque outrageux, vous démontre au long des clartés et sait y démêler de nouvelles finesses; une disposition humaine et morale, une bienveillance

[1] M. Jouffroy, depuis, s'est décidé à parler, et il l'a fait avec le succès que nous présagions, bien que dans un sens un peu différent de celui qui nous semblait probable, à cette date de décembre 1833, et que nous eussions préféré.

qui prend intérêt, qui ne se dégoûte ni ne s'émousse plus. L'idée de devoir préside à cette noble partie de l'âme que nous peignons; si le premier mouvement s'échappe quelquefois, la seconde pensée répare toujours.

Outre les travaux et écrits ultérieurs qu'on a droit d'espérer de M. Jouffroy, il est une œuvre qu'avant de finir nous ne pouvons nous empêcher de lui demander, parce qu'il nous y semble admirablement propre, bien que ce soit hors de sa ligne apparente. On a reproché à quelques endroits de sa psychologie de tenir du roman; nous sommes persuadé qu'un roman de lui, un vrai roman, serait un trésor de psychologie profonde. Qu'il s'y dispose de longue main, qu'il termine par là un jour! il s'y fondera à côté de la science une gloire plus durable; Pétrarque doit la sienne à ses vers vulgaires, qui seuls ont vécu. Un roman de M. Jouffroy (et nous savons qu'il en a déjà projeté), ce serait un lieu sûr pour toute sa psychologie réelle qui consiste, selon nous, en observations détachées plutôt qu'en système; ce serait un refuge brillant pour toutes les facultés poétiques de sa nature qui n'ont pas donné. Je la vois d'ici d'avance, cette histoire du cœur, ce *Woldemar* non subtil, bien supérieur à l'autre de Jacobi. L'exposition serait lente, spacieuse, aérée, comme celles de l'Américain dont l'auteur a tant aimé la prairie et les mers. Il y

aurait dès l'abord des pâturages inclinés et de ces tableaux de mœurs antiques que savent les hommes des hautes terres. Les personnages surviendraient dans cette région avec harmonie et beauté. Le héros, l'amant, flotterait de la passion à la philosophie, et on le suivrait pas à pas dans ses défaillances touchantes et dans ses reprises généreuses. Comme l'amitié, comme l'amour naissant qui s'y cache, se revêtiraient d'un coloris sans fard, et nous livreraient quelques-uns de leurs mystères par des aspects applanis! Comme les pâles et arides intervalles s'étendraient avec tristesse jusqu'au sein des vertes années! Que la lutte serait longue, marquée de sacrifice, et que le triomphe du devoir coûterait de pleurs silencieux! Allez, osez, ô Vous dont le drame est déjà consommé au dedans; remontez un jour en idée cette Dôle avec votre ami vieilli; et là, non plus par le soleil du matin, mais à l'heure plus solennelle du couchant, reposez devant nous le mélancolique problème des destinées; au terme de vos récits abondants et sous une forme qui se grave, montrez-nous le sommet de la vie, la dernière vue de l'expérience, la masse au loin qui gagne et se déploie, l'individu qui souffre comme toujours; et le divin, l'inconsolé désir ici-bas du poète, de l'amant et du sage!

Décembre 1833.

M. JULES LE FÈVRE.

(CONFIDENCES, poésies.)

Si ce volume, qui ne doit pas contenir moins de six mille vers, tombait aux mains de lecteurs qui aiment peu les vers, et ceux d'amour en particulier; si, d'après la façon austère et assez farouche qui essaie de s'introduire, on se mettait aussitôt à morigéner l'auteur sur cet emploi de sa vie et de ses heures, à lui demander compte, au nom de *l'humanité* entière, des huit ou dix ans de passion et de souffrance personnelle que résument ces poëmes, et à lui repro-

cher tout ce qu'il n'a pas fait, durant ce temps, en philosophie sociale, en polémique quotidienne, en projets de révolution ou de révélation future, l'auteur aurait à répondre d'un mot, qu'attaché sincèrement à la cause nationale, à celle des peuples immolés, il l'a servie sans doute bien moins qu'il ne l'aurait voulu; que des études diverses, des passions impérieuses, l'ont jeté et tenu en dehors de ce grand travail où la majorité des esprits actifs se pousse aujourd'hui; qu'il s'est borné d'abord à des chants pour l'Italie, pour la Grèce; mais qu'enfin, grâce à ces passions même qu'on accuse d'égoïsme, et puisant de la force dans ses douleurs, en un moment où tant de voix parlaient et pleuraient pour la Pologne, lui, il y est allé; qu'il s'y est battu et fait distinguer par son courage; que, s'il n'y a pas trouvé la mort, la faute n'en est pas à lui; qu'ainsi donc il a payé une portion de sa dette à la cause de tous, assez du moins pour ne pas être chicané sur *l'utilité* ou *l'inutilité* sociale de ses vers. . . . .

M. Jules Le Fèvre a commencé de prendre rang parmi nos poètes vers 1822 environ. Il est de ceux qui ont le plus vivement senti alors et embrassé avec le plus de conscience et de labeur l'œuvre d'une régénération poétique en France. Doué d'un génie intérieur qui rencontre

difficilement son expression, il s'est de bonne heure voué à d'immenses travaux préparatoires, et, pour arriver à un but élevé, il n'a pas craint les longs et pénibles détours. Tandis qu'avec une aisance pleine de grâce, et d'un vol qui plane nonchalamment, M. de Lamartine s'élançait aux plus hautes régions qu'on eût jusqu'alors tentées, M. Jules Le Fèvre, méditant ses poëmes du *Parricide* et du *Clocher de Saint-Marc*, s'appliquait aux langues, aux littératures étrangères; tout ce qu'il y a de poètes anglais, allemands, italiens et espagnols, lui devenait familier; il ne s'en tenait pas aux illustres, il s'inquiétait même des plus obscurs et des plus oubliés, comme M. Chasles ou tel autre critique érudit aurait pu faire. M. Le Fèvre remontait aussi aux poètes français du seizième siècle; il notait chez eux les vers dignes de mémoire, les expressions qui méritaient de revivre. Aucun de nos poètes novateurs n'avait tant lu ni mieux lu que lui.

Si nous ne savions d'ailleurs ces détails, le volume des *Confidences* suffirait pour nous les faire deviner. Cette multitude d'épigraphes en six ou sept langues, ces expressions empruntées au vocabulaire des diverses sciences, ces fragments d'un grand poëme didactique qui devait s'intituler *l'Univers*, tout ce luxe d'astronomie, de botanique, d'étymologies grecques, attestent

surabondamment les recherches et les fouilles que le poète a entreprises en mille points. Quel que soit le jugement définitif qu'on porte à ce propos, il faut rendre hommage à tant de conscience et d'étude dans un homme qui est, du reste, évidemment poète, qui a un sentiment profond des choses, l'amour de la gloire, et le foyer des fortes passions.

Mais tout poète qu'est M. Jules Le Fèvre, tout poète éminent et rare qu'il est par le dedans, certaines qualités de l'artiste lui manquent; il est de ceux qui sentent mieux qu'ils ne rendent, qui possèdent et gardent plus qu'ils ne donnent. Son palais intérieur a de grandes richesses amoncelées; les chambres du milieu ont à leurs parois des peintures émouvantes qui ne demandent que le jour du soleil pour se manifester aux yeux; mais les vitres par où ce jour pénètre, et au travers desquelles il nous est permis de regarder, ces vitres sont ternes et grises, elles ne nous laissent saisir que des reflets brisés et des lambeaux. L'œuvre du poète, comme la maison du Romain, doit être de cristal, afin que rien n'y dérobe jamais la pensée. — Ce livre des *Confidences* dont il s'agit, est un des livres de poésie les plus substantiels que je connaisse. L'auteur, malgré la science qu'il déploie, habite véritablement dans sa passion; il

y est, pour ainsi dire, en plein milieu; mais il y est tantôt dans un brouillard épais, tantôt dans un marais sans rivage, quelquefois comme enchaîné dans un bloc immense; ce qui lui manque essentiellement, c'est le *style*, selon l'acception la plus large du mot, le style qui choisit, qui détermine, qui compose, qui figure et qui éclaire. Je voudrais rendre toute ma pensée, sans diminuer en rien l'expression de l'estime que je fais du livre de M. Le Fèvre; car il y a dans ce livre autant de fonds et de précieuse matière poétique qu'en aucune publication, même célèbre, de ce temps-ci. Son œuvre, en style de lapidaire, peut assez bien se comparer à un diamant d'une bonne grosseur, d'un fort poids, d'une matière riche, mais non pas d'une belle eau; sans transparence et sans limpidité; avec de chauds éclairs intérieurs qui ont peine à jaillir par une surface embrouillée et grenue. Pour qui sait lire les poètes et se rendre compte avec soin, l'ouvrage de M. Le Fèvre est, sous ce point de vue du style, un des plus instructifs exemples à consulter; les défauts, les taches continuelles qui s'y allient sans remède à une inspiration toujours réelle et sincère, font bien nettement comprendre le mérite du facile et du simple : les beaux vers purs, qui se détachent çà et là isolés, entretiennent ce sentiment de regret.

En commençant, on ne peut s'empêcher d'être frappé, avant tout, de cette multitude d'épigraphes dont j'ai parlé; l'auteur a cru devoir dire à ce sujet, dans son ingénieuse préface : « Je ne pense pas qu'on m'accuse d'avoir abusé « des épigraphes. Cela se pourrait pourtant, car « on les a déjà blâmées sur parole. La seule « excuse que je puisse alléguer, c'est que le soin « de les choisir est le seul plaisir qui m'ait dé- « dommagé de l'ennui de les imprimer. C'est, à « la tête de chaque pièce, une sorte de préface « anthologique qui vaut mieux que ce qu'elle « annonce. Si je me suis cherché des échos dans « plusieurs langues, pour me donner la singu- « lière consolation de voir que l'on souffrait par- « tout, il me semble qu'il y aurait de la dureté à « m'en faire un reproche. N'y a-t-il pas, d'ail- « leurs, quelque modestie à mettre tant de « pierres précieuses en regard de sa pauvreté? » Je ne chicanerai pas le poète sur cette prétendue modestie, qui pourrait sembler à plusieurs une très innocente et très excusable vanité; je serais fâché d'être dur, en insistant sur un simple caprice de cœur souffrant. Cette bigarrure d'épigraphes n'a de valeur, à mes yeux, que parce qu'elle dénote une des circonstances les plus caractéristiques de la création et de la composition chez M. Jules Le Fèvre. Avant d'arriver, en

effet, à l'expression directe du sentiment qui l'émeut, le poète érudit fait volontiers le grand tour; il se souvient de tout ce qu'il a lu en diverses langues de plus ou moins analogue à ce qu'il sent; il traverse laborieusement cette infinité de réminiscences; il y réfracte mainte et mainte fois sa pensée primitive, et elle ne nous parvient, quand il l'exprime, que déjà détournée de sa route et dépouillée de son rayon. J'attribue, sauf erreur, à cette habitude d'esprit, une partie des défauts de M. Jules Le Fèvre. Il aura beau dire que les épigraphes ne sont choisies qu'après sa pièce composée, et comme un simple enjolivement du titre; je reconnais souvent, dans le cours même du poëme, la traduction des vers et des pensées que m'avait offerts la *petite préface anthologique*. Il me semble alors que l'inspiration première de chaque pièce est comme une source qui, à son origine, serait obligée de se faire jour à travers un grand nombre de bateaux, et qui, ne pouvant les porter, ne gagnerait, à cet encombrement, que plus de lenteur et beaucoup de vase.

Mais, en laissant parler M. Jules Le Fèvre, hâtons-nous de prouver que, si nos conjectures sur sa science et son labeur ne sont pas tout-à-fait vaines, il est bien poète pourtant et inspiré au milieu de ses efforts. Je voudrais

pouvoir citer tout le morceau intitulé *Déception;* c'est un des plus irréprochables; en voici le début :

Quoique bien jeune encor, j'ai long-temps, loin du bruit,
Des langages du monde interrogé la nuit,
Et, de leur mine abstraite explorant les merveilles,
Ma lampe curieuse a pâli dans les veilles;
Mais lorsque, sous mes pas, ses lumineux secours
Des sentiers de l'étude éclairaient les détours,
Je n'ai pas, de la gloire évoquant la richesse,
Vu son manteau de pourpre *en* cacher la rudesse.
. . . .
Ces sœurs qu'à nos chagrins le génie accorda,
Clémentine, Imogen, Clarisse ou Miranda,
Ces êtres fabuleux qu'adopte la misère,
Et qui, sans exister, peuplent pourtant la terre,
Semblaient tous confondus sous un nom gracieux
Me dicter un roman qui m'approchait des cieux.
Je m'étais fait d'un rêve une vague patrie,
Et je ne vivais pas : je préparais la vie.
Je croyais quelquefois sentir, étincelants,
Des yeux mystérieux surveiller mes élans.
Il me semblait si doux pour une âme oppressée,
De pouvoir, dans une autre, envoyer ma pensée,
Que, d'une ingratitude eussé-je dû périr,
J'aurais, pour tout donner, voulu tout conquérir.
Comme en hiver l'abeille attend la fleur prochaine,
De mon printemps futur, moi j'attendais la reine,
Non pas pour lui ravir les parfums qu'elle aurait,
Mais pour lui prodiguer ceux qu'elle m'envirait.

Dans ses descriptions de la nature, le poète a souvent de l'éclat, des traits vifs et nouveaux; mais parfois, pour vouloir trop rajeunir la pein-

ture éternelle, il tombe dans une manière étrange. Ainsi, selon lui, le soleil, *de ses lettres de feu, blasonne les coteaux;* la lune, glissant à travers le feuillage, *d'une dentelle errante estampe les gazons;* ainsi, démontrant à Maria les richesses du ciel, il parle de ces tableaux qui, dans les nuages,

Changent à chaque instant leur magique hypallage.

Cela doit ressembler un peu à Lycophron, que je n'ai guère lu; mais à coup sûr Dubartas n'inventait pas d'image plus abstruse. En d'autres endroits, ce sont les nuages qui s'en vont *tout brodés des vœux du poète;* la femme est appelée *l'abrégé rougissant de tous les phénomènes* de Dieu. L'*euphuïsme* de la cour d'Élisabeth ou de l'hôtel Rambouillet n'a jamais été au-delà. Comment la même plume peut-elle tremper dans ces fadeurs surannées, et traduire tout à côté, ainsi qu'elle l'a fait, le mâle épisode du *Guillaume Tell* de Schiller?

En avançant dans la lecture de ces poëmes élégiaques qui composent une espèce de roman à l'intention de *Maria*, on s'aperçoit de plus en plus que M. Le Fèvre ne puise en son âme de poète et d'amant qu'avec un talent incomplet d'artiste; que son talent ne domine pas son âme

de manière à la réfléchir selon la loi d'harmonie, et qu'au sein d'une réalité orageuse et profonde il lutte convulsivement et sans beauté. Dans la première moitié du volume, tant que la passion n'en est qu'aux tristesses, aux espérances, aux pressentiments qui envahissent toutes les âmes ainsi affectées, on regrette que de ce fonds un peu confus, étalé devant nous en longs épanchements, le poète n'ait pas su tirer des scènes plus distinctes, plus détachées, plus parlantes aux yeux, de ces tableaux qu'on pourrait peindre sur la toile et qui vivent dans la mémoire. Théocrite, Pétrarque ou André Chénier ont toujours figuré leurs sentiments par des tableaux. Mais lorsque le poète, s'enfonçant fatalement dans une passion qui lui devient un supplice et une colère, ne se borne plus à reproduire par son procédé métaphysique des sentiments assez éprouvés de tous, lorsqu'il en vient aux invectives et à ce qu'il intitule ses *agonies*, alors, au lieu d'un simple regret et d'une fatigue, le lecteur qui persiste se soumet à la violence la plus pénible; ce n'est pas une douleur enveloppée de chants, ce n'est pas même une blessure vivement entr'ouverte qu'il a devant lui; c'est une plaie toute livide, un râle d'agonisant, quelque chose qui ressemble aux symptômes d'un empoisonnement physique. Les mots de *poison*, de *veni-*

meux, *vénéneux*, *envenimé*, reviennent à tout propos avec une âcreté qu'on déplore :

> Misérable affranchi, *carié d'esclavage*,
> Je roule dans mon sang sa *venimeuse image*.

Plus loin, il est question d'un *joug venimeux*. Je trouve encore l'*escare du chagrin*, l'*anévrisme des larmes*, un culte qu'on *galvaude*, *égruger le reste de mes jours ; la ration de fiel dont vous gorgez mes jours ; un nom perdu, trahi, trimballé dans la boue ;* toutes les limites de la langue, du goût, de l'art et de la douleur exprimable, sont franchies. On souffre de voir un fils de Pétrarque répandre à toute force ses entrailles sur la lyre.

Il y a dans cet excès autre chose encore que de la colère d'amour : il y a du désespoir de poète. M. Jules Le Fèvre est vraiment poète, avons-nous dit ; et aucune de nos critiques sévères ne va jusqu'à démentir en nous cette conviction. Il est poète, il le sent, et il sent aussi mieux que nous peut-être, ses défectuosités nombreuses. Il en gémit, il s'en irrite ; il revient souvent sur l'idée de la gloire, tantôt pour la repousser, la maudire avec amertume, tantôt avec regrets et remords pour tâcher de la ressaisir. Ausone a dit ingénieusement à propos de la métamorphose de Daphné :

> Laurea debetur Phœbo, si virgo negatur ;

M. ALFRED DE MUSSET.

I.

Au moment où l'Angleterre et l'Allemagne semblent avoir épuisé le magnifique essor poétique qui les emportait depuis plus de quarante ans, et dans ce double silence qui se fait autour de nous du côté des tombes de Byron et de Goëthe, il est bon de voir le mouvement de la France grandir et s'étendre par des productions multipliées de poètes, et, au lieu de symptômes de lassitude, d'y découvrir une émulation croissante et d'actives promesses. Il y a bien quel-

que quarante ans aussi que la rénovation poétique, qui est en pleine vogue à cette heure, a débuté chez nous dans les vers d'André Chénier, et a fait route latéralement dans la prose des *Etudes*, des *Harmonies de la Nature*, dans celle de Corinne, René, Oberman et des romans de Nodier, tous ces fils des *Rêveries*, toute cette postérité de Jean-Jacques. Mais ce n'est que depuis moins de quinze ans, c'est-à-dire depuis la mise au jour d'André Chénier et l'apparition des premières *Méditations poétiques*, ces deux portes d'ivoire de l'enceinte nouvelle, que notre poésie, à proprement parler, a trouvé sa langue, sa couleur et sa mélodie, telles que les réclamait l'âge présent, et qu'elle a pu exprimer ses sentiments les plus divers sur son véritable organe. Jusque-là, cette poésie, en ce qu'elle avait de particulier, et j'oserai dire d'essentiel, semblait décidément subalterne, inférieure à la prose, incapable dans ses vieilles entraves d'atteindre à tout un ordre d'idées modernes et d'inspirations, qui s'élargissait de jour en jour. Jean-Jacques, M. de Châteaubriand, Benjamin Constant, et madame de Staël, essayant de s'exprimer en vers, m'ont toujours fait l'effet de Minerve, qui, voulant jouer de la flûte au bord d'une fontaine, s'y regarde et se voit si laide, qu'elle jette de dépit la flûte au fond des eaux.

J'en demande pardon à ces admirables prosateurs qui, révérant l'art des vers dans Corneille, Racine et La Fontaine, comme une rareté ensevelie, désespéraient de le faire renaître. Ils avaient cent autres dons excellents; un seul, mais qui n'était pas le moindre, leur a manqué. M. de Musset a cavalièrement raison contre eux tous dans la stance suivante :

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème et je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle,
Que les sots d'aucun temps [1] n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend et ne la parle pas.

Or, depuis 1819, ce qu'on pourrait appeler l'école poétique française n'a pas cessé de marcher et de produire : son développement non interrompu se partage assez bien en trois moments distincts; on y compte déjà trois générations et comme trois rangées de poètes. De 1819 à 1824, sous la double influence directe d'André Chénier et des *Méditations*, sous le retentissement des chefs-d'œuvre de Byron et de Scott, au bruit des cris de la Grèce, au fort des illusions

[1] Le poète oublie un peu trop que, parmi les dépréciateurs de la rime et des vers, sont Pascal, Malebranche, La Motte, et l'abbé Prévost (voir *le Pour et Contre*, nombres 78, 79, 122, 146 et 147).

religieuses et monarchiques de la restauration, il se forma un ensemble de préludes, où dominaient une mélancolie vague, idéale, l'accent chevaleresque, et une grâce de détails curieuse et souvent exquise. MM. Soumet et Guiraud appartiennent purement à cette phase de notre poésie, et en représentent, dans une espèce de mesure moyenne, les mérites passagers et les inconvénients. Deux autres talents plus fermes, qui s'y rapportent également, quoique issus du libéralisme, MM. Lebrun et Delatouche, l'un dans ses poëmes, l'autre dans ses trop rares élégies, réfléchissent aussi, avec une fidélité précieuse, l'émotion et la teinte poétique de ce moment d'initiation, auquel M. Delavigne demeura, lui, complètement insensible. Béranger restait aussi tout-à-fait en dehors; mais il le pouvait, grâce à la maturité originale de son génie, au caractère expressément politique de sa mission, à la spécialité unique de son genre. Les secondes *Méditations, la Mort de Socrate*, les premières odes de M. Hugo, divers poëmes de M. de Vigny, datent et illustrent la période dont il s'agit: mais, à part M. de Lamartine qui l'avait ouverte, ces autres poètes, plus jeunes, n'étaient pas arrivés à leur expansion définitive: ce ne fut guère que de 1824 à 1829, dans la seconde phase du mouvement que nous décrivons, qu'ils montèrent

à leur rang, groupant autour d'eux et suscitant une génération fervente. Les principaux traits de cet autre moment si bien rempli furent la suprématie, le culte de l'Art considéré en lui-même et d'une façon plus détachée, un grand déploiement d'imagination, la science des peintures, l'histoire entamée dramatiquement, évoquée avec souffle, comme dans le *Cinq-Mars* et le *Cromwell*, la reproduction expressive du moyen-âge mieux envisagé, de Dante et de Shakspeare compris à fond; on perfectionna, on exerça le style; on trempa le rhythme; la strophe eut des ailes; on se rapprochait en même temps de la vérité franche et réelle dans les tableaux familiers de la vie. Vers la fin, comme cela a été récemment indiqué à propos de M. Antony Deschamps [1], on essayait d'infuser dans cette poésie pittoresque, une philosophie platonicienne, dantesque, un peu alexandrine. Les tentatives passionnées du théâtre faisaient seules diversion à ces études intimes et délicieuses du moderne Musée.

Ces tentatives toutefois, en redoublant, commençaient à donner une direction assez divergente à plusieurs talents jusqu'alors unis, et l'école poétique était en plein train de se trans-

[1] Par M. Brizeux, *Revue des deux Mondes*, janvier 1833.

former par la force des choses, quand la révolution de juillet, en éclatant brusquement, abrégea l'intervalle de transition, et lança par contre-coup tout ce qui avait haleine, dans une troisième marche dont nous pouvons déjà noter quelques pas. Jusqu'ici, depuis deux ans passés, il ne paraît plus qu'il existe aucun centre poétique auquel se rattachent particulièrement les essais nouveaux d'une certaine valeur. La dispersion est entière; chacun s'introduit et chemine pour son propre compte, fort chatouilleux avant tout sur l'indépendance. Les poètes renommés, cependant, ont continué de produire. M. de Lamartine, en moisson dans l'Orient, a chanté de beaux chants de départ; Béranger va nous donner ses adieux. *Les Feuilles d'Automne* ont révélé des richesses d'âme imprévues, là où il semblait que l'imagination eût tout tari de ses splendeurs. La prose de *Stello* si savante, si déliée, a fait acte de poésie, autant par les trois épisodes qu'elle décore, que par cette analyse pénétrante de souffrances délicates et presque inexprimables qu'il n'est donné qu'à une sensibilité d'artiste de subir à ce point et de consacrer. Mais indépendamment de ces talents établis qui poursuivent leur œuvre, en la modifiant, la plupart, et avec raison, selon une pensée sociale, voilà qu'il s'élève et se dresse une troisième gé-

main qui n'a pas craint quelque souillure, il a fouillé du premier coup dans les plaies immondes, il les a fait saigner et crier. Son *Iambe*, non pas personnel et vengeur comme celui d'Archiloque ou de Chénier, ressemblait plutôt à l'hyperbole des stoïciens Perse et Juvénal. Il y avait en M. Barbier, artiste, sinon stoïcien ; sectateur de Dante et de Michel-Ange, sinon de Chrysippe et de Crantor, un idéal de beauté et d'élévation qu'il confrontait violemment avec la cohue de vices qu'un brusque orage avait soulevés. Cet idéal, qu'attestait déjà *la Tentation*, ressort désormais, et se compose en plein sous une harmonieuse tristesse dans *le Pianto*, dont l'éclat est trop voisin de nos pages [1] pour que nous puissions l'y juger. On saisira toute la portée de l'idée dont l'Italie n'est, à vrai dire, que la plus auguste figure. La religion sans âme, la beauté vénale et souillée, ce n'est pas seulement Rome ou Venise ; le peuple méprisé et fort, c'est partout *la terre de labour;* Juliette assoupie et non pas morte, Juliette au tombeau, appelant le fiancé, c'est la Vierge palingénésique de Ballanche, la noble Vierge

Ecosse *le Berger d'Ettrick*. Mais il a beau vouloir ; l'art grec s'attache à lui, et se trahit en parfum sous cette âpreté.

[1] Le poème du *Pianto* paraissait dans le même numéro de la *Revue des deux Mondes* qui contenait l'article sur M. de Musset.

qui, des ombres du caveau, s'en va nous apparaître sur la plate-forme de la tour; c'est l'avenir du siècle et du monde.

On ne devra pas demander de pensée de ce genre à un *Spectacle dans un Fauteuil*, que M. de Musset vient de publier, bien que ce livre classe définitivement son auteur parmi les plus vigoureux artistes de ce temps. Mais l'esprit de l'époque, en ce qu'elle a de brisé et de blasé, de chaud et de puissant en pure perte, d'inégal, de contradictoire et de désespérant, s'y produit avec un jet et un jeu de verve, admirables en toute rencontre, et qui effraient de la part d'un si jeune poète. M. Alfred de Musset n'a guère plus de vingt-trois ans, si encore il les a : il a commencé à versifier dès dix-huit. Lié d'abord avec les poètes de la seconde période, avec ce groupe qu'on a désigné un peu mystiquement sous le nom de *Cénacle*, il lançait au sein de ce cercle favorable ses premières études de poésie, quelques pastiches d'André Chénier, des chansons espagnoles d'une heureuse turbulence de page, mais visiblement chauffées au large soleil couchant des *Orientales*. La forme dramatique et les petites compositions à la Mérimée le tentèrent vite. Un Mathurin Régnier, qui lui tomba sous la main, lui ouvrit une copieuse veine de style franc et nourrissant qu'il versa

sans tarder sur la scène du corps-de-garde et du cabaret borgne dans *don Paez*. Puis Shakspeare et Byron le saisirent, et ce dernier ne le lâcha pas. Entre ces deux divins maîtres, Crébillon fils se glissa en marquis par ses jolies fantaisies libertines, *Ah! si!* et *la Nuit et le Moment*; Clarisse Harlowe elle-même, plus révérencieuse, eut son tour. Que dirai-je? de réaction en réaction, ce jeune homme en vint, chose monstrueuse en 1829, à admirer et à préconiser les vers de Voltaire. En un mot, M. de Musset, dans toute la crudité de l'adolescence (*proterva ætas*), se comporta comme un bachelier impétueux qui brise, chaque matin, ses adorations de la veille, et talonne un peu injurieusement peut-être, en le quittant, le degré où il s'accoudait tout à l'heure. Il faut ajouter que, pour sa peine, il fut quelque temps à débarrasser le seuil de son talent de ce pêle-mêle de statues, et des débris qu'il en avait faits.

Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, publiés en janvier 1830, annonçaient hautement un poète. Les bonnes gens n'y virent que la *Ballade à la Lune*, et n'entendirent pas raillerie sur ce *point* d'invention nouvelle : ce fut un haro de gros rires. Tous ceux qui avaient un cœur capable de passion relurent *Portia* et palpitèrent. Le noble Farcy en raffolait. Ce tableau d'alcôve

au retour du bal, la blancheur de l'aube qui fait pâlir le croissant et l'ombre, tandis qu'une femme lasse, couchée et à demi sommeillante, livre aux yeux un bras nu qui pend; le parfum qu'elle exhale, comme une fleur sous la brise des nuits, ce chant incertain accompagné de guitare au pied du balcon, toute cette scène mystérieuse qui aboutit au soupçon dans le cœur de l'époux, forme une ouverture d'un calme inquiétant, assez approchante, pour l'effet, du début de *Parisina*. Après cette suavité première, succède aussitôt la grandeur : l'entrée du jeune inconnu dans l'église, sans respect et aussi sans mépris, son attente agitée, ses pas distraits sous les voûtes sonores, contrastent avec le génie des solitudes de Dieu. Sa fuite empressée, le soir, quand son coursier l'emporte au rendez-vous, provoque la bénédiction imprévue et presque tendre, que le poète envoie à l'amant. Puis, tout à côté, jaillit l'apostrophe outrageante et impie aux vieillards, dérision dure qui les traîne devant nous par les cheveux, afin qu'ils nous récitent, un pied dans la tombe, leurs joies de vingt ans, comme s'il n'y avait de sacré au monde que la jeunesse, la beauté et l'amour. Ainsi d'élans en élans, d'émotion en impiété, tout nous mène à la volupté enivrante de la nuit, au meurtre de l'époux, à la volupté

encore, sur cette mer de Venise, où reparaissent voguant, pleins d'oubli, le meurtrier aimé et la belle adultère :

Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi
Du pur sang de son maître était encor rougi;
Que tous les serviteurs sur les draps funéraires
N'avaient pas achevé leurs dernières prières;
Peut-être qu'à l'entour des sinistres apprêts,
Les prieurs, s'agitant comme de noirs cyprès,
Et mêlant leurs soupirs aux cantiques des vierges,
N'avaient pas sur la tombe encore éteint les cierges;
Peut-être de la veille avait-on retrouvé
Le cadavre perdu, le front sous un pavé;
Son chien pleurait sans doute et le cherchait encore.
Mais, quand Dalti parla, Portia prit sa mandore,
Mêlant sa douce voix que la brise écartait,
Au murmure moqueur du flot qui l'emportait.....

Les deux autres drames de ce volume, *Don Paez* et *la Camargo*, renfermaient des beautés du même ordre, mais moins soutenues, moins enchaînées, et dans un style trop bigarré d'enjambements, de trivialités et d'archaïsmes. En somme, il y avait dans ce jeune talent une connaissance prématurée de la passion humaine, une joute furieuse avec elle, comme d'un nerveux écuyer cramponné, à force de jarret et d'ongles, au dos d'une cavale fumante. Le *Durus Amor*, l'*Amour, fléau du monde, exécrable folie*, n'avait jamais été étreint plus au vif, et, pour ainsi dire, plus au sang. Le poète de dix-neuf

ans remuait l'âme dans ses abîmes, il en arrachait la vase impure à une étrange profondeur; il culbutait du pied le couvercle de la tombe; à lui les femmes en cette vie, et le néant après! La vieillesse était apostrophée, foulée en maint endroit, secouée par le menton, comme décrépite. Sous le masque de son Mardoche, irrécusable bâtard de Cunégonde et de Don Juan dans leur vieillesse, il ricanait quelque part, à voix intelligible, *de ce bon peuple Hellène*,

> Dont les flots ont rougi la mer Hellespontienne
> Et taché de leur sang tes marbres, ô Paros!!

Quel était donc ce cœur de poète qui avait tant de pitié de la blancheur des marbres? comment fallait-il l'entendre? était-il sérieux et sincère? car, pour poète, il l'était manifestement, même au fort de sa débauche. Dans ses plus mauvais chemins, la vérité rayonnante, l'image inespérée, l'éclat facile et prompt, jaillissait de la poussière de ses pas. Ce que ne donnent, ni l'effort, ni l'étude, ni la logique d'un goût attentif et perfectible, il l'atteignait au passage; il avait dans le style cette vertu d'ascension merveilleuse qui transporte en un clin-d'œil là où nul n'arrive en gravissant. Ce n'étaient pas des couleurs combinées, surajoutées par un procédé

successif, mais bien le réel se dorant çà et là comme un atôme à un rayon du matin, et s'envolant tout d'un coup au regard dans une transfiguration divinisée. J'en veux indiquer deux ou trois exemples frappants pour ceux qui savent comprendre :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les hérons plongeurs ni les vieux matelots;
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un guerrier vaincu brise ses javelots !

Dans les vers déjà cités plus haut :

. . . . à l'entour des sinistres apprêts,
Les prieurs s'agitant comme de noirs cyprès.....

Ailleurs, dans *Mardoche* :

Heureux un amoureux ! — Il ne *s'enquète* pas
Si c'est pluie ou gravier dont s'attarde son pas.
On en rit ; c'est hasard s'il n'a heurté personne ;
Mais sa folie au front lui met une couronne,
A l'épaule une pourpre, et devant son chemin
La flûte et les flambeaux, comme au jeune Romain !

Dans *Don Paez* enfin, en parlant de Juana :

Comme elle est belle au soir ! aux rayons de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune !
Sous la tresse d'ébène on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir !

Ce sont là, à mon sens, des vers d'une telle qualité poétique, que bien des gens de mérite qui sont arrivés à l'Académie par les leurs (M. Delavigne lui-même, si l'on veut), n'en ont peut-être jamais fait un seul dans ce ton. Ces sortes d'images se trouvent et ne s'élaborent pas. Je donne la moindre en cent à tous faiseurs, copistes, éplucheurs, gens de goût, etc., etc.

Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, en mettant hors de ligne la puissance poétique de M. de Musset, posaient donc en même temps une sorte d'énigme sur la nature, les limites et la destinée de ce talent. Quelques fragments imprimés depuis dans *la Revue de Paris*, et un petit drame en prose, représenté sans succès et lu avec plaisir, n'avaient pas contribué à éclaircir l'énigme : aujourd'hui *un Spectacle dans un Fauteuil* l'a-t-il résolue ?

Ce volume nouveau contient une dédicace à M. Alfred T..., très décousue, mais étincelante, un grand drame sérieux en cinq actes, intitulé *la Coupe et les Lèvres*, une charmante petite comédie en deux actes, *A quoi rêvent les Jeunes Filles?* et enfin un soi-disant conte oriental, *Namouna*, dont le sujet n'est qu'un prétexte de divagation sinueuse, et dans lequel se trouvent, après vingt folles échappées, les deux cents plus beaux vers qu'ait jamais écrits M. de Musset, toute

sa poésie en résumé et tout son amour. — Le personnage principal de *la Coupe et les Lèvres*, Charles Frank n'est pas d'une autre famille que *Manfred*, *Conrad*, *le Giaour*, quoiqu'il nous offre une individualité bien retrempée, et que sa médaille soit sortie d'un seul jet. Lui aussi, le plus intrépide et le plus adroit des chasseurs tyroliens, l'orgueil l'égare ; l'envie de toute supériorité l'ulcère ; il repousse ses joyeux compagnons et la vie simple ; il incendie en un jour de frénésie sa chaumière natale, rencontre un palatin avec sa maîtresse en croupe, dans une gorge étroite, se prend de querelle, tue l'un et emmène l'autre, délaissant sa douce fiancée d'enfance, la pure Déidamia. En proie au jeu, à la débauche, à l'épuisement aux bras de l'impure Belcolore, il s'en arrache pour les aventures de la guerre. Victorieux capitaine de hussards, il fait le mort un jour, et simule son enterrement pour assister lui-même à sa renommée. Las de toutes choses, l'image de sa fraîche Déidamia le poursuit cependant ; un bouquet d'églantine, qu'elle lui a jeté au départ, ne l'a jamais quitté ; il la revoit, il veut redevenir bon, simple, frapper sur l'épaule à tous voisins, et reprendre la vie de gai chasseur. Un baiser, le premier qu'il ait donné à sa *Mamette*, comme il appelle Déidamia, va lui être rendu. Mais Belcolore, l'im-

pure acharnée, cette Sirène au beau corps, *à l'épaule charnue*,

A la gorge superbe et toujours demi-nue,
Sous ses cheveux plaqués le front stupide et fier,
Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer,

Belcolore, le brutal génie des sens, la volupté meurtrière, a suivi Frank; elle s'est glissée sur le seuil nuptial, et entre le chaste baiser donné, et pas encore rendu, elle trouve place pour un poignard au cœur innocent de Déidamia :

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond!

Est-ce là la moralité, la fatalité de ce drame? Je le crois; il le faut; elle ressort presque forcément, quoique le poète ne l'ait pas ramenée vers la fin, et qu'il semble abandonner le dénoûment à un caprice cruel du hasard. Il est fâcheux toutefois que la conception morale ne soit pas embrassée en entier ni poussée à bout; que le chœur qui débute si magnifiquement se taise bientôt et nous laisse retomber dans l'incertitude

inextricable des apparences. Pourtant, dès l'origine, quand Frank s'était égaré jusqu'à s'écrier :

Tout nous vient de l'orgueil, même la patience :
L'orgueil, c'est la pudeur des femmes, la constance
Du soldat dans le rang, du martyr sur la croix.
L'orgueil, c'est la vertu, l'honneur et le génie;
C'est ce qui reste encor d'un peu beau dans la vie,
La probité du pauvre et la grandeur des rois;

quand Frank avait dit cela, le chœur avait su divinement répondre :

Frank, une ambition terrible te dévore.
Ta pauvreté superbe elle-même s'abhorre;
Tu te hais, vagabond, dans ton orgueil de roi,
Et tu hais ton voisin d'être semblable à toi. —
Parle, aimes-tu ton père? aimes-tu ta patrie?
Au souffle du matin sens-tu ton cœur frémir,
Et t'agenouilles-tu, lorsque tu vas dormir?
De quel sang es-tu fait, pour marcher dans la vie
Comme un homme de bronze, et pour que l'amitié,
L'amour, la confiance et la douce pitié,
Viennent toujours glisser sur ton être insensible,
Comme des gouttes d'eau sur un marbre poli?
Ah! celui-là vit mal qui ne vit que pour lui.
L'âme, rayon du ciel, prisonnière invisible,
Souffre dans son cachot de sanglantes douleurs.
Du fond de son exil elle cherche ses sœurs;
Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
De ces filles de Dieu, qui s'appellent entre elles.

Pourquoi donc cette sublime et triomphante réponse ne revient-elle nulle part au-delà?

Pourquoi ces deux voix mystérieuses qui ont parlé à Frank endormi, n'ont-elles plus à retentir à son oreille? Pourquoi, quand la lumière a percé, redonner champ libre au chaos, et livrer le lecteur sans réplique à ce monologue incohérent qui couronne la mystification du cercueil, à ce conflit de beautés aveuglantes et de pensées qui se heurtent,

Telles par l'ouragan les neiges flagellées?

Poète si jeune d'ans et qui pourriez être si mûr, pourquoi ne pas accomplir un dessein?

M. de Musset ne paraît pas s'être inquiété jusqu'ici d'établir en son talent une force concentrique et régnante : il embrasse beaucoup, il s'élance très haut et très avant en tous sens; mais il brise, il bouleverse à plaisir; il se plaît à aller, puis soudain à rebrousser; il accouple exprès les contraires. Bien des talents d'une moindre étendue sont plus sphériques, en quelque sorte, et suivant moi, plus parfaits que le sien. Il suffirait qu'on le louât de préférer et de pratiquer une chose, pour qu'il s'applaudît à l'instant d'aimer également toutes les autres. Sa préface exprime très vivement ce goût, oserai-je dire? cette manie de diversité, qui se retrouve à la fin dans *Hassan*, que *Beppo* avait déjà eue,

je crois. L'adorable drôlerie, *A quoi rêvent les Jeunes Filles*, imbroglio malicieux et tendre qu'on peut lire entre *le Songe d'une Nuit d'Eté* ou *Comme il vous plaira* et le cinquième acte de *Figaro*, n'est que le gracieux persiflage de cette idée de chaos où il se joue, de même que Frank m'en paraît la personnification sombre, fatiguée et luttante. Le plus beau passage du volume, ces stances du milieu de *Namouna*, que nul ne se chantera sans larmes, ce Don Juan vraiment nouveau, réalisé d'après Mozart, qu'est-ce encore, je le demande, sinon l'amas de tous les dons et de tous les fléaux, de tous les vices et de toutes les grâces; l'éternelle profusion de l'impossible; terres et palais, naissance et beauté; trois mille noms de femmes dans un seul cœur; le paradis de l'enfer, l'amour dans le mal et pour le mal, un amour pieux, attendri, infini, comme celui du *vieux Blondel pour son pauvre roi?* Si j'ai dit que l'œuvre manquait d'unité, je me rétracte : l'insaisissable unité se rassemble ici comme dans un éclair, et tombe magiquement sur ce visage : voici l'objet d'idolâtrie.

A travers tout le premier drame qui se passe au Tyrol, un air vif des montagnes circule; on entend l'*Hallali* des chasseurs qui fait bondir; on croit boire à pleine main la saveur glacée des

neiges dont la franche âcreté répare un sang affadi. Mais, dans les jardins du duc Laërte, sous le double bosquet où les deux sœurs soupirent, ce sont de tièdes et languissants parfums, mille zéphyres moqueurs et la mélodie lutine des fées.

Le style du *Spectacle dans un Fauteuil*, n'a plus rien du système ni du pastiche, comme certains endroits des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Mais, en revanche, les incorrections et les négligences n'y sont pas ménagées : *la plupart meurt*, etc., etc. Il y a force obscurités par manque de liaison ; ainsi, je n'ai pas compris le duc Laërte disant, page 168 :

> Nous voulons la beauté pour avoir la tristesse.

Belcolore dit quelque part à Frank :

> Prétends-tu me prouver que j'aie un cœur de pierre ?

Frank lui répond :

> Et ce que je te dis ne te le lève pas !

Les rimes sont partout réduites à leur minimum, *griser* et *lévrier* par exemple, *Danaé* et *tombé;* le poète en cela a trouvé moyen de renchérir sur Voltaire. De plus, grâce à l'emploi des rimes entrecroisées comme dans *Tancrède*, on croi-

rait de temps à autre lire des vers blancs; on peut trouver en effet quatre vers de suite qui forment un sens complet sans rimer. Il s'en est même glissé un tout-à-fait blanc, page 55, et dans l'absence générale de rhythme, j'ai eu quelque peine à l'apercevoir.

Bien qu'un poète ne soit pas nécessairement un critique, que mille éléments suspects animent les jugements littéraires qu'il laisse tomber d'un ton d'oracle, et qu'on ne doive pas lui en demander un compte trop scrupuleux, pourtant la préface en vers de M. de Musset renferme, entre autres opinions contestables, un rapprochement entre Mérimée et Calderon, qui m'a semblé dépasser toutes les bornes de la licence poétique en pareille matière :

> L'un, comme Calderon et comme Mérimée,
> Incruste un plomb brûlant sur la réalité, etc.

Nous avons peu pratiqué Calderon; mais nous en avons assez entrevu pour ne jamais rapprocher ce grand dramatiste catholique, presque canonisé par les Schlegel, du talent fort médiocrement spiritualiste de notre énergique et sobre contemporain. Les comédies de cape et d'épée, par lesquelles il peut coudoyer un moment Mérimée, ne sont qu'une portion secondaire de

son œuvre. L'image du *plomb incrusté dans la réalité*, de *l'effigie d'airain emportée d'un coup de ciseau*, cette image si juste quand elle s'applique au père de *Mateo Falcone*, de *Tamango* et de *Catalina*, jure énormément avec la nature tout ailée du génie à qui l'on doit *Psyché*, *le Lys du Carmel*, et ces *Actes* sans nombre d'où les chants séraphiques s'exhalent comme des bouffées de chauds arômes ou les nuées d'encens dans les sanctuaires[1].

Mais c'est épiloguer bien long-temps : quoi

[1] A l'appui de ce jugement sur M. Mérimée, et pour mieux distinguer un talent contemporain qu'on n'a pas eu encore l'occasion d'analyser avec plus de détail, on citera ici un passage du Globe (janvier 1831) : il y faut faire la part de la phraséologie légèrement saint-simonienne : « En relisant le théâtre de Clara Gazul, toutes les autres productions de l'auteur me sont revenues à l'esprit, et je me suis confirmé dans l'idée que c'était l'un des artistes les plus originaux et les plus caractéristiques de cette époque souverainement individuelle. Né, j'imagine, avec une sensibilité profonde, il s'est bientôt aperçu qu'il y aurait duperie à l'épandre au milieu de l'égoïsme et de l'ironie du siècle ; il a donc pris soin de la contenir au dedans de lui, de la concentrer le plus possible, et, en quelque sorte, sous le moindre volume ; de ne la produire dans l'art qu'à l'état de passion âcre, violente, héroïque, et non pas en son propre nom ni par voie lyrique, mais en drame, en récit, et au moyen de personnages responsables. Ces personnages même, l'artiste les a poussés d'ordinaire au profil le plus vigoureux et le plus simple, au langage le plus bref et le plus fort ; dans sa peur de l'épanchement et de ce qui y ressemble, il a mieux aimé s'en tenir à ce qu'il y a de plus certain, de plus saisissable dans le réel ; sa sensibilité, grâce à ce détour, s'est produite d'autant plus énergique et fière qu'elle était naturellement peut-être plus timide, plus tendre, plus rentrée en elle-même ; elle a fait bonne contenance, elle s'est aguerrie et a pris à son tour sa

qu'il en soit des détails, un poète nouveau, par cette éclatante récidive, nous est dûment acquis

revanche d'ironie sur le siècle ; de là une manière à part, à laquelle toutes les autres qualités de l'auteur ont merveilleusement concouru. — Esprit positif, observateur, curieux et studieux des détails, des faits, de tout ce qui peut se montrer et se préciser, l'auteur s'est de bonne heure affranchi de la métaphysique vague de notre époque critique, en religion, en philosophie, en art, en histoire, et il ne s'est guère soucié d'y rien substituer. Éclectiques, romantiques, doctrinaires, républicains, ou monarchistes ; systématiques de tout bord et de toute conviction, il les a laissés dire ; il n'en a repoussé ni épousé aucun, se taisant, n'écoutant pas toujours, s'abstenant d'avoir là-dessus le moindre avis ; mais il relisait de temps à autre *le Prince* de Machiavel, qui lui semblait une œuvre solide à méditer ; il relisait l'*Art poétique* d'Horace, pour y retrouver quelques détails sur les procédés scéniques des anciens, ou les *Confessions* de Saint Augustin, pour y voir comment un jour le Saint prit goût, malgré lui, aux jeux du cirque. Il s'attachait aux faits, interrogeait les voyageurs, s'enquérait des coutumes sauvages comme des anecdotes les plus civilisées ; s'intéressait à la forme d'une dague ou d'une liane, à la couleur d'un fruit, aux ingrédients d'un breuvage ; il rétrogradait sans répugnance et avec une nerveuse souplesse d'imagination aux mœurs antérieures, se faisait à volonté Espagnol, Corse, Illyrien, Africain, et de nos jours choisissait de préférence les curiosités rares, les singularités de passions, les cas étranges, débris de ces mœurs premières et qui ressortaient avec le plus de saillie du milieu de notre époque blasée et nivelée ; des adultères, des duels, des coups de poignard, de bons scandales à notre morale d'étiquette. En s'appliquant à ces faits, pour leur imprimer le cachet de son génie, pour les tailler en diamants et les enchâsser dans un art très ferme et très serré, l'auteur n'a jamais songé, ce semble, à les rapporter aux conceptions générales, soit religieuses, soit politiques, dont ils n'étaient que des fragments ou des vestiges ; la vue d'ensemble ne lui sied pas ; il est trop positif pour y croire ; il croit au fait bien défini, bien circonstancié, poursuivi jusqu'au bout dans sa spécialité de passion et dans son expression matérielle ; le reste lui paraît fumée et nuage. Sans croyance aux doctrines

et constaté. Ainsi les rangs se pressent; le ciel poétique de la France se peuple. A chaque

générales du passé, sans confiance aux vagues pressentiments d'avenir ni aux inductions d'une critique conjecturale, s'il abordait des actes et des passions tenant par leur milieu à une époque *organique*, il les verrait mal et les peindrait incomplétement. S'il s'attaquait au vrai moyen-âge, aux siècles de Hildebrand et de Bernard, il n'accorderait pas assez à l'influence universelle, à la splendeur du soleil catholique; les exceptions et les points obscurs le distrairaient de la vérité d'ensemble. De nos jours, quand il a abordé certaines parties du règne de Napoléon, ç'a été la critique et l'ironie qui ont prévalu; il nous a peint des lieutenants de la vieille armée espions, de jeunes fils de famille bonapartistes grossiers; et sa sublime *Prise d'une Redoute* n'est que le côté lugubre de la gloire militaire. Il n'a pas embrassé, dans les peintures détachées qu'il en a données, l'harmonie de ce grand règne. Aussi M. Mérimée, dans le choix de ses sujets, se prend-il de préférence à des époques où les particularités ne sont pas trop commandées par un ordre dominant, ou à des races qui sont demeurées dans leur sauvagerie primitive. Le seizième siècle lui va à merveille, parce que le moyen-âge, en s'y brisant, le remplit d'éclats, et qu'en crimes et en vertus, l'énergie individuelle, poussée à son comble, y hérite directement de tout ce qu'avait amassé, durant des siècles, l'organisation féodale et catholique. Son talent d'observation et son génie de peintre y triomphent dans le choc violent des événements et l'originalité des caractères. De nos jours, les histoires de bandits corses, de peuplades slaves, les aventures de négriers, lui conviennent encore; il s'y complaît et y excelle. Ou bien c'est ce que notre civilisation raffinée a de plus piquant et de plus relevé dans son insipidité habituelle: des comédiennes héroïques, des prêtres amoureux, des retours subtils de jalousie ou de remords. Le procédé d'exécution répond tout-à-fait à ce qu'on peut attendre: une simplicité parfaite, une force continue; point de *pomposo* ni de bavardage; point de réflexions ni de digressions; quelque chose de droit qui va au but, qui ne se détourne ni d'un côté ni de l'autre, et pousse devant, en marquant chaque pas, comme un bélier sombre; point de vapeurs à l'horizon ni de demi-teintes; mais des lignes nettes, des couleurs fortes dans leur sobriété, des *ciels* un peu crus, des tons graves et bruns; chaque cir-

heure, de plus jeunes étoiles lèvent le front; d'autres qui n'étaient que pâles et douteuses encore, grossissent, se dégagent; et à mesure que l'importance de chacun diminue, la gloire et l'ornement du pays s'augmentent.

Pour nous, critique, chargé d'enregistrer à temps ces choses nouvelles, nous tâcherons de n'y jamais manquer, et nous gardant, s'il se peut, de la précipitation enthousiaste qui prophétise inconsidérément des splendeurs par trop nébuleuses, nous ne serons pas des derniers à signaler les vraies apparitions dignes du regard. Nous ferons l'office de la vigie, et notre cri de découverte sera toujours mêlé d'émotion et de joie. Quand on a soi-même des portions de l'artiste, qu'on l'a été un moment, ou du moins qu'on a désiré de le devenir à quelque degré, la vigilance sur les créations naissantes est extrême; le clin-d'œil est rapide et peu trompeur; on re-

constance essentielle décrite, chaque réalité serrée de près et rendue avec une exactitude sévère; chaque personnage conséquent à lui-même de tout point; vrai de geste, de costume, de visage; concentré et viril dans sa passion, même les femmes; et derrière ces personnages et ces scènes, l'auteur qui s'efface, qu'on n'entend ni ne voit, dont la sympathie ni l'amour n'éclatent jamais dans le cours du récit par quelque cri irrésistible, et qui n'intervient au plus que tout à la fin, sous un faux air d'insouciance et avec un demi-sourire d'ironie. Tel nous semble M. Mérimée. C'est assurément l'artiste le moins chrétien d'aujourd'hui, celui dont le caractère individuel est le plus purgé de toutes réminiscences doctrinales et sentimentales du passé. »

connaît avec un instinct vif, presque jaloux, ces lumières qui pointent à l'horizon et vont à mesure éteindre les anciennes. Il y a quelque chose qui nous parvient vite dans tout ce qui hâte l'oubli qu'on fera de nous, dans tout ce qui rappelle les honneurs et les palmes exclusives auxquelles on avait songé. Qu'y faire? Il faut se répéter chaque matin, quand on ne vit pas dans un âge de barbarie, quand les rivaux abondent et que les rangs se pressent, ce que disait à Dante le peintre Oderic, puni d'orgueil au purgatoire : « Après moi, disait cette âme en rougissant, après moi, Francesco de Bologne qui « déjà m'efface; après Cimabué, le Giotto; après « le premier Guide, le second! chacun a le cri « à son tour. » Tieck, dans une *Vie de Poëte*, a bien fidèlement décrit ce mouvement de tristesse jalouse, quand Marlow se voit d'abord en présence du drame levant de Shakspeare. Mais Marlow se décide à admirer; c'est par-là qu'il se sauve de la souffrance; cette première émotion, qui pouvait rentrer en envie, déborde en louange. Rotrou fit de même devant Corneille. — A plus forte raison la critique le doit-elle faire, à l'égard des œuvres de prix qui se succèdent. Quand elle a quelque fonds d'artiste en elle, disions-nous, elle est promptement avertie par un tact chatouilleux de ce qui se remue de poé-

tique alentour; qu'elle se réjouisse donc d'avoir à le dire; qu'elle mette sa gloire à saluer la première; sa consolation comme son devoir est de ne se lasser jamais.

Janvier 1833.

M. ALFRED DE MUSSET.

II.

(La Confession d'un Enfant du Siècle.)

De tous les jeunes poètes qui sont en train de croître, de s'améliorer avec éclat, de se débarrasser avec franchise de l'accoutrement quelque peu bizarre ou scandaleux des débuts, il n'en est aucun de qui on ait droit de plus attendre que de M. Alfred de Musset. Depuis trois ans qu'il nous a donné la première partie de son *Spectacle dans un Fauteuil*, de nombreux et vifs témoignages nous l'ont montré toujours en progrès, toujours en action sur lui-même. Son joli essai

de fantaisie dramatique, *A quoi rêvent les Jeunes Filles*, s'est continué et diversifié heureusement dans *les Caprices de Marianne*, dans *On ne badine pas avec l'Amour*, dans *la Quenouille de Barberine*, et tout récemment dans *le Chandelier*. Le *Comme il vous plaira* de Shakspeare, cueilli au tronc de ce grand chêne, est devenu, aux mains de M. de Musset, la tige gracieuse et féconde de tout un petit genre de proverbes dramatiques, mêlés d'observation et de folie, de mélancolie et de sourire, d'imagination et d'*humeur;* nous avons eu par lui un aimable essaim de jeunes sœurs françaises de Rosalinde. Dans les tentatives plus fortes qu'il a faites, comme *André del Sarto* et *Lorenzaccio*, M. de Musset a moins réussi que dans ces courtes et spirituelles esquisses, si brillantes, si vivement enlevées, dont les hasards et le décousu même conviennent de prime-abord aux caprices, et, en quelque sorte, aux brisures de son talent. Mais jusque dans ces ouvrages de moindre réussite, on pouvait admirer la sève, bien des jets d'une superbe vigueur, de riches promesses, et dire enfin comme, dans son *Lorenzaccio*, Valori dit au jeune peintre Tebaldeo : « Sans compliment, cela est beau ; non pas du premier « mérite, il est vrai : pourquoi flatterai-je un « homme qui ne se flatte pas lui-même? Mais

« votre barbe n'est pas poussée, jeune homme. » M. de Musset avait aussi le mérite de ne pas trop se flatter; le ton sincèrement modeste de ses dernières préfaces contrastait d'une manière frappante avec la façon cavalière et presque arrogante de ses débuts, et cette modestie si rare, qui accueillait la critique, s'accordait bien avec le dégagement de moins en moins contestable de son talent. Quelques lettres éloquentes *d'un Voyageur*, lettres signées d'un nom qui a le pouvoir déjà de répandre de la célébrité sur tout ce qui s'y associe, avaient ajouté à l'intérêt qui s'attache naturellement aux productions de M. de Musset. De beaux vers, *la Nuit de Mai*, où la plainte est comme étouffée, *la Nuit de Décembre*, où elle éclate, et de laquelle je ne voudrais retrancher que le dernier paragraphe (*Ami, je suis la Solitude*), avaient entretenu cet intérêt à la fois littéraire et romanesque, que *la Confession d'un Enfant du Siècle*, fort vivement attendue, semble devoir combler.

Le sujet de cette confession est celui-ci : Un jeune homme qui a dix-neuf ans au commencement du récit et vingt et un ans à la fin, Octave, né vers 1810, de cette génération venue trop tard pour l'Empire, trop tard (malgré sa précocité) pour la Restauration, et qui achève, en ce moment, son apprentissage dans le conflit de

toutes les idées et sur les débris de toutes les croyances, Octave est amoureux; il l'est avec naïveté, confiance, adoration, et jusque-là, il ressemble aux amoureux de tous les temps; mais au plus beau de son rêve, un soir à souper, étant en face de sa maîtresse, sa fourchette tombe par hasard, il se baisse pour la ramasser, et voit..... quoi? le pied de sa maîtresse qui s'appuie sur le pied de son ami intime. Le réveil est affreux et soudain : Octave prend à l'instant même la maladie du siècle, comme on prenait autrefois la petite-vérole après un brusque saisissement. Il quitte sa maîtresse, se bat avec son ami et est blessé; guéri, il se jette dans la débauche, dans l'orgie, jusqu'à ce que la mort de son père l'en tire. Confiné alors aux champs, il y voit une personne simple, douce, plus âgée que lui, mais belle encore, un peu dévote, assez mystérieuse, madame Pierson; il en vient à l'aimer, à être aimé d'elle; ici mille détails simples, enchanteurs, des promenades dans les bois, avec chasteté, puis avec ivresse. On le croirait guéri, heureux, fixé. Mais la vieille plaie du libertin se rouvre, elle saigne au sein de ce bonheur et le corrompt. La manière bizarre, capricieuse, cruelle, dont il défait à plaisir son illusion et la félicité de son amie, est admirablement décrite; cela sent son amère

réalité. Après bien des scènes pénibles, lorsqu'une réconciliation semble à jamais scellée, lorsque Brigitte Pierson consent à tout oublier, à tout fuir du passé, à voyager bien loin et pour long-temps avec lui, survient un tiers jusque-là inaperçu, l'honnête Smith qui aime involontairement Brigitte et se fait aimer d'elle. Octave s'en aperçoit, les interroge, découvre la souffrance de Brigitte, reconnaît que tant de coups qu'il lui a portés ont tué en elle cet amour où elle ne voit plus qu'un devoir. Il hésite, il est près de la frapper d'un poignard, mais le bon sentiment triomphe. Il se retire, il s'efface avec abnégation, il se rabat à une amitié sacrée. Smith et Brigitte partent ensemble en chaise de poste pour l'Italie. Cette conclusion, on le voit, nous ramène à une situation dont les *Lettres d'un Voyageur* nous avaient déjà donné l'idée.

Y a-t-il dans ce livre un dessin, une composition? y a-t-il une intention morale et un but? On ne peut méconnaître, dès le premier chapitre, que l'auteur n'ait voulu faire sortir de sa confession une moralité utile et sévère. Il a voulu, ce semble, montrer la plaie hideuse, profonde, long-temps incurable, que laissent au fond du cœur, et sous l'apparence de guérison, la débauche et la connaissance affreuse

qu'elle donne de toute chose, et les instincts insatiables et dépravés qu'elle inocule. D'autres ont essayé de peindre tous les maux affaiblissants et le relâchement de la volonté, produits par un abandon tortueux et secret : lui, il s'est attaché à peindre le mal orgueilleux, ambitieux, d'une curiosité insatiable, impie, le mal du Don Juan renouvelé : « Il y a, dit-il, de l'assassinat dans le « coin des bornes et dans l'attente de la nuit, au « lieu que dans le coureur des orgies bruyantes « on croirait presque à un guerrier : c'est quel- « que chose qui sent le combat, une apparence « de lutte superbe : « Tout le monde le fait, et « s'en cache; fais-le, et ne t'en cache pas. » Ainsi « parle l'orgueil, et une fois cette cuirasse en- « dossée, voilà le soleil qui y reluit. » Trois endroits, sans parler de celui auquel cette citation appartient, expriment et ramènent à merveille le sujet, le but du livre, qui disparaît et s'évanouit presque dans une trop grande partie du récit. Ce sont, le discours nocturne de Desgenais à son ami, la réponse éloquente d'Octave à quelques mois de là, et, au second volume, certaines pages sur la curiosité furieuse, dépravée, de certains hommes pour ces hideuses vérités qui ressemblent à des noyés livides. Ces trois endroits, d'une effrayante vigueur, accusent

dans l'écrivain de vingt-cinq ans [1], une observation désespérément profonde; malgré la crudité de l'exposition, les aveux y sont si réels et si sérieux que je n'y blâmerai pas le cynisme, comme en d'autres passages où l'auteur ne l'a pas évité. Il y est tombé tout d'abord, ce me semble, dans le premier chapitre, où le technique des expressions chirurgicales repousse et trompe même le lecteur: le reste de l'ouvrage, en effet, ne répond pas exactement à cette préface. Si l'auteur avait écrit ce premier chapitre (comme il convient aux préfaces) en dernier lieu et après son livre achevé, nul doute qu'il ne l'eût écrit tout différemment. L'auteur, en avançant dans son récit, a fait maintes fois autre chose que ce qu'il avait projeté d'abord; la débauche y tient moins de place que dans le projet primitif, j'imagine. Le second volume, particulièrement, en est tout-à-fait purgé. Mais ceci tient à un défaut de composition et à quelque chose de *successif* dans la manière de faire de M. de Musset, sur quoi je reviendrai.

Pour en finir avec mon premier reproche, je regrette de trouver en un certain nombre d'endroits, surtout du premier volume, les noms de Providence, de Dieu, d'ange, etc., inconsidé-

[1] M. de Musset est de décembre 1810.

rément mêlés à des images que le panthéisme de l'antique et monstrueux Orient y a seul osé associer. A la page 152 du premier volume, pourquoi cette phrase qui doit choquer même l'incrédule, au moins comme une grave inconvenance? D'où vient cette soif dévorante de métaphores qui ne s'arrête pas au calice sacré? M. de Musset a l'imagination si naturellement riche et pleine de fleurs, qu'il est plus impardonnable qu'un autre dans ces excès.

Là où M. de Musset excelle, et là où nous le retrouvons avec tout son charme et son avantage, c'est dans le récit légèrement dramatique, coupé avec art, svelte d'allure, brillant de couleurs et animé de passion. La troisième partie de *la Confession*, qui contient les amours naissantes et les premiers épanchements d'Octave et de madame Pierson, est d'une fraîcheur d'adolescence, d'une grâce délicate et amoureuse, qui montre à nu toutes les ressources du jeune talent de M. de Musset, et combien il lui sied d'ensevelir une certaine expérience corrompue. Ce quart de *la Confession*, qui commence à l'arrivée d'Octave à la campagne, aussitôt après la mort de son père, et qui se termine dans un hymne de volupté et d'amour, à l'instant de la possession, compose un épisode distinct qui, si on l'imprimait séparément, si on l'isolait des

autres parties bien profondes parfois, mais souvent gâtées, aurait son rang à côté des idylles amoureuses les plus choisies, de celles même dont *Daphnis et Chloé* nous offre l'antique modèle. Ici, rien ne choque; tout ce qui sortait du domaine de l'art littéraire, pour entrer, à proprement parler, dans le domaine de l'art médical, a disparu; nulle altération organique maladive, nulle odeur impure : « Bientôt, dit « Octave, je fus connu des pauvres; le dirai-je? « oui, je le dirai hardiment : là où le cœur est « bon, la douleur est saine. » Un jour, s'il vient à parler trop gravement à madame Pierson de son expérience prématurée, elle l'interrompt, et comme ils étaient au sommet d'une petite colline qui descend dans la vallée, cette femme aimable l'entraîne; ils se mettent à courir jusqu'au bas de la pente, sans se quitter le bras : « Voyez, dit-elle alors, j'étais fatiguée tout à « l'heure, maintenant je ne le suis plus. Et vou« lez-vous m'en croire? ajouta-t-elle d'un ton « charmant, traitez un peu votre expérience « comme je traite ma fatigue; nous avons fait « une bonne course, et nous souperons de meil« leur appétit. » M. de Musset se donne ici à lui-même les indications attrayantes et sensées suivant lesquelles il aurait pu, selon moi, mener à bien son livre et guérir véritablement son héros.

Madame Pierson, durant toute cette première situation attachante, est une personne à part, à la fois campagnarde et dame, qui a été rosière et qui sait le piano, un peu sœur de charité et dévote, un peu sensible et tendre autant que mademoiselle de Liron ou que Caliste : « Elle était allée l'hiver à Paris; de temps en « temps elle effleurait le monde; ce qu'elle en « voyait servait de thème, et le reste était de- « viné. » Ou encore : « Je ne sais quoi vous di- « sait que la douce sérénité de son front n'était « pas venue de ce monde, mais qu'elle l'avait « reçue de Dieu et qu'elle la lui rapporterait fi- « dèlement, malgré les hommes, sans en rien « perdre; et il y avait des moments où l'on se « rappelait la ménagère qui, lorsque le vent « souffle, met la main devant son flambeau[1]. »

Pour bien apprécier et connaître cette charmante madame Pierson, il faudrait, après avoir lu la veille les deux premières parties de *la Confession*, s'arrêter là exactement, et le lendemain matin, au réveil, commencer à la troisième

[1] Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protège avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

LAMARTINE.

C'est la différence, dans une même image, de la poésie lyrique au roman réel.

partie; et s'y arrêter juste sans entamer la quatrième. On aurait ainsi une image bien nuancée et distincte dans sa fraîche légèreté. Plus tard, il y a un moment où tout d'un coup, à propos d'une grande promenade nocturne, nous découvrons que madame Pierson, pour ces longues courses, prend une blouse bleue et des habits d'homme. Le trait est jeté au passage, comme négligemment; mais l'œil délicat le relève, et toute illusion a disparu. Car l'auteur a beau dissimuler et ne faire semblant de rien; la nouvelle madame Pierson, fort charmante à son tour, n'est plus la même que la première; celle qui a la blouse bleue n'est plus celle qui, un peu dévote et très charitable, parcourait à toute heure, en voile blanc, ces campagnes qui l'avaient vu couronner rosière. Il y a eu là une substitution subtile, qui rentre dans le défaut de continuité dont j'ai parlé; le cœur ému du lecteur ne s'y prête pas.

La résistance de madame Pierson, la tristesse résignée d'Octave, les sons de la voix aimée qui n'éveillent plus en lui ces transports de joie pareils à *des sanglots pleins d'espérance*, sa pâleur, qui réveille au contraire en elle cet instinct compatissant de sœur de charité; puis, au premier baiser, l'évanouissement, suivi d'un si bel effroi, cette *chère maîtresse* éplorée, les mains irritées et tremblantes, les joues couvertes de rougeur

et toutes brillantes de pourpre et de perles ; ce sont là des traits de naturelle peinture qui permettraient sans doute de trouver en cet épisode la matière d'une comparaison, souvent heureuse, avec *Manon Lescaut* ou *Adolphe*, si une idée simple et un goût harmonieux avaient ici ménagé l'ensemble, comme dans ces deux chefs-d'œuvre. L'avant-dernier chapitre de cette troisième partie, *si j'étais joaillier*, etc., est d'une exquise et irréprochable volupté ; le dernier a quelques mots mystiques que je voudrais retrancher ; on peut le comparer à un chapitre d'*Adolphe*, qui est aussi tout en exclamations passionnées, et à d'enivrantes pages d'*Oberman*. Cette fin replonge et retrempe l'âme dans les plus fraîches émotions de la jeunesse ; vous avez senti par une tiède brise de mai la première bouffée de lilas.

Je me figure que si le livre de M. de Musset s'arrêtait à cet endroit, si sa *Confession* expirait, en quelque sorte, en s'exhalant dans cet hymne triomphal et tendre, il aurait bien plus fait pour le but qu'il semble s'être proposé que par tout ce qu'il a mis ensuite. Que peut-il vouloir en effet ? faire toucher du doigt à d'autres jeunes gens la plaie du libertinage, leur en indiquer aussi la guérison. Or, à vingt et un ans, l'austérité d'une fin purement religieuse étant écartée,

il n'y a de guérison à ce vice que dans l'amour. Si l'amour appelé vertueux, l'amour dans l'ordre et le mariage, lui paraissait peu favorable à son cadre de roman, s'il voulait l'amour libre et sans engagements consacrés, eh! bien, c'était une conclusion encore satisfaisante et noble, encore digne d'être proposée de nos jours, non seulement sans scandale, mais même avec fruit, au commun de la jeunesse; du moins l'art, qui n'est pas si scrupuleux que la morale exacte, y trouvait un but idéal, une terminaison harmonieuse. Qu'a-t-il fait au contraire? il nous a montré, à partir de là, son héros défaisant à plaisir cet amour, par des jalousies, des soupçons, de bizarres inquiétudes, des procédés violents; il a dit: Voilà ce que c'est que d'avoir été débauché; celui qui a été débauché gâte, souille par ses souvenirs, même l'amour pur. La manière dont Octave effeuille dans l'âme de Brigitte et dans la sienne cette fleur tout à l'heure si belle, son art cruel d'en offenser chaque tendre racine, est à merveille exprimé. Mais, si la façon particulière appartient à Octave, cette défaite successive de l'amour, après le triomphe enivrant, n'est-elle pas à peu près l'histoire de tous les cœurs? *Adolphe* n'a-t-il pas été écrit pour représenter en détail cette pénible situation? Faut-il avoir été libertin, pour se lasser après avoir aimé,

après avoir possédé? Et n'y a-t-il pas, au contraire, des exemples de jeunes cœurs, qui après une première corruption non invétérée, se sont sauvés et rachetés par l'amour? L'exemple d'Octave me semble donc un cas particulier qui ne fait pas loi, et ce qu'il a de plus général dans la dernière partie ne se rattache pas à ce qu'Octave a été libertin, mais à ce qu'il est homme, impatient, excessif, se lassant vite, triste et ennuyé dans le plaisir, habile à exprimer l'amertume du sein des délices : or, cela était vrai du temps de Lucrèce, du temps d'Hippocrate [1], comme du temps d'*Adolphe* et du nôtre.

Dans les dernières scènes entre Octave et Brigitte, après l'arrivée à Paris; dans ce conflit pénible, fatigué, tantôt sourd et tantôt convulsif, d'une jalousie fantasque et d'un amour épuisé, j'ai été frappé d'un inconvénient. Ces pages sont vraies en ce sens qu'elles rendent des scènes qui ont pu se passer entre deux personnages pareils, et qu'elles trahissent la confusion des pensées qui ont pu s'agiter dans leur cerveau. Mais l'art qui choisit, qui dispose, qui cherche un sommet et un fondement à ce qu'il retrace, avait-il affaire de s'engager dans cette région variable d'accidents et de caprices, où rien n'aboutit?

1 Ils ont remarqué chacun à leur manière cet ennui né du plaisir.

Avec des êtres arrivés à un certain degré d'expérience, de versatilité, de sophisme à la fois et d'imagination dans la passion, on est sur les sables mouvants. Il n'y a pas de raison pour qu'un résultat sorte plutôt que l'autre, pas de base où asseoir un intérêt moral, une conclusion à l'usage de tous. Pourquoi Octave ne poignarde-t-il pas Brigitte? Pourquoi le petit crucifix d'ébène aperçu l'arrête-t-il au moment de frapper? Accident, pur accident! Le vent souffle d'un côté ou de l'autre; le tourbillon de sable mouvant se met à courir dans ce sens, il aurait couru tout aussi aisément dans le sens contraire. Je le répète, on est dans la région des phénomènes, où l'art, cet ennemi de tous chaos, ne doit pas rester. On n'est pas en face d'une peinture, mais d'un mirage. Qu'a donc de commun le développement, l'analyse morale d'une passion, d'une situation, avec ce quelque chose de fatigué et d'exalté, de factice et de physique? « Tu « ne t'entends pas trop mal, se dit Octave à lui-« même en se rendant justice, à exalter une « pauvre tête, et tu pérores assez chaudement « dans tes délires amoureux. » Le dernier chapitre, ce dîner en tête-à-tête de Brigitte et d'Octave *aux Frères Provençaux*, a du charme. La résolution d'Octave part d'un noble cœur, il s'immole, il renonce à Brigitte, il l'accorde à Smith,

et malgré l'étrangeté du procédé, on n'y sent pas le manque de délicatesse. Mais pour qu'on pût jouir un peu de cette situation nouvelle et plus reposée, pour qu'on y crût et qu'elle fût définitive aux yeux du lecteur, il faudrait des garanties dans ce qui précède. C'est le lendemain même des fantaisies d'Octave, que ce charmant dîner a lieu, et que le départ de Smith et de Brigitte pour l'Italie se décide. Qui nous répond que, l'autre lendemain, tout ne sera pas bouleversé encore, qu'Octave ne prendra pas des chevaux pour courir après les deux amants fiancés par lui, que Brigitte elle-même ne raccourra pas à Octave? Il est clair qu'on ne laisse aucun des personnages ayant pied sur un sol stable; on n'a, en fermant le livre, la clef finale de la destinée d'aucun. C'est un défaut essentiel dans toute œuvre d'art. J'insiste sur cet article de la contexture, parce que les trois quarts des gens jugent un livre d'après une page, sur une beauté ou un défaut, sur une impression isolée, et non par une idée recueillie de l'ensemble. Les très jeunes gens surtout n'y regardent pas si long-temps, et sans marchander sur leurs impressions, comme les taureaux ardents qui n'aperçoivent que le voile de pourpre, ils s'y précipitent. Or, voir une chose en se souvenant d'une autre, soutenir, au sein de sa pensée, des

rapports multiples et presque contraires en les dominant, c'est l'opposé du taureau ardent; c'est le propre du jugement humain par excellence; et dans l'exécution des œuvres, c'est la gloire de l'art. M. de Musset, qui a tant de couleur et de fraîcheur dans l'imagination, tant de nerf dans le trait, tant de mordantes observations amassées, doit désormais viser à la composition d'un ensemble. *La Confession* montre qu'il aurait l'haleine; mais il ne s'y est pas assez donné le temps de la confection.

Si j'ai dit et redit de tant de manières le défaut qui me semble fondamental, j'ai trop peu loué le charme fréquent, la grâce, le pittoresque ou la profondeur des détails. M. de Musset est, de nos jeunes auteurs modernes, celui duquel on tirerait peut-être le plus grand nombre de vives et saillantes épigraphes, c'est-à-dire de pensées concises, colorées et comme inscrites sur un caillou blanc. A ne prendre que les observations et maximes morales qui abondent dans ce livre, on ferait un petit recueil de pensées isolées, sans transition, un chapitre à la façon de La Rochefoucauld, qui classerait ce romancier de vingt-cinq ans parmi les moralistes les plus scrutateurs.

Le style de M. de Musset, dans *la Confession*,

est, comme en général, vif, net, court, transparent; le tour aisé et concis, surtout dans les récits du second volume, se ressent de la prédilection que l'auteur affiche pour *Candide* et *Manon Lescaut*. Bien des paillettes pourtant, placées çà et là, annoncent le cousinage de Crébillon fils, de même que des métaphores un peu franches, qui se dressent tout à coup, attestent le culte enflammé du grand Shakspeare. L'auteur, dont la plume devient plus sûre de jour en jour, a quelque chose à faire pour l'entière harmonie de tous ces éléments divers, et volontiers disparates. S'il n'a nulle part atteint à une élévation plus soutenue et plus énergique que dans le discours de Desgenais, il n'a nulle part non plus faussé sa manière plus évidemment que dans le chapitre II de la première partie, où l'histoire et la métaphysique se déguisent sous un incroyable abus de métaphores. L'auteur en commençant, et n'étant pas encore sûr de son effet, a voulu faire, on le sent, un déploiement inaccoutumé; plus tard, à mesure qu'il avançait, sentant que les vraies beautés ne lui manquaient pas, il a osé être simple. J'ai noté, dans ce chapitre II, page 8, une phrase sur Napoléon, sur son arc, sur la fibre humaine qui en est la corde, et sur les flèches que lance ce Nemrod,

et qui vont tomber je ne sais où ; une pareille phrase, si on la lisait dans la traduction du *Titan* de Jean-Paul, ferait dire : « Cela doit être beau « dans l'original, » et ce demi-éloge de la pensée serait, à mes yeux, la plus sensible critique du style et de l'expression.

Avant de laisser le brillant et nouveau témoignage de force et de talent donné par M. de Musset, aux limites et presque en dehors de la critique littéraire sur laquelle nous avons trop insisté peut-être, que l'auteur, que l'ami nous permette un vœu encore. La confession de l'enfant est faite; l'endroit malade est retranché, Octave l'a dit, je le crois; il le faut. L'auteur de l'épisode de madame Pierson (je m'obstine à isoler et à appeler ainsi la troisième partie), est guéri enfin. Quand il parlera donc de son mal désormais, que ce soit de loin, sans les crudités qui sentent leur objet, que ce soit en homme tout-à-fait guéri. Laissons au fond des eaux ou du moins n'étalons pas le noyé livide ; la nature épure et blanchit les ossements. Une expérience secrète qu'on ménage, qu'on dissimule parfois, est plus profonde et plus vraie encore : quand elle s'échappe à distance, par moments, elle impose davantage, et elle se fait croire. A cet âge de sève restante et de jeunesse retrouvée, ce

serait puissance et génie de la savoir à propos ensevelir, et d'imiter, Poète, la nature tant aimée, qui recommence ses printemps sur des ruines et qui revêt chaque année les tombeaux.

Février 1836.

MADAME DE SOUZA.

Un ami qui, après avoir beaucoup connu le monde, s'en est presque entièrement retiré et qui juge de loin, et comme du rivage, ce rapide tourbillon où l'on s'agite ici, m'écrivait récemment à propos de quelques aperçus sur le caractère des œuvres contemporaines : « Tout ce que vous me dites de nos *sublimes* m'intéresse au dernier point. Vraiment, ils le sont ! Ce qui manque, c'est du calme et de la fraîcheur, c'est quelque belle eau pure qui guérisse nos palais

échauffés. » Cette qualité de fraîcheur et de délicatesse, cette limpidité dans l'émotion, cette sobriété dans la parole, ces nuances adoucies et reposées, en disparaissant presque partout de la vie actuelle et des œuvres d'imagination qui s'y produisent, deviennent d'autant plus précieuses là où on les rencontre en arrière, et dans les ouvrages aimables qui en sont les derniers reflets. On aurait tort de croire qu'il y a faiblesse et perte d'esprit à regretter ces agréments envolés, ces fleurs qui n'ont pu naître, ce semble, qu'à l'extrême saison d'une société aujourd'hui détruite. Les peintures nuancées dont nous parlons supposent un goût et une culture d'âme que la civilisation démocratique n'aurait pas abolis sans inconvénient pour elle-même, s'il ne devait renaître dans les mœurs nouvelles quelque chose d'analogue un jour. La société moderne, lorsqu'elle sera un peu mieux assise et débrouillée, devra avoir aussi son calme, ses coins de fraîcheur et de mystère, ses abris propices aux sentiments perfectionnés, quelques forêts un peu antiques, quelques sources ignorées encore. Elle permettra, dans son cadre en apparence uniforme, mille distinctions de pensées et bien des formes rares d'existences intérieures; sans quoi elle serait sur un point très au-dessous de la civilisation précédente et ne satisferait que

médiocrement toute une famille d'âmes. Dans les moments de marche ou d'installation incohérente et confuse, comme le sont les temps présents, il est simple qu'on aille au plus important, qu'on s'occupe du gros de la manœuvre, et que de toutes parts, même en littérature, ce soit l'habitude de frapper fort, de viser haut et de s'écrier par des trompettes ou des porte-voix. Les grâces discrètes reviendront peut-être à la longue, et avec une physionomie qui sera appropriée à leurs nouveaux alentours; je le veux croire; mais tout en espérant au mieux, ce ne sera pas demain sans doute que se recomposeront leurs sentiments et leur langage. En attendant, l'on sent ce qui manque, et parfois l'on en souffre; on se reprend, dans certaines heures d'ennui, à quelques parfums du passé, d'un passé d'hier encore, mais qui ne se retrouvera plus; et voilà comment je me suis remis l'autre matinée à relire *Eugène de Rothelin*, *Adèle de Sénange*, et pourquoi j'en parle aujourd'hui.

Une jeune fille qui sort pour la première fois du couvent où elle a passé toute son enfance, un beau lord élégant et sentimental, comme il s'en trouvait vers 1780 à Paris, qui la rencontre dans un léger embarras et lui apparaît d'abord comme un sauveur, un très vieux mari, bon, sensible, paternel, jamais ridicule, qui n'épouse

la jeune fille que pour l'affranchir d'une mère égoïste et lui assurer fortune et avenir; tous les évènements les plus simples de chaque jour entre ces trois êtres qui, par un concours naturel de circonstances, ne vont plus se séparer jusqu'à la mort du vieillard; des scènes de parc, de jardin, des promenades sur l'eau, des causeries autour d'un fauteuil; des retours au couvent et des visites aux anciennes compagnes; un babil innocent, varié, railleur ou tendre, traversé d'éclairs passionnés; la bienfaisance se mêlant, comme pour le bénir, aux progrès de l'amour; puis, de peur de trop d'uniformes douceurs, le monde au fond, saisi de profil, les ridicules ou les noirceurs indiqués, plus d'un original ou d'un sot marqué d'un trait divertissant au passage; la vie réelle en un mot, embrassée dans un cercle de choix; une passion croissante qui se dérobe, comme ces eaux de Neuilly, sous des rideaux de verdure et se replie en délicieuses lenteurs; des orages passagers, sans ravages, semblables à des pluies d'avril; la plus difficile des situations honnêtes menée à fin jusque dans ses moindres alternatives, avec une aisance qui ne penche jamais vers l'abandon, avec une noblesse de ton qui ne force jamais la nature, avec une mesure indulgente pour tout ce qui n'est pas indélicat; tels sont les mérites principaux d'un

livre où pas un mot ne rompt l'harmonie. Ce qui y circule et l'anime, c'est le génie d'Adèle, génie aimable, gai, mobile, ailé comme l'oiseau, capricieux et naturel, timide et sensible, vermeil de pudeur, fidèle, passant du rire aux larmes, plein de chaleur et d'enfance.

On était à la veille de la révolution, quand ce charmant volume fut composé; en 93, à Londres, au milieu des calamités et des gênes, l'auteur le publia. Cette Adèle de Sénange parut dans ses habits de fête, comme une vierge de Verdun échappée au massacre, et ignorant le sort de ses compagnes.

Madame de Souza, alors madame de Flahaut, avant d'épouser fort jeune le comte de Flahaut, âgé déjà de cinquante-sept ans, avait été élevée au couvent à Paris. C'est ce couvent même qu'elle a peint sans doute dans *Adèle de Sénange*. Il y avait un hôpital annexé au couvent; avec quelques pensionnaires les plus sages, et comme récompense, elle allait à cet hôpital tous les lundis soirs servir les pauvres et leur faire la prière. Elle perdit de bonne heure ses parents; les souvenirs du couvent furent ses souvenirs de famille; cette éducation première influa, nous le verrons, sur toute sa pensée, et chacun de ses écrits en retrace les vives images. Mariée, logée au Louvre, elle dut l'idée d'écrire à l'ennui que lui cau-

saient les discussions politiques de plus en plus animées aux approches de la révolution; elle était trop jeune, disait-elle, pour prendre goût à ces matières, et elle voulait se faire un intérieur. Dans le roman *d'Emilie et Alphonse* la duchesse de Candale, récemment mariée, écrit à son amie mademoiselle d'Astey : « Je me suis fait une petite retraite dans un des coins de ma chambre; j'y ai placé une seule chaise, mon piano, ma harpe, quelques livres, une jolie table sur laquelle sont mes dessins et mon écritoire; et, là, je me suis tracé une sorte de cercle idéal qui me sépare du reste de l'appartement. Vient-on me voir? je sors bien vite de cette barrière pour empêcher qu'on y pénètre; si par hasard on s'avance vers mon asile, j'ai peine à contenir ma mauvaise humeur; je voudrais qu'on s'en allât. » Madame de Flahaut, en sa chambre du Louvre, dut se faire une retraite assez semblable à celle de madame de Candale, d'autant plus qu'elle avait dans son isolement une intimité toute trouvée. Si on voulait franchir son cercle idéal, si on lui parlait politique, elle répondait que M. de Sénange avait eu une attaque de goutte, et qu'elle en était fort inquiète. Dans *Eugénie et Mathilde*, où elle a peint l'impression des premiers évènements de la révolution sur une famille noble, il est permis de lui attri-

buer une part du sentiment de Mathilde, qui se dit *ennuyée* à l'excès de cette révolution, toutes les fois qu'elle n'en est pas désolée. *Adèle de Sénange* fut donc écrite sans aucun apprêt littéraire, dans un simple but de passe-temps intime. Un jour pourtant, l'auteur, cédant à un mouvement de confiance qui lui faisait lever sa barrière idéale, proposa à un ami d'arranger une lecture devant un petit nombre de personnes; cette offre, jetée en avant, ne fut pas relevée; on lui croyait sans peine un esprit agréable, mais non pas un talent d'écrivain. *Adèle de Sénange* se passa ainsi d'auditeurs; on sait que *Paul et Virginie* avait eu grand'peine à en trouver. La révolution parcourant rapidement ses phases, madame de Flahaut quitta Paris et la France après le 2 septembre. M. de Flahaut, emprisonné, fut bientôt victime. A force d'or et de diamants, prodigués par la famille et les amis du dehors à l'un des geôliers, il était parvenu à s'évader et vivait dans une cachette sûre. Mais quelqu'un raconta devant lui que son avocat venait d'être arrêté comme soupçonné de lui donner asile; M. de Flahaut, pour justifier l'innocent, quitta sa retraite dès six heures du matin, et se rendit à la Commune où il se dénonça lui-même; il fut peu de jours après guillotiné. Robespierre mort, madame de Flahaut partit d'Angleterre avec son

fils, et vint en Suisse, espérant déjà rentrer en France; mais les obstacles n'étaient pas levés. Rôdant toujours autour de cette France interdite, elle séjourna encore à Hambourg, et c'est dans cette ville que la renommée, désormais attachée à son nom par *Adèle de Sénange*, noua sa première connaissance avec M. de Souza, qu'elle épousa plus tard, vers 1802. Elle avait publié dans cet intervalle *Émilie et Alphonse* en 1799, *Charles et Marie* en 1801.

Charles et Marie est un gracieux et touchant petit roman anglais, un peu dans le goût de Miss Burney. Le paysage de parcs et d'élégants *cottages*, les mœurs, les ridicules des ladies chasseresses ou savantes, la sentimentalité languissante et pure des amants, y composent un tableau achevé qui marque combien ce séjour en Angleterre a inspiré naïvement l'auteur. Un critique ingénieux, et certes compétent en fait de délicatesse, M. Patin, dans un jugement qu'il a porté sur madame de Souza [1], préfère ce joli roman de *Charles et Marie* à tous les autres. Pour moi, je l'aime, mais sans la même prédilection. Il y a, si je l'ose dire, comme dans les romans de Miss Burney, une trop grande profusion de tons vagues, doux jusqu'à la mollesse,

[1] Répertoire de Littérature.

pâles et blondissants. Madame de Souza dessine d'ordinaire davantage, et ses couleurs sont plus variées. C'est dans *Charles et Marie* que se trouve ce mot ingénieux, souvent cité : « Les défauts dont on a la prétention ressemblent à la laideur parée ; on les voit dans tout leur jour. »

Si le voyage en Angleterre, le ciel et la verdure de cette contrée, jetèrent une teinte lactée, vaporeuse, sur ce roman de *Charles et Marie*, on trouve dans celui d'*Eugénie et Mathilde*, qui parut seulement en 1811, des reflets non moins frappants de la nature du nord, des rivages de Hollande, des rades de la Baltique, où se prolongeait tristement l'exil de madame de Flahaut. « La verdure dans les climats du nord a une « teinte particulière dont la couleur égale et « tendre, peu à peu, vous repose et vous calme... « Cet aspect ne produisant aucune surprise laisse « l'âme dans la même situation ; état qui a ses « charmes, et peut-être plus encore lorsqu'on « est malheureux. Assises dans la campagne, les « deux sœurs s'abandonnaient à de longues rêve- « ries, se perdaient dans de vagues pensées, et, « sans avoir été distraites, revenaient moins agi- « tées. » Et un peu plus loin ; « M. de Revel, « dans la vue de distraire sa famille, se plaisait « à lui faire admirer les riches paturages du Hol- « stein, les beaux arbres qui bordent la Baltique,

« cette mer dont les eaux pâles ne diffèrent point « de celles des lacs nombreux dont le pays est « embelli, et les gazons toujours verts qui se per- « dent sous les vagues. Ils étaient frappés de « cette physionomie étrangère que chacun trouve « à la nature dans les climats éloignés de celui « qui l'a vu naître. La perspective riante du lac « de Ploën les faisait en quelque sorte respirer « plus à l'aise. Ne possédant rien à eux, ils ap- « prirent, comme le pauvre, à faire leur délas- « sement d'une promenade, leur récompense « d'un beau jour, enfin à jouir des biens accor- « dés à tous. » Madame de Souza d'ordinaire s'arrête peu à décrire la nature; si elle le fait ici avec plus de complaisance, c'est qu'un souvenir profond et consolateur s'y est mêlé. La riante Adèle de Sénange, qui ne connaissait que les allées de Neuilly et les peupliers de son île, la voilà presque devenue, au bord de cette Baltique, la sœur de la rêveuse Valérie.

Adèle de Sénange en effet, dans l'ordre des conceptions romanesques qui ont atteint à la réalité vivante, est bien sœur de Valérie, comme elle l'est aussi de Virginie, de mademoiselle de Clermont, de la princesse de Clèves, comme Eugène de Rothelin est un noble frère d'Adolphe, d'Edouard, du Lépreux, de ce chevalier des Grieux si fragile et si pardonné. Je laisse à part le grand

René dans sa solitude et sa prédominance Heureux celui qui puisant en lui-même ou autour de lui, et grâce à l'idéal ou grâce au souvenir, enfantera un être digne de la compagnie de ceux que j'ai nommés, ajoutera un frère ou une sœur inattendue à cette famille encore moins admirée que chérie; il ne mourra pas tout entier!

Eugène de Rothelin, publié en 1808, paraît à quelques bons juges le plus exquis des ouvrages de madame de Souza, et supérieur même à *Adèle de Sénange*. S'il fallait se prononcer et choisir entre des productions presque également charmantes, nous serions bien embarrassé vraiment, car, si *Eugène de Rothelin* nous représente le talent de madame de Souza dans sa plus ingénieuse perfection, *Adèle* nous le fait saisir dans son jet le plus naturel, le plus voisin de sa source et, pour ainsi dire, le plus jaillissant. Pourtant, comme art accompli, comme pouvoir de composer, de créer en observant, d'inventer et de peindre, *Eugène* est une plus grande preuve qu'*Adèle*. En appliquant ici ce que j'ai eu l'occasion de dire ailleurs au sujet de l'auteur d'*Indiana* et de *Valentine*, chaque âme un peu fine et sensible, qui oserait écrire sans apprêt, a en elle-même la matière d'un bon roman. Avec une situation fondamentale qui est la nôtre,

situation qu'on déguise, qu'on dépayse légèrement dans les accessoires, il y a moyen de s'intéresser à peindre comme pour des mémoires confidentiels et d'intéresser à notre émotion les autres. Le difficile est de récidiver lorsqu'on a dit ce premier mot si cher, lorsqu'on a exhalé sous une enveloppe plus ou moins trahissante ce secret qui parfume en se dérobant. Dans *Adèle de Sénange* la vie se partage en deux époques, un couvent où l'on a été élevée dans le bonheur durant des années, un mariage heureux encore, mais inégal par l'âge. Dans *Eugène de Rothelin*, l'auteur n'en est plus à cette donnée à demi personnelle et la plus voisine de son cœur; ce n'est plus une toute matinale et adolescente peinture où s'échappent d'abord et se fixent vivement sur la toile bien des traits dont on est plein. Ici c'est un contour plus ferme, plus fini, sur un sujet plus désintéressé; l'observation du monde y tient plus de place, sans que l'attendrissement y fasse faute; l'affection et l'ironie s'y balancent par des demi-teintes savamment ménagées. La passion ingénue, coquette parfois, sans cesse attrayante, d'Athénaïs et d'Eugène, se détache sur un fond inquiétant de mystère; même quand elle s'épanouit le long de ces terrasses du jardin ou dans la galerie vitrée, par une matinée de soleil, on craint

M. de Rieux quelque part absent, on entrevoit cette figure mélancolique et sévère du père d'Eugène ; et si l'on rentre au salon, cette tendresse des deux amants s'en vient retomber comme une guirlande incertaine autour du fauteuil aimable à la fois et redoutable de la vieille maréchale qui raille et sourit, et pose des questions sur le bonheur, un La Bruyère ouvert à ses côtés.

Marie-Joseph Chénier a écrit sur madame de Souza, avec la précision élégante qui le caractérise, quelques lignes d'éloges applicables particulièrement à *Eugène*. « Ces jolis romans, dit-il, n'offrent pas, il est vrai, le développement des grandes passions, on n'y doit pas chercher non plus l'étude approfondie des travers de l'espèce humaine ; on est sûr au moins d'y trouver partout des aperçus très fins sur la société, des tableaux vrais et bien terminés, un style orné avec mesure, la correction d'un bon livre et l'aisance d'une conversation fleurie,... l'esprit qui ne dit rien de vulgaire et le goût qui ne dit rien de trop. » Mais indépendamment de ces louanges générales, qui appartiennent à toute une classe de maîtres, il faut dire d'*Eugène de Rothelin* qu'il peint le côté d'un siècle, un côté brillant, chaste, poétique, qu'on n'était guère habitué à y reconnaître. Sous cet aspect, le joli roman cesse d'être une œuvre individuelle et isolée, il a

une signification supérieure ou du moins plus étendue.

Madame de Souza est un esprit, un talent qui se rattache tout-à-fait au dix-huitième siècle. Elle en a vu à merveille et elle en a aimé le monde, le ton, l'usage, l'éducation et la vie convenablement distribuée. Qu'on ne recherche pas qu'elle fut sur elle l'influence de Jean-Jacques ou de tel autre écrivain célèbre, comme on le pourrait faire pour madame de Staël, pour madame de Krudener, pour mesdames Cottin ou de Montolieu. Madame de Flahaut était plus du dix-huitième siècle que cela, moins vivement emportée par l'enthousiasme vers des régions inconnues. Elle s'instruisit par la société, par le monde; elle s'exerça à voir et à sentir dans un horizon tracé. Il s'était formé dans la dernière moitié du règne de Louis XIV, et sous l'influence de madame de Maintenon particulièrement, une école de politesse, de retenue, de prudence décente jusque dans les passions jeunes, d'autorité aimable et maintenue sans échec dans la vieillesse. On était pieux, on était mondain, on était bel esprit, mais tout cela réglé, mitigé par la convenance. On suivrait à la trace cette succession illustre, depuis madame de Maintenon, madame de Lambert, madame du Deffand (après qu'elle se fut réformée), madame de Caylus et les jeunes filles

qui jouaient *Esther* à Saint-Cyr, jusqu'à la maréchale de Beauvau[1], qui paraît avoir été l'original de la maréchale d'Estouteville dans *Eugène de Rothelin*, jusqu'à cette marquise de Créquy qui est morte centenaire, et dont je crains bien qu'un homme d'esprit ne nous gâte un peu les Mémoires[2]. Madame de Flahaut, qui était jeune quand le siècle mourut, en garda cette même portion d'héritage, tout en le modifiant avec goût et en l'accommodant à la nouvelle cour où elle dut vivre.

D'autres ont peint le dix-huitième siècle par des aspects moqueurs ou orageux, dans ses inégalités ou ses désordres. Voltaire l'a bafoué, Jean-Jacques l'a exalté et déprimé tour à tour. Diderot, dans sa *Correspondance*, nous le fait aimer comme un galant et brillant mélange; Crébillon

[1] C'est bien elle et non pas la maréchale de Luxembourg (comme on l'a dit par erreur dans le tome Ier des Mémoires de madame de Créquy), qui a servi d'original au portrait de la maréchale d'Estouteville.

[2] Dans un passage d'une bienveillance équivoque, l'auteur de ces Mémoires exprime, à propos du ton exquis de grand monde, qu'il ne peut refuser à l'auteur d'*Adèle de Sénange*, un étonnement singulier et tout-à-fait déplacé à l'égard de madame de Flahaut. Mais, quand les motifs sur lesquels l'auteur des Mémoires s'appuie ne seraient pas d'une exagération visible, son étonnement ne me paraîtrait pas plus fondé; car, suivant moi, on n'est jamais en condition d'observer mieux, d'apprécier et de peindre plus finement ce monde-là (si l'on a le tact) que lorsque, n'en étant pas tout-à-fait, de bonne heure on y arrive.

fils nous en déroule les conversations alambiquées et les licences. L'auteur *d'Eugène de Rothelin* nous a peint ce siècle en lui-même dans sa fleur exquise, dans son éclat idéal et harmonieux. *Eugène de Rothelin* est comme le roman de chevalerie du dix-huitième siècle, ce que *Tristan le Léonais* ou tel autre roman du treizième siècle était à la chevalerie d'alors, ce que *le petit Jehan de Saintré* ou *Galaor* étaient au quinzième [1], c'est-à-dire quelque chose de poétique et de flatté, mais d'assez ressemblant. Eugène est le modèle auquel aurait dû aspirer tout homme bien né de ce temps-là, c'est un Grandisson sans fadeur et sans ennui; il n'a pas encore atteint ce portrait un peu solennel que la maréchale lui a d'avance assigné pour le terme de ses vingt-cinq ans, ce portrait dans le goût de ceux que trace mademoiselle de Montpensier. Eugène, au milieu de ce monde de convenances et d'égards, a ses jalousies, ses allégresses, ses folies d'un moment. Un jour, il fut sur le point de compromettre par son humeur au jeu sa douce amie Athénaïs. — « Quoi! m'affliger! lui dit celle-ci le lendemain; et, ce qui est pis encore,

[1] Ce nom même de *Rothelin*, si gracieux et aimable à prononcer, rappelle une branche descendante du preux Dunois. L'abbé de Rothelin, cet ami bien doux et fidèle du cardinal de Polignac, en était.

risquer de perdre sur parole! Eugène avoir un tort! Je ne l'aurais pas cru. » Eugène a donc quelquefois un tort, Athénaïs a ses imprudences; mais ils n'en sont que plus aimés. La maréchale tient dans l'action toute la partie moralisante, et elle en use avec un à-propos qui ne manque jamais son but; Athénaïs et Eugène sont le caprice et la poésie, qui ont quelque peine à se laisser régler, mais qui finissent par obéir, tout en sachant attendrir leur maître. Lorsqu'à la dernière scène, *dans une de ces allées droites où l'on se voit de si loin*, madame d'Estouteville s'avance lentement, soutenue du bras d'Eugène, je sens tout se résumer pour moi dans cette image. Si jamais l'auteur a marié quelque part l'observation du moraliste avec l'animation du peintre, s'il a élevé le roman jusqu'au poëme, c'est dans *Eugène de Rothelin* qu'il l'a fait. Qu'importe qu'en peignant son aimable héros, l'auteur ait cru peut-être proposer un exemple à suivre aux générations présentes, qui n'en sont plus là; il a su tirer d'un passé récent un type non encore réalisé ou prévu, un type qui en achève et en décore le souvenir. — L'apparition d'*Eugène* fut saluée d'un quatrain de madame d'Houdetot.

Après *Eugène de Rothelin*, nous avons à par-

ler encore de deux romans de Madame de Souza, plus développés que ses deux précédens chefs-d'œuvre, et qui sont eux-mêmes d'excellens ouvrages, *Eugénie et Mathilde* et *la Comtesse de Fargy*. Le couvent joue un très grand rôle en ces deux compositions, ainsi qu'on l'a vu déjà dans *Adèle de Sénange*. Il y a en effet dans la vie et dans la pensée de madame de Souza quelque chose de plus important que d'avoir lu Jean-Jacques ou La Bruyère, que d'avoir vu la révolution française, que d'avoir émigré et souffert, et assisté aux pompes de l'Empire, c'est d'avoir été élevée au couvent. J'oserais conjecturer que cette circonstance est demeurée la plus grande affaire de sa vie, et le fond le plus inaltérable de ses rêves. La morale, la religion de ses livres, sont exactes et pures; toutefois ce n'est guère par le côté des ardeurs et des mysticités qu'elle envisage le cloître; elle y voit peu l'expiation contrite des Héloïse et des La Vallière. L'auteur de *Lélia*, qui a été également élevée dans un couvent et qui en a reçu une impression très profonde, a rendu avec un tout autre accent sa tranquillité fervente dans ces demeures. Mais j'ai dit que l'auteur de *la Comtesse de Fargy*, d'*Eugénie et Mathilde*, appartient réellement par le goût au dix-huitième siècle. Le couvent,

pour elle, c'est quelque chose de gai, d'aimable, de gémissant comme Saint-Cyr ; c'est une volière de colombes amies ; ce sont d'ordinaire les curiosités et les babils d'une volage innocence. « La partie du jardin, qu'on nommait pompeusement *le bois*, n'était qu'un bouquet d'arbres placés devant une très petite maison tout-à-fait séparée du couvent, quoique renfermée dans ses murs. Mais c'est une habitude des religieuses de se plaire à donner de grands noms au peu qu'elles possèdent ; accoutumées aux privations, les moindres choses leur paraissent considérables. » Le couvent de Blanche, le couvent d'Eugénie, sont ainsi faits. Pourtant, dans celui d'Eugénie, au moment de la dispersion des communautés par la révolution, il y a des scènes éloquentes, et cette prieure décharnée, qui profite avec joie de la retraite d'Eugénie, pour gouverner la maison, ne fût-ce qu'un jour, est une figure d'une observation profonde.

La Comtesse de Fargy se compose de deux parties entremêlées, la partie d'observation, d'obstacle et d'expérience, menée par madame de Nançay et par son vieil ami M. d'Entrague, et l'histoire sentimentale du marquis de Fargy et de son père. Cette dernière me plaît moins ; en général, à part *Eugène de Rothelin* et *Adèle*

de Sénange, le développement sentimental est moins neuf dans les romans de madame de Souza que ne le sont les observations morales et les piquantes causeries. Ces types de beaux jeunes gens mélancoliques, comme le marquis de Fargy, comme ailleurs l'Espagnol Alphonse, comme dans *Eugénie et Mathilde* le Polonais Ladislas, tombent volontiers dans le romanesque, tandis que le reste est de la vie réelle saisie dans sa plus fine vérité. Madame de Souza a voulu peindre par la liaison du vieux M. d'Entrague et de madame de Nançay, ces amitiés d'autrefois, qui subsistaient cinquante ans, jusqu'à la mort. Comme on était mariée au sortir du couvent, par pure convenance, il arrivait que bientôt le besoin du cœur se faisait sentir ; on formait alors avec lenteur un lien de choix, un lien unique et durable; cela se passait ainsi du moins là où la convenance régnait, et dans cet idéal de dix-huitième siècle, qui n'était pas, il faut le dire, universellement adopté. L'aimable M. d'Entrague, toujours grondé par madame de Nançay, toujours flatté par Blanche, et qui se trouve servir chaque projet de celle-ci sans le vouloir jamais, est un personnage qu'on aime et qu'on a connu, quoique l'espèce ne s'en voie plus guère. Madame de Nançay a vécu aussi, contrariante et

bonne, et qu'avec un peu d'adresse on menait sans qu'elle s'en doutât : « Madame de Nançay rentra chez elle disposée à gronder tout le monde; elle n'ignorait pas qu'elle était un peu susceptible, car dans la vie on a eu plus d'une affaire avec soi-même, et si l'on ne se connaît pas parfaitement, on se doute bien au moins de quelque chose. »

Eugénie et Mathilde, que nous avons déjà beaucoup cité, est le plus long et le plus soutenu des ouvrages de l'auteur, toujours *Eugène* et *Adèle* à part. L'auteur y a représenté au complet l'intérieur d'une famille noble pendant les années de la révolution. Eugénie, qui a été forcée de quitter son couvent, et qui devient comme l'ange tutélaire des siens, attire constamment et repose le regard avec sa douce figure, sa longue robe noire, ses cheveux voilés de gaze, sa grande croix d'abbesse si noblement portée; il y a un bien admirable sentiment entrevu, lorsqu'étant allée dans le parc respirer l'air frais d'une matinée d'automne, tenant entre ses bras le petit Victor, l'enfant de sa sœur, qui, attaché à son cou, s'approche de son visage pour éviter le froid, elle sent de vagues tendresses de mère passer dans son cœur; et le comte Ladislas la rencontre au même moment. Ce qu'Eugénie a senti palpiter d'obscur, il n'est point donné à des

paroles de l'exprimer, ce serait à la mélodie seule de le traduire[1].

[1] L'esquisse de ce motif virginal, que nous proposons à quelque gracieux compositeur, serait celle-ci :

LA PROMENADE D'EUGÉNIE.

— EUGÉNIE PARLE. —

Dors, cher Enfant, je sens ta main légère
A mon cou nu mollement s'attacher,
Je sens ton front en mon sein se cacher ;
Dors, cher Enfant ; je suis aussi ta mère !

Ta pauvre mère hélas! est tout effroi
Pour son Edmond que son amour rappelle ;
Se dérobant, il est allé fidèle
Mêler son risque au péril de son roi.

A mon cou nu pose ta main légère ;
Dors, cher Enfant ; je suis aussi ta mère !

Tant de malheur peut-il fondre à plaisir,
Quand le matin rit dans la vapeur blanche,
Quand le rayon qui mourait sur la branche
Est en passant si tiède à ressaisir ?

A mon cou nu pose ta main légère ;
Dors, cher Enfant ; je suis aussi ta mère !

Mais, dès qu'ainsi ton doux soin m'est rendu,
D'où vient, Enfant, que ta bouche innocente
Soulève en moi le soupir, et qu'absente
J'aille peut-être au rêver défendu ?

Dans *Eugénie et Mathilde*, madame de Souza s'est épanchée personnellement plus peut-être que partout ailleurs. Je n'ai jamais lu sans émo-

Eveille-toi ! je sens ta main légère
A mon cou nu de trop près s'attacher,
Ce front trop tiède en mon sein se cacher ;
Eveille-toi ! je ne suis point ta mère !

Tout cœur fidèle a son signe et son vœu :
Edmond l'honneur ; Mathilde Edmond lui-même ;
Mais ces soupirs, tressaillement que j'aime,
Sont-ils de moi, d'une vierge de Dieu ?

De mon cou nu lève ta main légère ;
Eveille-toi ! je ne suis point ta mère !

M'est-il permis le baiser de l'enfant,
Ce vague heureux qu'en le berçant prolonge
Ma solitude, et la nuit, dans un songe
L'enfant Jésus reparu plus souvent ?

De mon cou nu lève ta main légère ;
Eveille-toi ! je ne suis point ta mère !

Mais non, mon Dieu n'est pas un Dieu cruel ;
Par ce front pur, en cette claire allée,
Tenterait-il sa servante exilée ?
Dieu des petits et de Ruth et Rachel !

Dors, cher Enfant ; je sens ta main légère
A mon cou nu de plus près s'attacher,
Ton frais baiser en mon sein se cacher ;
Dors, cher Enfant ; je suis encor ta mère !

tion une page que je demande la permission de citer pour la faire ressortir. C'est le cri du cœur de bien des mères sous l'Empire, que madame de Souza, par un retour sur elle-même et sur son fils, n'a pu s'empêcher d'exhaler. Madame de Revel, malheureuse dans son intérieur, se met à plaindre les mères qui n'ont que des filles, parce qu'aussitôt mariées, leurs intérêts et leur nom même séparent ces filles de leur famille. Pour la première fois depuis la naissance de Mathilde, elle regrettait de n'avoir pas eu un fils : « Insen-
« sée ! s'écrie madame de Souza interrompant le
« récit ; comme alors ses chagrins eussent été
« plus graves, ses inquiétudes plus vives ! —
« Pauvres mères, vos fils dans l'enfance absor-
« bent toutes vos pensées, embrassent tout votre
« avenir, et lorsque vous croyez obtenir la ré-
« compense de tant d'années en les voyant heu-
« reux, ils vous échappent. Leur active jeunesse,
« leurs folles passions les emportent et les éga-
« rent. Vous êtes ressaisies tout à coup par des
« angoisses inconnues jusqu'alors.

« Pauvres mères ! il n'est pas un des mouve-
« ments de leur cœur qui ne fasse battre le vôtre.
« Hier enfant, ce fils est devenu un homme ; il
« veut être libre, se croit son maître, prétend
« aller seul dans le monde.... Jusqu'à ce qu'il ait
« acheté son expérience, vos yeux ne trouveront

« plus le sommeil, que vous ne l'ayez entendu « revenir ! Vous serez éveillées bien long-temps « avant lui ; et les tendres soins d'une affection « infatigable, ne les montrez jamais. Par com- « bien de détours, de charmes, il faudra cacher « votre surveillance à sa tête jeune et indé- « pendante !

« Dorénavant tout vous agitera. Cherchez sur « la figure de l'homme en place si votre fils n'a « pas compromis son avancement ou sa fortune ; « regardez sur le visage de ces femmes légères « qui vont lui sourire, regardez si un amour trom- « peur ou malheureux ne l'entraîne pas !

« Pauvres mères ! vous n'êtes plus à vous- « mêmes. Toujours préoccupées, répondant d'un « air distrait, votre oreille attentive reçoit quel- « ques mots échappés à votre fils dans la chambre « voisine.... Sa voix s'élève.... La conversation « s'échauffe.... Peut-être s'est-il fait un ennemi « implacable, un ami dangereux, une querelle « mortelle. Cette première année, vous le savez, « mais il l'ignore, son bonheur et sa vie peuvent « dépendre de chaque minute, de chaque pas. « Pauvres mères ! pauvres mères ! n'avancez qu'en « tremblant.

« Il part pour l'armée !.... Douleur inexpri- « mable ! inquiétude sans repos, sans relâche ! « inquiétude qui s'attache au cœur et le déchire !..

« Cependant si, après sa première campagne, il « revient du tumulte des camps, avide de gloire, « et pourtant satisfait, dans votre paisible de- « meure; s'il est encore doux et facile pour vos « anciens domestiques, soigneux et gai avec vos « vieux amis; si son regard serein, son rire en- « core enfant, sa tendresse attentive et soumise « vous font sentir qu'il se plaît près de vous.... « oh! heureuse, heureuse mère! » — Ceci s'imprimait en 1811; Bonaparte, dit-on, lut quelque chose du livre et fut mécontent[1].

Nous ne dirons rien des autres écrits de ma-

[1] Il ne l'était pas de reste toujours. Une fois, au retour d'un voyage à Berlin, madame de Souza arrivait à Saint-Cloud pour voir l'impératrice Joséphine. L'Empereur était sur le perron, impatient de partir pour la chasse; les fougueux équipages, au bas des degrés, trépignaient. La vue d'une femme le contraria, dans l'idée sans doute que ce serait une cause de retard pour l'impératrice qu'il attendait. Il s'avança le front assez sombre vers madame de Souza, et, la reconnaissant, il lui demanda brusquement : « Ah! vous venez de Berlin? eh! bien, y aime- « t-on la France! » — Elle vit l'humeur au front du sphinx redoutable : Si je réponds *oui*, songea-t-elle, il dira, c'est une sotte; si je réponds *non*, il y verra de l'insolence... — « Oui, Sire, répondit-elle, on y aime la France..., comme les vieilles femmes aiment les jeunes. La figure de l'Empereur s'éclaira : « Oh! c'est très bien, c'est très bien! » s'écria-t-il deux fois, et comme la félicitant d'être si heureusement sortie du piége. Quant à madame de Souza, récompensée par le glorieux sourire, elle aime à citer cet exemple pour preuve que l'habitude du monde et de laisser naître ses pensées les fait toujours venir à propos : « car, dit-elle, cette réponse s'était échappée si à part de ma volonté, et presque de mon esprit, que je fus tentée de me retourner aussitôt pour voir si personne ne me l'avait soufflée. »

dame de Souza, de *mademoiselle de Tournon*, de *la duchesse de Guise*, non qu'ils manquent aucunement de grâce et de finesse, mais parce que l'observation morale s'y complique de la question historique, laquelle se place entre nous, lecteur, et le livre, et nous en gâte l'effet. *Mademoiselle de Tournon* est le développement d'une touchante aventure racontée dans les mémoires de Marguerite de Valois. L'auteur de *Cinq-Mars* a su seul de nos jours concilier (bien qu'imparfaitement encore) la vérité des peintures d'une époque avec l'émotion d'un sentiment romanesque. On était moins difficile du temps de *la princesse de Clèves*, on l'était moins du temps même où parut *mademoiselle de Clermont*; on ne saurait s'en plaindre; si cette charmante nouvelle n'était pas faite heureusement, pourrait-elle se tenter aujourd'hui qu'on a lu dans le méchant grimoire de la Princesse Palatine : « Madame la Duchesse avait les trois plus belles filles du monde. Celle qu'on appelle mademoiselle de Clermont est très belle, mais je trouve sa sœur la princesse de Conti plus aimable. Madame la Duchesse peut boire beaucoup sans perdre la raison; ses filles veulent l'imiter, mais sont bientôt ivres et ne se savent pas gouverner comme leur mère. » Oh! bienheureuse igno-

rance de l'histoire, innocence des romanciers primitifs, où es-tu?

Ceux qui ont l'honneur de connaître madame de Souza trouvent en elle toute cette convenance suprême qu'elle a si bien peinte, jamais de ces paroles inutiles et qui s'essaient au hasard, comme on le fait trop aujourd'hui, un tour d'expression net et défini, un arrangement de pensée ingénieux et simple, du trait sans prétention, des mots que malgré soi l'on emporte, quelque chose enfin de ce qu'a eu de distinctif le dix-huitième siècle depuis Fontenelle jusqu'à l'abbé Morellet, mais avec un coin de sentiment particulier aux femmes. Moraliste des replis du cœur, elle croit peu au grand progrès d'aujourd'hui; elle serait sévère sur beaucoup de nos jeunes travers bruyants, si son indulgence aimable pouvait être sévère. L'auteur d'*Eugène de Rothelin* goûte peu, on le conçoit, les temps d'agitation et de disputes violentes. Un ami qui l'interrogeait, en 1814, sur l'état réel de la France jugée autrement que par les journaux, reçut cette réponse, que l'état de la France ressemblait à un livre ouvert par le milieu, que les ultras y lisaient de droite à gauche au rebours pour tâcher de remonter au commencement, que les libéraux couraient de gauche à droite se hâtant vers la fin, mais que personne ne lisait à la page où l'on était. La ma-

réchale d'Estouteville pourrait-elle dire autrement de nos jours? — Une épigraphe d'un style injurieux lui ayant été attribuée par mégarde dans un ouvrage assez récent, madame de Souza écrivit ce modèle de rectification où l'on reconnaît tout son caractère : « M*** a été induit en « erreur, ce mot fut attribué à un homme de « lettres ; mais, quoiqu'il soit mort depuis long- « temps, je ne me permettrai pas de le nommer. « Quant à moi, je n'ai jamais écrit ni dit une « sentence fort injuste qui comprend tous les « siècles, et qui est si loin de ces convenances « polies qu'une femme doit toujours respecter. » L'atticisme scrupuleux de madame de Souza s'effraie avant tout qu'on ait pu lui supposer une impolitesse de langage.

Mars 1834.

CHATEAUBRIAND.

(Mémoires.)

Nous sommes dans un temps où tout se hâte, se divulgue, et où la parole n'attend pas. L'événement d'hier est déjà de la chronique, de la poésie ou de l'histoire; l'œuvre de demain s'anticipe impatiemment, et la curiosité la dévore. On a goûté, le matin, ce qui fait l'objet d'un souvenir, et avant le soir on le raconte, on le chante.

Et pourquoi ne le raconterait-on pas? pourquoi ne pas mettre en circulation jour par jour,

pour ainsi dire, ce qui a instruit ou ému, ce qui a appris quelque chose sur l'état de la société ou sur la nature particulière d'un génie? Nous subissons les inconvénients du temps où nous vivons, ayons-en du moins les avantages. Qu'il en soit du monde moral comme il en est aujourd'hui de l'univers et du ciel physique. Les physiciens, les astronomes, les navigateurs observent et notent à chaque instant les variations de l'atmosphère, la latitude, les étoiles. Ces observations multipliées s'enchaînent, et leur ensemble aide à découvrir ou à vérifier des lois. Faisons quelque chose d'analogue dans le monde de l'esprit et de la société. Bien des détails précieux qui échapperaient, si on ne les saisissait au passage, et qui ne se retrouveraient plus, sont ainsi fixés, et pourront fournir d'imprévues conclusions à nos neveux, ou du moins, en vieillissant, en se colorant par le seul effet de la distance, ils leur deviendront poétiques et chers. Et quant à ce qui est beau, grand et décidément immortel, pourquoi hésiterait-on à le constater, à le saluer aussitôt qu'on le rencontre, et dans cet âge de rapidité, d'ennui, d'efforts avortés et d'espérances non encore mûres, pourquoi s'envierait-on une jouissance actuelle et une conquête certaine? Faut-il attendre qu'on soit loin de l'édifice,

et séparé par la poussière et la foule, pour l'admirer ?

Le mois passé (et de spirituelles indiscrétions l'ont déjà ébruité par mille endroits), quelques auditeurs heureux ont goûté une de ces vives jouissances d'imagination et de cœur qui suffisent à embellir et à marquer, comme d'une fête singulière, toute une année de la vie. Nous en étions, et après d'autres sur qui nous n'aurons que cet avantage, nous essaierons d'en dire quelque mot. C'était, comme on le sait, dans un salon réservé, à l'ombre d'une de ces hautes renommées de beauté auxquelles nul n'est insensible, puissance indéfinissable que le temps lui-même consacre et dont il fait une muse. La bonté ingénieuse surtout, si une fois elle a été unie à la beauté souveraine, et n'a composé avec elle qu'un même parfum, est une grâce qui devient enchanteresse à son tour et qui ne périt pas. Dans ce salon, qu'il faudrait peindre, où tout dispose à ce qu'on y attend, dont la porte reste entr'ouverte sur le monde qui y pénètre encore, dont les fenêtres donnent sur le jardin clos et sur les espaliers en fleurs d'une abbaye, on a donc lu les mémoires du vivant le plus illustre, lui présent, mémoires qui ne paraîtront au jour que lui disparu. Silence et bruit lointain, gloire en plein régnante et perspective d'un mausolée, confins

du siècle orageux et d'une retraite ensevelie, le lieu de la scène était bien trouvé. Dans ce salon étroit, et qui était assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentît fier d'être au cercle des préférés, il était impossible, durant les intervalles de la lecture, ou même en l'écoutant, de ne pas s'égarer aux souvenirs. Ce grand tableau qui occupe et éclaire toute la paroi du fond, c'est Corinne au cap Misène; ainsi le souvenir d'une amitié glorieuse remplit, illumine toute une vie. En face, cette branche toujours verte de fraxinelle ou de chêne qui, au milieu des vases grecs et des brillantes délicatesses, sur le marbre de la cheminée, tenait lieu de l'heure qui fuit, n'était-ce pas comme une palme de Béatrix rapportée par l'auteur d'Orphée, comme un symbole de ce je ne sais quoi d'immortel qui trompe les ans? De côté, sur ces tablettes odorantes, voilà les livres choisis, les maîtres essentiels du goût et de l'âme, et quelques exemplaires somptueux où se retrouvent encore tous les noms de l'amitié, les trois ou quatre grands noms de cet âge. Oh! que les admirables confidences étaient les bien venues dans ce cadre orné et simple où elles s'essayaient! Comme l'arrangement léger de cet art, dont il faut mêler le secret à toute idéale jouissance, n'ôtait rien à l'effet sincère et complétait l'harmonie des senti-

ments! Le grand poète ne lisait pas lui-même; il eût craint peut-être en certains moments les éclats de son cœur et l'émotion de sa voix. Mais si l'on perdait quelque accent de mystère à ne pas l'entendre, on le voyait davantage; on suivait sur ses vastes traits les reflets de la lecture comme l'ombre voyageuse des nuages aux cîmes d'une forêt. Celui qui fut tour à tour René, Chactas, Aben-Hamet, Eudore, l'Homère du jeune siècle, il était là, écoutant les erreurs de son Odyssée. Les plis de ce front de vieux nocher, la gravité de la tête du lion, l'amplitude des tempes triomphales ou rêveuses, ressortaient mieux dans l'immobilité. Tantôt sa main passait et se posait sur les paupières, comme pour plus de ressemblance avec ces grands aveugles qu'il a peints, et dont la face exprime le repos dans le génie; il dérobait quelque pleur involontaire. Tantôt son œil se rouvrait avec la flamme du jeune aigle, et ce regard humide et enivré jouait dans le soleil, dont quelque rayon, à travers le bleu des franges, le poursuivait obstinément. Et cette noble tête se détachant ainsi derrière le lecteur dans la bordure du tableau de Corinne, tableau un peu trop rapproché de nous, je me disais : « Enfant, de tels fonds ont surmonté « long-temps et dominé nos rêves. Staël! Chateaubriand! les voilà devant nous, l'une aussi

« présente, l'autre aussi dévoilé qu'ils peuvent « l'être, unis tous les deux sous l'amitié vigilante « d'un même cœur. Entrons bien dans cette « pensée. Respirons, respirons sans mélange la « poésie de ces pages où l'intimité s'exhale à tra- « vers l'éclat. Embrassons, étreignons en nous « ces rares moments, pour qu'après qu'ils auront « fui, ils augmentent encore de perspective, pour « qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sa- « crée le souvenir. Cour de Ferrare, jardins des « Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut « Byron, tous lieux où se sont groupés des gé- « nies, des affections et des gloires, tous Edens « mortels que la jeune postérité exagère toujours « un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous « envier ? et n'enviera-t-on pas un jour ceci ? »

C'est en 1800 que M. de Chateaubriand entra du premier pas dans la gloire. Rien de lui n'était connu jusque-là ; l'*Essai sur les Révolutions*, publié en Angleterre, n'avait nullement pénétré en France ; quelques articles du *Mercure* et les promesses de M. de Fontanes présageaient depuis plusieurs mois aux personnes attentives un talent nouveau, quand le *Génie du Christianisme* remplit l'horizon de ses subites clartés. Cet incomparable succès, au début, conféra à M. de Chateaubriand un caractère public, comme écrivain ; sa triple influence, religieuse, poétique et

monarchique, commença dès lors. Toute sa destinée ultérieure dut se dérouler sous cette majestueuse inauguration et à partir de cette colonne milliaire que surmontait une croix. La religion, la poésie, la monarchie, durant ces trente années, dominèrent, chacune plus ou moins, selon les circonstances, dans cette vie qui marcha comme un long poëme. Mais il y eut bien des inégalités nécessaires et des interruptions qui furent peu comprises des esprits prosaïques et soi-disant positifs. Cette dévotion éloquente, cette invocation au christianisme du sein d'une carrière d'honneurs, de combats politiques ou de plaisirs, cette rêverie sauvage, cette mélancolie éternelle de René se reproduisant au sortir des guirlandes et des pompes, ces cris fréquents de liberté, de jeunesse et d'avenir, dans la même bouche que la magnificence chevaleresque et le rituel antique des rois, c'en était plus qu'il ne fallait pour déconcerter d'honnêtes intelligences qui chercheraient difficilement en elles la solution d'un de ces problêmes, et qui prouveraient volontiers, d'après leur propre exemple, que l'esprit est matière, puisqu'il n'y tient jamais qu'une seule chose à la fois. Depuis quelques années pourtant, l'unité de cette belle vie de M. de Chateaubriand s'était suffisamment dessinée; sauf quelques brusques détails, la ligne

entière du monument était appréciée et applaudie. Littérairement, il n'y avait qu'une voix pour saluer le fondateur, parmi nous, de la poésie d'imagination, le seul dont la parole ne pâlissait pas dans l'éclair d'Austerlitz. Après le dix-huitième siècle, qui est en général sec, analytique, incolore; après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur, M. de Chateaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation en même temps que le génie vierge du Méchascébé: Chactas a lu Job et a visité le grand Roi. On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre; ce sont en effet des fûts de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux. Et puis, comme dans le Louis XIV, un fonds de droit sens mêlé même au faste, de la mesure et de la proportion dans la grandeur. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Chateaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement; il est sobre dans

son audace ; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures ni aux moindres ornements. Le fond de son dessin est d'ordinaire vaste et distinct, les bois, la mer retentissante, la simplicité lumineuse des horizons ; et c'est par là qu'on le retrouve surtout homérique et sophocléen.

M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui. Dans son application à la politique, et dans l'*Itinéraire* de son voyage en Orient, il a si bien su proportionner son style à la nature des sujets, que c'est aujourd'hui l'opinion universelle qu'il y a chez lui une seconde manière, une seconde portion de son œuvre qui est irréprochable. Mais, comme ce mérite d'être *irréprochable* tient surtout en ce cas-là à un moindre déploiement poétique, je persiste à le préférer dans sa complète et, si l'on veut, inégale manière.

Politiquement, le rôle de M. de Chateaubriand n'est pas moins, à peu près unanimement, apprécié aujourd'hui. Sauf quelques mots, quelques écarts dus à la tourmente des temps et aux engagements de parti, on le voit constamment

viser à une conciliation entre la liberté moderne et la légitimité royale. La liberté de la parole et de la presse est, en quelque sorte, l'axe fixe autour duquel sa noble course politique a erré. Et puis, d'époque en époque, on rencontre dans la vie publique de M. de Chateaubriand de ces actes d'honneur désintéressé et de généreuse indignation qui font du bien au cœur parmi tant d'égoïsmes prudents et d'habiles indifférences. Cette faculté électrique qui, lors de l'assassinat du duc d'Enghien, le porta instantanément à briser avec le gouvernement coupable, ne l'a pas abandonné encore; elle est chez lui restée irrésistible et entière comme son génie. Elle ne l'a pas trompé particulièrement dans sa relation de guerre et de dégoût contre un état de choses venu le dernier et déjà le plus attiédissant. Nous n'entendons pas ici précisément parler des deux brochures politiques de M. de Chateaubriand; nous en serions fort mauvais juge, incapable que nous nous trouvons, par suite d'habitudes anciennes et de convictions démocratiques, d'entrer dans la fiction des races consacrées et des dynasties de droit. Nous serions même fort tenté de croire que l'illustre écrivain n'a lancé ces manifestes que par engagement de position, par sentiment de point d'honneur, et comme on irait galamment sur le

« les semences de la religion, dit-il en un en-
« droit de ses Mémoires, germèrent la première
« fois dans mon âme, je m'épanouissais comme
« une terre vierge qui, délivrée de ses ronces,
« porte sa première moisson. Survint une bise
« aride et glacée, et la terre se dessécha. Le
« ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées;
« puis la bise souffla de nouveau. Cette alter-
« native de doute et de foi a fait long-temps de
« ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables
« délices. » Voilà en ces deux mots l'histoire religieuse d'une âme qui est le type complet de beaucoup d'âmes venues depuis. Quand M. de Chateaubriand ne confesserait pas cette lutte dans ses Mémoires, on en retrouverait l'empreinte continuelle dans sa vie, et elle y répand une teinte de mélancolie et de mystère qui en achève la poétique beauté.

Mais quoique la destinée de M. de Chateaubriand, depuis l'année où elle apparaît avec le siècle sur l'horizon, se manifeste, s'explique et resplendisse d'elle-même suffisamment, il y a bien des endroits inégaux, des transitions qui manquent, des effets dont les causes se doivent rechercher. Il y a surtout avant cette gloire publique, avant ce rôle d'apologiste religieux, de publiciste bourbonien, de poète qui a chanté sa tristesse et qui s'est revêtu devant tous de sa rêverie; il y a, avant

cela, trente longues années d'études, de travaux, de secrètes douleurs, de voyages et de misères; trente années essentielles et formatrices, dont les trente suivantes ne sont que le développement ostensible et la conséquence, j'oserai dire, facile. Or, comment ignorer cette première et féconde moitié d'une belle vie? On veut tout savoir sur le point de départ des grandes âmes avant-courrières. M. de Chateaubriand avait déjà parlé dans des notes, dans des préfaces, çà et là, de cette époque antérieure; mais les détails épars ne se liaient pas et laissaient champ aux incertitudes. Un livre, par lui publié à Londres en 1797, l'*Essai sur les Révolutions*, était la source la plus abondante et la plus native où l'on pût étudier cette jeunesse confuse. En lisant l'*Essai*, on y voit quelles connaissances nombreuses, indigestes, avait su amasser le jeune émigré; quelle curiosité érudite et historique le poussait à la fois sur tous les sujets qu'il a repris dans la suite; quelle préoccupation littéraire était la sienne; quel souci de style, et d'exprimer avec saillie, avec éclat, tout ce qui en sens divers était éloquemment exprimable; quel respect empressé pour tout ce qui avait nom d'homme de lettres, pour Flins, par exemple, qu'il cite entre Simonide et Sanchoniaton. On y voit une haute indifférence politique, un bien ferme coup d'œil sur des ruines fumantes,

une appréciation chaleureuse, mais souvent équitable, des philosophes ou des personnages révolutionnaires ; il m'arrive à chaque page, en lisant l'*Essai*, d'être de l'avis du jeune homme contre l'auteur des notes que je trouve trop sévère et trop prompt à se condamner. Le scepticisme de l'*Essai* n'a rien de frivole ; c'est un désenchantement amer, une douleur de ne pas croire, c'est le souffle de cette bise sombre dont tout à l'heure il a été parlé. Le deuxième volume renferme un chapitre *aux Infortunés*, dans lequel, à travers les conseils et les règles de conduite que l'auteur essaie de déduire, on lit toute l'histoire de sa vie d'émigration et de sa noble pauvreté : « Je m'imagine, s'écrie-t-il, que les malheureux « qui lisent ce chapitre le parcourent avec cette « avidité inquiète, que j'ai souvent portée moi-« même dans la lecture des moralistes, à l'article « des misères humaines, croyant y trouver quel-« que soulagement. Je m'imagine encore que, « trompés comme moi, ils me disent : Vous ne « nous apprenez rien ; vous ne nous donnez au-« cun moyen d'adoucir nos peines ; au contraire, « vous prouvez trop qu'il n'en existe point. — O « mes compagnons d'infortune ! votre reproche « est juste ; je voudrais pouvoir sécher vos larmes, « mais il vous faut implorer le secours d'une main « plus puissante que celle des hommes. Cependant

« ne vous laissez point abattre ; on y trouve en-
« core quelques douceurs parmi beaucoup de ca-
« lamités. Essaierai-je de vous montrer le parti
« qu'on peut tirer de la condition la plus misé-
« rable? peut-être en recueillerez-vous plus de
« profit que de toute l'enflure d'un discours
« stoïque. » Et suivent alors les conseils appro-
priés : fuir les jardins publics, le fracas, le grand
jour ; le plus souvent même ne sortir que de
nuit ; voir de loin le réverbère à la porte d'un
hôtel, et se dire : Là, on ignore que je souffre ;
mais ramenant ses regards sur quelque petit
rayon tremblant dans une pauvre maison écar-
tée du faubourg, se dire : Là, j'ai des frères.
Voilà ce qu'on trouve, après tant d'autres pages
révélatrices, dans l'*Essai*. Mais jusqu'ici cette
œuvre de jeunesse était restée en dehors du
grand monument poétique, religieux et poli-
tique, de M. de Chateaubriand, et n'était pas
comprise, pour ainsi dire, dans la même en-
ceinte. Les notes que l'auteur y avait jointes,
écrites en 1826, et dans un esprit de justification
religieuse et monarchique, servaient à séparer
l'*Essai* de ce qui a suivi plutôt qu'à l'y rattacher.
C'est aux *Mémoires* qu'il appartenait de tout re-
prendre dans une unité plus vaste, et de repré-
senter avec accord l'entière ordonnance de cette
destinée.

L'idée de M. de Chateaubriand, écrivant ses Mémoires, a été de se peindre sans descendre jusqu'à la confession, mais en se dépouillant d'une sorte de *convenu* inévitable qu'imposent les grands rôles joués sur la scène du monde : c'est une des raisons qui le portent à n'en vouloir la publication qu'après lui. Dans les pages datées de 1811, comme dans celles de 1833, l'auteur de la grande tentative chrétienne et monarchique se sent toujours, mais il ne se pose pas en travers. Rien n'abjure les opinions du passé, mais rien ne s'y asservit, rien ne les flatte. Le poète, comme René, a ressaisi solitude et puissance; il est rentré dans sa libre personnalité, dans mille contradictions heureuses. Sa nature originelle y reprend le dessus, y tient le dez, si j'ose dire. Toutes les réflexions saines, capables d'éloquence, toutes les nobles images à cueillir et les palmes en fleur dans chaque champ, toutes les belles rêveries à rêver, l'appellent d'un attrait invincible. L'art surtout, ce grand et insatiable butineur, y gagne. L'unité de la vie même de l'écrivain se retrouve dans cette diversité. Il y a telle page de 1833 qui ressemble plus à telle page de l'*Essai* que tout ce qui a été écrit dans l'intervalle : les rayons du couchant rejoignent l'aurore.

Ce serait, on le sent, aborder les *Mémoires* de M. de Chateaubriand par un bien étroit côté, que

d'y chercher simplement un récit explicatif qui comblerait les lacunes biographiques et aiderait à compléter une psychologie individuelle. De ses *Mémoires*, M. de Chateaubriand a fait et a dû faire un poëme. Quiconque est poète à ce degré, reste poète jusqu'à la fin; et quoiqu'il écrive en face de la réalité, il la transgresse toujours; il ne lui est pas donné de redescendre. Mais, chemin faisant, au milieu des peintures et des caractères, des récits enjoués ou des idéales rêveries, les indications abondent : on y sent passer les secrets voilés; on saisit surtout cette continuité essentielle du héros, qui s'étend du berceau jusqu'à la gloire, qui persiste de dessous la gloire jusqu'à la tombe. Et c'est là, je le dirai, ce qui m'a le plus profondément attaché au milieu de la beauté et de la grandeur vraiment épiques de l'ensemble.

Noble vie, magnanime destinée, à coup sûr, que celle qui se trouve tout naturellement et comme forcément amenée à produire l'épopée de son siècle, en se racontant elle-même, tant elle a été mêlée à tout, à la nature, aux catastrophes, aux hommes, tant son rôle extérieur a été grand, bien qu'elle ait gardé plus d'un mystère! Oh! quand je m'échappe quelquefois à parler du factice inévitable des rôles humains; quand j'ai l'air de me plaire à la pure réalité, ce

n'est pas que je me dissimule les misères et les petitesses de celle-ci, ce n'est pas que je méconnaisse le mérite et la force des entreprises. En présence surtout de l'œuvre et de la vie de M. de Chateaubriand, j'ai senti combien il sied à la faculté puissante, au génie, d'enfanter de longues espérances, de se proposer de grands buts, d'épouser d'immenses causes. A trente ans, d'ordinaire, le premier cours naturel de la jeunesse s'affaiblit. A s'en tenir au point de vue de la stricte réalité, on sait déjà les inconvénients de toute chose, le néant des amitiés, le revers des enthousiasmes, l'insuffisance des doctrines stoïques et altières. Si l'on demeure à ce point de vue stérile, il n'est aucune raison pour se remuer davantage, et l'on cesse toute action confiante et suivie à l'âge même où le génie déploie la sienne. Mais le génie, lui, invente; il se suscite de magnifiques emplois. Pour remonter la vie à partir de ce point où le premier torrent de jeunesse ne pousse plus [1],

[1] C'est l'habitude de comparer la vie à un fleuve qu'on descend; il serait plus juste dans beaucoup de cas, et sinon par rapport à l'horizon des années et au cours du temps, du moins par rapport à notre principe d'action et à notre mouvement dans les choses, de la comparer à un fleuve qu'on remonte. On y arrive à la marée montante et parfois dans l'orage, non sans dangers, mais avec impulsion. Plus tard, la barre franchie, le danger est moindre, mais l'impulsion aussi. Le commun des hommes continue de ramer péniblement chaque jour, assez pour ne pas descendre, mais sans plus avancer.

il évoque, il embrasse dans son temps quelque vaste pensée religieuse, sociale, politique même, comme ces machines un peu artificielles à l'aide desquelles on remonte les grands fleuves. Il se crée une succession indéfinie d'espérances, d'efforts renaissants et de jeunesses. Qu'il atteigne ou non tel ou tel but en particulier, qu'importe? Quand sa marche est loyale et fidèle à certaines règles, il n'a pas failli. Il enflamme derrière lui des émulations généreuses et des passions qui régénèrent; il est pour beaucoup dans toutes les nobles pensées de ses contemporains et du jeune avenir.

Les Mémoires de M. de Chateaubriand, au point où ils en sont aujourd'hui, se composent de deux ensembles distincts. Le premier ensemble, dont la rédaction remonte à 1811 et s'achève en 1822, comprend les trente premières années de sa vie jusqu'en 1800. Le second ensemble, dont la rédaction est de 1833, comprend les deux voyages de M. de Chateaubriand à Prague, le voyage à Venise, les diverses relations avec la famille royale déchue, dans cette même année. L'illustre auteur s'occupe en ce moment, je pense, à compléter cette dernière partie de sa narration par l'histoire des deux ou trois années écoulées entre juillet 1830 et son premier départ pour Prague.

Ces deux ensembles, dont l'un est entièrement terminé et dont l'autre va l'être, figurent, en quelque sorte, deux ailes égales à l'extrémité d'un même monument. Le corps intermédiaire du récit, les trente années de l'Empire et de la Restauration ne sont encore tracées que par endroits et ne présentent pas, à l'heure qu'il est, une ligne ininterrompue et définitive. Quelle qu'en soit l'importance, au reste, dans le plan de l'édifice, on peut provisoirement concevoir cet espace entre les deux ailes rempli par *le Génie du Christianisme*, *les Martyrs*, l'*Itinéraire*, *la Monarchie selon la Charte*, *les Quatre Stuarts*, les *Etudes historiques*, tous palais différents de date et de style, mariant heureusement leur diversité, et composant un Louvre ou plutôt un Fontainebleau merveilleux, comme l'a dit quelque part M. Magnin à propos des *Etudes historiques* en particulier. Par le seul fait que l'époque antérieure à la vie publique est terminée jusqu'en 1800, que l'époque postérieure à la retraite politique est tout près d'être terminée d'une façon non moins définitive, nous tenons donc dès à présent un monument sans exemple, et dont l'aspect, même dans cet état inachevé, simule quelque chose d'accompli. Mais bientôt, derrière ce *Génie du Christianisme*, ces *Martyrs*, cette *Monarchie*

selon la Charte, tous ces palais, disons-nous, qui meublent l'intervalle, bientôt s'élèvera un autre monument de forme imprévue qui les enceindra; M. de Chateaubriand s'entend à la grande architecture.

En essayant ici d'introduire un peu le lecteur dans ce que nous avons récemment recueilli, dans cet Alhambra de nos souvenirs, notre embarras est extrême, nous l'avouons. Que faire de tant de richesses encore jalouses! Nous ne savons comment modérer notre mémoire. Nous aurons tort d'être trop inexact, et tort aussi d'être trop fidèle. Nous craignons, en mêlant trop du nôtre aux confidences du poète, de les altérer; en les offrant vives, telles qu'elles se sont gravées en nous, de les trahir.

En 1811, à Aulnay, dans cette vallée-aux-Loups où il a écrit l'*Itinéraire*, *Moïse*, *les Martyrs*, près de ces arbres de tous les climats, qui lui rappellent les Florides ou la Syrie, et si petits encore qu'il leur donne de l'ombre quand il se place entre eux et le soleil, M. de Chateaubriand, au comble de sa gloire, au plus haut de la montagne de la vie, profitant des derniers jours de calme avant les orages politiques qu'il pressent, se retourne un matin vers le passé et commence la première page de ses Mémoires. Il est né à Saint-Malo, d'une famille noble, dès an-

ciens Chateaubriand de Beaufort qui se rattachent aux premiers comtes, ensuite ducs de Bretagne. Il discute cette généalogie, il nous y intéresse : « Mais n'est-ce pas là, se dit-il, d'é« tranges détails, des prétentions mal sonnantes « dans un temps où l'on ne veut que personne « soit le fils de son père ? Voilà bien des vanités « à une époque de progrès, de révolution ? » Non pas ; dans M. de Chateaubriand, le chevaleresque est une qualité inaliénable ; le gentilhomme en lui n'a jamais failli, mais n'a jamais été obstacle à mieux. Béranger se vante d'être du peuple, M. de Chateaubriand revendique les anciens comtes de Bretagne ; mais tous les deux se rencontrent dans l'idée du siècle, dans la république future, et ils se tendent la main.

Cette idée de noblesse et d'antique naissance est surtout nécessaire pour expliquer le caractère et la physionomie du père de M. de Chateaubriand, de l'homme ardent, rigoureux, opiniâtre, magnanime et de génie à sa manière, dont toute la vie se passe à vouloir relever son nom et sa famille ; espèce de Jean-Antoine de Mirabeau dans son âpre baronnie. Il faut voir le portrait ineffaçable de ce père dur et révéré, au nez aquilin, à la lèvre pâle et mince, aux yeux enfoncés et *pers* ou *glauques* comme ceux des lions ou des anciens barbares. Son silence redouté, sa

tristesse profonde et morne, ses brusques emportements, et le rond de sa prunelle qui se détache comme une balle enflammée dans la colère, puis sa mise imposante et bizarre, la grandeur de ses manières, sa politesse seigneuriale avec ses hôtes quand il les reçoit tête nue, par la bise ou par la pluie, du haut de son perron, comme tout cela est marqué! quelle touche à la fois fidèle et pieuse en son exactitude austère! Si le vieillard revivait, s'il se voyait ainsi retracé et immortel, comme on sent qu'il se reconnaîtrait! comme il s'enorgueillirait de sa propre vue et de son aspect inexorable! comme il se saurait gré de sa race! comme il bénirait ce fils dont il a contristé la jeunesse, et verserait sur lui une de ces rares larmes que sa joue sèche avait si vite dévorées!

A côté de cette haute figure, vient la mère de M. de Chateaubriand, fille d'une ancienne élève de Saint-Cyr, et sachant elle-même par cœur tout *Cyrus*. Femme élégante de manières, cultivée d'esprit, soupirante et silencieuse, elle souffre aussi de la sévérité absolue du maître, et partage la tristesse refoulée des siens plutôt qu'elle ne la console. Ceux qui cherchent dans les parents des grands hommes la trace et la racine des vocations éclatantes, ceux qui demandent aux mères de Walter Scott, de Byron et

de Lamartine le secret du génie de leurs fils, remarqueront ce caractère à la fois mélancolique et cultivé de madame de Chateaubriand; ils auraient à remarquer aussi que deux des sœurs du poète, et l'une particulièrement, ont laissé des pages touchantes; qu'un de ses oncles paternels, prêtre, faisait des vers, et qu'un autre oncle paternel vivait à Paris, voué aux recherches d'érudition et d'histoire. Il y a toujours quelques ébauches naturelles préexistant aux apparitions sacrées.

François-Auguste de Chateaubriand naquit donc à Saint-Malo, rue des Juifs, dans une maison voisine de celle où devait naître quelques années plus tard M. de La Mennais; il était le dernier de dix enfants, dont six vécurent, quatre sœurs et un frère, l'aîné de tous. Il eut titre le Chevalier; son frère, le comte de Combourg (car le père de M. de Chateaubriand avait racheté l'ancienne terre de Combourg du maréchal de Duras) était destiné à être conseiller au parlement de Rennes; le chevalier devait entrer, suivant l'usage des cadets en Bretagne, dans la marine royale. En attendant, on le mit en nourrice au village de Plancoët; il s'attacha fort à sa bonne nourrice, la *Villeneuve*, qui seule le préférait; il s'attacha d'une amitié bien délicate, en grandissant, à la quatrième de ses sœurs, négli-

gée comme lui, rêveuse et souffrante, et qu'il nous peint d'abord l'air malheureux, maigre, trop grande pour son âge, attitude timide, robe disproportionnée, avec un collier de fer garni de velours brun au cou, et une toque d'étoffe noire sur la tête. Voilà celle pourtant qui plus tard brillera si poétique et si belle, dont le front pâle se nuancera de toute sérieuse pensée; qu'il comparera muette et inclinée à un Génie funèbre, et qui sera pour lui la Muse, quand, dans une des promenades au grand mail, il lui parlera avec ravissement de la solitude, et qu'elle lui dira d'une voix de sœur qui admire : « Tu « devrais peindre cela. »

La grand'mère maternelle du chevalier habitait à l'*Abbaye*, hameau voisin de Plancoët, avec une vieille sœur non mariée, mademoiselle de Boisteilleul. Il y avait dans la maison d'à côté trois vieilles filles nobles qui venaient chaque après-midi faire la partie de quadrille, averties de l'heure précise par un double coup de pincettes que mademoiselle de Boisteilleul frappait sur la plaque de la cheminée. Jamais intérieur en apparence insignifiant n'a pris plus de vie sous un pinceau et une expression plus pénétrante. Si, dans le portrait de son père, M. de Chateaubriand n'a rien à envier aux Van-Dick, aux Vélasquès et aux vieux maîtres espagnols; si, dans

le portrait de sa sœur enfant, il a égalé quelque jeune fille gauche et finement ingénue de Terburg, il n'est comparable en cet endroit qu'à la grâce exquise et familière de Wilkie. Mais, quand il vient à se rappeler que cette société, la première qu'il ait remarquée, est aussi la première qui ait disparu à ses yeux ; quand il montre la mort dépeuplant par degrés cette maison heureuse, une chambre qui se ferme et puis une autre, et le quadrille de l'aïeule devenu impossible, faute des partners accoutumés, il touche alors à une corde de sensibilité intime dont ses *Mémoires* nous rendent plus d'un tendre soupir. Mais cela tourne bientôt à la gravité solitaire, et à la mélancolique grandeur qui est le fond de cette nature de René : « Vingt fois depuis « cette époque, dit-il, j'ai fait la même observation, vingt fois des sociétés se sont formées « et dissoutes autour de moi. Cette impossibilité « de durée et de longueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous suit, cet « invincible silence qui s'empare de notre tombe « et s'étend de là sur notre maison, me ramènent « sans cesse à la nécessité de l'isolement. Toute « main est bonne pour nous donner le verre « d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la « fièvre de la mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas « trop chère! car comment abandonner sans dé-

« sespoir la main que l'on a couverte de baisers,
« et que l'on voudrait tenir éternellement sur
« son cœur? »

A côté de la maison calme et bénie de l'aïeule, il y a Monchoix, le joyeux et turbulent manoir de l'oncle, plein de chasseurs, de fanfares et de festins. Combourg ne vient que plus tard. Le chevalier est encore à Saint-Malo, luttant contre les vagues, aux prises avec ses jeunes compagnons, battu ou battant tour à tour. Les impressions sérieuses de la religion agissent cependant; on le relève du vœu que sa nourrice avait fait pour lui, et le prêtre qui l'exhorte lui parle de ses ancêtres, et de Palestine et de pèlerinage. Aux fêtes saintes, aux stations, il est à la cathédrale avec les autres enfants de son âge. Le jour baisse, les petites bougies sont allumées tout contre les *heures* où chacun suit l'office; on chante le *Tantùm ergò* : « Je voyais, dit-il,
« les cieux ouverts, les anges offrant notre en-
« cens et nos vœux à l'Eternel; je courbais mon
« front; il n'était point encore chargé de ces
« ennuis qui pèsent si horriblement qu'on est
« tenté de ne plus relever la tête, lorsqu'on l'a
« inclinée au pied des autels. »

Nous avons entendu dire quelquefois à certaines gens, de bonne volonté d'ailleurs, à propos de cette tristesse de plusieurs grands poètes,

et de M. de Chateaubriand en particulier : Qu'a-t-il? Pourquoi tant de tristesse et d'ennuis? Tout, dans la gloire du moins et dans le concert des louanges, ne lui sourit-il pas? Et lui-même, si par hasard nous le rencontrons sous les ormes de son boulevart, n'a-t-il pas fleur à la main et jeunesse légère, et si nous le saluons, toute la grâce du sourire? Allez; ces grands soucis de poète ne sont que feinte. — Bonnes gens, qui ne concevez pas qu'on puisse agréablement vous sourire, et n'en pas moins sentir le néant et l'interminable ennui de toute chose! C'est la duchesse-mère d'Orléans qui a dit, je crois, de son fils le régent, qu'il était *né ennuyé*. Ce mal originel d'ennui puisé au ventre de la mère, qui tourne chez les uns en vice et en folies déréglées, tourne chez les autres en poésie et en génie; mais la douleur se cache sous la beauté. Enfant (et je me sers à dessein d'expressions ravies), tout devient passion en attendant la passion même; tout s'épuise, tout se dévore, avant d'être cueilli et touché. On est, comme le frère d'Amélie, égaré et possédé du démon de son cœur. Viennent les délices tant désirées; elles n'ont qu'un jour, une heure à peine. Il y a des natures fatales qui portent plus aisément que d'autres, autour d'elles, le vertige et le désenchantement : Jupiter qui s'approche consume Sé-

mêlé. Puis voilà qu'on en est à la fuite des ans; la jeunesse alors (et c'est toujours avec les expressions dérobées au poëte, avec la plume échappée au cygne, que j'écris de lui), la jeunesse rentre au cœur, et quittant l'écorce, les dehors déjà moins fleuris, elle s'enferme en un sein orageux qu'elle continue de troubler. On est tenté de s'écrier comme l'auteur des Mémoires, dans une mélancolie cuisante : « Allons-nous-en avant d'avoir vu fuir nos amis et ces années que le poëte trouvait seules dignes de la vie : *vitâ dignior ætas*. Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regret. On ne souhaite plus le retour des mois riants à la terre; on le craint plutôt. Les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit lunaire commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent! » Et cela n'empêche pas cependant, tant la nature de l'homme est mobile et associe les contraires, de sourire gaîment à quelque réveil de mai, de sortir par la petite porte de son parc avec une fleur encore humide de rosée, de sourire d'un air de fête au passant qu'on aimerait éviter peut-être, au jeune homme qui rougit et salue, et dont cette rencontre va

enflammer la journée. Parce que chaque soir revient funèbre et sombre, chaque matinée de soleil ne nous rend-elle pas un peu de vrai printemps?

Si j'osais adresser un seul reproche à quelques rares endroits de cette douleur presque innée que je comprends et que j'admire, ce ne serait pas de s'exagérer et de se surfaire, ce serait de se croire plus unique au monde, plus privilégiée en amertume qu'elle ne l'est en effet. Certes nulle vie n'a été plus traversée, semée sur plus de mers, sillonnée de plus de sortes d'orages; et quand, après tant d'incomparables vicissitudes, on porte sa douleur sans fléchir, comme ces personnages de rois et d'empereurs qui, outre leur diadème de gloire au front, portent un globe dans la main, on en mesure mieux tout le poids. Mais ce poids, pour être d'ordinaire plus obscurément porté, n'en pèse pas moins aujourd'hui sur bien des cœurs. Le mal du solitaire René, en retranchant même ce qui a été de contagion et d'imitation, est assez endémique en ce siècle; la famille est nombreuse, je le crois, qui l'invoque tout bas comme l'aîné des siens. Quand René jette ses regards sur une foule, sur ce désert d'hommes comme il l'a appelé, il peut s'écrier sans crainte, ainsi que s'écriait l'infortuné dans l'*Essai* à la vue des petites lumières des faubourgs : *Là, j'ai*

des frères! frères moins glorieux sans doute, plus infirmes, moins honorés des grands coups du sort. Mais n'est-ce pas en fait de douleur surtout qu'il est vrai de dire avec M. Ballanche : « Tout se passe au fond de notre cœur, et c'est notre cœur seul qui donne à tout l'existence et la réalité. » . . . .

Pendant qu'il joue au bord de la mer à Saint-Malo, le chevalier de Chateaubriand a pour ami d'enfance un compagnon espiègle, hardi et provocateur, qui exerce un grand empire sur lui, et à qui il attribue, comme à une étoile jumelle, une influence mystérieuse et superstitieuse sur sa destinée. C'est ce même Gesril qui, devenu plus tard officier de marine, périt à l'affaire de Quiberon. L'action était finie, et les Anglais continuaient de canonner. Gesril, à la nage, s'approche des vaisseaux, crie aux Anglais de cesser le feu, leur annonçant le malheur et la capitulation. On le voulut sauver en lui filant une corde : « Je suis prisonnier sur parole, » s'écrie-t-il du milieu des flots; et il revient à terre, où il est fusillé avec Sombreuil. — Gesril, vous êtes mort en héros, vous avez égalé Régulus et surpassé d'Assas; et qui connaît votre nom cependant? Vous étiez jusqu'ici comme ces héros tombés avant Agamemnon, et qui ont manqué de poète sacré! Mais non; vous avez joué, enfant,

avec le poëte, vous l'avez poussé aux combats de pierre avec les autres enfants de la plage, vous l'avez enhardi sur les pentes glissantes des rochers; il vous suivait comme une bannière, et votre charme héroïque l'enchaînait déjà. Gesril, vous voilà sauvé de l'oubli! Si le poëte est capricieux de nature, s'il lui plaît parfois d'immortaliser des chimères, des êtres rencontrés à peine, des jeunes filles dont il ne sait le nom et auxquelles il sourit comme la fée, le poëte aussi est reconnaissant; il prend dans la nuit l'ami qu'il préfère, et il lui dresse un trône. Voyez plus tard comme il couronnera Fontanes pour l'avoir deviné et aimé! Le poëte redore les renommées amies qui pâlissent; il ressuscite et crée le héros qu'on ignore. Toute gloire humaine est chanceuse, mais c'est la Muse encore qui trompe le moins.

Mis au collége à Dol, où il apprend Bezout, où il sait par cœur toutes ses tables de logarithmes depuis 1 jusqu'à 10,000, où il fait des vers latins si coulamment que l'abbé Egault, son préfet, le surnomme l'*Elégiaque*, le chevalier revient passer ses vacances non plus à Saint-Malo, mais à Combourg. On n'arrive à ce château mystérieux que peu à peu, par intervalles, moyennant des descriptions graduelles, ménagées, qui disposent à l'émotion. A ce collége de Dol, la troi-

sième année de séjour fut marquée par la révolution d'âme et de sens qu'amena la puberté. Un *Horace* non châtié et le livre des *Confessions mal faites* tombèrent aux mains du jeune homme; il entrevoyait d'une part la volupté flatteuse avec ses secrets incompréhensibles, de l'autre la mysticité délirante apprêtant des flammes et des chaînes. « Si j'ai peint plus tard avec vérité, « dit-il, les entraînements de cœur mêlés aux « syndérèses chrétiennes, je l'ai dû à cette dou« ble connaissance simultanée. » Le quatrième livre de l'*Enéide*, les volumes de Massillon où sont les sermons de *l'Enfant prodigue* et de *la Pécheresse*, ne le quittaient pas. Chacun reconnaîtra dans ces tableaux quelques traits de sa propre enfance. Mais quelle pudeur de pinceau! quelle chasteté de ton dans ce trouble et dans ces chaudes haleines! A côté du penchant voluptueux, voilà tout aussitôt l'idée de l'honneur qui s'éveille: « car, ainsi que le remarque le poète, les passions ne viennent jamais seules; elles se donnent la main comme les Furies ou comme les Muses. » L'honneur donc, et nous citons toujours, l'honneur, cette exaltation de l'âme qui maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption, ce principe réparateur près du principe dévorant, allume en cette jeune âme un foyer qui ne va plus s'éteindre, et qui sera peut-

être son principal autel. Il y a là, à ce sujet, la délicieuse histoire d'un nid de pies déniché malgré les défenses de l'abbé Egault; l'abbé furieux se venge en condamnant au fouet le coupable. On trouve également dans Rousseau l'histoire d'une condamnation injuste au fouet; mais Rousseau la subit, et de la main de mademoiselle Lambercier, avec des sentiments d'une énergie concentrée, violente, toutefois un peu souillée, si l'on s'en souvient. Ici la différence des natures se déclare. Le chevalier résiste, il se défend, il obtient capitulation; il reste intact, et son honneur, même d'enfant, peut marcher la tête haute, pur d'affront.

La première communion faite, le chevalier de Chateaubriand va de Dol achever ses études au collége de Rennes, où il hérite du lit du chevalier de Parny, où il devient condisciple de Moreau et de Limoëlan. De Rennes, il va ensuite à Brest où il reste quelques mois au milieu des constructions navales comme Télémaque à Tyr, mais sans Mentor [1]. Ses instincts de voyageur se déploient et s'irritent en présence de cette mer naufrageuse, son idole, dit-il, et son image. Il est admirable surtout, quand, remontant le tor-

[1] « Peut-être n'avais-je déjà plus cette innocence qui nous fait un « charme de tout ce qui est innocent : ma jeunesse n'était plus enveloppée « dans sa fleur, et le temps commençait à la déclore. »

rent qui se jette dans le port, jusqu'à un certain coude, et ne voyant plus rien qu'une vallée étroite et stérile, il tombe en rêverie; et si le vent lui apporte alors le bruit du canon d'un vaisseau qui met à la voile, il tressaille et pleure. Mais par un de ces revirements inexplicables de la vie, au lieu de rester à Brest pour y attendre l'heure des longs voyages, il en part un matin subitement et arrive à Combourg.

Cette fois, nous sommes bien à Combourg pour y rêver à loisir. Le chevalier déclare qu'il renonce à la marine; on décide qu'il achèvera ses études à Dinan et qu'il embrassera l'état ecclésiastique; mais Dinan est à quatre lieues de Combourg, et il revient perpétuellement à ce gîte austère et chéri jusqu'à ce qu'on s'accoutume à l'y laisser à demeure. Sa plus jeune et mélancolique sœur, reçue chanoinesse, reste aussi à la campagne, en attendant de passer d'un chapitre dans un autre.

Ici commence toute une vie de René autre que celle que nous connaissons, avec le même fonds pourtant d'inquiétude et de rêve; un René plus réel et non moins idéal, aussi romanesque, aussi attachant sans catastrophe et sans le malheur d'Amélie. On sait tous les personnages du château, on sait jusqu'aux lieux où couchent les domestiques dans la grosse tour ou dans

les souterrains. On voit çà et là, l'hiver, venir de rares hôtes à cheval avec le porte-manteau en croupe; ce sont ceux que le père reçoit tête nue sur le perron. Ils content à souper leurs guerres de Hanôvre; ils couchent dans le grand lit d'honneur de la Tour du Nord; et le lendemain matin, on les voit chevauchant par la neige sur la chaussée solitaire de l'étang. L'humeur du père redouté devient plus taciturne et plus insociable avec l'âge; il ne sort qu'une fois l'an, à Pâques, pour aller entendre la messe à l'église paroissiale de Combourg. Il redouble la solitude autour de lui dans sa solitude, il disperse sa famille et ses serviteurs aux quatre tourelles du château. Les soirs d'automne, dans le vaste salon, vêtu d'une robe de ratine blanche, la tête couverte d'un haut bonnet roide et blanc, il se promène à grands pas; si la mère, le chevalier et sa sœur, qui sont assis immobiles, échangent quelques mots, il dit en passant, d'un ton sévère: « De quoi parliez-vous? » et l'on n'entend plus rien bruire, jusqu'à ce que, le coup de dix heures arrêtant brusquement sa marche, il se retire dans son donjon. Alors il y a un court moment d'explosion de paroles et d'allégement. Madame de Chateaubriand elle-même y cède, et elle entame une de ces merveilleuses histoires de revenants et de chevaliers, comme celle du sire de Beaumanoir

et de Jehan de Tinténiac, dont le poète nous reproduit la légende dans une langue créée, inouie.

Cette langue du moyen-âge, qui se trouve condensée, refrappée en cet endroit avec un art et une autorité dont on ne peut se faire idée, laisse çà et là des traces énergiques dans tout le courant du récit de M. de Chateaubriand. L'effet est souvent heureux, de ces mots gaulois rajeunis [1], mêlés à de fraîches importations latines [2], et encadrés dans des lignes d'une pureté grecque, au tour grandiose, mais correct et défini. Le vocabulaire de M. de Chateaubriand dans ces Mémoires comprend toute la langue française imaginable et ne la dépasse guère que parfois en deux ou trois mots [3] que je voudrais retrancher. Cet art d'écrire qui ne dédaigne rien, avide de toute fleur et de toute couleur assortie, remonte jusqu'au sein de Ducange pour glaner un épi d'or oublié, ou ajouter un antique bluet à sa couronne.

Retiré le soir dans son donjon à part, le jeune homme, plein des légendes et du génie du lieu,

[1] « Le couvent au bord du chemin *s'envieillissait* d'un quinconce « d'ormes du temps de Jean V de Bretagne ; » — « un des premiers plai- « sirs que j'aie goûtés, était de lutter contre les orages, de me jouer *emmi* « les vagues qui se retiraient ; » — *à l'orée* d'une plaine ; des nuages qui projètent leur ombre *fuitive*, etc.

[2] *Le vaste du ciel, les blandices des sens*, etc.

[3] Les châteaux qui *entombaient* les aïeux, etc.

commençait à son tour une poétique incantation; il évoquait sa *Sylphide*. Qu'était cette Sylphide? c'était le composé de toutes les femmes qu'il avait entrevues ou rêvées, des héroïnes de l'histoire ou du roman, des châtelaines du temps de Galaor, et des Armides; c'était l'idéal et l'allégorie de ses songes; c'est quelquefois sans doute, le dirai-je? un fantôme responsable, un nuage officieux, comme il s'en forme, dans les tendres moments, aux pieds des déesses. Il la suivait, cette Sylphide, par les prairies, sous les chênes du grand mail, sur l'étang monotone où il restait bercé durant des heures; il lui associait l'idée de la gloire. « Elle était pour lui la vertu « lorsqu'elle accomplit les plus nobles sacri- « fices; le génie, lorsqu'il enfante la pensée la « plus rare. » Il y a à travers cela d'impétueux accents sur le désir de mourir, de passer inconnu sous la fraîcheur du matin. « L'idée de n'être « plus, s'écrie-t-il, me saisissait le cœur à la fa- « çon d'une joie subite; dans les erreurs qui ont « égaré ma jeunesse, j'ai souvent souhaité de ne « pas survivre à l'instant du bonheur. Il y avait « dans le premier succès de l'amour un degré « de félicité qui me faisait aspirer à la destruc- « tion. » On retrouve un sentiment tout semblable dans Atala pendant la tempête; dans Velléda sur le rocher. Mais à quel propos ici ces

désirs de mourir, ce cri égaré d'une félicité en apparence sans objet? Quand j'entendais lire ces obscurs et murmurants passages, il me semblait sentir un parfum profond comme d'un oranger voilé [1].

Triste, dégoûté de tout, voyant sa sœur peu heureuse, sa mère peu consolante, craignant son père au point que, si au retour de ses courses sauvages il l'apercevait assis sur le perron, il se fût laissé tuer plutôt que de rentrer au château;

[1] Ce parfum *d'oranger voilé* se respire en maint endroit des Mémoires, mais nulle part plus mystérieusement qu'en un autre passage que je veux citer; c'est de plus une de ces révélations sincères dont j'ai parlé, sur la lutte et la contradiction des passions cachées et de la foi ostensible dans le poète. Se retrouvant à Venise en 1833, M. de Chateaubriand, qui se promène au Lido, se rappelle son ancien départ de cette ville pour l'Orient, et une tempête essuyée au rivage d'Afrique, durant laquelle il jetait à la mer une bouteille scellée avec son nom, puis il s'écrie: « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port « de Desdémone et d'Othello? allais-je au tombeau du Christ dans les « dispositions du repentir? une seule pensée m'absorbait, je comptais « avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards « attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler « plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à « Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. « Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! aurait-on « gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves? que de « malheurs ont suivi ce mystère! le soleil les éclaire encore; la raison « que je conserve me les rappelle. Si je cueille à la dérobée un instant de « bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'en- « chantement et de délire! » Un aveu moins prolongé, moins obscurément émouvant, mais précieux encore, se rapporte à la traversée du voyage en Amérique. Bien des parties de description, déjà placées dans

le chevalier essaya en effet de mourir; il s'enfonça dans un bois avec son fusil chargé de trois balles; l'apparition d'un garde l'interrompit. Il fit une maladie mortelle. Guéri, il était à Saint-Malo, près de passer aux Grandes-Indes, quand on le rappela pour un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Il quitte son père pour la dernière fois.

Ces Mémoires sont de temps en temps entrecoupés par des prologues qui marquent les dates et les situations contrastantes où l'auteur les composa. En 1821, M. de Chateaubriand, ambassadeur à Berlin, continue le récit de cette vie de jeunesse. Plus tard, c'est ambassadeur à Londres, qu'il décrira les misères de son émigration. Le premier voyage à Paris, en compagnie de mademoiselle Rose, marchande de modes, qui méprise fort son vis-à-vis silencieux; l'entrevue avec le cousin Moreau, qui n'est pas le grand général, avec madame de Châtenay, cette femme de douce accortise; l'amour de gar-

le *Génie du Christianisme* ou dans l'*Essai sur les Révolutions*, sont remises là à leur vraie place et dans leur premier jour; ainsi, à propos du chant de Notre-Dame-de-Bon-Secours en mer qu'entonnent les matelots : « Quand je transportais cette description dans le *Génie du Christianisme*, « mes pensées étaient analogues à la scène; mais, quand j'assis- « tais au brillant spectacle, le vieil homme était encore tout entier au « fond du jeune homme. Etait-ce Dieu seul que je contemplais sur les flots...? non, je voyais une femme et les miracles de son sourire. »

nison au profit de Lamartinière, la présentation à Versailles, la journée de la chasse et des carrosses, tous ces riens plus ou moins légers du monde extérieur sont emportés avec une verve de pur et facile esprit à laquelle le sérieux poète ne s'était jamais nulle part aussi excellemment livré. On a pu remarquer parfois dans les pages graves de M. de Chateaubriand quelques mots aigus qui font mine de sortir du ton, et qu'un goût scrupuleux voudrait rabattre. Ces mots ne sont le plus souvent que de l'esprit, de la verve comique et mordante, mais qui ne se présente pas en ces endroits à l'état direct et simple. C'est une veine refoulée qui engorge légèrement, pour ainsi dire, un style de plus profonde couleur. Mais dans les pages dont nous parlons, cette veine heureuse circule et joue au naturel; elle fertilise dans le talent de M. de Chateaubriand des portions encore inconnues.

A Paris, le jeune officier fait connaissance avec des gens de lettres, et négocie, à force d'habileté et d'appui, l'insertion d'une idylle dans l'*Almanach des Muses*. Parmi ces figures de gens de lettres si vivement éclairées en quelques mots, on voit Parny, « poète et créole, à qui il ne fal« lait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un pal« mier, une femme, et dont la paresse n'était « interrompue que par ses plaisirs qui se chan«

« geaient en gloire. » On y voit Delille de Sales, le philosophe de la nature, « qui faisait en Alle-« magne ses remontes d'idées. » On y trouve La Harpe, arrivant chez une sœur de M. de Chateaubriand, avec trois gros volumes de ses œuvres sous ses petits bras. Flins y obtient une part moins belle que dans l'*Essai*, mais très satisfaisante encore. Flins a beau être mort de toute la mort d'une médiocrité spirituelle; une goutte d'ambre est tombée sur son nom et le conserve; il y a quelque chose de lui enchâssé dans la base de marbre de cette statue immortelle. Ginguené et Champfort sont les moins indulgemment traités. En relisant l'*Essai*, j'ai désiré un milieu plus juste entre la louange première et la sentence trop rigoureuse qui durera.

On est en 89; la politique gronde. Il y a un épisode développé sur les états de Bretagne, sur la constitution et les troubles de cette province : les lignes majestueuses de l'histoire apparaissent. Mirabeau, avec qui l'auteur a dîné plusieurs fois, et qu'il a souvent entendu, est peint de génie à génie. La vie confuse, remuée, enthousiaste, de ces années-là, s'anime devant nous. On suit les trois belles nièces de Grétry avec la foule dans les allées des Tuileries; on reconnaît la belle madame de Buffon à la porte d'un club, dans le phaéton du duc d'Orléans.

C'est en cette année pourtant que le jeune homme assez indifférent à la politique, dévoré de l'instinct des voyages, voulant visiter la scène naturelle de ce poëme des *Natchez* qu'il médite déjà, rêvant aussi la découverte du passage polaire, part pour l'Amérique, muni des conseils et des instructions de M. de Malesherbes dont son frère aîné est le petit-gendre. Il nous faudrait un autre jour tout entier, une reprise d'haleine nouvelle, pour pouvoir l'y suivre. On y verrait les types de Mina et de Céluta; les deux Floridiennes. Puis au retour, après le mariage, l'émigration; la guerre au siége de Thionville, les veilles nocturnes du camp qui ont servi à peindre celles d'Eudore dans *les Martyrs*; la blessure, le retour à Namur par les Ardennes où le poète, qui a ébauché déjà Atala et René, est près de mourir d'épuisement; Jersey, Londres; la vie de misère et de noble fierté, l'*Essai sur les Révolutions*, l'histoire divine de Charlotte, et, à la nouvelle de la mort d'une mère pieuse, la pensée conçue, le vœu du *Génie du Christianisme*.

Quant à la seconde partie des *Mémoires*, nous aurions beaucoup à en dire, même en n'effleurant rien de toute la relation de Prague, de l'intérieur des princes déchus, ni de l'entrevue avec madame de Berry. Mais la route, les grands chemins seulement, les rêves du poète-ambassa-

deur, de Sterne-René, dans la vieille calèche autrefois construite à l'usage du prince de Talleyrand; mais les paysages de Bohême, les conversations avec la lune où tous les souvenirs reviennent et se jouent, tantôt dans une moquerie légère, tantôt dans une ivresse voluptueuse qui ranime, comme sous des baisers, les plus chers fantômes; mais Venise et la Zanzé de Pellico, et le Lido où l'enfant des mers salue avec amour ses vagues maternelles; mais Ferrare, et la destinée du Tasse qu'il marie à la sienne, comme un poëme dans un poëme; ce serait là matière à bien des réminiscences aussi, à bien des fuites sinueuses et des étincelles. Ne pouvant à loisir tout embrasser, nous finissons, pour donner idée des grandes perspectives qui s'y ouvrent fréquemment, par une citation sur l'avenir du monde, que la bienveillance de l'auteur nous a permis de détacher. Après avoir piloté assez péniblement le lecteur en vue de nos côtes inégales, nous arrivons avec lui à la haute mer, et nous l'y laissons.

(Ici, dans la *Revue des deux Mondes* du 15 avril 1834, suivait l'extrait indiqué, trop long, par malheur, pour être reproduit en ce lieu.)

PAROLES D'UN CROYANT[1].

Un jour Nicole, fatigué des tracasseries et des luttes, invitait avec sa douceur ordinaire le grand Arnauld à déposer la plume; et celui-ci lui

[1] Depuis le portrait de M. de la Mennais inséré dans le premier volume de cet ouvrage, de sensibles changements se sont manifestés dans le caractère et la position de l'illustre écrivain. Nous avons tâché de le suivre en l'admirant hautement aussi loin qu'il nous a été possible. Le fait même de la publication des *Paroles d'un Croyant* ne nous semblait pas détruire le rôle de prêtre à la fois catholique et populaire qu'avait revêtu l'abbé de La Mennais. On peut voir, mêlée à l'éloge du livre, l'interprétation que nous en donnions et qui, sous cette forme même

répondait vivement : « N'avons-nous pas l'éter-« nité pour nous reposer ? » C'est ce que répondrait aussi à un semblable conseil l'ardent et vertueux prêtre qui lance en ce moment un nouveau manifeste de ralliement et de foi, qui pousse, après un silence pénible, un nouveau cri de guerre et d'espérance. Il y a un an environ, abreuvé de tous les dégoûts, renonçant par convenance et soumission au journal dont il avait cru l'action salutaire, voyant se disperser et se détacher même entièrement de lui des disciples si regrettables, il se mit, un matin d'été à la campagne, à vouloir déposer quelque part, pour lui seul, sa secrète pensée, son jugement amer sur le présent, son vœu et son coup d'œil d'apôtre touchant l'avenir. Il choisit pour cela une ma-

d'éloge, pouvait être en partie une humble insinuation adressée à l'auteur. C'est depuis cette publication, en acceptant purement et simplement les conséquences démocratiques de la popularité conquise, que l'illustre écrivain nous paraît plutôt avoir compromis à quelque degré l'unité et l'autorité de sa vie. Mais le nouveau silence dans lequel il est entré, et que nous respectons, peut devenir fécond en éclaircissements, en réparations lentes, et nous attendrons. En abordant avec jeunesse et avec culte les caractères les plus dignes d'être admirés, on se fait d'eux un idéal un peu prompt, on leur trace en lettres d'or dans son esprit un programme qu'ils ne consultent pas toujours et qu'ils oublient de suivre. Puis vient le mécompte, et on leur en veut alors un peu de ne pas vérifier notre prédiction, de ne pas couronner notre désir. La faute en est-elle entièrement à eux ? Et d'ailleurs, si les modèles ont quelquefois varié pendant que nous les suivions, nous-même, pendant cette poursuite, n'avons-nous pas sensiblement varié aussi ?

nière d'hymne et de poésie, comme étant la plus harmonieuse et la plus consolante; il écrivit dans une prose rhythmique, dans des versets semblables à ceux de la Bible, et sous des formes tantôt directes et tantôt de paraboles, les inspirations de sa prophétie. Ce fut l'affaire d'une semaine à travers les bois et le long des haies de la Chenaie. Un de ces chapitres ou plutôt une de ces *proses* composée, il rentrait l'écrire, et puis il sortait de nouveau, murmurant déjà la suivante. Il appela ce volume de prédilection : *Paroles d'un Croyant*, et ayant ainsi achevé sa pensée devant Dieu, il se sentit un peu calmé [1]. Son grand travail de philosophie le retrouva plus dispos et plus persévérant. Mais d'assez récentes tracasseries ecclésiastiques l'ayant ramené à Pa-

[1] Ce calme n'était pourtant pas exempt de grandes tristesses et de découragements sinistres. Voici quelques phrases d'une lettre écrite à un ami vers cette époque, 15 mai 1833. Citer les lettres de M. La Mennais, c'est quelquefois montrer à nu les contradictions rapides de son âme, mais c'est toujours les faire comprendre, et surtout les faire pardonner et aimer : « J'ai bien de la peine à me résigner à la pensée de ne vous « revoir que dans un an, dans deux peut-être ; que sait-on? Je suis « comme la société, je chemine dans l'ombre, incertain de l'avenir, et « ne pouvant rien m'en promettre... Notre pauvre France, elle, croupit « dans un marais, et au sein de ce marais, je vois se remuer comme ces « énormes reptiles primitifs retrouvés par Cuvier, une race menaçante « qui foisonne et grandit chaque jour. Personne presque ne comprend, « personne ne veut réellement la liberté : tous aspirent à la tyrannie, et « le disent hautement, et en sont fiers. Ce spectacle jette parfois dans « l'âme un profond dégoût et une amère tristesse.... »

ris, il y vit de près cette tiédeur et ce relâchement publics qui enhardissent un pouvoir sans morale à tous les envahissements rusés ou grossiers; il y vit, sous cette couche corrompue d'une société en décadence, une masse jeune et populaire, impétueuse, frémissante, au sang chaud et vierge, mais mal éclairée, mal dirigée, obéissant à des intérêts aussi et à des passions qui, certes, courraient risque de bientôt corrompre la victoire, si un souffle religieux et un esprit fraternel n'y pénétraient d'avance à quelque degré. Il a jugé bon dès-lors d'adresser à tous ce qu'il n'avait d'abord écrit que pour lui seul. Il se serait cru coupable de se contenir dans un plus long silence, de laisser passer ces jours mauvais et insolents sans leur jeter à la face son accent de conscience, son mot de vérité. Cette *persécution du silence* est la plus dure de toutes à porter, dit Pascal; notre brûlant apôtre ne l'a pu jusqu'au bout subir. Nous n'avons pas à nous inquiéter ici du retentissement que doit avoir cet éclat de M. de La Mennais dans l'ordre purement ecclésiastique. Nous regretterions que les *Paroles d'un Croyant* n'y fussent pas acceptées ou tolérées, comme une de ces paroles libres de prêtre, qui ont toujours eu le droit de s'élever en sens contradictoire dans les crises sociales et politiques aux

diverses époques. Sans rien espérer actuellement de Rome et de ce qui y règne, nous sommes trop chrétien et catholique, sinon de foi, du moins d'affinité et de désir, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie apparente dans ce grand corps déjà si compromis humainement. Mais en songeant à quelles intentions patriotiques et évangéliques a cédé M. de La Mennais, en considérant l'influence rapide que son livre va obtenir, influence à coup sûr moralisante en somme plutôt qu'irritante auprès des violents, nous ne pouvons que nous réjouir de son imprudence généreuse, si imprudence il y a, et l'en féliciter. Il est des entraînements dévoués, des témérités oublieuses d'elles-mêmes, qui enlèvent les cœurs. Quelque chose de martial et de chevaleresque sied aussi au prêtre chrétien. La belle âme, l'âme virginale de Pellico a pu tout pardonner, tout excuser et bénir encore; il s'en est revenu, après dix années de captivité féroce, comme un agneau tondu qui ne redemande pas sa laine. Je l'en admire et l'en révère. Mais il y a manière pourtant d'être chrétien, en l'étant un peu différemment, et en gardant dans sa veine un reste du sang des Machabées.

La vie polémique et doctrinale de M. de La Mennais se peut diviser déjà en deux parties tranchées durant lesquelles il a poursuivi le

même but, mais par deux procédés contraires. Il a été frappé, avant tout, de l'état d'indifférence en matière de religion, de la tiédeur égoïste et de la corruption matérielle de la société; tout son effort a tendu à rendre la vie et le souffle à ce qu'il voyait comme un cadavre. Il s'est mis, dès le premier jour, à vouloir ressusciter moralement et *spiritualiser* de nouveau ce grand corps. Telle est la vraie unité de la vie et de l'œuvre de M. de La Mennais. Seulement il a employé à cet effet deux méthodes bien opposées. Frappé d'abord de l'indifférence religieuse et de l'inertie froide où croupissaient les premières couches de la société, il a désespéré de toute cette masse, si on n'y faisait descendre l'esprit et la purification par en haut, c'est-à-dire par les gouvernements, et au-delà des gouvernements, par le Saint-Siége. Il n'a jamais eu pour les gouvernements une estime bien décidée; il ne les a considérés à son premier point de vue que comme un canal possible de transmission, et dans le cas où ils se refuseraient à transmettre la doctrine supérieure, il les a dénoncés comme un obstacle : on se rappelle les belles invectives du premier tome de *l'Indifférence*. Mais avec le temps, M. de La Mennais est venu à comprendre que non seulement les gouvernements se refusaient à transmettre la

doctrine antique à la fois et régénératrice, mais que le Saint-Siége se refusait à la verser présentement, et qu'il demeurait plus sourd que le rocher, quoique le peuple eût soif dans le désert. En observant plus attentivement, d'ailleurs, la masse confuse de cette société où il n'avait d'abord vu que froideur et mort, il a découvert sous les premières couches croupissantes un grand travail de fermentation et de courants, et il s'est dit que c'était de ce côté plutôt qu'il fallait agir pour renouveler. On voit que le but est resté le même : spiritualiser, guérir, moraliser chrétiennement une société passée du matérialisme à l'indifférence. Mais dans le second procédé, auquel M. de La Mennais a recours depuis cinq ans environ, c'est à la société elle-même, c'est à ses éléments vierges et profonds, c'est au peuple en un mot qu'il s'adresse pour le régénérer par la parole et l'épurer. La méthode de liberté a remplacé chez lui ou du moins tempéré la méthode d'autorité. Cela sera sensible dans son développement philosophique comme cela l'est déjà dans sa prédication politique. Vis-à-vis du Saint-Siége, M. de La Mennais peut rester soumis, docile et pleinement adhérent en matière de foi ; mais il a cessé de l'invoquer directement pour l'œuvre temporelle ; on sent qu'il n'en espère plus une effusion prochaine de doctrine qui descende sur

le siècle. En face des gouvernements, il est resté moins pénétré d'estime que jamais; il a mesuré plus à nu leur égoïsme borné et leur absolue résistance à l'esprit. A cet aspect repoussant, les paroles de Samuel ont redoublé sur ses lèvres, mais les paroles d'un Samuel qui se sent pour le reste des hommes les entrailles de Jean le bien-aimé.

Nous parcourrons rapidement l'ouvrage où le nouvel essor de cette âme ardente et violemment aimante se trahit tout entier :

« Prêtez l'oreille et dites-moi d'où vient ce
« bruit confus, vague, étrange, que l'on entend
« de tous côtés?

« Posez la main sur la terre, et dites-moi
« pourquoi elle a tressailli?

« Quelque chose que nous ne savons pas se
« remue dans le monde : il y a là un travail de
« Dieu.

« Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente?
« est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas?

« Fils de l'homme, monte sur les hauteurs et
« annonce ce que tu vois! »

Et viennent alors les signes évidents, les bouleversements d'hier et ceux de demain qui se devinent, les peuples héroïques qui succombent, mais qui renaîtront, l'agitation sourde, universelle, du vieux monde, et les apprêts sombres et

irrécusables d'un dernier grand combat. Mais écoutons encore le poète-apôtre :

« Tout ce qui arrive dans le monde a son « signe qui le précède.

« Lorsque le soleil est près de se lever, l'ori- « zon se colore de mille nuances ; et l'Orient pa- « raît tout en feu.

« Lorsque la tempête vient, on entend sur le « rivage un sourd bruissement, et les flots s'agi- « tent comme d'eux-mêmes.

« Les innombrables pensées diverses, qui se « croisent et se mêlent à l'horizon du monde « spirituel, sont le signe qui annonce le lever du « soleil des intelligences.

« Le murmure confus et le mouvement inté- « rieur des peuples en émoi sont le signe précur- « seur de la tempête qui passera bientôt sur les « nations tremblantes.

« Tenez-vous prêts, car les temps approchent.

« En ce jour-là, il y aura de grandes terreurs « et des cris tels qu'on n'en a point entendu de- « puis les jours du déluge.

« Les rois hurleront sur leurs trônes : ils cher- « cheront à retenir avec les deux mains leurs « couronnes emportées par les vents, et ils seront « balayés avec elles.

« Les riches et les puissants sortiront nus de

« leurs palais, de peur d'être ensevelis sous les « ruines.

« On les verra, errant sur les chemins, de-« mander aux passants quelques haillons pour « couvrir leur nudité, un peu de pain noir pour « apaiser leur faim, et je ne sais s'ils l'obtien-« dront.

« Et il y aura des hommes qui seront saisis de « la soif du sang et qui adoreront la mort, et qui « voudront la faire adorer.

« Et la mort étendra sa main de squelette « comme pour les bénir, et cette bénédiction « descendra sur leur cœur, et il cessera de battre.

« Et les savants se troubleront dans leur science, « elle leur apparaîtra comme un petit point noir, « quand se lèvera le soleil des intelligences.

« Et à mesure qu'il montera, sa chaleur fondra « les nuages amoncelés par la tempête ; et ils ne « seront plus qu'une légère vapeur qu'un vent « doux chassera vers le couchant.

« Jamais le ciel n'aura été aussi serein, ni la « terre aussi verte et aussi féconde.

« Et au lieu du faible crépuscule que nous ap-« pelons jour, une lumière vive et pure rayon-« nera d'en haut, comme un reflet de la face de « Dieu.

« Et les hommes se regarderont à cette lu-« mière, et ils diront : Nous ne connaissions ni

« nous ni les autres, nous ne savions pas ce que « c'est que l'homme : à présent nous le savons.

« Et chacun s'aimera dans son frère, et se « tiendra heureux de le servir ; et il n'y aura ni « petits ni grands, à cause de l'amour qui égale « tout, et toutes les familles ne seront qu'une « famille, et toutes les nations qu'une nation.

« Ceci est le sens des lettres mystérieuses que « les Juifs aveugles attachèrent à la croix du « Christ. »

Le sentiment populaire respire dans chacune de ces pages. La liberté n'y revient pas comme un mot sonore et creux ; il y a une intelligence précise des misères du pauvre et des iniquités qu'il subit. Quelques droites paroles mettent au défi tous les sophismes des législateurs :

« Les oiseaux du ciel et les insectes mêmes « s'assemblent pour faire en commun ce qu'aucun « d'eux ne pourrait faire seul. Pouvez-vous vous « assembler pour traiter ensemble de vos inté-« rêts, pour défendre vos droits, pour obtenir « quelque soulagement à vos maux ? et si vous « ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

« Pouvez-vous aller d'un lieu à un autre si on « ne vous le permet, user des fruits de la terre et « des productions de votre travail, tremper votre « doigt dans l'eau de la mer et en laisser tomber « une goutte dans le pauvre vase de terre où cui-

« sent vos aliments, sans vous exposer à payer « l'amende et à être traînés en prison? et si vous « ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres? »

Ce sont en tout endroit des conseils d'union et d'association, qui offrent le sens juste du *Bonhomme Richard* dans un ton élevé de pathétique et de poésie. Le dernier verset cité rappelle le *pauvre Jacques*, de Béranger. Mais l'esprit chrétien, qui court dans ces pages comme un vent fécond et violent, enlève la pensée jusqu'à des extrémités sublimes et ne connaît pas d'horizon :

« Au printemps, lorsque tout se ranime, il « sort de l'herbe un bruit qui s'élève comme un « long murmure.

« Ce bruit, formé de tant de bruits qu'on ne « les pourrait compter, est la voix d'un nombre « innombrable de pauvres petites créatures im- « perceptibles.

« Seule, aucune d'elles ne serait entendue : « toutes ensemble elles se font entendre.

« Vous êtes aussi cachés sous l'herbe, pourquoi « n'en sort-il aucune voix?

« Quand on veut passer une rivière rapide, on « se forme en une longue file sur deux rangs, et « rapprochés de la sorte, ceux qui n'auraient pu, « isolés des autres, résister à la force des eaux, « la surmontent sans peine.

« Faites ainsi, et vous romprez le cours de

« l'iniquité qui vous emporte, lorsque vous êtes
« seuls, et vous jette brisés sur la rive.

« Que vos résolutions soient lentes, mais
« fermes. Ne vous laissez aller ni à un premier,
« ni à un second mouvement.

« Mais si l'on a commis contre vous quelque
« injustice, commencez par bannir tout senti-
« ment de haine de votre cœur, et puis, levant
« les mains et les yeux en haut, dites à votre
« Père qui est dans les cieux :

« O Père! vous êtes le protecteur de l'inno-
« cent et de l'opprimé, car c'est votre amour qui
« a créé le monde, et c'est votre justice qui le
« gouverne.

« Vous voulez qu'elle règne sur la terre, et le
« méchant y oppose sa volonté mauvaise.

« C'est pourquoi nous avons résolu de com-
« battre le méchant.

« O Père! donnez le conseil à notre esprit et la
« force à nos bras.

« Quand vous aurez ainsi prié du fond de votre
« âme, combattez et ne craignez rien.

« Si d'abord la victoire paraît s'éloigner de
« vous, ce n'est qu'une épreuve, elle reviendra :
« car votre sang sera comme le sang d'Abel
« égorgé par Caïn, et votre mort comme celle
« des martyrs. »

Au chapitre VIII, je recommande la parabole

aux oppresseurs du monde, le poète-prophète signale surtout la grande déception de l'*obéissance passive*. Dans ces pages, écrites il y a plus d'un an, on retrouve à chaque ligne l'évènement sanglant d'hier. Satan dit aux princes :

« Voici ce qu'il faut faire. Prenez dans chaque « famille les jeunes gens les plus robustes et don- « nez-leur des armes, et exercez-les à les manier, « et ils combattront pour vous contre leurs pères « et leurs frères ; car je leur persuaderai que « c'est une action glorieuse.

« Je leur ferai deux idoles qui s'appelleront

« craignez rien. » — Ainsi, combattre en pardonnant, combattre à toute outrance et sans haine, c'est bien là, prise sur le fait, la contradiction heureuse, et, en quelque sorte, chrétienne, de M. de La Mennais. Saint Ambroise ne marque-t-il pas, dans son traité *des Devoirs*, qu'il ne haïssait point une certaine colère ? Saint Paul n'a-t-il pas dit aux Ephésiens : « Si vous vous mettez en colère, gardez-vous de pécher ; *irascimini et nolite peccare*, » admettant la possibilité d'une certaine colère sans péché ? Il est vrai qu'il ajoute à l'instant : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. » Mais on peut dire des colères de M. de La Mennais, et de ses haines qui s'adressent à des idées surtout, que, s'il voyait en personne la plupart de ceux qu'il croit abhorrer, le soleil ne se coucherait jamais sur sa colère ; de même aussi que leur grande irritation à eux, en le voyant dans sa fièvre naïve de cœur, s'évanouirait en étonnement, tournerait en estime presque tendre. — « Ce que j'aime surtout « de lui, me disait un grand et affectueux poète son ami, c'est qu'il est « né martyr. » Oui, malgré toute sa vigueur d'intelligence, *martyr* bien plus que *docteur* ; oui, malgré toutes ses lumières de chaque moment, dévoué encore plus qu'éclairé ! Cette vocation de martyr le rend même continuellement empressé à apostropher du plus loin les persécuteurs et à se chercher, comme Polyeucte, des bourreaux.

« Honneur et Fidélité, et une loi qui s'appellera
« Obéissance passive.

« Et ils adoreront ces idoles, et ils se soumet-
« tront à cette loi aveuglément, parce que je sé-
« duirai leur esprit, et vous n'aurez plus rien à
« craindre.

« Et les oppresseurs des nations firent ce que
« Satan leur avait dit, et Satan aussi accomplit
« ce qu'il avait promis aux oppresseurs des na-
« tions.

« Et l'on vit les enfants du peuple lever le bras
« contre le peuple, égorger leurs frères, enchaî-
« ner leurs pères, et oublier jusqu'aux entrailles
« qui les avaient portés.

« Quand on leur disait : Au nom de tout ce
« qui est sacré, pensez à l'injustice, à l'atrocité
« de ce qu'on vous ordonne; ils répondaient :
« Nous ne pensons point, nous obéissons.

« Et quand on leur disait : N'y a-t-il plus en
« vous aucun amour pour vos pères, vos mères,
« vos frères et vos sœurs? ils répondaient : Nous
« n'aimons point, nous obéissons.

« Et quand on leur montrait les autels du Dieu
« qui a créé l'homme et du Christ qui l'a sauvé,
« ils s'écriaient : Ce sont là les dieux de la pa-
« trie, nos dieux à nous sont les dieux de ses
« maîtres, la Fidélité et l'Honneur.

« Je vous le dis en vérité, depuis la séduction

« de la première femme par le serpent, il n'y « a point eu de séduction plus effrayante que « celle-là.

« Mais elle touche à sa fin. Lorsque l'esprit « mauvais fascine des âmes droites, ce n'est que « pour un temps. Elles passent comme à travers « un rêve affreux, et au réveil elles bénissent « Dieu qui les a délivrées de ce tourment. »

Et suit alors l'hymne de départ du jeune soldat de l'avenir, du soldat qui s'en ira combattre une dernière fois pour la justice, pour la cause du genre humain, pour l'affranchissement de ses frères : « Que tes armes soient bénies, jeune « soldat! » Il y a dans ce chant et dans celui de *l'Exilé* qui vient après, un retentissement profond des *Pélerins Polonais*, par le poète Mickiewicz[1]; mais ce qui, chez Mickiewicz, était demeuré restreint à une acception trop nationale et trop exclusive, se trouve généralisé selon un esprit plus évangélique par M. de La Mennais, et rapporté à la vraie patrie, à la patrie universelle.

Littérairement, par cette œuvre, M. de La Mennais conquiert, à bon droit, le titre de poète. Le ton général, le mouvement est rhythmique à la fois et inspiré. L'imprévu se ren-

[1] C'est de ce livre des *Pélerins*, si remarquablement traduit par M. de Montalembert, qu'est empruntée la forme rhythmique des *Paroles d'un Croyant*.

contre plutôt dans l'allure de la pensée que dans le détail de l'expression. Celle-ci est toujours correcte, propre, énergique, quelquefois un peu crue; il y manque un certain éclat nouveau, et, si j'ose ainsi parler, une sorte de *flagrance*. *Ardet plus quàm lucet;* cela brûle plutôt que cela ne luit. En comparant le style des *Paroles d'un Croyant* avec celui de la *Vision d'Hébal*, on comprendra mieux la double nuance que je distingue. A la rigueur, et à ne s'en tenir qu'au détail de l'expression et à l'ensemble du vocabulaire employé, quelqu'un de Port-Royal aurait pu écrire en cette manière et peindre avec ces images. Il y a même, si l'on peut dire, quelque *lieu-commun*, presque de la déclamation dans le dehors. Mais la jeunesse, la nouveauté vive triomphe à tout moment par la pensée même; la franchise du sentiment crée la beauté : ainsi, dans le chapitre de l'*Exilé* : « J'ai vu des jeunes « hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre « comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire « qu'une vie, mais pas un ne m'a serré la main : « l'Exilé partout est seul. » Le chapitre de *la mère* et de *la fille* n'offre pas une seule couleur nouvelle; mais *Celui qui donne aux fleurs leur aimable peinture*, et qui inspira la simplicité de Ruth et de Noëmi, a envoyé son sourire sur ces pages.

Socialement, la signification de semblables œuvres est grande, et tant pis pour qui la méconnaît ! Nous donnions, il y a quinze jours, un mémorable fragment de M. de Chateaubriand sur l'*Avenir du monde*, où tous les mêmes importants problèmes sont soulevés, et où la solution s'entrevoit assez clairement dans un sens très analogue. M. de Lamartine a publié, il y a deux ans à peu près, une brochure sur la *Politique rationnelle*, dans laquelle des perspectives approchantes sont assignées à l'âge futur de l'humanité, et, bien qu'il semble y apporter, pour le détail, une moins impatiente ardeur, ce n'est que dans le plus ou moins de hâte, et non dans le but, que ce noble esprit diffère d'avec M. de La Mennais. Béranger est, dès long-temps, l'homme de cette cause et des populaires promesses. Ainsi, symptôme remarquable ! tous les vrais cœurs de poètes, tous les esprits rapides et de haut vol, de quelque côté de l'horizon qu'ils arrivent, se rencontrent dans une prophétique pensée, et signalent aux yeux l'approche inévitable des rivages. Ne sont-ce pas là aussi des augures? — Mais nos grands hommes d'état régnants vivent en esprits forts; ils tiennent et dévorent le présent; à d'autres, à d'autres qu'eux les augures et l'avenir !

Mai 1834.

MADAME DE DURAS.

La Restauration, qui, dans son cercle de quinze années, enferme une époque bien circonscrite et un champ-clos si défini, offre à l'œil certains accidents, certains groupes d'opinions et de personnes, certaines figures, qui ont pu se produire avec avantage sous les conditions d'alors, et que, même sans en adopter le cadre, on se surprend fréquemment à regretter, comme tout ce qui a eu son brillant ingénieux, son harmonie passagère. Nous avons eu plus d'une fois occasion de

montrer en quelles circonstances favorables, et par quelle combinaison de sentiments divers, put se former cette école de poésie et d'art, fruit propre des dernières années de la Restauration, et qui, à ne la prendre que dans son origine, indépendamment de ce que fourniront désormais les principaux membres dispersés, ne restera pas sans honneur. En histoire, en philosophie, en critique, il y eut aussi une formation essentielle à cette époque, y trouvant son progrès, son accroissement, sa culture. Je n'entends parler ici que de ce qui, dans l'ordre de l'esprit, n'était pas hostile au principe de la Restauration, de ce qui ne se plaçait pas en dehors, l'attaquant avec audace ou la minant avec ruse, mais de ce qui se développait en elle tout en essayant de la modifier, de ce qui pouvait lui devenir un ornement et un appui, si elle-même, la première, n'avait pas, un matin, mis le feu aux poudres. Dans le monde et la haute société, ce mouvement d'esprit, si fécond alors et si imposant en promesses, avait pour centre et pour foyers deux ou trois salons dits doctrinaires. Le ton qui y régnait était avant tout sérieux; celui de la discussion en général, de la discussion longue, suivie, politique ou littéraire; avec des *aparté* psychologiques; une certaine allure d'étude jusque dans l'entretien, et de prédication dans

le délassement. Il faudrait, au reste, apporter à ceci bien des nuances correctives, si l'on songe que la zone doctrinaire s'étendait, à partir de M. Royer-Collard, à travers les salons de MM. Guizot, de Broglie, de Barante, et allait expirer à M. de Saint-Aulaire. Mais la Restauration devait amener dans le monde élevé, et à la surface de la société qu'elle favorisait, d'autres combinaisons moins simples que celles-là. Il y avait entre les cercles doctrinaires studieux, raisonneurs, bien nobles alors assurément, mais surtout fructueux, et les cercles purement aristocratiques et frivoles, il y avait un intervalle fort marqué, un divorce obstiné et complet; d'un côté les lumières, les idées modernes, de l'autre le charme ancien, séparés par des prétentions et une morgue réciproque. En quelque endroit pourtant la conciliation devait naître et s'essayer. De même que du sein des rangs royalistes une voix éloquente s'élevait par accès, qui conviait à une chevaleresque alliance la légitimité et la liberté, et qui, dans l'ordre politique, invoquait un idéal de monarchie selon la charte, de même, tout à côté, et avec plus de réussite, dans la haute compagnie, il se trouvait une femme rare, qui opérait naturellement autour d'elle un compromis merveilleux entre le goût, le ton d'autrefois et les puissances nouvelles. Le salon de madame de

Duras, sa personne, son ascendant, tout ce qui s'y rattache, exprime, on ne saurait mieux, l'époque de la Restauration par un aspect de grande existence encore et d'accès à demi aplani, par un composé d'aristocratie et d'affabilité, de sérieux sans pesanteur, d'esprit brillant et surtout non vulgaire, semi-libéral et progressif insensiblement, par toute cette face d'illusions et de transactions dont on avait ailleurs l'effort et la tentative, et dont on ne sentait là que la grâce. Ç'a été une des productions naturelles de la Restauration, comme ces îles de fleurs formées un moment sur la surface d'un lac, aux endroits où aboutissent, sans trop se heurter, des courants contraires. On a comparé toute la construction un peu artificielle de l'édifice des quinze ans à une sorte de terrasse de Saint-Germain, au bas de laquelle passait sur la grande route le flot populaire, qui finit par la renverser; il y eut sur cette terrasse un coin, et ce ne fut pas le moins attrayant d'ombrage et de perspective, qui mérite de garder le nom de madame de Duras; il a sa mention assurée dans l'histoire détaillée de ces temps. Ce salon n'a guère eu d'influence, sans doute, qu'une influence passagère, immédiate, et celle-là, il l'a eue incontestable par M. de Chateaubriand, qui en était comme le représentant politique; mais il a peu agi et laissé peu de

traces pour ce qui a suivi, bien moins, par exemple, que les salons doctrinaires dont nous parlions, et qui étaient un centre de prédication et une école. Cette société offrait donc plutôt dans son ensemble, et malgré ses gloires récentes, un beau et dernier ressouvenir, un des reflets qui accompagnaient les espérances subsistantes de la Restauration, une lueur du couchant qui avait besoin de mille circonstances de nuages et de soleil, et qui ne devait plus se retrouver. Il n'y avait guère d'ailleurs que madame de Duras qui pût convenir à cette position mixte par sa qualité, les charges et le crédit du duc de Duras, ses manières à elle, son esprit délicat et simple, sa générosité qui la portait vers tout mérite, et jusque par ce sang ami de la liberté, ce sang de Kersaint qui coulait dans ses veines, et qui, à certains moments irrésistibles, colorait son front; — et puis tout cela ramené vite au ton conciliant et modérateur par l'empire suprême de l'usage.

Ce serait bien incomplètement connaître madame de Duras que de la juger seulement un esprit fin, une âme délicate et sensible, comme on le pourrait croire d'après son influence modératrice dans le monde et d'après une lecture courante des deux charmantes productions qu'elle a publiées. Elle était plus forte, plus grande, plus

passionnément douée que ce premier aspect ne la montre; il y avait de puissants ressorts, de nobles tumultes dans cette nature, que toutes les affections vraies et toutes les questions sérieuses saisissaient vivement; comme l'époque qu'elle représente pour sa part et qu'elle décore, elle cachait sous le brillant de la surface, sous l'adoucissement des nuances, plus d'une lutte et d'un orage.

La duchesse de Duras naquit à Brest dix années environ avant que la révolution éclatât. Son père, le comte de Kersaint, était un des plus habiles hommes de mer, en attendant que cette révolution fît de lui un citoyen illustre et l'un de ses martyrs. La jeune Claire fut admise dès l'âge de sept ans dans la société familière de ses parents; madame de Duras disait volontiers qu'elle n'avait pas eu d'enfance, ayant été tout d'abord raisonnable et sérieuse. Ses sentiments affectifs trouvèrent à s'employer sans contrainte dans le foyer domestique; les événements de la révolution commencèrent bientôt de les distraire et d'y introduire des émotions nouvelles. On conçoit l'intérêt passionné avec lequel cette jeune âme devait suivre de loin les efforts et les dangers de son père. L'effet de douleur que lui causa la mort de Louis XVI fut le premier coup porté à cette sensibilité profonde : la mort de M. de

Kersaint suivit de près [1]. Il fallut quitter la France. Mademoiselle de Kersaint s'embarqua pour l'Amérique avec sa mère dont la santé était détruite, et même la raison affaiblie, par tant de malheurs. Elle fut à Philadelphie d'abord, puis à la Martinique où elle géra les possessions de sa mère avec une prudence et une autorité bien au-dessus de son âge. Devenue tout-à-fait orpheline, et riche héritière malgré les confiscations d'Europe, elle passa en Angleterre où elle épousa le duc de Duras. Les souvenirs de cette émigration, du séjour en Angleterre, de la mort du roi, composaient en elle un fond de tableau ; elle y revenait souvent et aimait à les retracer. M. de Chateaubriand, dans ses mémoires inédits, après une vive peinture de cette même période d'émigration en Angleterre, et des diverses personnes qu'il y rencontra, ajoute : « Mais très certainement à cette époque, ma-

[1] Le rôle de Kersaint à la Convention fut grand, intrépide. Toujours sur la brèche pour protester contre l'iniquité, pour défendre les innocents, pour accuser en face les hommes sanguinaires, Kersaint a mérité que sa conduite d'alors devînt une sorte de modèle politique en ce genre. Contrairement à ceux qui, n'approuvant plus une révolution et cessant de rien accepter d'une assemblée, s'abstiennent, se retirent plus ou moins, et *émigrent* à quelque degré, il y a ceux qui restent dedans, contestent à haute voix, disputent pied à pied, et meurent quand il le faut, mais, en proférant des mots qui retentissent ; en regard du système de *l'émigration*, il y a le système qui se personnifie en Kersaint et qu'on pourrait appeler de son nom.

« dame la duchesse de Duras, récemment ma-
« riée, était à Londres; je ne devais la connaître
« que dix ans plus tard. Que de fois on passe
« dans la vie, sans le deviner, à côté de ce qui
« en ferait le charme, comme le navigateur fran-
« chit les eaux d'une terre aimée du ciel qu'il
« n'a manquée que d'un horizon et d'un jour de
« voile! [1] »

Rentrée en France à l'époque du Consulat, et apportant pour soin principal et aliment de tendresse ses deux filles, seuls enfants qu'elle ait jamais eus, elle vécut isolée sous l'Empire, sans jamais paraître à cette cour, le plus souvent retirée à un château en Touraine [2], toute à l'éducation de ses filles, à la bienfaisance pour ce qui l'entourait, et à la vie de ménage. Simple comme elle était, il semble qu'elle aurait pu s'ignorer toujours. Elle avait un don singulier de se proportionner à chaque chose, à chaque personne, et cela naturellement, sans effort et sans calcul; elle était très simple avec les simples,

[1] Durant ce séjour en Angleterre, la jeune duchesse de Duras n'eut-elle pas à vaincre d'abord quelques préventions du monde émigré sur sa noble origine si avant mêlée à la Révolution? ne put-elle pas éprouver quelque temps avec souffrance cette impression de *n'être pas à sa place*, ce désaccord, qui, sous différentes formes, paraît l'avoir occupée beaucoup, et qu'elle traduisit plus tard dans ses touchants écrits en un autre genre d'inégalité.

[2] Au château d'Ussé sur la Loire.

peu spirituelle avec les insignifiants, non par dédain, mais parce qu'il ne lui venait alors rien de plus vif. Elle racontait qu'on disait souvent d'elle toute jeune : « Claire est très bien, c'est « dommage qu'elle ait si peu d'esprit! » L'absence de prétention était son trait le plus distinctif. Elle ne songeait nullement alors à écrire. Elle lisait peu, mais les bons livrès en divers genrès, de science quelquefois ou autres; les poètes anglais lui étaient familiers, et quelques vers d'eux la faisaient rêver. Mariant ainsi cette culture d'esprit aux soins les plus réguliers de sa famille et de sa maison, elle prétendait que cela s'entr'aide, qu'on sort d'une de ces occupations mieux préparé à l'autre, et elle allait jusqu'à dire en plaisantant que d'apprendre le latin sert à faire les confitures. Cependant les plus nobles et les plus glorieuses amitiés se formaient autour d'elle. M. de Chateaubriand lui consacrait des heures, et elle écrivait fréquemment sous sa dictée les grandes pages futures. Dès lors, je crois, elle entretenait avec madame de Stäël un commerce de lettres et des relations qui plus tard, au retour de l'exilée illustre, devaient encore se resserrer. Pour ceux qui n'ont vu que les portraits, il est impossible de ne pas trouver entre ces deux femmes, dont les œuvres sont si différentes de caractère, une grande ressemblance

dut cesser à peu près de sortir. Son âme avait gardé une fraîcheur de sensibilité, une pureté de passion qu'elle portait dans tout; elle accrut cette constante ardeur en présence de la maladie et des souffrances, elle s'appliqua à les subir, elles les voulut, elle les aima. Mais nous reviendrons tout à l'heure à cette belle partie d'elle-même.

Il n'y a pas trace jusqu'ici dans la vie de madame de Duras d'essai littéraire ni d'intention d'écrire. Ce fut pur hasard en effet, si elle devint auteur. En 1820 seulement, ayant un soir raconté avec détail l'anecdote réelle d'une jeune négresse élevée chez la maréchale de Beauvau, ses amis, charmés de ce récit (car elle excellait à raconter), lui dirent : « Mais pourquoi n'écririez-vous pas cette histoire? » Le lendemain, dans la matinée, la moitié de la nouvelle était écrite. *Edouard* vint ensuite; puis deux ou trois autres petits romans non publiés, mais qui le seront avant peu, nous aimons à le croire[1]. Elle s'efforçait ainsi de se distraire des souffrances du corps en peignant celles de l'âme; elle répandait en même temps sur chacune de ces pages

[1] Ces ouvrages inédits sont *le Frère Ange*, les *Mémoires de Sophie*. Les romans-nouvelles de madame de Duras ont donné naissance à tout un petit genre : *Aloys* de M. de Custine, *Sainte-Perrine* de M. Valery. On y peut rapporter aussi *Marguerite*, jolie nouvelle de M. de Barante.

tendres un reflet des hautes consolations vers lesquelles, chaque jour, dans le secret de son cœur elle s'acheminait.

L'idée d'*Ourika,* d'*Edouard,* et probablement celle qui anime les autres écrits de madame de Duras, c'est une idée d'inégalité, soit de nature, soit de position sociale, une idée d'empêchement, d'obstacle entre le désir de l'âme et l'objet mortel; c'est quelque chose qui manque et qui dévore, et qui crée une sorte d'envie sur la tendresse; c'est la laideur et la couleur d'Ourika, la naissance d'Edouard; mais dans ces victimes dévorées et jalouses, toujours la générosité triomphe. L'auteur de ces touchants récits aime à exprimer l'impossible et à y briser les cœurs qu'il préfère, les êtres chéris qu'il a formés : le ciel seulement s'ouvre à la fin pour verser quelque rosée qui rafraîchit. Tandis que dans l'extérieur du monde madame de Duras ne se présentait que par l'accord convenable et l'accommodement des opinions, là, dans ses écrits, elle se plaît à retracer l'antagonisme douloureux et le déchirement. C'est qu'au fond tout était lutte, souffrance, obstacle et désir dans cette belle âme, ardente comme les climats des tropiques où avait mûri sa jeunesse, orageuse comme les mers sillonnées par Kersaint; c'est qu'elle était une de celles qui ont des instincts infinis, des essors

violents, impétueux, et qui demandent en toute chose à la terre ce qu'elle ne tient pas; qui, ingénument immodérées qu'elles sont, se portent, comme a dit quelque part l'abbé Prévost, d'une ardeur étonnante de sentiments vers un objet qui leur est incertain pour elles-mêmes; qui aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure; en qui chaque douleur trouve une proie facile; une de ces âmes gênées qui se heurtent sans cesse aux barreaux de la cage dans cette prison de chair.

Les romans d'*Ourika* et d'*Edouard* ne sont donc, selon nous, que l'expression délicate et discrète, une peinture détournée et adoucie pour le monde, de ce je ne sais quoi de plus profond qui fermentait au sein de madame de Duras. Ourika rapportée du Sénégal, comme mademoiselle Aïssé l'avait été de Constantinople, reçoit comme en son temps cette jeune Circassienne, une éducation accomplie; mais, moins heureuse qu'elle, elle n'a pas la blancheur. Aussi, tandis que mademoiselle Aïssé, aimée du chevalier d'Aydie, refuse de l'épouser pour ne pas le faire descendre, jouant ainsi quelque chose du rôle d'Edouard, la pauvre Ourika, méconnue de Charles qui ne croit qu'à de l'amitié, se dévore en proie à une lente passion qu'elle-même ne connaît que par une découverte tardive. Rien n'est mieux pris sur le

fait que le mal et l'idée fixe d'Ourika, une fois éclairée sur sa couleur : « J'avais ôté de ma chambre « tous les miroirs, je portais toujours des gants; « mes vêtements cachaient mon cou et mes bras, « et j'avais adopté, pour sortir, un grand chapeau « avec un voile que souvent même je gardais « dans la maison. Hélas! je me trompais ainsi « moi-même : comme les enfants je fermais les « yeux et je croyais qu'on ne me voyait pas. » Le salon de la maréchale de Beauvau est caractérisé à ravir par l'héritière de son goût et de ses traditions; les souvenirs de la Terreur y revivent d'après des empreintes fidèles. Inégalité de rang, passion méconnue, gêne du monde, émigration ou Terreur, les idées favorites de madame de Duras se retrouvent là, les principaux points du cercle sont touchés. Et quand Ourika, sœur grise, dans ce couvent où tout à l'heure, par mégarde, il lui arrivait de citer Galatée, s'écrie, en parlant de l'image obstinée qui la poursuivait : « C'était celle des chimères dont je me « laissais obséder! Vous ne m'aviez pas encore « appris, ô mon Dieu! à conjurer ces fantômes; je « ne savais pas qu'il n'y a de repos qu'en vous; » quand on entend ce simple élan interrompre le récit, on sent que l'auteur lui-même s'y échappe et s'y confond, et qu'il dit sa propre pensée par la bouche de cette martyre.

Edouard, plus développé qu'*Ourika*, est le titre littéraire principal de madame de Duras. La scène se passe vers le même temps que pour *Eugène de Rothelin*; les personnages sont également simples, purs, d'une compagnie parfaitement élégante, et du plus gracieux type d'amants qu'on ait formé. Mais ici ce n'est plus comme dans la charmante production de madame de Souza, un idéal de conduite et de bonheur, et, ainsi que je crois l'avoir dit, une espèce de petit Jehan de Saintré ou de Galaor du dix-huitième siècle. Il y a souffrance, désaccord; le sentiment d'inégalité sociale est introduit. On en voit trace aussi dans *Eugène*, lorsque le héros au début s'éprend d'Agathe, la fille de sa bonne nourrice; mais la convenance intervient aussitôt et triomphe, et elle a raison de triompher pour le plus grand bonheur de tous. Dans *Edouard*, c'est autrement grave et déchirant; c'est le jeune plébéien qui se produit devant la noble et modeste Nathalie dans toute la séduction de sa timidité, de son instruction solide, de sa sensibilité vierge, de son front d'homme qui sait rougir; c'est celui qui, quelques années plus tard, sera Barnave ou Hoche. Dans *Edouard* on voit deux siècles, deux sociétés aux prises, et le malheur qui frappe les amants devient le présage d'un avènement nouveau. L'effet des

mêmes catastrophes sociales, qui ont leur retentissement dans les écrits de madame de Souza et dans ceux de madame de Duras, est curieux à constater par la différence. L'une perdit son premier mari, l'autre son père sur l'échafaud; toutes deux subirent l'émigration; mais les idées de l'une de ces personnes distinguées étaient déjà faites, pour ainsi dire; ses impressions, la plupart, étaient prises. Si elle a peint dans la suite cette émigration avec ses malheurs, ç'a été uniquement au point de vue de l'ancienne société. *Adèle de Sénange*, composée avant la révolution, paraissait en 93; mais les romans qui succédèrent ne diffèrent pas notablement de ton; une teinte mélancolique et funèbre ne les attriste pas. Eugène de Rothelin et Athénaïs sourient au bonheur, comme si la révolution n'avait pas dû les saisir à quelques années de là. Sauf *Eugénie et Mathilde*, les romans de madame de Souza appartiennent au dix-huitième siècle vu de l'Empire. Les romans de madame de Duras, au contraire, sont bien de la Restauration, écho d'une lutte non encore terminée, avec le sentiment de grandes catastrophes en arrière. Une de ses pensées habituelles était que pour ceux qui ont subi jeunes la Terreur, le bel âge a été flétri, qu'il n'y a pas eu de jeunesse, et qu'ils porteront jusqu'au tombeau cette mélan-

colie première. Ce mal qui date de la Terreur, mais qui sort de bien d'autres causes, qui s'est transmis à toutes les générations venues plus tard, ce mal de Delphine, de René, elle l'a donc, elle le peint avec nuance, elle le poursuit dans ses variétés, elle tâche de le guérir en Dieu. L'usage qu'elle fait des couvents et du prêtre la différencie surtout d'une manière bien tranchée d'avec madame de Souza; il y a entre elles deux, comme séparation sur ce point, tout le mouvement religieux qui a produit le *Génie du Christianisme* et les *Méditations*. Le couvent chez madame de Duras est un vrai cloître, rude, austère, pénitent; le prêtre est redevenu un vrai confesseur, et, comme dit Ourika, un vieux matelot qui connaît les tempêtes des âmes.

Analyser *Edouard* marquerait bien peu de goût, et nous ne l'essaierons pas. On ne peut rien détacher d'un tel tissu, et il n'est point permis de le broder en l'admirant. S'il est quelques livres que les cœurs oisifs et cultivés aiment tous les ans à relire une fois, et qu'ils veulent sentir refleurir dans leur mémoire comme le lilas ou l'aubépine en sa saison, *Edouard* est un de ces livres. Entre toutes les scènes si finement assorties et enchaînées, la principale, la plus saillante, celle du milieu, quand, un soir d'été, à Faverange, pendant une conversation de

commerce des grains, Edouard aperçoit madame de Nevers au balcon, le profil détaché sur le bleu du ciel, et dans la vapeur d'un jasmin avec laquelle elle se confond, cette scène de fleurs données, reprises, de pleurs étouffés et de chaste aveu, réalise un rêve adolescent qui se reproduit à chaque génération successive; il n'y manque rien; c'est bien dans ce cadre choisi que tout jeune homme invente et désire le premier aveu; sentiment, dessin, langue, il y a là une page adoptée d'avance par des milliers d'imaginations et de cœurs, une page qui, venue au temps de *la Princesse de Clèves*, en une littérature moins encombrée, aurait certitude d'être immortelle.

Le style de madame de Duras, qui s'est mise si tard et sans aucune préméditation à écrire, ne se sent ni du tâtonnement ni de la négligence. Il est *né naturel* et achevé; simple, rapide, réservé pourtant; un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme; pas de manière, surtout dans *Edouard*; un tact perpétuel, jamais de couleur équivoque et toutefois de la couleur déjà, au moins dans le choix des fonds et dans les accompagnements; enfin des contours très purs. En tout, des passions plus profondes que leur expression, et jamais d'emportement ni

d'exubérance, non plus qu'en une conversation polie.

Pendant que madame de Duras écrivait dans les matinées ces gracieux romans où la qualité de l'écorce déguisait la sève amère, elle continuait de recevoir et de charmer le monde autour d'elle, malgré une santé de plus en plus altérée. Elle prenait même, on peut le soupçonner, une part assez active à la politique d'alors par ses amitiés et ses influences. Durant le congrès de Vérone, M. de Chateaubriand lui écrivait presque chaque jour ce qui s'y passait et les détails de ce grand jeu. Mais vers le même temps il se faisait en elle, tout au-dedans, un grand travail de soumission religieuse et de piété; elle n'avait jamais été ce qu'on appelle *dévote* dans le courant de la vie; elle arrivait aux sources élevées par réflexion, par refoulement solitaire, en vertu de toutes les puissances douloureuses qui l'oppressaient. Le jour où quelque personne intime, en 1824, la surprenait le plus vive contre les projets de M. de Villèle, tenant en main la brochure du comte Roy sur le 3 pour 100, s'en animant comme en connaissance de cause, et présageant par cette noble faculté d'indignation, qui était restée vierge au milieu du monde, la rupture inévitable de son éloquent

ami, ce jour-là peut-être, elle avait médité le matin sur l'une des *réflexions chrétiennes* qu'elle s'efforçait de mûrir. Elle avait gardé dans sa politique instinctive beaucoup du sang girondin, un élan généreux, dévoué, inutile, qui se brisait. Comme, à propos d'une de ces saillies de premier mouvement, un ami lui faisait remarquer qu'elle avait bien droit d'être ainsi libérale, fille qu'elle était de M. de Kersaint : « Oh ! oui, « mon pauvre père ! s'écria-t-elle, il aimait la « liberté, il l'aimait comme il fallait ; il n'est pas « allé trop loin dans la révolution, non, il a « voulu défendre Louis XVI. » Elle distinguait soigneusement les idées libérales des idées révolutionnaires, ayant l'horreur des unes et le culte des autres. Ceci joint à l'habitude de se réprimer en dehors et à l'aisance de la femme du grand monde qui reprenait vite le dessus la ramenait tout-à-fait au type adouci de la restauration.

Cette nature trop franche devait percer toutefois et choquer à cette époque de partis irrités et dans une société d'étiquette ; on ne lui épargna l'envie ni la haine. On lui en voulait en certains cercles fanatiques pour l'éclat de son salon, pour ses opinions libérales, pour l'espèce de gens, disait-on, qu'elle voyait : ses amis recevaient quelquefois d'odieuses lettres anonymes. Elle ne put ignorer ces manéges, et elle en souf-

frait, et elle travaillait à se détacher en esprit d'un monde où les inimitiés sont si actives, où les amitiés deviennent trop souvent plus lentes et infidèles. Toutes ces passions humainement si nobles, ces zèles excessifs, soit politiques, soit maternels, ces préférences, ces fougues d'une âme qui aspire à trop étreindre, commencèrent de s'abattre peu à peu en prière et en larmes de paix devant Dieu. Ses souffrances physiques étaient devenues par moments atroces, insupportables; elle les acceptait patiemment, elle s'appliquait de tout son cœur à souffrir, elle y mettait presque de la passion, si l'on ose dire, une passion dernière et sublime. Dans cette ruine successive des organes, son cœur sembla redoubler jusqu'au bout d'ardeur et de jeunesse. Presque séparée du monde alors, entourée des soins les plus constamment pieux par sa fille madame la duchesse de Rauzan, tantôt à Paris, tantôt à Saint-Germain, finalement à Nice, où elle mourut en janvier 1829, elle fut toute aux pensées graves et immortelles qu'accompagnaient et nourrissaient encore des soins assidus de bienfaisance. Son autre fille si désirée, madame la marquise de la Rochejaquelein, accourue à Nice, put l'entourer aussi des derniers témoignages et recevoir son suprême sourire. Parmi les courtes *Réflexions chrétiennes* tracées de sa main, il en est sur *les pas-*

sions, *la force*, *l'indulgence*. Dans la première qui a pour titre *Veillez et priez*, on lit [1] : « Presque toutes ces douleurs morales, ces dé« chiremens de cœur qui bouleversent notre vie, « auraient été prévenus, si nous eussions veillé ; « alors nous n'aurions pas donné entrée dans « notre âme à ces passions qui toutes, même les « plus légitimes, sont la mort du corps et de « l'âme. Veiller, c'est soumettre l'involontaire.... » Quel sens mélancolique et profond les simples paroles suivantes n'empruntent-elles pas sur les lèvres de madame de Duras? « A mesure qu'on « avance, les illusions s'évanouissent, on se voit « enlever successivement tous les objets de ses « affections. L'attrait d'un intérêt nouveau, le « changement des cœurs, l'inconstance, l'in« gratitude, la mort, dépeuplent peu à peu ce « monde enchanté dont la jeunesse faisait son « idole.... Aimer Dieu, c'est adorer à leur source « les perfections que nous espérions trouver « dans les créatures et que nous y avons vaine« ment cherchées. Ce peu de bien qui se ren« contre quelquefois dans l'homme, c'est en Dieu

[1] Les ouvrages manuscrits laissés par madame de Duras devaient et doivent toujours être publiés, d'après l'intention qu'elle a marquée elle-même, par M. Valery, dont le goût fin lui parut propre à les sentir. Nous avons cru toutefois pouvoir donner idée des *Réflexions Chrétiennes* dont nous avions sous les yeux une copie, ces *Réflexions* ne devant pas être comprises dans la publication littéraire.

« que nous eussions dû l'aimer ! » Plus loin elle implore la crainte de Dieu comme un aiguillon de la paresse et de la langueur ; elle demande la force, car, dit-elle, ce manque de force est un des grands dangers des conversions tardives. Mais on se fera idée surtout de sa manière de moraliste chrétien et de cette subtilité tendre, qui va jusqu'au dernier repli d'un sentiment, par la méditation sur *l'indulgence* :

L'INDULGENCE.

Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font !

— ÉVANGILE. —

« Cette parole donne à la fois le précepte et la raison de l'indulgence. Il y a plusieurs manières de pardonner, toutes sont bonnes parce que toutes sont chrétiennes ; mais ces pardons diffèrent entre eux comme les vertus qui les ont produits. On pardonne pour être pardonné ; on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir, c'est le pardon de l'humilité ; on pardonne pour obéir au précepte de rendre le bien pour le mal : mais aucun de ces pardons ne comprend l'excuse des peines qu'on nous a faites. Le pardon de Jésus-Christ est le vrai pardon chrétien : « Ils

« ne savent ce qu'ils font. » Il y a dans ces touchantes paroles l'excuse de l'offenseur et la consolation de l'offensé, la seule consolation possible de ces douleurs morales, où le mal qu'on nous a fait n'est, pour ainsi dire, que secondaire. Ce qui met le comble au chagrin, c'est de trouver des torts sans excuse à ceux qu'on aime; là il y a une excuse : « Ils ne savent ce qu'ils font! » Ils nous ont déchiré le cœur, mais ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Ils étaient aveuglés, leurs yeux étaient fermés; vos propres souffrances sont le gage de leur ignorance. La pitié est dans le cœur de l'homme; de grands torts viennent toujours d'un grand aveuglement. Comment croire qu'on puisse causer de sang-froid et volontairement ces chagrins déchirants qui font souffrir mille morts avant de mourir? Comment croire qu'on voudrait briser un cœur qui, peut-être pendant des années entières, vous a chéri, adoré, excusé, qui avait fait de vous son idole? Car telle est l'ingratitude, source des plus grands chagrins; elle consiste à méconnaître les sentiments dont on est l'objet, parce que le cœur est incapable de les payer de retour et d'en produire de semblables : il y a là cette impuissance, cette ignorance, qui font l'excuse. Donner l'affection à ceux qui ne la sentent pas, c'est vouloir donner la vue aux aveugles,

l'ouïe aux sourds. Pardonnez-leur, mon Dieu, ils ne savent ce qu'ils font; pardonnez-leur sans qu'ils aient à faire retour sur eux-mêmes, sans que ce pardon me soit compté pour une vertu, puisqu'il n'est qu'une justice; mais ayez pitié de moi, et enseignez-moi à n'aimer que vous, et donnez-moi le repos! Ainsi soit-il. »

Il n'y a rien à ajouter à de telles paroles. Mais ces différents degrés dans le pardon chrétien, ce premier degré où l'on pardonne pour être pardonné, c'est-à-dire par crainte ou par espoir, cet autre degré où l'on pardonne parce qu'on se reconnaît digne de souffrir, c'est-à-dire par humilité, celui enfin où l'on pardonne par égard au précepte de rendre le bien pour le mal, c'est-à-dire par obéissance, ces trois manières qui ne sont pas encore le pardon tout-à-fait supérieur et désintéressé, m'ont remis en mémoire ce qu'on lit dans l'un des pères du désert, traduit par Arnauld d'Andilly : « J'ai vu une fois, dit un « saint abbé du Sinaï, trois solitaires qui avaient « reçu ensemble une même injure et dont le pre- « mier s'était senti piqué et troublé, mais néan- « moins, parce qu'il craignait la justice divine, « s'était retenu dans le silence; le second s'était « réjoui pour soi du mauvais traitement qu'il « avait reçu, parce qu'il en espérait être récom-

« pensé, mais s'en était affligé pour celui qui « lui avait fait cet outrage; et le troisième, se « représentant seulement la faute de son pro- « chain, en était si fort touché, parce qu'il l'ai- « mait véritablement, qu'il pleurait à chaudes « larmes. Ainsi l'on pouvait voir en ces trois ser- « viteurs de Dieu trois différents mouvements, « en l'un la crainte du châtiment, en l'autre l'es- « poir de la récompense, et dans le dernier le « désintéressement et la tendresse d'un parfait « amour. » Et n'admirez-vous pas comment l'esprit chrétien se maintient fidèle en ceux qui l'ont, à travers les siècles, et arrive à peu près dans le vieil abbé du Sinaï ou dans la grande dame de nos jours aux mêmes distinctions morales et aux mêmes éclaircissements?

Ainsi se couronne une des vies les plus brillantes, les plus complètes, les plus décemment mélangées qu'on puisse imaginer, où concourent la révolution et l'ancien régime, où la naissance, et l'esprit, et la générosité, forment un charme; une vie de simplicité, de grand ton, de monde, et d'ardeur sincère; une vie passionnée et pure, avec une fin admirablement chrétienne, comme on en lit dans les histoires de femmes illustres au dix-septième siècle; un harmonieux reflet des talents délicats, naturels, et des morts édifiantes

de ce temps-là, mais avec un caractère nouveau qui tient aux orages de nos jours, et qui donne un prix singulier à tout l'ensemble[1].

Juin 1834.

[1] Parmi les personnes que nous avons dû consulter pour cette notice, il est impossible de ne pas nommer M. Villemain, à qui nous avons souvent dérobé des jugements ou des impressions.

A la page 416, ligne 24, il faut lire : Madame la comtesse de La Rochejaquelein.

SONNETS.

A MADAME LA D....... DE R.....

I.

Au Thil où vous aimez passer les mois fleuris,
Mois de fuite du monde et de vie isolée,
Pour vous, dans tout le parc, il n'est rien qu'une allée,
Haute et droite et touffue, ombrages favoris;

Et par-delà l'allée au vert et haut pourpris,
Dans la campagne il est, bien humble et sans feuillée,
Un sentier que connaît la faneuse hâlée;
Vous y marchez souvent le long des blés mûris.

Seule à promener là votre grâce élevée,
Chaque jour vous suivez la trace conservée,...
Passé,... longs souvenirs,... printemps à Saint-Germain !

Et si dans le château quelqu'un soudain réclame
Votre bonne présence : « Où donc trouver Madame ? »
— « Madame, oh ! dit chacun, elle est dans son chemin. »

II.

Ainsi l'on dit de vous, Madame, ainsi vous êtes,
Fidèle au souvenir, aux traces de vos pas,
Aimant ce qu'on retrouve et qui ne change pas,
Plus attentive après chaque hiver et ses fêtes !

Oh ! dans nos jours douteux d'ennuis et de tempêtes,
Où tout crie et s'égare et se mêle en combats ;
Où, si l'on ne meurt vite, on dérive plus bas ;
Où le vent à plaisir fait ondoyer les têtes ;

Temps d'éclipse divine et de murmure humain !
En cette heure avant l'aube, où même tout génie
Change trois fois de route et trois fois se renie,

Oh ! qui donc, mariant la veille au lendemain,
Si fermement tiendra sa destinée unie
Que, sans le voir, on dise : « Il est dans son chemin ! »

INDIANA[1].

On peut parler d'*Indiana* quoiqu'il y ait déjà un certain nombre de semaines que le livre ait produit son effet et qu'il ait recueilli presque partout en abondance son contingent d'articles et d'éloges, son nombre d'acheteurs et de lecteurs, en un mot tout ce qui constitue la vogue.

[1] En attendant que nous nous hasardions à embrasser et à apprécier dans leur ensemble les œuvres de l'auteur, ce que nous espérons faire un jour, nous reproduisons ces impressions premières et successives que nous avons reçues de son talent.

Indiana n'est pas seulement un livre de vogue; son succès n'est pas en grande partie dû à une surprise long-temps ménagée, à une complaisante duperie du public, à l'appât d'un nom gonflé de faveur, aux amorces habiles d'un titre bizarre ou mystérieux, promené, six mois à l'avance, de l'élégant catalogue en vélin aux couvertures *beurre-frais* des nouveaux chefs-d'œuvre. La veille du jour où *Indiana* a paru, personne ne s'en inquiétait par le monde; d'insinuantes annonces n'avaient pas encore prévenu les amateurs de se hâter pour avoir, les premiers, un jugement à mettre en circulation; la seconde édition n'était probablement pas toute satinée et brochée avant la première; bref, *Indiana* a fait son premier pas naïvement, simplement, sous un nom d'auteur peu connu jusqu'ici et suspect même d'en cacher un autre moins connu encore. Mais, dès qu'en ouvrant le livre on s'est vu introduit dans un monde vrai, vivant, *nôtre*, à cent lieues des scènes historiques et des lambeaux de moyen-âge, dont tant de faiseurs nous ont repus jusqu'à satiété; quand on a trouvé des mœurs, des personnages comme il en existe autour de nous, un langage naturel, des scènes d'un encadrement familier, des passions violentes, non communes, mais sincèrement éprouvées ou observées, telles qu'il s'en développe encore dans bien

des cœurs sous l'uniformité apparente et la régularité frivole de notre vie; quand Indiana, Noun, Raymon de Ramière, la mère de Raymon, M. Delmare, se montrèrent de prime-abord comme d'attachantes nouveautés qui réalisaient nos propres réminiscences, et que plus d'un profil entrevu, plus d'une aventure ébauchée, les situations qu'on rêve, celles qu'on regrette ou qu'on déplore, se ranimèrent pour nous et se composèrent à nos yeux dans un émouvant tableau, autour d'une romanesque, mais non pas imaginaire créature, alors on s'est laissé aller à aimer le livre, à en dévorer les pages, à en pardonner les imperfections, même les étranges invraisemblances vers la fin, et à le conseiller aux autres sur la foi de son impérieuse émotion : « Avez-vous lu *Indiana*? s'est-on dit ; lisez donc « *Indiana*! »

Indiana n'est pas un chef-d'œuvre ; il y a dans le livre un endroit, après la mort de Noun, après la découverte fatale qui traverse l'âme d'Indiana, après cette matinée de délire où elle arrive jusque dans la chambre de Raymon qui la repousse, — il y a là un point, une ligne de démarcation où la partie vraie, sentie, observée, du roman, se termine ; le reste, qui semble d'invention presque pure, renferme encore de beaux développements, de grandes et poétiques scènes;

mais la fantaisie s'efforce de continuer la réalité ; l'imagination s'est chargée de couronner l'aventure. On admire le talent dans cette dernière moitié ; mais ce n'est plus la vérité palpitante, l'impression franche, l'émotion du commencement. *Indiana*, par ce manque d'ensemble et, pour ainsi dire, de continuité, se trouve au-dessous de quelques romans de moindre dimension, et peut-être aussi de moindre portée, qu'on doit à la plume de femmes célèbres : *Eugène de Rothelin*, *Valérie*, comme œuvres, sont autrement complets et harmonieux dans leur simplicité. *Indiana* rappelle davantage *Delphine*, à laquelle je ne la trouve pas de bien loin inférieure, et qui, dans son étendue, offre également des disparates de composition. Les deux romans ont en outre cela de commun, d'obéir à une tendance philosophique, de viser à une moralité analogue, plus explicite et tout en dehors chez madame de Staël, plus sous-entendue et laissée à la sagacité du lecteur dans *Indiana* ; les divagations métaphysiques à la mode du temps de madame de Staël, et dont elle ne s'est pas fait faute dans *Delphine*, sont remplacées de préférence, dans le roman de 1832, par les hors-d'œuvre pittoresques, les descriptions d'intérieur et de boiseries de salon, si à la mode aujourd'hui, et auxquelles l'auteur d'*Indiana* s'est laissé quelquefois

aller un peu complaisamment, mais qui sont après tout assez de mise dans le roman domestique.

Comme l'auteur de *Delphine*, l'auteur d'*Indiana*, assure-t-on, est une femme : ainsi le nom qui se trouve au titre du livre n'y serait que comme le nom de Segrais en tête des romans de madame de La Fayette, comme le nom de Pont-de-Vesle en tête de ceux de madame de Tencin. On se complaît et on se confirme dans cette supposition en avançant dans la lecture. Si en effet quelques traits de style et de pinceau, aux endroits particulièrement descriptifs et littéraires, dénotent plus de fermeté et d'habitude qu'il n'est naturel d'en accorder à une femme toute seule, dans un premier essai d'aussi longue haleine, une foule d'observations fines et profondes, de nuances intérieures, de sensations progressives; l'analyse du cœur d'Indiana, de ses flétrissants ennuis, de son attente morne, fiévreuse et désespérée, pauvre esclave! puis sa flamme rapide, son naïf et irrésistible abandon, son attache soudaine et forcenée; le caractère de Raymon surtout, ce caractère décevant, mis au jour et dévoilé en détail dans son misérable égoïsme, comme jamais homme, fût-il un Raymon, n'eût pu s'en rendre compte et ne l'eût osé dire; une certaine amertume, une ironie mal

déguisée contre la morale sociale et les iniquités de l'opinion, qui laisse entrevoir qu'on n'y a pas échappé; tout, selon nous, dans cette production déchirante, justifie le soupçon qui a circulé, et en fait une lecture doublement romanesque, et par l'intérêt du récit en lui-même, et par je ne sais quelle identité mystérieuse et vivante que derrière ce récit le lecteur invinciblement suppose.

Indiana est une créole de l'île Bourbon, une créole triste et pâle, qui a du sang espagnol dans les veines; une Indienne malade du mal d'Europe, menue, frêle et fluette (*gracilis*); âme souffrante, étiolée, avide d'un amour qu'elle attend et qu'elle n'espère plus; organisation débile, défaillante par elle-même, peu sensuelle, tout éthérée, toute soumise à l'âme, et capable, quand il le faudra, des plus robustes épreuves. Son père, qui était un *joséphin*, avait pris le parti prudent de quitter l'Espagne, en 1814, et de s'établir aux colonies. Indiana y est née, y a été élevée dans la naïveté et l'ignorance; privée de sa mère dès le bas âge, et presque entièrement abandonnée, pour l'éducation et les soins, à un cousin de dix ans plus âgé qu'elle, sir Rodolphe Brown, ou plus brièvement sir Ralph. Ce cousin, fort singulier original, rebuté et comprimé lui-même dès l'enfance, sacrifié par ses parents à un

frère aîné qu'on lui préfère, s'attache à la petite Indiana comme au seul être qui lui sourie au monde et qui lui rende amitié pour amitié. Il est probable que, malgré la différence des âges, il aurait fini par épouser sa cousine : car elle était devenue une charmante jeune fille, et par la mort de ce frère aîné, qu'environnait une injuste préférence, sir Ralph était devenu un riche héritier. Mais, durant un voyage lointain qu'il fit à cette époque, la soumise Indiana fut mariée par son père à un ancien colonel français, le baron Delmare, alors négociant très riche de Bourbon. Bientôt après, Indiana vint habiter la France avec son mari, et sir Ralph, libre de son côté par la mort de ses parents et celle de sa femme (car il s'était laissé marier également par soumission) les avait rejoints. Malgré l'humeur volontiers jalouse de M. Delmare, sir Ralph, dans sa loyale cordialité, s'était installé chez sa cousine, ou du moins y passait presque toute sa vie. M. Delmare avait fini par s'y faire. Il faut voir, dès la première scène du roman, ces trois personnes, ce petit monde, sans oublier le beau chien griffon *Ophélia*, par une pluvieuse soirée d'automne, dans le vaste salon du castel de Lagny. La triste Indiana s'ennuie comme toujours et garde le silence; sir Ralph s'ennuie peut-être,

mais on le dirait impassible sous son masque vermeil et fleuri. Le baron Delmare s'impatiente, tisonne, essaie d'être jaloux, chasse du salon la pauvre Ophélia pour avoir bâillé. Et pourtant le vent siffle, la pluie chasse; Indiana frissonne, comme à l'approche d'une crise mystérieuse. Pressentiment! silence! attente! le roman va commencer.

On saura qu'Indiana a amené de Bourbon avec elle une femme de chambre, ou plutôt une amie d'enfance qui ne l'a jamais quittée, une vraie créole, une vive et piquante Indienne, Noun. La belle Noun a fait sensation dans le pays, dans les bals champêtres du village voisin; un jeune monsieur des environs, M. de Ramière, l'a vue, s'est mis en avant, a fait arriver ses aveux brûlants à ce cœur inflammable et crédule; depuis ce jour, Noun est sa conquête; il lui a sacrifié un voyage à Paris qu'il devait faire; il la vient visiter de nuit, par dessus les murs du parc, au risque de se casser le cou: il va venir ce soir-là même; mais le factotum, ancien sergent, a prévenu le colonel que des voleurs de charbon s'introduisent depuis plusieurs nuits, qu'on a saisi des traces, et qu'il est prudent de surveiller. M. Delmare trouve l'occasion heureuse pour secouer son ennui, et, voyant que l'a-

venture prend une tournure guerrière, il sort, malgré la pluie et ses rhumatismes, avec son fusil de chasse, décidé à se faire justice.

Les voleurs soupçonnés ne sont autre que Raymon de Ramière : il est blessé; on le transporte au logis; Indiana le soigne. Revenu à lui, il prétexte à son escapade un motif improvisé qui ne paraît pas trop chimérique. Plus tard, à Paris, il retrouve Indiana dans un bal. Bref, le séducteur de la femme de chambre devient amoureux de la maîtresse, et n'est pas rejeté. Cette situation difficile est admirablement ménagée et déduite dans le roman; dès le début, le drame est à son comble. Indiana ignore que l'homme qu'elle distingue, et qui semble lui devoir rendre l'espérance, le goût de la vie, s'est adressé à une autre qu'elle et si près : le jour où Noun sait tout, ou plutôt la nuit orageuse et sinistre de cette découverte, la pauvre fille se noie. Indiana ne comprend pas encore, elle s'explique moins profondément qu'il ne convient cette catastrophe funeste arrivée à sa campagne chérie; elle ne peut et n'ose deviner.

Ce n'est pas une analyse que j'essaie; mais j'avais besoin de préciser les situations pour juger les caractères. Tout va bien jusqu'à la moitié et même jusqu'aux trois quarts du roman. Les personnages restent vrais, les scènes sont

vraisemblables dans leur complication : sir Ralph seul touche un peu, par moments, à la caricature, mais nous ne le remarquerions pas, n'était le rôle final, le *volte-face* miraculeux auquel il est destiné. Nous consentirions volontiers à cette créature refoulée, contrainte, silencieuse, qui cache les débris d'une âme trop sensible sous un vermillon de santé bienheureuse, la délicatesse des sentiments sous une gaucherie épaisse; qui a tout fait pour *s'égoïser* et qui ne l'a pu qu'en apparence; qui épie, devine, sait tout et n'en laisse rien voir, mais veille à chaque minute sur l'objet de son dévouement avec l'instinct d'un animal domestique. Le moment où, pendant la chasse, apprenant qu'Indiana est renversée et expirante, sir Ralph tire flegmatiquement son couteau pour se couper la gorge, me paraît d'un sublime effet. Mais le sir Ralph de la quatrième partie ne ressemble plus à celui-ci, que nous croyons apprécier et comprendre; le sir Ralph qui démasque, après des années de silence, son amour pour Indiana épuisée, qui prête à cet amour le langage fortuné des amants adolescents et des plus harmonieux poètes, le sir Ralph dont la langue se délie, dont l'enveloppe se subtilise et s'illumine; le sir Ralph de la traversée, celui de la cataracte, celui de la chaumière de Bernica, peut bien être le sir Ralph de notre connais-

sance, transporté et comme transfiguré dans une existence supérieure à l'homme, de même que l'Indiana, de plus en plus fraîche et rajeunie, à mesure qu'on avance, peut bien être notre Indiana retournée parmi les anges; mais à coup sûr ce ne sont pas les mêmes et identiques personnages humains, tels qu'on peut les rencontrer sur cette terre, après ce qu'ils ont souffert et dévoré.

Indiana, dès l'abord, prend l'amour au sérieux; elle choisit, elle désigne du cœur Raymon comme l'être idéal qu'elle a constamment attendu, comme celui qui doit porter le bonheur dans ses jours. Ses premiers mécomptes, la manière naturelle et facile dont Raymon les répare, dont il la fascine et l'enchante; l'éclair sinistre qu'un mot de sir Ralph sur l'aventure de Noun jette dans l'esprit d'Indiana, le coup qu'elle en reçoit et qu'elle rend à Raymon, sa croyance en lui, malgré la découverte; sa résolution de fuir avec lui, de se réfugier chez lui, plutôt que de suivre son mari au départ; cet abandon immense, généreux, inébranlable, sans souci de l'opinion, sans remords, et mêlé pourtant d'un superstitieux refus; toute cette analyse vivante est d'une vérité, d'une observation profonde et irrécusable, qu'on ne saurait assez louer. C'est bien là l'amour chez la femme que le vice de nos éduca-

tions, l'étroitesse de nos convenances et nos finesses vaniteuses n'ont pas tournée au frivole et rabaissée au médiocre; c'est l'amour placé comme il doit l'être, dès qu'une fois on l'admet, au-dessus des vains bruits et des biens apparents, sans balance, hors de pair, sur le trône du monde. Mais, après avoir senti de la sorte, après avoir épuisé jusqu'au bout son erreur, je ne puis plus concevoir qu'Indiana guérisse si facilement, qu'elle recouvre un front serein, un sourire purement heureux, une félicité presque virginale sous les palmiers de sa chaumière : idylle en tout surchargée, tableau final qui renchérit trop sur celui par lequel *Paul et Virginie* commence! Je conçois bien qu'à l'âge d'Indiana, et malgré la blessure d'une si furieuse passion, on s'adoucisse, on vive, on oublie un peu, et qu'après un intervalle assez long, on finisse même par aimer ailleurs; mais ici le passage est brusque, la guérison magique; sir Ralph joue le rôle d'un véritable *Deus ex machinâ*, qui, déguisé jusqu'alors en quelque rustre, et demeuré témoin insignifiant du drame, se révèle soudain, reprend sa haute beauté et ravit à lui l'Ariane : l'histoire réelle finit comme un poëme mythologique.

Le caractère de Raymon de Ramière offre une personnification effrayante, mais non exagérée, de cet égoïsme séduisant, de cette grâce affec-

tueuse, de cette éloquence, de cette sensibilité toujours au service de sa propre satisfaction et de son plaisir. Combien de natures originellement riches et tendres se sont ainsi perverties, tout en continuant de plaire, et d'abuser les autres, et de s'abuser elles-mêmes! Que de sourires enchanteurs, que de larmes faciles et hypocrites, dont celui qui les prodigue est dupe jusqu'à un certain point, et qui cachent à tous les yeux, même aux siens, un fond hideux de personnalisme! Si les Raymon de Ramière au complet sont assez rares, grâce à Dieu, parce qu'une si agréable corruption suppose une réunion délicate d'heureuses qualités et de dons brillants, la plupart des hommes dans la société, à la manière dont ils prennent les femmes, se rapprochent autant qu'ils le peuvent de ce type favorisé. Honneur à l'auteur d'*Indiana* de lui avoir arraché sa fausse enveloppe, et d'avoir étalé à nu son misérable bonheur! Il y a cependant quelque ironie peu fidèle à nous montrer vers la fin Raymon, si frais, si beau, si calme, au centre des pauvres destinées égarées dont il est le fléau, et n'ayant pas gagné une ride, pas perdu un cheveu. Cette force d'indifférence n'existe pas réellement, même au cœur du plus ingénieux égoïsme. La vanité, le caprice, les sens, le besoin de succès et de plaisir à tout prix, deviennent en ces sortes

d'âmes, des passions moins nobles, mais non moins acharnées, qui gravent aussi leurs rides au front et en arrachent les cheveux. Dans le monde, le visage de ces hommes se compose et sourit invariablement par habitude, par artifice; dans la solitude, dans les moments de réflexion, en robe-de-chambre et en pantoufles, surprenez-les, ils sont sourcilleux, sombres; ils se font, à la longue, un visage dur, mécontent et mauvais. — J'aurais autant aimé, de plus, qu'en accordant à Raymon de Ramière de grands talents et un rôle politique remarquable, on insistât moins sur son génie et sur l'influence de ses brochures : car, en vérité, comme les hommes de génie ou de talent qui écrivent des brochures en France, qui en écrivaient vers le temps du ministère Martignac ou peu auparavant, dans le cercle sacré de la monarchie selon la Charte, ne sont pas innombrables, je n'en puis voir qu'un seul à qui cette partie du signalement de Raymon convienne à merveille; le nom de l'honorable écrivain connu vient donc inévitablement à l'esprit, et cette confrontation passagère, qui lui fait injure, ne fait pas moins tort à Raymon : il ne faut jamais supposer aux simples personnages de roman une part d'existence trop publique qui prête flanc à la notoriété et qu'il soit aisé de contrôler au grand jour et de démentir. Le charme particu-

lier, attaché aux existences romanesques, en est irréparablement atteint.

L'auteur d'*Indiana*, depuis son roman, a donné à une Revue une nouvelle intitulée *Melchior*, où se retrouvent dans un moindre espace les mérites d'observation et de passion que nous venons de signaler. Le succès d'*Indiana* va mettre son auteur à une rude épreuve; nous voudrions qu'il y prît garde; les libraires, les éditeurs de livres et de journaux doivent déjà l'investir et lui demander nouvelles et romans coup sur coup, sans relâche. L'auteur d'*Indiana*, en cédant avec mesure à ces instances, qui expriment à leur manière le vœu du public, fera bien de se consulter toujours, de se ménager le temps et l'inspiration, de ne jamais forcer un talent précieux, si fertile en belles promesses.

5 octobre 1832.

VALENTINE.

Ce n'est pas sans quelque sentiment de crainte, et même, l'avouerai-je, sans quelque prévention défavorable, que j'ai ouvert *Valentine*. Ce roman nous arrivait si vite après le premier; deux mois à peine d'intervalle! Il semblait que le succès de son aîné l'eût fait pousser et se produire à la hâte, comme un enfant précoce qui devance l'âge d'être homme, séduit et perdu qu'il est par l'exemple de son grand frère. Les critiques un peu retardataires, comme nous sommes, avaient

tout juste achevé d'introduire l'un, que c'était déjà le tour de l'autre. Hélas! encore un talent, me disais-je, que la rapacité des libraires et du public, que cette impatience d'une époque où rien ne mûrit, où tout se dévore, va mettre au pillage sans doute, et dont les semences précieuses iront chaque matin au vent; car de nos jours, dans les lettres autant qu'ailleurs, il semble que tout soit devenu le prix de la vitesse et de l'empressement. Chaque auteur, si jeune, si plein d'avenir qu'il soit, du moment qu'il a levé la tête et que son nom a été prononcé dans la cohue, est comme un ambitieux qui, se sentant miné d'une fièvre lente et voulant arriver au ministère, fait œuvre, sur l'heure, de toutes ses ressources, accumule et jette aux yeux tous ses expédients, et blanchit en deux ou trois chétives saisons plus qu'autrefois Sully en quarante ans. A cette raison générale et assez naturelle que je me donnais à moi-même pour me méfier de *Valentine*, il s'en joignait d'autres plus particulières, tirées du caractère et du genre de mérite d'*Indiana*. Quelque saillant en effet que fût ce mérite sous le rapport de l'exécution et du drame, il semblait facile à la critique (la critique aujourd'hui s'étant raffinée à proportion du reste) de discerner dans *Indiana* la portion des souvenirs et celle de l'invention, de conjecturer

jusqu'à quelle page l'auteur était allé avec sa part d'émotions propres et de confidences plus ou moins déguisées. Or, précisément au-delà de ce point, bien que certes l'éclat de peinture fût loin de défaillir, l'intérêt et le charme s'évanouissaient. Une telle différence d'impression, si tranchée et si brusque, ne paraissait-elle pas signifier que probablement le talent de l'auteur d'*Indiana*, ainsi que celui de tant de femmes, avait pour limites la réalité restreinte d'une situation unique; et que cette situation, une fois exprimée, il ne fallait guère espérer en dehors, pour les excursions futures de ce talent, que d'heureuses rencontres de hasard, des traits et des coins délicatement sentis, mais point de création ni d'œuvre? A vrai dire, toute personne qui, dans sa jeunesse, a vécu d'une vie d'émotions et d'orages, et qui oserait écrire simplement ce qu'elle a éprouvé, est capable d'un roman, d'un bon roman, et d'autant meilleur que la sincérité du souvenir y sera moins altérée par des fantaisies étrangères; il ne s'agirait pour chacun que de raconter, sous une forme presque directe et avec très peu d'arrangement, deux ou trois années, détachées de ses mémoires personnels. Mais, de là au don créateur et magique des Le Sage, des Fielding, des Prévost, des Walter Scott, il y a évidemment une distance

infinie : d'un côté le fait réel, le cas particulier, l'historien encore rempli de lui-même, qui intéresse par une reproduction animée et fidèle; de l'autre la diversité des combinaisons, la fécondité des sentiments, tout un monde de créatures pour les revêtir et les exprimer; la réalité à la fois transformée et partout reconnaissable; l'univers, en un mot, et l'homme, aux mains de l'art et du génie.

Dès les premières pages de *Valentine*, je me hâte de le dire, ces théories laborieuses de la critique avaient fait place à d'autres pensées plus légères; mes préventions chagrines ne tinrent pas; le charme me saisit. Une fois dans ce riant paysage du Berry, sous les érables si frais de la *Vallée noire*, à deux pas de l'Indre qui n'est là qu'un joli ruisseau, après le premier regard de connaissance jeté à la famille Lhéry et aux jeunes habitants de la ferme Grangeneuve, j'oubliai tout le reste, je me laissai vivre et aller au cours des choses; je me sentais introduit dès l'abord dans un monde facile et nouveau. Non, *Indiana* n'était pas une œuvre isolée, née d'un concours de circonstances fortuites, et qui ne dût pas avoir de sœur; non, l'auteur n'était pas seulement doué d'une âme qui eût souffert et d'un souvenir qui sût se peindre. Sa propre histoire contée (si tant est que ce fût sa propre histoire),

l'auteur d'*Indiana* en savait d'autres, il en pouvait recommencer et dire à l'infini; avec la clé des cœurs humains, il avait la création et le jeu des figures. Valentine me le prouvait : le nom de G. Sand cachait un de ces maîtres à qui la baguette et le miroir d'enchanteur ont été donnés, à qui le monde est ouvert pour qu'ils s'y promènent, et qui, s'ils veulent faire de leur art un juste emploi, peuvent nous entraîner sur leurs traces et nous retenir long-temps.

Nous sommes donc dans la famille Lhéry, bons fermiers enrichis, dont la fille est une *demoiselle* et s'appelle Athénaïs : elle a passé deux ans dans un pensionnat d'Orléans; on la destine à Bénédict, son cousin-germain, jeune homme orphelin et pauvre, que son bon oncle et sa bonne tante Lhéry ont recueilli chez eux en bas âge et ont, plus tard, envoyé étudier à Paris. Bénédict, spirituel, instruit, ironique et *né ennuyé* comme les jeunes gens de ces dernières générations, a rapporté, à vingt-deux ans, sous le toit rural, un cœur ambitieux, mécontent, un besoin vague de passion et d'action, le dégoût de tout travail positif, des talents d'ailleurs, des idées, surtout des désirs, un sentiment très vif et très amer de son infériorité de condition et des ridicules de ses bons parents; il n'épargne pas, dans son dédain, sa jolie et fraîche cousine Athénaïs qui n'aspire qu'à

lui plaire. La beauté d'Athénaïs est de celles qui réussissent généralement. Mais si les hommes d'une éducation vulgaire, suivant la remarque de l'auteur, aiment les grâces qui attirent, les yeux qui préviennent, le sourire qui encourage, il n'en va pas ainsi de Bénédict; ses observations malignes ont plus d'une fois troublé jusqu'aux larmes la coquetterie naïve et réjouie de sa fiancée. Bénédict est bien fait de sa personne; son visage, d'une pâleur bilieuse, exprime la fierté et la distinction; il a les lèvres minces et mobiles et un certain regard singulier qui marque une force étrange de caractère et qui fascine.

Outre le bon couple Lhéry, leur fille Athénaïs et leur neveu Bénédict, il se trouve, depuis deux mois environ, à la ferme, un nouvel habitant qu'un respect mêlé de mystère environne et qu'on désigne simplement sous le nom de madame ou mademoiselle Louise; c'est une femme petite, de taille bien prise, de visage noble à la fois et joli, naturellement élégante dans son négligé, qui paraît vingt-cinq ans au premier abord; mais à laquelle on en accorde au moins trente en la regardant de près : car elle porte les traces de la vie et des chagrins. Or, on est au premier mai, jour de grande fête champêtre, à deux lieues de là; toute la *Vallée noire* y va danser et s'épanouir; les habitants de Grangeneuve font

de grands frais de toilette : mademoiselle Athénaïs surtout nage dans ses étoffes et luit dans ses joyaux. Le père Lhéry en bas blancs, en culotte rayée, en gilet à fleurs, avec ses cheveux noués en queue, attend béatement l'heure, les mains sur ses genoux, et se chauffe par habitude. La mère Lhéry hésite encore entre le chaudron plein d'eau et de son, dans lequel elle prépare à manger à ses canards, et la robe de soie somptueuse dont il s'agit de se revêtir. Athénaïs presse et gronde. Bénédict, qui a fait atteler la carriole, rentre s'asseoir nonchalamment et raille toute cette scène d'un long sourire. Ce sera pourtant une belle fête que celle où il va conduire sa fiancée; et Athénaïs ne peut manquer d'être la première, la reine du bal, à moins que ces dames du château ne viennent et que mademoiselle Valentine de Raimbault n'y montre sa pure et noble beauté. Mais Athénaïs et Valentine sont des amies d'enfance; elles se tutoient, elles se promèneront ensemble devant tous avec une familiarité dont Athénaïs sera plus fière encore qu'elle ne pourrait l'être de se voir la première et sans rivale. Quant à madame ou mademoiselle Louise, il est évident, à sa mise négligée, qu'elle n'ira pas. Bénédict laisse voir qu'il aimerait mieux la ferme et la causerie avec mademoiselle Louise que la bruyante corvée de la fête.

Bénédict n'est pas amoureux de mademoiselle Louise, bien qu'il se soit mis cela dans la tête depuis deux ou trois jours, et qu'il ait déjà essayé de le lui faire entendre. — Mais ce n'est pas un récit que je veux faire. Suivez-le vous-même à la fête; conduisez avec lui la carriole dans la *traîne* si verte, si ombragée, si embaumée; voyez-le déposer orgueilleusement sa fiancée au milieu d'un cercle d'admirateurs et d'envieux, et se perdre bientôt dans la foule, jusqu'à ce que, la rumeur publique lui annonçant ces dames de Raimbault, il monte, pour les mieux apercevoir, sur une croix de pierre, au grand scandale des curieux, moins bien placés que lui. Mademoiselle Valentine n'est pas telle qu'il se l'était figurée; elle n'est ni brune, ni ardente, ni Espagnole : « Elle est blanche, blonde, calme, grande, « fraîche, admirablement belle de tous points... « Dans la courbure de son profil, dans la finesse « de ses cheveux, dans la grâce de son cou, « dans la largeur de ses blanches épaules, il y « avait mille souvenirs de la cour de Louis XIV. « On sentait qu'il avait fallu toute une race de « preux pour produire cette combinaison de « traits purs et nobles, toutes ces grâces quasi- « royales qui se trahissaient lentement, comme « celles du cygne jouant au soleil avec une lan- « gueur majestueuse. »

Quoi qu'il en soit de l'explication dont je ne suis pas garant, la beauté fine et aristocratique de Valentine, qui ne répond point, dans le premier instant, au type rêvé de Bénédict, le gagne peu à peu, et la pauvre Athénaïs, déjà si compromise dans son cœur, lui semble une *bourgeoise* plus *frelatée* que jamais. Si les jeunes hommes de la génération de Bénédict lisaient et savaient Voltaire, il n'aurait pas manqué de se redire à lui-même, en voyant danser à ce bal de mai mademoiselle de Raimbault, ces vers noblement voluptueux qui eussent rassemblé pour lui comme de flottants souvenirs :

L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour,
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Nemours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs.

Tous les détails de cette soirée, la présentation de Bénédict aux orgueilleux parents de Valentine, l'invitation à la danse, l'embarras du baiser, l'aisance de bel air de M. de Lansac, fiancé de Valentine, tout cela est délicieusement conduit ; et le départ ensuite, le retour, la manière dont Valentine s'égare, la rencontre des deux jeunes gens près des buissons fleuris de l'Indre ; cette voix limpide et nerveuse de Bénédict, qui le précède et l'annonce, et dont Valentine a de loin admiré

le chant; cette arrivée à la ferme par les jardins de derrière et à travers les haies, leurs deux haleines se confondant au passage dans les fleurs; cette visite nocturne de Valentine à Louise, à sa sœur aînée, si long-temps perdue, si merveilleusement retrouvée, et qu'une faute amère, déjà bien ancienne, avait bannie d'un lieu qu'elle a voulu revoir; — oui, tout, jusqu'à cette façon naturelle et rusée d'éconduire M. de Lansac, tout, dans cette première partie du récit, captive, enchante et satisfait. Les moindres motifs, dont aucun n'est oublié, sont jetés, chemin faisant, sans affectation; c'est quelque chose de mystérieux et d'aventureux dès l'abord, et toutefois pas une circonstance forcée, pas un hasard invraisemblable, pas un anneau de la chaîne qui fasse obstacle sous le doigt et qui crie. Je ne sais aucun début de roman qui soit plus irrésistible et plus engageant. Après l'intérieur de la ferme et le bal champêtre qu'un critique très spirituel, dans la *Revue des deux Mondes*[1], a comparés à quelque tableau malicieux et tendre de Wilkie, on a, au retour, cette nature si fleurie et si odorante, sur laquelle la nuit jette ses ombres grandioses et que la lune éclaire avec beauté; on a, dans ces solitudes suaves, un chant mélodieux de jeune homme qui arrive

[1] M. Planche.

tout d'abord au cœur d'une amazone égarée comme Herminie. La vie réelle reprend bientôt, et nous découvre soudainement ce qu'elle a de plus pathétique : on a les embrassements convulsifs et l'effusion des deux sœurs. Je veux indiquer toutefois deux points qui m'ont paru moins justement touchés et comme artificiels dans cette trame si parfaitement liée. Le premier, c'est le songe de Louise, au moment où Valentine arrive à son chevet. Ce songe si détaillé, et d'ailleurs d'une grâce ingénieuse, n'ajoute rien au dramatique de la situation, et la refroidit plutôt par une intention trop évidente; c'est là un songe trop poétique et prophétique ; c'est presque un songe épique, un songe d'Athalie. L'autre point qui m'a choqué, le dirai-je? et que j'hésite à signaler, tant les effets en sont charmants, c'est le baiser solennel et fraternel que Louise, dans sa reconnaissance, fait donner à Bénédict par Valentine. Si Louise était une toute jeune sœur de Valentine, une sœur de huit à dix ans au plus ; si, dans son bonheur de retrouver son aînée, et au milieu des baisers reçus et rendus avec ivresse, l'enfant naïve s'écriait : « Et ce pauvre Bénédict, il n'y a donc « rien pour lui, ma sœur, pour lui qui a été as- « sez bon pour vous amener à moi ! » je sourirais et comprendrais cette joie enfantine qui a

besoin de se répandre à l'entour par des témoignages; mais Louise, Louise, la fille autrefois séduite, la femme sérieuse et prudente, qui a connu la passion et s'est usée dans les pleurs; Louise ne joue pas avec un baiser; elle ne dira pas à Valentine d'en déposer un, même sacré, même fraternel, sur le front de Bénédict: Louise n'a jamais dit ni fait cela.

La visite de Bénédict au château trois jours après, cette voix mélodieuse et virile par laquelle il s'annonce encore, son apparition brusque et légère au tournant du ravin, les scènes du piano, et de si gracieux subterfuges opposés à la hauteur sèche de la comtesse et à la familiarité cynique de la vieille marquise, composent une suite de préludes amoureux, un enchaînement romanesque, que les visites de Valentine à la ferme, durant le voyage de sa mère, achèvent de dérouler et de resserrer. Ces courses de Valentine avec Louise et Athénaïs, Bénédict toujours présent, par les prairies, à travers le foin des granges et au bord de la rivière; le moment surtout où Bénédict, lassé de courir et de pêcher, en blouse, négligemment assis les jambes pendantes sur un tronc de chêne au-dessus des eaux, est admiré pour la première fois et trouvé beau par Valentine qui le regarde du bord; ce moment et les tendresses folâtres

qui l'amènent et le suivent sont le triomphe du roman. Dans ces doux lieux, le long de ces jours si simplement remplis, on partage l'ivresse et le gonflement de cœur du jeune homme entouré et aimé de trois femmes (car la pauvre Louise l'aime aussi), de trois femmes dont une seule suffirait à un moindre orgueil. Parmi les trois, Bénédict, comme on le croira sans peine, choisit précisément celle qui est impossible, la fiancée de M. de Lansac, Valentine; ou plutôt il ne choisit pas : l'amour, qui n'est pas un choix, mais un don et un destin, l'amour entre eux deux se déclare. Il est à regretter qu'ayant su si bien conduire le roman à son point de maturité, l'auteur en ait développé la seconde moitié avec une précipitation qui laisse beaucoup de traces. A partir du double mariage de Valentine et d'Athénaïs, la vérité parfaite du commencement ne se montre plus que par retour : le talent essaie en vain de racheter à force de scènes le naturel et la vraisemblance qui ne peuvent sortir que de l'ensemble des situations lentement approfondies. On a remarqué avec raison que M. de Lansac était un homme tout d'une pièce, une utilité de roman, un chiffre commode et invariable. La scène du cabinet, au fond du jardin, et celle de la chambre à coucher, dans la nuit des noces, ont été indiquées

comme fort belles et le sont en effet, quoique je préfère pour ma part les courses moins arrangées et moins *dramatisées* du premier volume. Au sujet de la scène de chambre à coucher, j'avoue que le délire éloquent que l'auteur a su tirer de la potion d'opium bue par Valentine, ne me fait point passer sur la convenance de ce moyen fantastique devenu si à la mode : y aura-t-il donc inévitablement dans chaque roman nouveau une scène d'opium, comme il y avait autrefois un songe et une tirade : *où suis-je? où vais-je?...* dans chaque tragédie? J'aurais mieux aimé incomparablement entendre ce que se seraient dit l'un à l'autre, tout éveillés et en proie à leurs seules émotions naturelles, les deux amants durant cette nuit de périls, d'angoisses et de délices peut-être. Je n'ai point pardonné non plus à Valentine, dans la matinée qui suit la scène du cabinet, d'offrir à M. de Lansac de le suivre partout où il voudra. Nulle femme, capable d'amour, et qui s'est engagée autant que Valentine vient de le faire avec Bénédict, ne se démentira ainsi du soir au matin : le prétexte du remords n'est pas bon dans un bon roman qui doit ressembler à la vie. En général toute cette fin du livre accumule trop d'événements et compte trop peu sur les situations intérieures.

Ce roman de *Valentine*, comme on le voit, dont une grande partie a tant d'attrait et de beauté, n'est pas un livre tout-à-fait excellent; mais, il en promet d'autres, à coup sûr, qui le seront. *Valentine* promet plus qu'*Indiana*, parce qu'*Indiana*, avec plus de profondeur, je crois, et d'originalité, pouvait sembler, à la rigueur, un de ces romans personnels et confidentiels comme on n'en a qu'un à faire avant de mourir, tandis que *Valentine* est véritablement l'œuvre d'un romancier peintre du cœur et de la vie, fécond en personnages, et qui n'a qu'à vouloir cheminer un peu patiemment pour arriver jusqu'au bout. Ce que nous demandons ici, l'auteur de *Valentine* l'a même déjà fait, quoique dans des dimensions moindres. Nous voulons parler d'une nouvelle insérée dans une Revue et intitulée *la Marquise*. Excepté trois ou quatre pages du commencement, qui, par leur prétention philosophique, forment une entrée en matière assez pénible, cette nouvelle est d'un bout à l'autre un profond et passionné tableau, comparable, sans y ressembler, à ce que M. Mérimée a produit d'excellent en ce genre. Que l'auteur de *la Marquise*, en reprenant une toile plus grande, demeure désormais aussi consciencieux et aussi sévère : il aura beaucoup fait pour nos plaisirs.

31 décembre 1832.

LÉLIA.

On doit être frappé du singulier mouvement moral et littéraire qui se déclare en France chez les femmes, d'une manière croissante, depuis les dernières années. A toutes les époques, sans doute, des personnes du sexe, nées, la plupart, dans des conditions de loisir où la culture de l'esprit est facile, avaient attiré l'attention par des romans, des lettres, des poésies, des livres d'éducation. Madame de Staël avait uni à des dons puissants d'imagination et de sensibilité un

coup d'œil politique et philosophique fort étendu. Mais elle faisait exception dans son sexe, et, depuis elle, la prétention de nos femmes, même les plus distinguées, s'était restreinte à des chants suaves, à de délicates peintures, à une psychologie fine et tendre sous l'aile du Christianisme. Or, voici que depuis trois ans environ, depuis que, d'une part, le bon ton rangé et le vernis moral de la restauration ont disparu, et que, d'autre part, le saint-simonisme a fait entendre ses cris d'émancipation et ses appels multipliés, voici que l'esprit d'indépendance a remué les femmes comme le reste, et qu'une multitude d'entre elles prenant la parole, dans des journaux, dans des livres de contes, dans de longs romans, sont en train de confesser leurs peines, de réclamer une part de destinée plus égale, et de plaider contre la société. Est-ce là un pur caprice sans importance, une mode passagère qui ne tient à aucune cause sérieuse et qui ne vise à aucun effet? Est-ce un dernier écho perdu de la tentative saint-simonienne? Cette tentative, qui a été si impuissante pour rien édifier, a eu le mérite de mettre à nu plusieurs plaies de l'ordre social; on a mieux senti en particulier ce qu'avaient d'irrégulier et de livré au hasard la condition de la femme, son éducation d'abord, et plus tard dans le mariage son hon-

neur et son bonheur. Les peintures que faisaient à ce sujet les prédicateurs saint-simoniens étaient sans doute excessives et ne tenaient nul compte de beaucoup des adoucissements de la réalité ; mais sur certains points, le trait n'était que juste, et bien des cœurs jusque-là muets et contenus y répondirent avec tressaillement. Aujourd'hui donc, de toutes parts, les femmes écrivent ; chacune a son secret, son roman douloureux à l'appui du plaidoyer d'émancipation, et chacune le livre. Ce ne sont plus seulement des femmes du monde et d'un rang distingué, comme on disait, qui se délassent de la sorte ; ici comme ailleurs, il n'y a plus de rang, et la démocratie coule à pleins bords. De quelque manière qu'on veuille interpréter ces symptômes évidents, qu'on y voie, comme les plus illuminés semblent le croire, l'annonce de je ne sais quelle femme miraculeuse destinée à tout pacifier ; qu'on y voie simplement, comme certains esprits plus positifs, la nécessité de réformer trois ou quatre articles du Code civil, nous pensons qu'il doit y avoir sous ce singulier phénomène littéraire une indication sociale assez grave. Nous aimons surtout à y voir un noble effort de la femme pour entrer en partage intellectuel plus égal avec l'homme, pour manier toutes sortes d'idées et s'exprimer au besoin en sérieux langage. Le sexe en masse

ne deviendra jamais auteur, nous l'espérons bien; mais beaucoup d'ignorances et d'interdictions seront levées pour lui, dussent même quelques grâces d'Agnès y disparaître. Aux abords de l'ordre social où nous touchons, en des situations de plus en plus rapprochées et nivelées, la femme aura à se pourvoir de moins de culte et de plus d'estime.

Parmi les femmes qui se sont ainsi lancées, la plainte à la bouche, dans cette mêlée, la plus éloquente, la plus hardie, la première de bien loin en talent, a été sans aucun doute l'auteur d'*Indiana*, l'accusatrice de Raymon de Ramière. Nous avons essayé autrefois de caractériser le genre de mérite et d'intérêt de ce premier ouvrage, mais sans faire assez ressortir peut-être l'inspiration philosophique et l'esprit de révolte contre la société qui perçait en maint endroit. Ce même esprit, qui ne s'était montré dans *Valentine* que sous des nuances moins directes et plus distrayantes, vient d'éclater avec toute son énergie et sa plénitude dans *Lélia*, roman lyrique et philosophique. Vers l'âge de trente ans, combien n'est-il pas actuellement de femmes qui, belles encore, ayant devant elles, ce semble, un riant automne de jeunesse, sentent pourtant en leur cœur l'ennui, la mort, l'impuissance d'aimer et de croire! Elles ont été trompées une ou deux

fois ; elles se sont heurtées en leur premier élan contre l'égoïsme et la fatuité vulgaire. Les unes se veulent guérir en trompant désormais à leur tour ; les autres gardent en leur sein la cendre et dévorent leurs pleurs. S'il en est de plus fortes, de plus puissantes d'essor, de plus orgueilleusement douées, sentant ainsi cette vie d'amour éteinte, elles doivent frémir de colère, se frapper souvent la poitrine, redemander la flamme perdue à tous les êtres, et, dans leurs moments égarés, en vouloir aux hommes et à Dieu, à la société, à la création elle-même. Telle est l'idée de *Lélia*.

Mais cette idée, qui, si elle avait été réalisée selon des conditions naturelles d'existence, dans un lieu, dans un encadrement déterminé, et à l'aide de personnages vivant de la vie commune, aurait été admise des lecteurs superficiels et probablement amnistiée, cette même idée venant à se transfigurer en peinture idéale, à se déployer en des régions purement poétiques, et à s'agiter au loin sur le trépied, a dû être l'objet de mille méprises sottes ou méchantes : on n'a jamais tant déraisonné ni calomnié qu'à ce sujet.

Comme il était arrivé qu'aux approches et aux environs de *Lélia*, le mot de *roman intime* avait été prononcé par je ne sais qui, et sans qu'on

eût; je le crois bien, la pensée de faire à *Lélia* l'application de ce mot, les plus subtils et les plus clairvoyants critiques ont à l'instant dénoncé l'œuvre nouvelle comme un formidable signal d'invasion, comme le monstre du genre. Il est merveilleux de voir combien, en ce temps-ci, une idée vraie ou fausse, une fois trouvée, devient précieuse. On en vit, on se la passe, elle circule d'un feuilleton à l'autre; c'est la multiplication des cinq pains et des deux poissons, c'est une économie miraculeuse. Au lieu de signaler dans *Lélia* la véritable donnée génératrice, la pensée mi-partie saint-simonienne et mi-partie byronienne, au lieu d'y relever le côté original et senti, d'y blâmer le côté rebattu et déclamatoire, au lieu de saisir la filiation étroite de cette œuvre avec les précédentes de l'auteur, et d'apprécier cette Lélia au sein de marbre comme une sorte d'héroïne vengeresse de la pauvre Indiana, on a chicané sur une question de forme et d'école, on a reproché à l'écrivain l'abus du *genre intime*, comme s'il y avait le moindre rapport entre le genre intime et le ton presque partout dithyrambique, grandiose, symbolique ainsi qu'on l'a dit, et même par moments apocalyptique, de ce poëme.

Mais c'était peu, et une autre découverte moins innocente, ayant succédé à la première,

n'a pas tardé à être mise en circulation, et à tout dominer. Je me garderai bien de répéter ici les accusations voilées que la pudeur de ces autres critiques n'osait articuler sur le sens ineffable du livre. Il faut laisser certaines pensées où elles sont nées. Deux ou trois passages de *Lélia* pouvaient mériter, à coup sûr, des reproches et soulever des scrupules par une grande nudité d'aveu; mais le sérieux continu et l'élévation du sentiment rendaient ces passages même beaucoup plus chastes que les trois quarts des scènes triviales qu'admirent et célèbrent nos critiques dans les romans de chaque jour. Aussi ç'a été un curieux spectacle que ce débordement soudain de continence et de chasteté virginale de la part des vigoureux convertis; chaque critique, subitement recouvert du bouclier de diamant de la vertu, est venu en accabler à son tour l'impie, l'effrontée Tarpeïa.

L'idée réelle de Lélia, avons-nous dit, est l'impuissance d'aimer et de croire, la stérilité précoce d'un cœur qui s'est usé dans les déceptions et dans les rêves. Le front reste uni et pur, les cheveux sont noirs, abondants comme toujours, la taille élégante et haute n'a pas fléchi. Le regard se promène avec dédain ou sérénité sur le monde, l'intelligence des choses n'a jamais été si limpide; mais où est la vie, où est

l'amour ? Si l'on me demande ce que je pense de la moralité de Lélia, dans le seul sens où cette question soit possible, je dirai que, les angoisses et le désespoir d'une telle situation d'âme ayant été admirablement posés, l'auteur n'a pas mené à bon port ses personnages ni ses lecteurs, et que les crises violentes par où l'on passe n'aboutissent point à une solution moralement heureuse. Le souffle général du livre est un souffle de colère par la bouche de *Lélia*; et l'on n'a pour se délasser, pour se rafraîchir de ce vent âpre et contraire, que le stoïcisme glacé de Trenmor. Ce Trenmor, qui représente la vertu et l'impassibilité finale après l'expiation, n'est pas un être à l'usage des hommes ; il ne console ni ne dirige personne. C'est un dieu d'Epicure, baptisé d'un nom d'Ossian et descendu assez mal à propos sur la terre. Il n'empêche aucun malheur ni aucune faute. Sténio se moque de lui vers la fin ; Magnus ne l'attend pas pour faire son crime. Ce Trenmor signifie simplement qu'on se guérit à la longue des vices et des douleurs, si toutefois on est assez fort et assez heureux pour s'en guérir. Or, excepté lui, pourtant, il n'y a dans le livre entier qu'une grande complication de plainte et d'amertume ; il y a le sentiment immense d'un mal sans remède ; et ce mal, au lieu de se rapporter à certaines circonstances sociales et d'être relatif au

sort des individus en question, envahit tout, se généralise dans la création comme dans la société, accuse la Providence autant que les lois humaines. Il est arrivé de là qu'une œuvre si pleine de puissance et souvent de grâce, mais où ne circule aucun zéphir mûrissant, a paru extraordinaire plutôt que belle, et a effrayé plutôt que charmé ceux qui admirent sur la foi de leur cœur.

Comme la donnée première de *Lélia* est tout-à-fait réelle et a ses analogues dans la société où nous vivons, j'ai eu peine à ne pas regretter, malgré l'éclat prestigieux de cette forme nouvelle, que l'auteur ne se fût pas renfermé dans les limites du roman vraisemblable. Cette situation de Lélia et de Sténio, qui était exactement l'inverse de celle d'Adolphe et d'Ellénore dans le roman de Benjamin Constant, cette présence de Trenmor, c'est-à-dire d'un homme mûr, ironique, que Lélia estime, qui comprend Lélia, et qui porte ombrage à Sténio ; c'était là un germe heureux que la réflexion eût pu développer dans le sens de la réalité aussi bien que dans celui de la poésie et du symbole. Les plaintes sur la société, les conversations métaphysiques elles-mêmes y auraient trouvé place, mais avec plus de précision souvent, dans des scènes plus particularisées ; et ainsi eût été évité le voisinage de Byron,

dont l'ombre doit se rencontrer trop aisément sur ces cimes imaginaires de Monte-Verdor ou de Monte-Rosa. En passant d'ailleurs à l'état de représentation idéale et de symbole, les personnages ou les scènes, dont la première donnée était, pour ainsi dire, à terre, n'ont pu éviter, au moment indécis de leur métamorphose, de revêtir un caractère mixte et fantastique qui ne satisfait pas. On s'accoutume difficilement à l'idée que Trenmor, cet homme et ce nom des régions inconnues, ait été dix ans au bagne à Toulon. Dans la scène du choléra, Lélia, atteinte et déjà bleue, discute avec le docteur et s'exhale vers son amant, comme les demi-dieux blessés n'auraient pas assez d'haleine pour le faire. Je ne reprocherai pas l'invraisemblance au bal du prince *de' Bambuccj* et à tout ce qui s'y passe : là, nous sommes en pleine féerie, dans le songe d'une nuit d'été, d'une nuit orientale. Mais nous n'y sommes plus, ou du moins nous ne devrions plus y être, lors de la description du couvent des Camaldules, et pourtant la fantaisie continue. Ce mélange de réel et d'impossible, qui était presque inévitable dans un roman-poëme, déconcerte un peu et nuit à la suite de l'émotion. L'auteur a heurté à plusieurs reprises cet écueil, bien que chaque fois il ait tâché de le recouvrir sous d'immenses richesses.

Comme témoignage de lui-même, comme déploiement de sa force et de son talent, si l'auteur n'avait visé qu'à cela, *Lélia* atteindrait certes le but. On peut plus ou moins aimer cette œuvre, selon qu'on y reconnaît plus ou moins les pensées et la situation de son âme, selon qu'on est plus ou moins facile à la vibration poétique : on peut la réprouver plus ou moins vivement, selon qu'on est plus ou moins sûr d'avoir trouvé le remède moral et la vérité; mais on ne peut qu'être émerveillé de ces ressources infinies dans une femme qui a commencé, il y a environ dix-huit mois, à écrire. En lui désirant plus de calme dans la conception, et une continuité plus réfléchie, on admire cette rare faculté de style, et cette source variée de développements. J'irai même jusqu'à reprocher à ce style ses formes trop savantes, trop arrêtées, qui n'ont jamais de défaillances gracieuses, de négligences irrégulières, comme Jean-Jacques ne se les permettait pas, comme madame de Sévigné et tant d'écrivains du grand siècle en offrent délicieusement. Il y a certains replis délicats de la pensée qui ne se trahissent que par ces oublis de l'écrivain. L'auteur de *Lélia* n'a point de ces oublis. Il m'a semblé que quelquefois même son talent seul achevait un développement qui était commencé avec l'âme. Les

couleurs, la science, l'harmonie affluent, se combinent et ne font jamais faute. Mais je préférerais encore une expression plus voisine du sentiment, fût-elle incomplète par endroits. J'attribue à la rapidité de l'exécution ce surcroît de talent qui, d'après ma conjecture, vient au secours de la pensée primitive et la perd bientôt de vue en allant au-delà. Il est nécessaire à un auteur, en ces sortes de compositions, de s'arrêter souvent et de n'avancer que pas à pas, pour suivre sans écart le courant caché.

Mais il y a bien des passages dans *Lélia*, où toutes les grâces du talent ne sont employées qu'à nuancer et à revêtir les sentiments les plus éprouvés, les émotions les plus présentes. Ainsi, dans la confession même de Lélia, lorsqu'elle raconte les mystères de sa solitude, sa retraite au vieux couvent, et tous les détails enchanteurs de sa claustration volontaire : « Je relevai en « imagination les enceintes écroulées de l'ab- « baye. J'entourai le préau, ouvert à tous les « vents, d'une barrière invisible et sacrée. Je « posai des limites à mes pas, et je mesurai l'es- « pace où je voulais m'enfermer pour une année « entière. Les jours où je me sentais agitée au « point de ne pouvoir plus reconnaître la ligne « de démarcation imaginaire tracée autour de « ma prison, je l'établissais par des signes vi-

« sibles. J'arrachais aux murailles décrépites
« les longs rameaux de lierre et de clématite
« dont elles étaient rongées, et je les cou-
« chais sur le sol aux endroits que je m'étais
« interdit de franchir. Alors, rassurée sur la
« crainte de manquer à mon serment, je me
« sentais enfermée dans mon enceinte avec au-
« tant de rigueur que je l'aurais été dans une
« bastille. » J'indiquerai encore dans le début toute cette promenade poétique du jeune Sténio sur la montagne, la description si animée de l'eau et de ses aspects changeants, et, au sein de la nature vivement peinte, les secrets surpris au cœur : « Couché sur l'herbe fraîche et luisante
« qui croît aux marges des courants, le poète
« oubliait, à contempler la lune et à écouter l'eau,
« les heures qu'il aurait pu passer avec Lélia :
« car à cet âge, tout est bonheur dans l'amour,
« même l'absence. » On pourrait, chemin faisant, noter dans *Lélia* une foule de ces douces et fines révélations, dont l'effet disparaît trop dans l'orage de l'ensemble.

Quoi qu'il en soit, *Lélia*, avec ses défauts et ses excès, est un livre qui méritait grandement d'être osé. Si la rumeur du moment lui semble contraire, la violence même de cette rumeur prouve assez pour l'audace de l'entreprise. Nous aurions souhaité au livre un ton plus apaisé, des conclu-

sions plus consolantes, plus de conduite et de tempérance, en quelque sorte; mais n'eût-ce pas été en changer la nature et y retrancher une portion notable des qualités ou défauts extraordinaires? *Lélia*, d'ailleurs, est un ouvrage une fois fait; il n'est pas à craindre que l'auteur continue cette manière et donne suite à ce genre. L'auteur, nous l'espérons, reviendra au roman de la vie réelle, comme *Indiana* et *Valentine* l'ont posé; mais il y reviendra avec toute la force acquise dans une excursion supérieure. Parmi les personnages et portraits charmants déjà en foule échappés à sa plume, nous en savons un dont nous voudrions lui inculquer le souvenir, parce qu'en même temps qu'il est proche parent de Lélia pour les principales circonstances, il a, dans le caractère et dans l'expression, la mesure, la grâce, la nuance qu'on aime et qui attire tout lecteur : ce personnage est celui de Lavinia, que l'auteur a peinte dans *une Vieille Histoire*. Si le souffle et l'accent de Lavinia se font sentir dans les productions futures de l'auteur, au lieu de l'ironie et de l'invective éloquente de Lélia, nous louerons alors *Lélia* avec beaucoup plus de sécurité. Nous admirerons encore plus le poète d'avoir enfanté cette grande figure, dès que nous verrons qu'il ne vit plus sous son ombre.

Septembre 1833.

SUR ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier, publié en 1819 par les soins de M. Delatouche, a exercé, sur la littérature et la poésie du dix-neuvième siècle, une influence qu'il n'aurait jamais eue sur celle de la fin du dix-huitième, lors même qu'il eût été connu à cette dernière époque. S'il avait survécu à la Terreur, c'était bien différent : il est à croire que le côté politique, qui fait la moindre portion et comme un accident de son œuvre actuelle, se fût de beau-

coup accru et développé ; que nous aurions eu de lui plus d'ïambes et de nobles invectives, des hymnes guerrières et tyrtéennes, quelque grande et romaine poésie du Consulat. Hoche, Marceau, Desaix, eussent été magnifiquement pleurés dans de martiales élégies. La Gironde, déja bien immortelle, eût été idéalisée comme dans un groupe du plus pur marbre antique. Madame Roland et sa robe de fête de l'échafaud eussent été chantées, comme Charlotte Corday avait pu l'être. Nous aurions eu aussi une *Promenade à Saint-Cloud* par le frère de Marie-Joseph, car André eût été le partisan, ce me semble, de l'ordre sans l'usurpation, de la gloire sans la tyrannie, *des lauriers soumis aux lois*. Mais quand même, chez lui, les idées d'ordre eussent pris davantage le dessus, ses opinions philosophiques, et un peu païennes en religion, se fussent mal prêtées, j'imagine, au Concordat, au rétablissement du culte. En un mot, si André Chénier eût vécu, je me figure qu'il aurait pu être le grand poète régnant depuis 95 jusqu'en 1803 ; réaliser admirablement ce que son frère, et Lebrun, et David dans son genre, tentèrent avec des natures d'artiste moins complètes et avec une sorte de sécheresse et de roideur ; exprimer poétiquement, et sous des formes vives de beauté, ce sentiment républicain, à la fois antique et jeune, qui respire

dans quelques écrits de madame de Staël, à cette époque, et surtout dans sa *Littérature considérée par rapport à la Société*. André Chénier, vivant, eût été le grand poète français, immédiatement antérieur à M. de Chateaubriand, lequel date du Christianisme renaissant, du culte restauré, et d'un ordre de sentiments spiritualistes que le génie d'André n'eût sans doute pas accueillis. Ils eussent eu de commun pourtant, et d'étroitement rapproché, l'adoration du beau antique et quelque chaste draperie des muses de Sophocle et d'Homère. Mais la destinée d'André Chénier fut autre; la hache intercepta cette seconde moitié de sa vie. Ce qu'il avait écrit dans la première et au sein d'une retraite d'étude et d'intimité ne parut que trente ans plus tard, et il se trouva, par son influence au milieu de la restauration, contemporain de Lamartine, de Victor Hugo, de Béranger. Grâce à cet anachronisme qui eût glacé tant d'autres, les poésies d'André Chénier, nées comme à part de leur siècle, ne pouvaient tomber plus à propos, et elles se firent bien vite des admirateurs d'élite qui les poussèrent au premier rang dans l'estime.

Les plus grandes places de poètes sont dues, à coup sûr, à ceux qui ont mis de puissantes facultés d'imagination, de sensibilité et d'intelligence

au service des intérêts et des sentiments d'un grand nombre de leurs concitoyens et de leurs contemporains; qui les ont soutenus, animés, récréés, ennoblis; qui les ont aidés à pleurer, à espérer, à croire, soit dans un ordre purement héroïque et humain, soit par rapport aux choses immortelles. Les plus apparents à bon droit et les plus vénérés dans le groupe des poètes ont rempli par leurs chants quelque fonction religieuse ou sociale; ils ont été, ou la voix éloquente et palpitante du présent, ou l'écho lamentable d'un passé détruit, ou l'ardente trompette des espérances et des menaces de l'avenir. Mais à côté, en dehors de ces grands rôles, il y en a d'autres qu'il ne faut pas cesser de revendiquer et de maintenir, parce qu'ils sont modestes, qu'ils sont vrais, qu'ils réfléchissent des nuances précieuses dont les autres ne tiennent pas compte, et parce qu'ils expriment, avec plus de distinction et de curiosité attentive, des sentiments et des délicatesses, pourtant éternelles, de l'âme humaine civilisée. Après Dante, Pétrarque a son triomphe : Vauvenargues existe à côté de Voltaire. Il est toutefois, dans la vie des nations, des moments d'ardeur et d'orage où l'on ne conçoit guère ces rôles à part; la masse alors absorbe toutes les nuances; le foyer commun appelle à lui toutes les étincelles; la mêlée convoque tous

les poètes. André Chénier, comme nous l'avons dit, s'il eût survécu à la Terreur, serait devenu un chantre des émotions publiques, et ses idylles à la Théocrite, ses élégies éperdument amoureuses, ses Camille et ses Lycoris se fussent voilées; les soupers de Barras eussent guéri cette muse des molles orgies d'autrefois. Toute sa poésie depuis 89 jusqu'en 94, depuis son *Jeu de Paume* jusqu'aux vers inachevés du dernier ïambe, autorise cette conjecture. Mais, dans les premières années du règne de Louis XVI, à l'aurore des améliorations lentes tentées par Malesherbes et Turgot, le jeune ami des Trudaine avait conçu un rôle littéraire plus calme, plus recueilli, plus d'accord avec un loisir d'ailleurs assez voluptueux, une régénération de la poésie énervée du dix-huitième siècle par l'étude approfondie de l'antique, un embellissement ferme et gracieux de la langue, et une peinture naïve des passions et des faiblesses du cœur dans des cadres nouveaux. Son époque était déjà, comme la nôtre, une époque de *diffusion* et d'universalité. La poésie, en se faisant simple auxiliaire à la suite des idées philosophiques, avait perdu ses qualités éminentes les plus énergiques et les plus châtiées; Voltaire, son dernier représentant illustre, avait été son plus grand corrupteur. L'entreprise de Chénier fut une œuvre d'étude

et de long silence, pleine de secrets labeurs au sein d'une vie de plaisirs, et animée d'un profond amour de cette France, qu'il voulait doter de palmes plus rares. Or, un tel rôle était beau dans des circonstances encore paisibles et au milieu de cette espérance unanime de progrès; c'était, avec plus de candeur d'âme et avec plus d'efforts aussi et d'artifice de talent, quelque chose du rôle d'Horace introduisant dans la langue latine le génie lyrique de la Grèce et enrichissant le Capitole.

Lorsque les poésies d'André Chénier parurent, sous la restauration, les circonstances étaient fort différentes de celles au milieu desquelles il avait écrit, mais elles n'en étaient que plus propices au succès du poète. La restauration fut une halte, entrecoupée sans doute de tiraillements et quelquefois de convulsions, mais enfin une halte où il ne se fit pas d'ébranlement général, en avant ni en arrière, durant quinze années. Littérairement, et après le bouillonnement écumeux de sa première moitié, la restauration peut être comparée à une espèce de lac artificiel, qui cessa du moment où les écluses s'ouvrirent, mais qui se prêta assez long-temps aux illusions et aux jeux de l'art, de la philosophie, de la poésie; on y voguait à la rame, l'été; on y patinait agréablement l'hiver. Au milieu de l'espèce

de lac, il y avait un grand courant, un Rhône qui traversait, qui ébranlait la masse et qui finit par la précipiter; sur ce courant du milieu, s'agitaient des orateurs, des guerriers, la jeunesse à la nage, le peuple, un poète libéral, un seul vrai, Béranger avec sa lyre! Hors de là, vers les rives, aux endroits plus calmes et sur une surface assez immobile ou animée de contre-courants peu rapides, il y avait des raisonneurs qui expliquaient aux autres le spectacle et pourquoi cela était ainsi de toute nécessité, et pourquoi cela devait être toujours; il y avait, rangés derrière deux ou trois grands noms, sur les traces de Lamartine, harmonieusement ravi en ses tendresses sublimes, sur les pas de Victor Hugo, de plus en plus occupé à ses chauds horizons, et à portée de voix de quelques autres, il y avait des peintres de vieilles ruines, qui étudiaient les débris gothiques le long des bords, des psycologues qui se miraient au sein des eaux, des nacelles de rêveurs dont le front regardait perpétuellement le ciel, des essais de colonie littéraire et d'abri poétique autour d'agréables îles et dans les Délos nées d'hier. C'est de ce côté que le volume d'André, à peine publié, échoua, et qu'il fut recueilli avec bonheur, avec une admiration vraiment filiale.

L'influence d'André Chénier fut grande et,

selon moi, presque toujours heureuse. Elle fut nulle sur M. de Lamartine, chantre tout d'abord de sensibilité et d'âme, qui méconnut long-temps le naturel d'André sous la science des formes, mais qui lui rend justice aujourd'hui, de même qu'il apprécie la tournure exquise de Pétrarque, après l'avoir, dans le principe, peu goûté. Cette influence n'atteignit pas non plus Béranger, dont les moules merveilleux étaient déjà fondus et les refrains de toutes parts voltigeants; mais s'il ne profita pas des perfectionnements de l'artiste, nul mieux que lui n'était fait pour entendre ce mélange d'étude et de passion, d'élaboration ingénieuse et d'enthousiasme. Sur M. Victor Hugo, l'action du novateur exhumé dut être très réelle, quoique indirecte et difficile à saisir, comme il convient à tout grand écrivain qui passe à son creuset ce qu'il emprunte. M. de Vigny avait dans le talent des sympathies étroites avec André Chénier, que son *Stello* nous a reproduit si poétiquement. J'omets quelques autres qui, venus plus tard, se ressentirent naturellement davantage de l'apparition d'André. On voit que l'influence posthume du poète eut lieu sur les artistes plutôt que sur le public. Je comparerais volontiers cette influence et cette renommée à celle de M. Ingres, quelque chose d'isolé, de sincère, de pénétrant à la longue, de chaste

en beauté, d'un peu froid par rapport au temps présent, mais, au fond, empreint de qualités impérissables.

André Chénier, disons-nous, aida beaucoup à l'école de l'art sous la restauration. Aujourd'hui cette école est dissoute; on se montre, on s'est montré même autour de nous [1] bien sévère pour elle, par des raisons judicieuses qu'il serait possible, je crois, d'atténuer plutôt que de détruire. Elle a eu ses excès, ses prétentions exclusives, son ivresse de demi-victoire; mais il y aurait à prendre garde aussi de lui imputer ce qui n'est pas d'elle, et de lui demander compte de cette dissolution littéraire du moment, qu'elle n'a ni préparée ni voulue, et contre laquelle protesteraient au besoin les tendances dédaigneuses et restrictives qu'on lui a tant reprochées. La cause de cette dissolution passagère est plus générale et tient à l'état de la société elle-même, après une grande secousse politique mal dirigée. Les nobles et vigoureux talents s'en sauveront. Les œuvres nombreuses, que leur virile jeunesse promet à l'avenir, se remettront en harmonie avec une époque dont le sens plus diffus et plus immense est aussi plus glorieux à comprendre. De nouveaux talents viendront et

[1] Voir l'article *Littérature* de M. Carrel au *National* du 2 janvier 1834.

s'annoncent déjà, qui se préoccupent grandement des destinées humaines, et en tourmentent éloquemment le mystère. Et puis, comme l'art a mille faces possibles, et qu'aucune n'est à supprimer quand elle correspond à la nature, il y aura toujours lieu à des talents et à des œuvres qui exprimeront des sentiments plus isolés, plus à part des questions flagrantes, et s'inquièteront, en les exprimant, de la beauté calme et juste, de la perfection de la pensée et de l'excellence étudiée du langage : ce seront ceux de la même famille qu'André.

PENSÉES DIVERSES.

Un des traits les plus caractéristiques de l'état social en France, depuis la chute de la restauration, c'est assurément la quantité de systèmes généraux et de plans de réforme universelle qui apparaissent de toutes parts et qui promettent chacun leur remède aux souffrances évidentes de l'humanité. Il semble que la chute définitive de l'ancien édifice, qu'on s'obstinait à restaurer, ait, à l'instant, mis à nu les fondements encore mal dessinés de la société future que les nova-

teurs construisaient dans l'ombre. Pris ainsi au dépourvu par l'événement, les novateurs se sont crus obligés de finir en toute hâte ce qu'ils avaient jusque-là essayé avec plus de lenteur; et sur quelques fondements réels, sur quelques faits ingénieusement observés, ils ont vite échafaudé leur monde; ils ont bâti en un clin-d'œil temple, atelier, cité de l'avenir. Si l'humanité n'a pas encore fait choix d'un abri, ce n'est certes pas faute d'être convoquée chaque matin en quelque nouvelle enceinte. Mais, toute souffrante qu'elle est incontestablement, tout exposée qu'on la voit aux fléaux de la nature et à l'incurie de ses guides, cette pauvre humanité ne paraît pas empressée de courir à l'un plutôt qu'à l'autre de ces paradis terrestres qu'on lui propose. Elle attend; elle se sent mal, et accepterait avec reconnaissance tout soulagement positif qu'on lui voudrait apporter; mais, pour la convaincre, il ne faut pas trop lui promettre; elle n'en est plus aux illusions de l'enfance; et, sans prendre la peine d'examiner longuement, il lui suffit d'opposer aux magnifiques avances de ses bienfaiteurs cette réponse de simple bon sens, que *qui prouve trop ne prouve rien*.

De la Littérature de ce temps-ci, a propos du *Nepenthès* de M. Loève-Veimars.

Je ne sais quel effet la littérature de ce temps-ci fera dans l'avenir à ceux qui la regarderont à distance respectueuse; il est à croire que moyennant les inclinaisons de la perspective, et un peu de bonne volonté et d'illusion chez les spectateurs, tout cela prendra une tournure, une configuration générale et appréciable, une sorte de simplicité. La ville où l'on séjourne a beau être embrouillée, inégale, tortueuse, sans ordre et sans plan, pleine de carrefours, de charlatans, de passages et de ruelles, de monuments inachevés dont les pierres encombrent les places, d'arcs de triomphe sans chars ni statues de vainqueurs, de clochers et de coupoles sans croix : quand le soleil est couché, quand, du haut des collines prochaines, le voyageur qui n'est pas entré dans cette ville, et qui n'y a pas vécu, l'aperçoit à l'horizon dessinant sa silhouette déjà sombre sur le ciel encore rougi du couchant, il la voit toute différente; il y distingue des étages naturels, des accidents dominants, des masses imposantes et combinées; les édifices, que la distance et l'obscurité achèvent et idéalisent à ses yeux, lui apparaissent selon des hauteurs

bien diverses. Ce voyageur qui passe et qui n'a pas le temps de s'approcher ni d'entrer, a-t-il donc tout-à-fait tort dans l'idée qu'il emporte de cette ville? Est-ce pure rêverie de sa part? Non, à coup sûr; mais il n'a pas entièrement raison toutefois; il l'a vue de trop loin, de même que ceux qui y vivent et meurent sans en sortir la voient de trop près. C'est un peu là l'histoire de notre littérature et de l'effet qu'elle nous produit, à nous citadins et casaniers, et de l'effet, certainement différent, bien qu'impossible à déterminer, qu'elle produira sur nos neveux, voyageurs hâtés qui retourneront un moment vers nous leurs regards du haut de leurs collines. Quoi qu'il advienne de ce jugement vénérable et suprême, pour ce que nous savons et voyons directement, nous avons bien le droit de dire que le caractère de notre littérature actuelle est avant tout la diversité, la contradiction, le pour et le contre co-existants, accouplés, mélangés, l'anarchie la plus inorganique, chaque œuvre démentant celle du voisin, un choc, un conflit, et, comme c'est le mot, un *gâchis* immense. Précisément à cause de cela, dès qu'on veut assigner un caractère un peu précis à la littérature de ce temps, elle est telle qu'à l'instant même il devient possible d'alléguer des exemples frappants du contraire. Dites que notre littérature est sans

choix, désordonnée, impure, pleine de scandales, d'opium et d'adultères; et l'on va vous citer des œuvres pures, voilées, idéales même avec symbole et quintessence, des amours adorablement chrétiennes, des poètes qui ont l'accent et le front des vierges. Dites que cette littérature est ignorante, sans critique, se jetant à l'étourdie à travers tout, pleine de méprises, de quiproquos et de bévues que personne ne relève, ne prenant les choses et les hommes graves du passé que dans un caprice du moment, s'en faisant une contenance, un trait de couleur, un sujet de charmante et folle fantaisie; et quand il s'agit d'être érudite, l'étant d'une érudition d'hier, toute de parade, soufflée et flatueuse; et voilà qu'on peut vous nommer, même dans les jeunes, des esprits patients, analytiques, circonspects, en quête de l'antique et lointaine érudition, de celle à laquelle on n'arrive qu'à travers les langues, les années et les préparations silencieuses d'un régime de Port-Royal. Dites que notre littérature s'est gâté le style, qu'elle s'est chargée d'abstractions génevoises et doctrinaires, de métaphores allemandes, de phraséologie drolatique ou à la Ronsard; et quatre ou cinq noms qu'à l'instant tout le monde trouvera, vous rappelleront les écrivains les plus vifs, les plus sveltes et dégagés, qui aient jamais dévidé une

sans scrupule. Nous ne voulons pas dire que cette dernière classe soit nécessairement vouée au vice, à l'intrigue, à la licence des aventures. Sauf un petit nombre d'exceptions mystérieuses et de véritables monstruosités morales, l'homme est libre, bien que plus ou moins enclin ici ou là; il peut lutter, bien qu'il lutte trop peu; il peut s'appuyer sur certains principes qu'il sait bons et utiles, nouer alliance avec ses facultés louables contre ses penchants plus dangereux, bien que d'ordinaire ce soit pour ceux-ci qu'il se déclare. Mais en fait, d'après la loi de l'infirmité et de la lâcheté humaine, dans le manque d'éducation forte et de croyance régnante, ce sont les instincts naturels qui décident en dernier ressort et qui font l'homme. Ceux donc qui ont reçu en naissant la fermeté, la vénération, l'estime d'eux-mêmes, ces nobles et gouvernantes facultés, que la nature, à ce que pensent les phrénologistes, aurait placées au sommet du front comme un diadème moral, ceux-là agissent avec suite, se maintiennent purs dans les vicissitudes, et opposent aux déchaînements les plus contraires une auguste permanence. Un certain nombre, qui ne possèdent ces hautes facultés qu'inégalement ou selon une mesure assez moyenne, sont favorisés dans leur honorable ténacité, par le peu de tentation que leur don-

nent à droite ou à gauche les facultés mobiles et divertissantes, presque nulles chez eux. Quant aux personnages spirituels, aventureux, pleins de ressources et de souplesse, que ces derniers penchants tout extérieurs emportent sans contrepoids à travers la vie, rien n'est plus rare que de les voir unir la moralité et la véracité rigoureuse à une curiosité si courante et si dissipée. Même quand ils ne deviennent ni des fripons, ni des escrocs avilis, ni des hableurs impudents, quand quelque chose de l'honnête homme leur reste, et qu'on peut leur donner la main, il ne faut pas s'attendre à beaucoup de scrupules de leur part; leur sens moral, chatouilleux peut-être et intact sur un ou deux points, vous paraîtra fort aboli et coulant pour tout le reste. La vertu en ce bas monde, à cause du rebours trop habituel, consiste presque entièrement à s'abstenir, à sacrifier; à assister, sans y participer, aux choses, et à leur dire *non* en face bien souvent. Les anciens Perses dans leur mythologie appellent l'esprit du mal *celui qui dit toujours non*; eh bien! dans la réalité pratique de la vie, ce rôle est en grande partie dévolu à l'homme de bien. Or, l'homme habile, à expédients, le génie à métamorphoses, le mercure politique, financier ou galant, l'aventurier en un mot, ne dit jamais *non* aux choses; il s'y accommode, il

les prend de biais, il a l'air parfois de les dominer, et elles le portent parce qu'il s'y livre et qu'il les suit; elles le mènent où elles peuvent; pourvu qu'il s'en tire et qu'il en tire parti, que lui importe le but? Gilblas et Figaro sont les admirables types de ce personnage qui vit d'action plutôt que de conviction. Dans la réalité, Grammont, Law, Marsigli, Bellisle, Bonneval, Beaumarchais lui-même, Dumouriez, etc... s'en rapprochent plus ou moins par quelques traits. Un sentiment d'honneur, et même une sorte de tendresse d'âme, sont compatibles, il faut le dire, avec cette facilité bizarre, comme cela se voit chez l'abbé Prévost dans sa jeunesse, chez l'abbé de Choisy, chez Gilblas. Casanova de Seingalt rentre tout-à-fait dans cette famille; c'en est un des fils les plus prodigues et nés le plus complètement coiffés.

Quelque temps après avoir parlé de Casanova, et en abordant le livre des *Pèlerins polonais* de Mickiewicz.

La condition de la critique, en ce qu'elle a de journalier, de toujours mobile et nouveau, la fait ressembler un peu, je l'éprouve parfois, à

un homme qui voyagerait sans cesse à travers des pays, villes et bourgades, où il ne ferait que passer à la hâte, sans jamais se poser; à une sorte de Bohémien vagabond et presque de juif errant, en proie à des diversités de spectacles et à des contrastes continuels. Aujourd'hui, c'est un coin politique et historique ; demain, une poésie ou une rêverie mélancolique ; après-demain, quelque roman sanguinaire ou licencieux, puis tout d'un coup une chaste et grave et religieuse production ; il faut que la pauvre critique aille toujours à travers cela, il faut qu'elle s'en tire, qu'elle s'en teigne tour à tour, qu'elle voie assez de chaque objet pour en jaser pertinemment et d'un ton approprié. L'acteur qui change chaque soir de costume, de visage et de rôle, doit éprouver quelque chose de semblable. Et qu'on ne dise pas que, si la critique avait un point de vue central, si elle jugeait en vertu d'un principe et d'une vérité absolus, elle s'épargnerait en grande partie la fatigue de ce mouvement, de ce déplacement forcé, et que, du haut de la colline où elle serait assise, pareille à un roi d'Epopée ou au juge Minos, elle dénombrerait à l'aise et prononcerait avec une véritable unité ses oracles. Il n'est à ma connaissance par ce temps-ci aucun point de vue assez central pour qu'on puisse embrasser, en s'y posant, l'infinie variété qui se

déroule dans la plaine. D'estimables journaux et recueils, qui, comme *le Semeur* ou la *Revue européenne*, échappent, autant qu'ils le peuvent, à l'empirisme de la critique, n'y parviennent qu'en restreignant souvent par là même, beaucoup plus qu'il ne faudrait, le champ pratique de leur observation. En ce qui concerne la littérature de ce temps, est-ce donc un si grand mal, dira-t-on, que de s'arranger d'avance pour en négliger et en ignorer une bonne partie? Je n'oserais affirmer le contraire, et pourtant, du moment qu'on en veut juger en toute connaissance de cause, comme c'est la prétention de la critique, voilà l'interminable voyage qui recommence. J'ai lu quelque part une belle comparaison à ce sujet, qui a de plus le mérite d'une extrême justesse. L'art qui médite, qui édifie, qui vit en lui-même et dans son œuvre, l'art peut se représenter aux yeux par quelque château antique et vénérable que baigne un fleuve, par un monastère sur la rive, par un rocher immobile et majestueux; mais, de chacun de ces rochers ou de ces châteaux, la vue, bien qu'immense, ne va pas à tous les autres points, et beaucoup de ces nobles monuments, de ces merveilleux paysages, s'ignorent en quelque sorte les uns les autres; or la critique, dont la loi est la mobilité et la succession, circule comme

le fleuve à leur base, les entoure, les baigne, les réfléchit dans ses eaux, et transporte avec facilité, de l'un à l'autre, le voyageur qui les veut connaître. La comparaison jusqu'ici est fort belle, mais elle n'est juste encore que si l'on suppose la critique, dans toute sa profondeur et sa continuité, s'appliquant aux grands monuments des âges anciens. De plus, en poursuivant l'image, en supposant le fleuve détourné, brisé, fatigué à travers les canaux, les usines, saigné à droite et à gauche, comme le Rhin dans les sables et la vase hollandaise, on retrouve la critique telle exactement que la font les besoins de chaque jour, dans sa marche sans cesse coupée et reprise. Tout cela est bien long pour dire qu'ayant parlé l'autre fois de quelque ouvrage assez peu grave, nous avons à donner aujourd'hui un mot sur une œuvre de patriotisme et de piété, et pour demander pardon d'être la même plume qui passe d'un Casanova au *Livre des Pélerins polonais*.

« Moi, disait Diderot, mon métier est celui de « critique, métier comme celui d'homme d'affai- « res, d'avoué, d'avocat consultant et plaidant, « de médecin. J'ai des clients dont je suis les af-

« faires, les tableaux, les livres : il me vient plus « d'affaires que je n'en puis plaider. Je fais mon « métier avec conscience, avec goût même; « mais il y a des moments où les tracas de cette « boutique me font regretter, comme le barreau « à Cicéron, les champs, le loisir des Muses et « les entretiens d'amis à Tusculum. Sedaine me « disait hier : « Oui, mais, votre métier, vous le « faites avec sensibilité, vous y mêlez votre âme. » « — Je ne nie pas que le métier ne gagne à cela, « mais moi j'y perds. Vous autres poètes, vous « employez votre sensibilité à faire l'amour, à « créer des êtres. Moi, critique, qui la fourre « dans mes jugements et sentences, je fais comme « un pauvre chirurgien qui soigne ses malades, « panse, saigne et tranche avec une sensibilité « qui s'y dépense douloureusement et stérile- « ment. »

SONNET D'HAZLITT.

Oh ! ne me blâmez pas de ma critique active !
Tout lendemain d'article emporté vaillamment
A pour moi son réveil matinal et charmant,
Tant la pensée afflue et tant l'image arrive !

Au clairon de la veille, à ce pressant *qui vive*,
Maint beau rêve lointain, et sans cela dormant,
S'arme, accourt, mais trop tard, et voit l'endroit fumant,
Et se met avec l'aube à chanter sur la rive.

Après les lents écrits, après les longs combats,
A-t-on si fol essor, si joyeuses recrues?
Tant d'oiseaux babillards panachés en soldats?

— Le *steam-boat* a passé : les vagues accourues,
Se dressant comme au bruit de flottes apparues,
S'ébattent à grand'aise et rêvent d'*Armadas*.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

[illegible] 17[illegible], [illegible] 204, [illegible]